



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

0000



a39015 00034114

PROPERTY OF
*University of
Michigan
Libraries*

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER
BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

XXXIV

ÉTUDE

SUR LE

DIALECTE BERBÈRE

DES

BENI-SNOUS

ANGERS. — IMPRIMERIE ORIENTALE A. BURDIN ET C^o, 4, RUE GARNIER

ÉTUDE
SUR LE
DIALECTE BERBÈRE

DES
BENI-SNOUS

PAR
E. DESTAING
E. DESTAING

PROFESSEUR A LA MEDENSA DE TLEMGEN



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28, VI^e
—
1907

PJ
2397
.DA8
v.1

A

MONSIEUR RENÉ BASSET

**DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT**

Hommage de bien respectueuse reconnaissance.

INTRODUCTION

Les éléments du présent travail ont été recueillis pendant les vacances d'automne des années 1903 et 1904, ainsi qu'en janvier et en avril 1905, chez les Beni Snoûs dans les villages du Kef, des Aït Larbi, des Aït Achîr, de Mazzer, et dans les douars épars des régions de Tr'alîmet et du Bou H'allou. Soit sous la tente, soit dans les villages, j'ai pu consulter un grand nombre d'informateurs de chaque sexe et de tout âge. J'ai eu, en outre, à ma disposition, deux indigènes du Figuig et plusieurs autres des Beni Iznacen, des Zekkara, des Beni Bou Zeggou et surtout des Beni Bou Saïd.

Cette étude consiste en un essai de grammaire du dialecte des Beni Snoûs. Je donne, à la suite, quelques textes recueillis dans la tribu, puis un glossaire.

M. Bertillon, capitaine du bureau arabe de Maghnia, M. Venisse, administrateur hors cadres à Tlemcen, ont bien voulu me communiquer divers renseignements statistiques qui figurent au cours de cette étude. De plus, ils ont mis, à me faciliter les moyens de travail, un empressement et une obligeance dont je leur suis profondément reconnaissant.

Je suis heureux de rappeler le concours tout dévoué que me prêtèrent, lors de mon séjour chez les Beni Snoûs, Si Kaddour Ben 'Abderrah'man, caïd du Kef, et Si El Hâdj Ould L'arbi. caïd du Khemis, soit en me procurant de bons informateurs, soit en m'évitant les désagréments d'un séjour prolongé dans

une tribu éloignée des centres européens. Je leur adresse mes plus vifs remerciements.

Appelé il y a quatre ans à la Médersa de Tlemcen, je dus, à mon grand regret, cesser d'assister aux conférences d'arabe et de berbère de M. René Basset, directeur de l'École des Lettres d'Alger. Ce fut mon savant maître qui, dès cette époque, m'inspira la présente étude; et, depuis, ses conseils et ses encouragements sont venus, à chaque instant, guider et soutenir mes efforts de débutant dans la préparation des quelques pages qui suivent. Ses remarquables publications m'ont été d'un grand secours et mon travail aurait considérablement gagné en précision si j'avais puisé plus largement encore aux travaux de ce savant berbérologue. Il m'eût été aussi indispensable d'avoir su acquérir, avant de rien entreprendre, l'oreille si merveilleusement exercée de M. H. Stumme. Que ces maîtres, dont je sollicite l'indulgence pour ce travail de début, veuillent bien trouver ici l'expression de ma respectueuse gratitude.

Tlemcen, le 22 mars 1906.

ESQUISSE SOMMAIRE

De la région occupée par les Beni Snous.

A Lalla-Maghnia, c'est tout d'abord vers l'ouest que se porte obstinément le regard; puis, la vue, se perdant à travers l'immense plaine des Angads, s'arrête du côté du sud à une borne gigantesque, qui se dresse à quarante kilomètres de là sur la frontière marocaine : c'est le Ras 'Asfoûr. Sa masse, qui domine au couchant la plaine d'Oujda, se prolonge vers l'est en une majestueuse falaise, dont la crête presque rectiligne ferme l'horizon jusqu'au delà de Tlemcen. Cette région montagneuse est habitée, dans la partie qui confine au Maroc, par les Beni Bou Saïd; ceux-ci ont pour voisins, à l'est, les Beni Snoûs.

Limites de la région étudiée. — Les Beni Snoûs n'occupent donc qu'en partie la région dont nous allons essayer de fixer ici les traits caractéristiques. Elle est désignée, par les géographes, sous le nom de massif jurassique tlemcénien.

On ne peut assigner à une région des limites rigoureuses. Toutefois, le massif tlemcénien est nettement délimité, à l'ouest, par une muraille naturelle surplombant de cinq cents mètres et plus le territoire marocain. Au nord et au sud, nous arrêtons notre étude aux points où les couches jurassiques disparaissent sous un revêtement tertiaire ou quaternaire. A l'est, les formations secondaires se poursuivent au

loin avec un faciès presque constant. De ce côté, une droite joignant les dépressions tertiaires de Tlemcen, Terni, Seb Dou, limite la région que nous allons sommairement décrire; c'est en ces points que la route allant de Rachgoun à El Aricha, par Tlemcen, traverse la chaîne intérieure (1).

I. Constitution géologique du sol. — L'examen d'une carte géologique (2) met tout d'abord en évidence ce fait que toutes les formations, à quelque âge qu'elles appartiennent, sont disposées selon une même direction sensiblement S. O.-N. E.; cette orientation est celle qu'affectent l'ensemble du massif, ses crêtes, ses dépressions, et toute une série de plissements de l'Afrique mineure (3).

A l'est du Ras 'Asfour, une bande étroite de *schistes primaires* s'étend jusqu'à la Tafna et à l'ouest pénètre au Maroc. A cet flot de terrains d'âge ancien, les formations jurassiques forment une ceinture interrompue seulement à l'ouest. Ce sont tout d'abord des pointements de *calcaires liasiques* à galène et minéral de fer (4); puis viennent les alternances *marno-gréseuses de l'oxfordien* (marnes du Slfb) (5) qui affleurent par lambeaux au nord de la région schisteuse, mais forment, au sud de celle-ci, une bande étroite qui prend une certaine extension au Maroc dans la plaine des Missiouen. Cette formation disparaît au nord sous les *bancs gréseux de l'étage corallien*. De la frontière marocaine jusqu'à Tlemcen, ces grès siliceux (grès de Bou Médine), dont l'épaisseur totale atteint trois cents

1. Sur cette appellation cf. Augustin Bernard et Emile Ficheur, *Les régions naturelles de l'Algérie*, Paris, A. Colin, 1902, p. 224.

2. *Carte géologique de l'Algérie* 1/800.000, 3^e éd., 1900.

3. A une époque où la géologie nous intéressait plus que le berbère, nous avons recueilli dans la région une certaine quantité de fossiles, notamment en un gîte situé sur la rive gauche de l'Oued Yadel, en haut du Khemls, sur des marnes. — Les grès qui affleurent à mi-chemin entre le Kef et le Khemls sont aussi très fossilifères.

4. Em. Ficheur, à son cours.

5. Cf. *Explication de la carte géologique provisoire de l'Algérie*, 2^e éd., par A. Pomel, p. 27, Alger, Fontana, 1890.

mètres (1), forment une bande d'environ dix kilomètres de largeur; cette zone, bien visible à l'ouest de la Tafna, se trouve en partie masquée, dans sa partie orientale, par les dépôts du jurassique supérieur. Les assises de ce dernier étage (*calcaires* et *dolomies* de Tlemcen) atteignent parfois une puissance de quatre cent cinquante mètres (2) et occupent dans la partie méridionale de la région, la presque totalité de la surface. Des *argiles cartenniennes* s'appuient, au nord, sur les flancs gréseux du massif. Les *sédiments marneux* de la mer helvétique (3) se rencontrent près de Tlemcen et de Terni; sur de faibles surfaces se présentent à Sebdou des *atterrissements* d'âge pliocène et, près de Tafessera, les *dépôts caillouteux* du quaternaire ancien. Ces alluvions se retrouvent sur toute la bordure sud du massif chez les Oulad En Nahr. Enfin, notons que les flancs des vallées des principaux cours d'eau (Tafna, O. Yadel), disparaissent, en nombre de points, sous un revêtement plus ou moins épais de *travertins*.

II. **Orographie.** — Si, à une carte géologique de la région, nous superposons sa carte hypsométrique de même échelle, nous faisons les remarques suivantes :

1° La majeure partie des surfaces occupées par le jurassique supérieur sont comprises entre les courbes du niveau 1.200 et 1.500; les points où l'altitude est supérieure se rencontrent exclusivement sur le pourtour de cette zone, notamment à son angle sud-ouest;

2° La bande gréseuse du corallien est presque exactement limitée au nord par la ligne hypsométrique 600; à partir de cette ligne, alors que, vers le nord, le sol s'abaisse en pente très douce jusqu'à Maghnia, il se relève au contraire, vers le

1. Cf. Baills, *Notice sur la géologie et la minéralogie du département d'Oran*, Perrier, Oran, 1888, p. 289.

2. Cf. Pouyanne, *Notice géologique sur la subdivision de Tlemcen*, p. 96.

3. Cf. Gentil, *Esquisse stratigraphique et pétrographique du bassin de la Tafna*, Alger, Jourdan, 1902.

sud, sous une pente assez forte jusqu'à la courbe 1.200, qui suit le pied des escarpements du jurassique supérieur ;

3° Les terrains tertiaires et quaternaires occupent les parties les plus basses de la région : dépressions de Maghnia, Hennaya, Tlemcen (moins de 600 m.), de Tafessera (700 m.), de Sebdou (900 m.), des Oulad En Nahr (1.000 m.), de Terni (1.100 m.).

« Le massif est, en somme, un grand plateau, composé d'une série d'escaliers ou gradins successifs, le gradin le plus élevé se trouvant du côté du sud, sur le bord des hautes plaines (1) ». Du Dj. *Tchnoufi* (1.843 m.) au Dj. *Tounzaït* (1.824 m.) le rebord méridional du plateau maintient constamment sa crête à plus de 1.600 m. d'altitude, dominant de 4 à 500 m. le pays des Oulad En Nahr situé au sud. Sur la frontière marocaine, du Dj. Tounzaït au *Ras 'Asfour*, c'est aussi une longue muraille crénelée par l'érosion, mais qui, pourtant, n'abaisse guère son faite au-dessous de 1.200 m.

C'est surtout au centre du massif et dans sa partie septentrionale, là où les roches sont moins résistantes, que l'action destructive des agents d'érosion s'est exercée avec le plus d'effet. Dans la partie orientale du plateau, la *Tafna* a creusé son cours supérieur : par une cluse étroite et profonde, elle traverse toute cette masse de roches compactes. A l'ouest, l'O. *Yadel* coule dans un sillon qu'il s'est lui-même taillé dans le massif ; les falaises dolomitiques dominant son lit de plus de deux cents mètres.

Des cirques se rencontrent aux points de jonction du massif et des dépressions (*Sebdou*, *Mazzer*).

Le plongement des strates vers le sud-est a, au point de vue des formes du terrain, les conséquences suivantes : les masses rocheuses se dressent généralement en falaises abruptes vers le nord-ouest tandis qu'elles présentent, dans la direction opposée, une pente d'autant plus douce que l'incli-

1. Cf. Augustin Bernard et Emile Ficheur, *Les rég. nat. de l'Alg.*, p. 357.

naison des bancs est moins prononcée ; dans le premier cas, les strates présentent donc leurs tranches en falaise ; dans l'autre, elles les présentent en gradins ; si l'une d'elles, plus dure, est surmontée d'autres moins résistantes, celles-ci venant à disparaître, l'assise inférieure présente son plat sur une étendue parfois appréciable comme cela a lieu au *Kef* (S'fah'). Ceci explique pourquoi, dans le massif, à un changement de direction des cours d'eau, correspond une variation de la forme des vallées. Si la direction suivie par l'oued est sensiblement perpendiculaire à l'axe des strates, la gorge est taillée, dans le massif, symétriquement par rapport au lit du cours d'eau ; c'est ce que l'on observe sur la Tafna entre *Beni-Bahdel* et le *Kef*. Au contraire, sur l'O. Yadel, une disposition inverse a pour conséquence la présence, sur la rive droite, de hauts promontoires rocheux (1) dont l'oued parfois baigne le pied, tandis que, sur l'autre rive, les crêtes s'abaissent, par degrés, jusqu'au cours d'eau.

Le profil des oueds se ressent aussi de cette disposition. Entre *Beni Bahdel* et le *Kef*, par exemple, les bancs calcaires du fond de la vallée plongent vers l'amont sous un angle d'environ vingt degrés. Le lit de l'oued offre par suite une série de seuils, peu élevés, mais très nombreux, qui donnent autant de petites cascades.

Ce sont les hautes falaises de *calcaire et de dolomie* qui donnent à la région son cachet spécial. Néanmoins, en divers points, par exemple près du *Kef*, non loin du *moulin du Caïd*, l'aspect ruinforme caractéristique des *grès* ne manque pas de frapper l'œil, tout d'abord séduit par les majestueux escarpements de l'étage supérieur. Les grès affleurent rarement sur de grandes surfaces. Ils forment, au pied des promontoires calcaires, une zone à pente assez douce, très ravinée, couverte d'une végétation assez épaisse pour masquer en partie les gros

1. Dans le dialecte des Beni Snous, *āzrū* désigne la falaise et *allay* le flanc incliné d'une montagne. Cf. le sens de *allay* dans la *Relation du Djebel Nefousa* par A. de Motylinski, texte autographié, Alger, 1885, in-4, p. 2, l. 3.

blocs gréseux noirâtres, aux formes bizarres, qui hérissent si pittoresquement le paysage.

L'aspect est tout différent sur les points occupés par les *marnes* (par exemple près du douar de *Tr'alimet*). Cette formation donne lieu à des régions dénudées, légèrement ondulées, découpées en tous sens par de petits oueds. Quant aux *travertins*, ils forment sur les flancs des grandes vallées, et généralement aux points où des affluents y débouchent, des terrasses presque horizontales, parfois disposées en plusieurs gradins, et s'élevant sur les pentes à des hauteurs variables au-dessus du niveau des oueds (ordinairement de 50 à 100 m.).

III. Climat (1). — L'altitude moyenne de la région atteignant au moins 800 m., la température y est relativement peu élevée en été, plus élevée cependant qu'à Tlemcen (2). La brise de mer rafraîchit les plateaux pendant le jour (3). La masse calcaire emmagasine bien la chaleur ; il en résulte que si la surface des plateaux est tant soit peu recouverte de végétation, la température y est très supportable. Pendant la nuit, la surface rayonne la chaleur absorbée ; aussi les variations diurnes sont peu importantes (4).

Dans la région de *Tr'alimet*, au contraire, le sol marneux et dénudé constitue un réservoir de chaleur de faible capacité, bientôt comblé pendant le jour, vite épuisé pendant la nuit. La chaleur y est étouffante pendant le jour, mais les nuits sont fraîches (5). Il en est de même au fond des vallées encaissées, sous-

1. Pour cette partie, je me suis aidé de l'ouvrage de M. A. Thévenet, *Climatologie algérienne*, Alger, Giralt, 1896.

2. Maximas moyens (juillet-août) : Tlemcen 31°,3 ; Sebdoù 35°,5 ; El 'Aricha 36°,3.

3. Les Beni Snoùs l'appellent العوين ; elle commence à souffler un peu avant midi.

4. Variations diurnes (juillet-août) : Tlemcen 12°,9 ; Sebdoù 20°,5 ; El Aricha, 21°,5.

5. En août, les nuits sont tellement chaudes au Kef que l'on ne peut guère dormir avant minuit. Au contraire, sous les tentes de *Tr'alimet*, la fraîcheur arrive avec la nuit.

traites à l'action des courants atmosphériques : la chaleur y est insupportable en juillet et en août; à peu près chaque matin, elles disparaissent dans un épais brouillard. L'hiver est plus rigoureux qu'à Tlemcen (1). La neige ne séjourne que très rarement au Kef; mais, sur les bords de l'O. Khemts et sur le plateau qui s'étend au sud, elle persiste pendant plusieurs jours (2). La gelée blanche n'est pas rare au fond des vallées, et y cause souvent grand préjudice aux cultures maraîchères.

La région est balayée, en hiver, par les vents d'ouest et surtout par ceux du sud-ouest. En été, dominant les vents du nord et ceux du nord-est (3).

Les vents d'hiver apportent très fréquemment la pluie. « Le massif jurassique plus élevé que les massifs littoraux peut recevoir l'influence des vents humides (4) ». La pluie est presque aussi abondante ici qu'à Tlemcen (5) et s'y trouve tout aussi bien répartie (6). Les mois d'octobre et de novembre sont généralement pluvieux, ce qui permet de faire les semailles dans de bonnes conditions; avril est fortement humide, ce qui assure la récolte en céréales; juillet et août sont très secs; mais, comme septembre reçoit quelques pluies, on peut, dès cette époque, semer quelques légumes après la récolte du maïs.

IV. Hydrographie. — L'eau de pluie tombant sur le plateau s'infiltré plus qu'elle ne ruisselle. Le sol présente, en effet, une foule de fissures, de crevasses, à la faveur desquelles l'eau

1. Minimas moyens (décembre-janvier. Tlemcen 5°,1; Sebdu 2°,1; El Aricha 1°,1.

2. Cf. Texte : *Nisâne et 'Ançera*; *Revue africaine*, n° 261, 2° tr., 1906;

3. S. W. domine de novembre à mars; N. W. en avril et octobre; N. E. de mai à septembre.

4. Cf. A. Bernard et E. Ficheur, *Les rég. nât. de l'Alg.*, p. 356.

5. Pluie, colonne d'eau annuelle : Tlemcen 631 mm. 3; Sebdu, 529 mm. 5; El Aricha, 297 mm. 6.

6. Sebdu : sept. 42 mm. 7; oct. 50 mm. 8; nov. 37 mm. 1; déc. 23 mm.; janv. 79 mm. 5; fév. 52 mm. 1; mars, 36 mm.; avr. 128 mm. 2 mai, 34 mm. 7.

disparait dans la masse calcaire ou dolomitique. Si parfois l'eau ruisselle, c'est pour bientôt s'engouffrer dans les entonnaires plus ou moins larges, souvent très profonds, que l'on rencontre ici fréquemment, comme dans toutes les régions calcaires (1).

L'eau s'accumule dans les cavités dont est creusée la roche; l'ensemble de ces réservoirs, qui communiquent entre eux, forme un réseau parcouru par de véritables cours d'eau souterrains; ceux-ci viennent déboucher sur les pentes sous forme de sources à débit généralement considérable, donnant parfois naissance à des rivières importantes, telles que la *Tafna*, l'*oued Sebdou*.

« L'ordre de superposition des terrains est éminemment favorable à la formation de belles sources pérennes (2) ». Elles apparaissent généralement, dans cette région, aux points où les marnes, surtout celles de l'oxfordien, affleurent sous des strates gréseuses (corallien) ou calcaires (jur. supérieur). C'est ainsi qu'une série de sources jalonnent, au nord du plateau, la ligne hypsométrique 1.200 (*Aïn Tagga*, *Aïn El Ouest*, *Aïn Bezzara*, etc.). D'autres se font jour au sein même de la masse calcaire, à la rencontre de bancs plus compacts, le plus souvent au pied des falaises dolomitiques; on en trouve un peu partout sur le flanc des gorges qui entaillent le plateau. Une foule de sources de ce genre donnent naissance à l'*O. Yadel* et à ses affluents; toute une série s'en rencontre au sud du massif, au voisinage de la courbe de niveau 1.500 (*Aïn Mali*, *A. Tou-touziou*, *A. Tifrist*).

L'eau de pluie s'emmagasine facilement dans la masse poreuse des travertins. A la base des terrasses qu'ils forment sur les flancs des vallées, parfois même dans le lit des oueds, jaillissent une foule de sources à faible débit. Mais quand cette formation acquiert de l'importance, la quantité d'eau ainsi apportée aux cours d'eau n'est pas négligeable. Entre

1. A. de Lapparent, *Traité de géologie*, Paris, F. Savy, 1885, p. 244.

2. A. Bernard et E. Ficheur, *Les rég. nat. de l'Alg.*, p. 357.

A. Ziddaz et El-Khemts, sur cinq kilomètres à peine de parcours, l'apport de ces sources double le volume des eaux de l'O. Yadel et assure à cette rivière un débit relativement élevé aux période d'étiage (au moins 200 litres à la seconde). Nulle part ailleurs, dans le massif, les eaux ne sont aussi fraîches ni aussi limpides; la proportion de calcaire dissous s'exagère et dans les bassins d'où l'oued s'échappe en cascades près de B. Achir, la coloration verdâtre des eaux apparaît plus nettement encore qu'au Kef dans la Tafna.

Nous venons de nommer les deux principaux cours d'eau. Ils sont surtout caractérisés : 1° par la forme de leurs vallées; 2° par leur pente généralement forte et peu régulière; les cours d'eau ne sont pour ainsi dire qu'une série de rapides ou une suite de bassins de peu d'étendue, reliés par des rapides ou par une foule de cascades, dont quelques-unes assez élevées, comme celle de la Tafna à *Sebdou* ou de l'O. Yadel à *Mazzer*. La pente est plus régulière quand le cours d'eau traverse des roches peu résistantes, par exemple des grès, comme cela a lieu pour la Tafna au voisinage du *Tlélat*; 3° par leur régime : crues lentes, hautes eaux en janvier et en mars; débit régulier et relativement important(1); 4° par la composition de leurs eaux. Elles sont très limpides en temps ordinaire, peu limoneuses pendant les crues, d'une remarquable fraîcheur. Très riches en sels calcaires, elles prennent, vues sous une certaine épaisseur, une teinte verte caractéristique.

Ces rivières, peu riches en limons, n'ont déposé dans leur cours supérieur, au fond de leurs vallées étroites et rapides, que de rares bandes alluvionnaires de peu d'importance. Mais leur richesse en sels calcaires a amené la production de dépôts d'un autre genre : les travertins.

Action mécanique et chimique des eaux. — A la surface des plateaux, l'action mécanique de l'eau est peu énergique; elle

1. Le débit de la Tafna atteint en moyenne 1000 litres à la seconde; cf. *Études sur l'aménagement et l'utilisation des eaux en Algérie* (publ. du Gouvernement Général), Alger, Giralt, 1890, p. 164.

s'exerce surtout au fond des vallées et agit avec le plus d'effet au milieu des rivières, en arrière des bancs qui entravent le cours : les oueds, en effet, franchissent fréquemment ces barrages naturels par un déversoir percé en leur milieu.

Soumises à l'action chimique des eaux fluviales, les roches sont, comme on le sait, modifiées dans leur structure, dans leur composition. Le phénomène le plus sensible est ici la rubéfaction de ces roches : les sels de fer qu'elles contiennent, suroxydés sous l'action de l'eau, ont communiqué aux grès, aux limons et surtout aux calcaires et dolomies, cette teinte rougeâtre qui, dans la région, décore si pittoresquement toutes les falaises.

Toute cette masse calcaire est soumise à l'action dissolvante de l'eau. Comme elle renferme souvent une certaine proportion de magnésie, elle devient de plus en plus magnésienne, à mesure qu'elle perd son élément calcaire plus soluble. En même temps, elle prend cette structure caverneuse particulière aux dolomies. Réduite à l'état de squelette, la masse, dans son ensemble, revêt un aspect ruiniforme d'une grande originalité. Un peu partout, à *Sebdou*, au *Khemts*, au *Kef*, à *Mazzer*, les grandes tables calcaires qu'isolent les coupures des oueds sont crénelées, déchiquetées, bizarrement découpées ou alignées. L'action corrosive de l'eau se fait sentir non seulement à la surface, mais aussi au sein même de la masse rocheuse : l'eau, en effet, y creuse des cavités, des couloirs qu'elle agrandit constamment. Parfois, la roche minée s'effondre : les abîmes, les entonnoirs ne sont pas rares à la surface du plateau, non plus que les grottes, les cavernes que l'on rencontre fréquemment dans les calcaires dolomitiques (*Aïn-Fezza*) et aussi dans les travertins (*Kef*, *Khemts*); ces excavations plus ou moins profondes ont parfois leur utilité (1), souvent leur légende.

On sait que le carbonate de calcium, dissous par les eaux, peut se déposer si celles-ci perdent une partie de leur acide

1. Cf. Texte : l'habitation, *infra*, p.

carbonique; c'est ce qui se produit quand elles tombent en cascades. Comme nous l'avons vu, les chutes d'eau ne sont pas rares dans la région : à *Mazzer*, sur l'oued Yadel, à *Sebdou*, sur la Tafna, ces cascades sont assez élevées. En ces points, les eaux du cours d'eau roulent sur d'épaisses couches de travertins. Les affluents de ces cours d'eau, après avoir drainé le plateau, s'élancent, eux aussi, en cascades, du haut de terrasses travertineuses dont ils accroissent sans cesse la masse; même les parois des canaux d'irrigation s'incrument de concrétions calcaires dès que les eaux y dévalent sous une pente un peu forte.

L'eau d'infiltration, remontant à la surface du sol par capillarité, abandonne aussi, au voisinage de la surface, une partie du calcaire dissous : une couche de tuf, atteignant parfois plusieurs mètres d'épaisseur, recouvre toutes les alluvions caillouteuses et limoneuses de la région, ainsi que la terre végétale à sous-sol calcaire. La partie supérieure est plus fortement concrétionnée, et cette sorte de carapace a reçu des habitants le nom d'« *ifker* » (tortue). L'infiltration des eaux a produit également dans les grottes les revêtements calcaires des parois, parfois aussi des stalagmites, des stalactites, des planchers stalagmitiques du plus bel effet (Aïn Fezza, Le Kef, etc.).

V. La terre végétale et la végétation (1). — *Zones botaniques* (2). — Tout le plateau calcaire (altit. sup. à 1.200 m.) appartient à la cinquième zone botanique de l'Algérie, caractérisée par la présence du *chêne à glands doux*.

Le *pin d'Alep* et l'*oxycèdre* (4^e zone) ne se rencontrent que çà et là, épars sur les parties déprimées du plateau, entre le Kef et El Khemis (altit. inf. à 1.200 m.).

La limite altitudinale du *palmier nain* dépasse légèrement

1. Pour les noms de plantes de la région, voir dans le glossaire les noms de végétaux non marqués d'un astérisque.

2. Cf. Trabut, *Les zones botaniques de l'Algérie*, A.F.A.S., session d'Oran, p. 287.

1.200 m. ; en ces points élevés, il se trouve mêlé à l'*Eryngium campestre* (2^e zone).

Le *chêne-liège* croît sur les rebords du plateau exposé aux vents humides, au Nord à *Zarifet*, au Dj. *Fernane*, à l'ouest au Dj. *Fou'ral* (1^{re} zone).

Enfin l'*alfa*, caractéristique des steppes rocailleuses, se rencontre sur le *Slib*; et l'*artemisia herba alba* des steppes limoneuses abonde dans la région marneuse de *Tr'alimet*.

La constitution géologique du sol a aussi une certaine influence sur la répartition des espèces. Les *schistes anciens* donnent, en se désagrégeant, une terre siliceuse qui convient mal à la culture des céréales. La zone, d'ailleurs peu étendue, occupée par cette formation est entièrement boisée (forêt de *Taïcherirt*); ce sont aux environs de *Gar Rouban* d'épais taillis de chênes (1), et au fond des ravins, une épaisse végétation de lentisques (2) et de thuyas (3), auxquels se mêle, près de la frontière marocaine, l'olivier sauvage. Sur les *marnes gréseuses* du *slib*, au contraire, pas d'arbres ni même de broussailles; la végétation herbacée remplace les forêts; l'*alfa* (4) y croît à côté du palmier nain (5), mais la plante dominante est le diss (6); cette région convient bien à la culture du blé et de l'orge, elle est soigneusement ensemencée par les indigènes. Cette zone du *Slib* longue et étroite, qui s'étend presque dénudée entre deux régions bien boisées, ayant sensiblement même altitude qu'elles, mais de constitution géologique différente, montre bien quel important rôle joue ici la nature du sol, au point de vue de la répartition des espèces végétales.

Sur les *plateaux calcaires et dolomitiques*, à quelque étage qu'ils appartiennent, la terre végétale est rare; le résultat de

1. *Quercus ilex* et *quercus ballota*, berb. *kúrrēs*.

2. *Pistacia lentiscus*, ar. *ضرو*, berb. *fādīs*.

3. *Callitris quadrivalvis*, ar. *عرعر*, berb. *amèlze*.

4. *Stipa tenacissima*, ar. *حلباء*, berb. *âri* — *alfa sec.*, ar. *فَدِيم*, berb. *ôfizi*.

5. *Chamærops humilis*, ar. *دوم*, berb. *ôfizemθ* et *ilayen*.

6. *Ampelodosmos tenax*, ar. *ديس*, berb. *âdles*.

la décomposition des roches est ici une terre calcaire fortement colorée en rouge. Elle remplit les fissures du sol; des herbes fines, quelques plantes bulbeuses (1) croissent alors entre les blocs; quand l'altitude s'y prête, c'est le sol de prédilection du palmier nain, du genêt épineux (2); la place leur est parfois disputée par les figuiers de Barbarie (3) qu'y plantent les indigènes; parfois, les limons, entraînés par les eaux de ruissellement, ont été réunis au fond des dépressions où ils donnent lieu à de bonnes terres à blé (*mzaourou*). Les limons colmatent parfois si bien le fond de ces cuvettes qu'il n'est pas rare de trouver, sur les plateaux, des mares (*tala*) où s'abreuvent les troupeaux qui viennent y paître; la région ne sert guère que comme pâturages. Les forêts y occupent de grandes surfaces: l'essence dominante, sur tout le plateau, est le chêne à glands doux (la forêt de chênes d'*Asfour* occupe 7.000 hectares). Au pied des falaises, la terre végétale s'amasse et forme une zone plus fertile, de sorte qu'une ceinture de végétation broussailleuse, parfois forestière, vient souvent masquer la base des escarpements.

Des forêts, aux essences variées, recouvrent les *grès du corallien*; on peut y rencontrer le chêne-liège (4) (forêt d'*Ah-fir*); l'olivier, le carroubier (5) croissent bien dans cette zone à côté du diss, des cystes (6), des hélianthèmes. Les indigènes y cultivent quelques rares clairières (*tamazirt*) qu'ils ensèmentent en céréales.

La *région marneuse* de Tr'alimet est presque dénudée. Partout où le sol n'est pas cultivé (céréales) les surfaces sont livrées au bétail. L'armoise blanche (7) y est commune; on y

1. Surtout *scilla maritima*, ar. جرعون, berb. lèbšél yuššén.
2. *Calycotome spinosa*, ar. قندول, berb. azézzu.
3. *Cactus opuntia*, ar. كرموس النصارى, berb. lhendūjeo.
4. *Quercus suber*, ar. et berb. fèrnān.
5. *Ceratonia siliqua*, ar. خروب, berb. θisliurya.
6. Notamment *cystus ladaniiferus*.
7. *Artemisia herba alba*, ar. شيب, berb. izri.

trouve aussi de nombreux buissons épineux de jujubier (1) et de tizr'a.

Les *alluvions quaternaires*, de même que la couche de terre issue des *travertins* désagrégés, constituent un sol d'une remarquable fertilité. L'encaissement des vallées et la présence des cours d'eau font que, en ces points privilégiés, l'air est à la fois chaud et humide, et le climat moins rude que ne le comporte l'altitude : aussi la végétation y est vraiment luxuriante. — Ajoutons que l'horizontalité du sol, la disposition des terrasses en gradins, la forte pente des oueds, facilitent l'irrigation d'ailleurs intelligemment pratiquée. L'on comprendra dès lors pourquoi le fond de ces étroites vallées disparaît sous la végétation et comment une si faible étendue de terre peut suffire à nourrir la population très dense qui occupe ces points. La vallée de l'O. Yadel, entre Aït Ziddaz et El Khe-mis, vue du haut des falaises qui la dominent, apparaît comme une longue bande verte étalée au pied des villages; les potagers y alternent avec les vergers et les prairies de luzerne; au milieu, coule l'oued entre un double rideau de frênes et de térébinthes (2). Citons comme cultures arborescentes : l'olivier, le figuier, le caroubier, le pêcher, le noyer, le grenadier; les vignes grimpent un peu partout. Comme céréales, le blé que remplacent en automne le mil (3), le sorgho (4) et surtout le maïs (5); comme plantes potagères, les pastèques, les piments, les tomates, les oignons, etc.

VI. Les indigènes; a) leurs occupations. — Bien que l'indigène sache tirer de la terre à peu près tout le parti possible,

1. *Zizyphus vulgaris*, ar. سدرة, berb. θāzūgǧ'arθ.

2. *Pistacia atlantica*, ar. بطم, berb. āzāyen.

3. En berb. θāfsūθ.

4. En berb. zāimu.

5. Le grand développement que prennent ici les forêts de chênes sur le plateau, et les cultures de maïs dans les vallées, fait bien ressortir l'influence prépondérante du climat sur la flore de ces plateaux et sur celle des vallées.

la surface cultivable dans la tribu est cependant trop faible pour que le sol puisse suffire aux besoins d'une population relativement dense. En outre, nombre de familles ne possèdent pas de terre; ici, comme en tant d'autres endroits, de grandes propriétés se sont constituées; le pauvre travaille les terres du riche et reçoit, pour son travail, le cinquième de la récolte en céréales; pour le travail des jardins, le fermier a droit au quart des produits.

Aussi, diverses industries, nées dans la région, y subsistent. On n'apporte plus à Tlemcen, comme au temps de Léon l'Africain (1), le fer extrait des mines de Tafessera. Mais les marnes du Djebel Taïret sont employées à la fabrication de *poteries* que l'on rencontre sur les marchés de Sebdou, de Maghnia, et même de Tlemcen et d'El Aricha (2). L'alfa, qui est abondant en quelques stations, la bourre du palmier nain servent, concurremment avec la laine des troupeaux, à tisser les nattes (3) bien connues sous le nom de *nattes des Beni Snous* (4); ce sont les femmes qui les confectionnent. Au moins une fois par mois, le chef de la famille se rend à Maghnia, à Tlemcen, pour y vendre ces nattes. Dans les villages du Kef, du Khemts, de Mazzer, le métier à tisser ces nattes fait partie du mobilier de chaque maison. Les femmes gagnent à ce travail de 0 fr. 50 à 0 fr. 75 par jour.

L'indigène des Beni Snous s'occupe aussi d'agriculture. Les terres sèches des plateaux, les régions marneuses sont ensemencées en céréales. Les terres des vallées, étant irri-

1. Cf. Jean Léon African, *Description de l'Afrique*, éd. Schefer, III, p. 33 : « Tafesra, dit cet auteur, est une petite cité... en laquelle font demeurance plusieurs maréchaux et forgerons, pour ce que là se trouvent à force mines de fer... Les habitants sont incivils et mécaniques à cause qu'ils n'ont autre exercice que de tirer le fer et le porter à Telensin ». C'est dans le voisinage, chez les Beni Bou Saïd, que se trouvent les mines de Gar Rouban.

2. Cf. Texte : la poterie au Khemts, n° X. Il y avait autrefois un four à brique dans le djebel *Mellah'a*.

3. Cf. Texte : fabrication des nattes, n° VIII.

4. Cf. Walsin Esterhazy, *De la domination turque dans la Régence d'Alger*, Paris, Gosselin, p. 271.

gables, sont l'objet de plus de soins et peuvent donner plusieurs récoltes en une même année. La terre des vallées,ensemencée à l'automne en céréales (blé ou orge) est généralement retournée aussitôt la moisson faite etensemencée en maïs, en mil ou en bechna; dans ces vallées étroites, chaudes et humides, la nouvelle récolte, irriguée soigneusement une fois par semaine, mûrit assez vite pour que l'on puisse encore, cette même année, demander à la terre une récolte de navets avant les grandes semailles d'automne ou d'hiver (1).

L'élevage se pratique dans toute la région. On trouve surtout des troupeaux de chèvres (*hârrâg*) et de moutons (*θāmra*). Les plateaux à climat sec, pourvus de pâturages étendus conviennent admirablement à l'élève du mouton; les bœufs sont rares dans la tribu; on y rencontre quelques beaux chevaux (2); pour les travaux des champs et les transports, on emploie surtout l'âne et le mulet.

b) Leur nourriture (3). — Les Beni Snoûs se nourrissent surtout des produits du sol (céréales, olives et fruits divers); du miel des abeilles (4), du lait des troupeaux (5); ils consomment le grain des céréales avant même qu'il soit mûr (6), soit par goût, soit parce que le grain de l'année précédente commence à manquer. Ces indigènes mangent peu de viande, mais ils pêchent au Kef les barbeaux de la Tafna (7). Ils font en hiver une grande consommation de farine de maïs, soit

1. Cf. Texte : Travaux agricoles chez les B. Snoûs, *inf.* n° XLIX.

2. Cf. Walsin Esterhazy, *Dom. turque*, (ouv. cité), p. 271.

3. Sur cette partie, on trouvera divers renseignements dans mon article sur *Ennâyer*, *R. Afr.*, n° 256.

4. Cf. Texte : les abeilles, *inf.* n° XIII.

5. Cf. Texte : usages du lait, *inf.* n° XXIII.

6. Cf. Texte : le mermez, *inf.* n° XXI.

7. Cf. Texte : la pêche dans la Tafna, *inf.* n° XI. Le poisson est assez abondant dans la haute Tafna aux environs du Tlétat; on ne prend que du barbeau et de l'anguille. — Marmol déclare la Tafna peu poissonneuse (Marmol, *l'Afrique*, II, p. 356). — Léon Africain dit à propos de ce fleuve : « En ce fleuve, ne se trouve autre chose que petit poisson ». (*Descr. de l'Afrique*, III, pp. 417 et 418.)

sous forme de bouillie (*tštša*, les gaudes de la Comté et de la Bresse) (1), soit mêlée à la farine des autres céréales (orge, bechna) pour faire du pain (*arum*) ; la farine de millet sert à préparer un excellent couscous (*ábébul*) (2). Les indigènes récoltent pour s'en nourrir les baies de genévrier, les arbouses, les champignons, les glands doux des forêts (3). En temps de famine, (les famines étaient fréquentes autrefois) ils vont chercher, dans la campagne, des tubercules d'arum qu'ils font griller, qu'ils pilent. Avec la farine obtenue, ils préparent une sorte de bouillie(4) ; ils mangent aussi des plantes des champs : les tiges de divers chardons, la chicorée, la mauve, la fêrulle, l'artichaut sauvage, etc.

c) **L'habitation** (5). — Le calcaire se trouvant sur place à peu près partout, les Beni Snous habitent dans des *maisons* bâties en pierre. On préfère généralement, aux calcaires durs, les grès plus faciles à extraire et à tailler et même les calcaires travertineux ou la croûte superficielle des tufs ; le genévrier et le tuya fournissent les bois de charpente ; les terrasses sont enduites d'argiles de diverses couleurs, pour crépir les murs on emploie un mélange de sable et de chaux.

L'hiver étant particulièrement rigoureux sur les bords de l'O. Khemis, à Mazzer on trouve, dans ces stations plus froides, des maisons bâties avec plus de soin qu'au Kef où le climat est moins rude ; beaucoup de maisons y ont une cheminée, on y fait une provision de bois pour la saison froide. La cour, qui sert d'étable et de bûcher, est ici mieux abritée, on creuse souvent, dans le tuf, des grottes où le bétail passe l'hiver. A côté de la maison se voit le poulailler et aussi le rucher : les ruches en écorce de chêne-liège sont simplement posées sur le sol. Au Kef, la maison est plus simple : quand l'hiver y est très

1. Cf. Texte : la *tštša*, *inf.* n° XX.

2. Cf. Texte : préparation du couscous, *inf.* n° XX.

3. Cf. Texte : les produits de la forêt, *inf.* n° XXIV.

4. Cf. Texte : comment se mangent les tubercules d'arum, *inf.* n° XXII.

5. Cf. Texte : la maison chez les Beni-Snous, *inf.* n° XXVII.

rigoureux, on conduit le bétail dans les grottes naturelles qui sont creusées dans les travertins au bord de la Tafna.

Dans la masse friable des terrasses travertineuses qui dominant, chez les Azaïls, la vallée de la haute Tafna, les habitants de *Beni Bahdel* ont creusé leurs demeures sombres, humides, noircies par la fumée, mais parfois spacieuses.

Dans la région marneuse du Tr'alimet et du Bou Hallou, les matériaux de construction se font rares; les habitants, qui s'occupent d'élevage, d'agriculture, vivent sous la *tente* qu'ils préfèrent à la maison. Ils peuvent, en effet, orienter les tentes à leur guise, les transporter (à de courtes distances), soit pour suivre le bétail à d'autres pâturages et fumer le sol en d'autres points, soit pour occuper, selon les saisons, des endroits frais ou abrités, rechercher le voisinage des forêts ou celui des sources, soit enfin pour se débarrasser des parasites (1).

On trouve parfois dans un même douar des sédentaires et des nomades (2), c'est le cas des *Achachs*. Chassés des bords de l'Oued Khemîs, ils vinrent s'établir les uns, au Kef, dans des maisons, les autres sous des tentes au Bou Hallou. De même l'indigène du Khemîs, des Aït Achir, des Beni Zeddaz est, tour à tour, sédentaire et nomade. Quand les travaux des champs lui laissent quelque répit, il quitte sa maison et la vallée, et, suivi de sa famille, il conduit ses troupeaux aux pâturages du plateau; là, il vit sous la tente.

Les maisons sont groupées en villages, situés tous dans les vallées et auprès de quelque source, tantôt sur le bord même des oueds (*Mazzer, Tafessera*), d'autres fois juchés au sommet des travertins (*Aït Achir*) ou creusés dans leur masse (*Beni Bah-*

1. Cf. A. Bernard et Em. Ficheur, *Les rég. nat. de l'Alg.*, p. 242.

2. Voici le nombre de maisons et de tentes que renferment les tribus :

Azaïls :	—	270 maisons;
Khemîs :	75 tentes,	342 maisons;
Kef :	152 tentes,	94 maisons.

Il y a chez leurs voisins de l'ouest, les Beni Bou Said, 409 tentes.

del), ou bien bâtis sur les flancs des vallées, soit à proximité de l'oued (*El Khémis, O. Mouça, A. Larbi*) soit à quelque distance du cours d'eau (*Tlélat*), parfois accrochés assez haut sur les pentes (*Le Kef*). Quelle que soit leur position et à quelque altitude qu'ils se trouvent, les fièvres paludéennes y font chaque année leur apparition (1). A part cette sorte d'épidémie, la région est saine.

On trouve sur les bords de l'oued Yadel plusieurs villages en ruines. Les constructions paraissent avoir été habitées à une époque assez récente. Les murs légers qui retiennent sur les pentes la terre végétale réunie en petites terrasses, subsistent encore de même que plusieurs de ces terrasses. Il n'en faudrait pas conclure que les indigènes émigrent de la région. Si les statistiques n'accusent pas chez les Beni-Snous l'accroissement de population fréquemment observé ailleurs, la cause en est due à la mortalité effrayante causée dans la tribu par les fièvres paludéennes en 1903 et 1904. Les conditions de l'existence ne sont pas plus difficiles pour l'habitant des Beni-Snous que pour l'indigène des Kabylies, ou de la plaine du Chélib par exemple. Les tribus du Khémis et du Kef sont toutefois moins favorisées que les régions citées, au point de vue de l'instruction donnée aux jeunes indigènes. Toutefois M. le recteur Jeanmaire a réussi à faire créer au Khémis une école française qui sera prochainement ouverte; une autre fonctionne depuis plusieurs années chez les Azails, au Tlélat (2).

1. En 1903 et 1904 les fièvres ont éprouvé pendant l'été la presque totalité de la population. Dans certaines maisons, la famille tout entière était atteinte; les moins malades donnaient des soins aux autres. Ces gens vigoureux sont de bons malades: la fièvre cède devant un purgatif et un peu de quinine.

2. Il est inutile d'insister sur les avantages que retireraient de l'enseignement actuellement donné dans les écoles d'Indigènes, ces gens « incivils et mécaniques » selon l'expression de Léon l'Africain. Un instituteur, sorti de la Section spéciale de Bouzaréa rendrait, dans cette région voisine du Maroc, d'importants services à son pays et aux Indigènes. On lui accorderait sans doute les mêmes avantages que ceux dont jouissent ses collègues du Sud algérien.

XXII ESQUISSE SOMMAIRE DE LA RÉGION OCCUPÉE PAR LES BENI SNOUS

Beni Snous (1).

TRIBUS	DOUARS	LANGUE USITÉE	HOMMES	FEMMES	GARÇONS	FILLES	TOTAL	OBSERVATIONS
Kef.....	Oulad 'Ali ou Mousa El 'Achach	berbère	58	68	51	65	242	sédentaires
	—	—	42	48	43	33	166	—
	—	—	26	29	21	26	102	nomades
	Oulad 'Ali ou Mousa Oulad Atia	—	39	45	54	45	183	—
	Oulad Mahdi	—	22	22	27	16	87	sédentaires
	—	—	21	25	20	16	82	sédentaires et nomades
	Deradera Oulad Anam Oulad Bou Yah'ia	— — —	39 58 45	45 63 50	35 46 48	25 40 32	144 207 175	— nomades —
TOTAUX. . .			350	395	345	298	1388	
Khemis.	Oulad Farès	arabe	123	171	167	128	589	sédentaires
	Oulad Mezian	—	130	138	142	121	531	—
	Beni Achir	berbère	164	156	114	80	514	—
	Oulad Mousa	arabe	84	98	77	83	342	—
	Oulad Arbi	berbère	50	46	33	28	157	—
	Beni Hammou Mazzer	arabe berbère	142 65	144 62	174 60	114 56	574 243	— sédentaires et nomades
	Oulad Abdelaziz Oulad Amara	— arabe	37 33	42 33	44 31	32 31	155 128	nomades —
TOTAUX. . .			828	890	842	673	3233	

Tribu des Azails.

DOUARS	MAISONS	TENTES	HOMMES	FEMMES	GARÇONS	FILLES	SÉDENTAIRES OU NOMADES
Tafessera	52	»	90	109	123	113	sédentaires
Tlata.....	84	»	112	127	141	121	—
Zahra	42	»	63	79	72	63	—
Beni-Bahdel.	92	»	123	163	190	158	—

1. Renseignements fournis par le bureau arabe de Maghnia et la sous-préfecture de Tlemcen.

Quelques faits historiques concernant la tribu.

Cette région, occupée autrefois par les *Dryites* (hommes des chênes) (1), l'était, au VIII^e siècle de notre ère, par la tribu berbère des *Beni H'abib* (2). Les traces du séjour de ces derniers dans la tribu n'y sont pas rares, et la légende a gardé leur souvenir (3). Des traces de l'occupation romaine se rencontrent aussi notamment dans la vallée de la Haute Tafna, à Tafessera (4); le nom du roi *Cherouan* figure dans légendes à côté de celui de Sidi 'Oqba et d'Abdallah Ben Djâfer (5).

Mouley Idris convertit à l'islamisme les Beni Habib. Plus tard, ceux-ci d'ailleurs maudits par *Sidi Ouriach*, après avoir soutenu une longue et pénible lutte contre les envahisseurs étrangers, se retirèrent au Maroc (6). Des tribus venues en grande partie du *Figuig* s'établirent à leur place aux environs du Khemts. Bon nombre de familles des Aït Larbi, des Aït Achîr donnent cette ville comme leur pays d'origine; de là également sont venus les *Oulad Ali ou Mousa* du Kef. On relève, dans le dialecte des Beni Snou's, bon nombre de vocables particuliers aux gens de Figuiq. De vieilles coutumes

1. Cf. Mac Carthy, *Algeria romana*, *Rev. afr.*, I, p. 354.

2. Cf. Mac Carthy, cité par J. Canal, *ouv. cité*, p. 64.

3. Cf. J. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen*, B. S. Géog. d'Oran, janvier-mars, 1830, p. 61.

4. Sur Tafessera cf. Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, *ouv. cité*, III, p. 33; Marmol, *L'Afrique*, *ouv. cité*, II, p. 356.

5. Cf. Mac Carthy, *Alg. rom.*, p. 363; et Texte: Tafessera, *inf.*, n° XXXVIII.

6. Cf. Mac Carthy, *Alg. rom.*, p. 142, 279.

qui, dans le Tell, ne se rencontrent guère que chez les Beni Snoûs, ont été aussi observées au Figuig (1).

C'est sans doute à une époque plus récente que fut peuplé le Kef par des fractions venues des bords de l'O. Khemîs. Comme ces gens vivaient de rapines aux dépens de leurs voisins, ceux-ci, dit la légende, les chassèrent du *Menzel* qu'ils occupaient entre le Khemîs et Oulad Larbi. Parmi les expulsés, les uns vinrent s'établir au Kef, près d'une source jaillissant au pied de hautes falaises, à quelque distance d'un village, occupé par la tribu des *Ah'lafs*, tribu qui dut bientôt céder la place aux nouveaux-venus et fuir au Maroc. D'autres occupèrent avec leurs troupeaux les régions basses de Trâlmét et du Bou Hallou où ils vivent encore sous la tente (2).

Les géographes arabes ne mentionnent pas les Beni Snoûs. Léon l'Africain et Marmol donnent quelques détails sur la Tafna et sur Tafessera (3).

L'œuvre historique d'Ibn Khaldoun ne contient que de rares indications au sujet des Beni-Snoûs : « La tribu des Beni-Snoûs, branche des Koumia, s'était liée d'amitié avec les Beni-Gommi par de bons offices et par l'habitude de vivre ensemble. Quand ceux-ci émigrèrent dans le Maghreb El Aqsa, les Beni-Snoûs au lieu de les suivre, s'attachèrent à la famille de Yaghmoracen » (4). Ibn-Khaldoun mentionne encore les B. Snoûs à l'occasion de l'expédition que dirigea dans leur pays, un peu avant sa mort, Ez Zoborteir, commandant de la milice chrétienne. « Il avait reçu de Tachefin, quelque temps auparavant, l'ordre de se mettre en campagne avec un fort détachement, et venait d'enlever un butin considérable aux

1. Cf. Ed. Doulté, *Figuig, Notes et impressions*, B. S. Géog., Paris, Masson, 1902.

2. Cf. Texte : les *Ah'lafs*, *inf.*, n° XXXI.

3. Sur Tafessera voir *infra* Texte : Tafessera, n° XXXVIII, et note 1.

4. Cf. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berb.*, trad. de Slane, III, p. 417. Voir aussi Bou Ras, *Voyages extraordinaires*, trad. Arnaud, Alger, Jourdan, p. 20 : « ils étaient tributaires de Makil » ; et p. 187 : « Des Koumia sont sortis les Beni Snoûs et les Beni 'Abed ».

Beni-Snoûs et aux peuplades zénatiennes de la plaine de Snoûs » (vers l'an 538 hég. — 1143-4 J.-C. (1).

La liaison des Beni-Snoûs avec les Beni Gommi explique l'appellation d'El Djommi donnée à Yahia Ibn Mouça (2). Cet officier distingué appartenait à la tribu des Snoûs. Il passa les années de sa jeunesse au service d'Othman Ben Yaghmoracen et des fils de ce prince. En 718 hég. (1318 J.-C.) à l'avènement d'Abou Tachefin, il obtint le gouvernement du territoire de Chélif. Après la disgrâce de Mouça Ibn 'Ali en 721 hég. (1321-22 J.-C.) il reçut le commandement d'un corps d'armée qui devait envahir l'Ifrikia, et fut chargé du gouvernement de Médéa et de Tedellis. Il mourut, comblé d'honneurs, quelque temps après la prise de Tlemcen (3).

Le nom de Senoussi est aussi porté par Moh'ammed Ben 'Amer Ben Ch'oaib Es Senoussi (4).

Vers le milieu du xiv^e siècle « profitant de la décadence 'Abdelouâdite, les Doui 'Obeïd Allah, tribu Makilienne, établis d'abord entre Tlemcen et Oudjda, s'installèrent dans le Tell et obligèrent le sultan à leur concéder Oudjda, Nédromah, les B. Iznacen, Médiouna et les B. Snoûs, ainsi que les impôts que ces territoires avaient déjà coutume de leur payer (5).

Lorsque en 955 hég. (1548-49), Sidi Abderrah'mân El Ya'qoubi, tenta à Tlemcen de former une ligue contre les Chrétiens, les cheikhs des Beni Snoûs signèrent l'acte d'union avec ceux des Angads, des Trâras, de Madghârah (6).

En 1061 hég. (1691 J.-C.) Mouley Moh'ammed Ech Chérif,

1. Cf. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, II, p. 177.

2. Par Abou Zakaria Yahia Ibn Khaldoun, *Hist. des Beni 'Abd el Oudd*, trad. A. Bel, pp. 164 et 181. Voir la note 4 de la page 185.

3. Cf. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, III, p. 418.

4. Sur Sidi Senoussi voir *infra* n° XXXIII. Texte : Mort de Sidi Senoussi et note 1.

5. Cf. René Basset, *Nédromah et les Traras*, pp. 14 et 15; Ibn Khaldoun, *Kitab El 'Iber*, VI, p. 61; *Hist. des Berbères*, I, p. 120.

6. René Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 57 et note 4, ainsi que le § 1 de l'appendice V : Copie de l'acte de la zaouia de Sidi 'Abderrahmân el Ya'qoubi.

chef de la seconde dynastie des Chorfa du Maroc, après avoir ravagé le territoire des Beni Iznacen et s'être emparé d'Oudja soumit les B. Snoûs et les O. Zekri (1).

Une seconde invasion marocaine eut lieu en 1089 hég. (1678-78 J.-C.) conduite par Mouley Ismaïl qui s'avança jusqu'au Chélif. Les Turcs reconnurent au Maroc la Tafna pour limite (2).

L'administration turque a laissé dans la région le plus mauvais souvenir. Les Beni Snoûs payaient au « *k'ârd el belud* » en plus de la *lezma* en argent, un tribut de seize chevaux, et devaient en outre fournir une certaine quantité de belles nattes qui se tressaient dans le pays (3).

Les famines étaient fréquentes, les populations peu dociles. Signalons la révolte organisée au commencement du XIX^e siècle par le marabout derqaoui, Sîdi H'amed, cheikh des Mehaya. Le bey d'Oran, Hassan, infligea aux rebelles une sévère leçon chez les Oulad Medjehad, et Sidi H'amed dut chercher refuge au Maroc (4).

Les habitants du Kef furent soumis par nos armes une première fois en 1842 (5) et définitivement en 1846 (6). A cette dernière date et après maintes expéditions (7), les villages voisins de l'oued Khemîs reconnaissent également notre autorité. Mais en 1848, ils refusèrent de payer l'âchour. Une colonne française, forte de cinq bataillons d'infanterie, de quatre escadrons de cavalerie, de trois sections d'artillerie et d'un détachement de sapeurs du génie de soixante hommes,

1. Es Slaoui, *Kitab El Istiqsa*, IV, p. 11; ap. René Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 16 et note 2.

2. Cf. René Basset, *Nédromah et les Traras*, p. 57 et note 4.

3. Cf. Walsin Esterhazy, *De la domination turque*, Paris, 1840, Gerselin, in-8, p. 271.

4. Cf. Walsin, Esterhazy, *De la domination turque*, p. 225.

5. Cf. Pellissier de Reynaud, *Annales algériennes*, 3 vol., Alger, Bastide, 1854, III, p. 14. (Expédition du général Bedeau.)

6. Cf. Pellissier de Reynaud, ouv. cité., III, p. 160. (Expédition du général Cavaignac.)

7. Cf. Pellissier de Reynaud, ouv. cité., III, p. 195. (Expédition du général Cavaignac.)

se met en route le 20 septembre et campe le soir à Aïn Ah'fir. Les Azails font leur soumission ainsi que le pays voisin de la Tafna, entre Beni Bahdel et le village du Kef (une razzia avait été faite dans cette dernière localité peu de semaines auparavant). Le 22, la colonne campe sur les rochers qui au nord dominant le Khemts. Les habitants de ce village se hâtent de faire leur soumission. Mais nos troupes durent emporter d'assaut les villages de Beni Achir et d'Ait Ziddaz, les indigènes poursuivis dans les jardins firent des pertes considérables; on fit sauter les maisons des instigateurs de la révolte; au retour on usa également de sévères représailles à l'égard des Beni Hammou : on détruisit les maisons des membres de la djema'a; on coupa aussi bon nombre d'arbres fruitiers, en prévision de nouvelles tentatives de révolte (1). La soumission fut définitive.

1. Archives du Génie, 1848.

Langues parlées chez les Beni Snoûs.

Tous les habitants de la tribu savent parler l'arabe, et le dialecte qu'ils parlent est fortement influencé par le dialecte citadin de Tlemcen (1).

Les habitants du Kef, de Tr'alimet, du Bou Hallou ; ceux des Ait Larbi, Ait Achir, des Adziddaz, ainsi que ceux de Mazzer parlent un dialecte berbère.

Mis en présence d'indigènes parlant des dialectes forts (2), par exemple de ceux qui viennent du Sous ou des Kabylies, les Beni Snoûs qualifient de *mizid* (lourd) ce langage presque inintelligible pour eux. Mais il ne tardent pas à s'entendre avec les gens du Figuig, avec les Beni Iznacen, avec les Zek-kara, bien qu'avec difficulté toutefois. Ils comprennent assez facilement les textes donnés par M. René Basset dans le dialecte des Beni Menacer et dans celui de l'Ouarsenis. On peut donc ranger le dialecte des Beni Snoûs dans la catégorie désignée par le savant directeur de l'École des Lettres sous le nom de « dialectes intermédiaires » (3).

Le dialecte des Beni Bou Saïd est tellement voisin de celui des Beni Snoûs que des indigènes de ces deux tribus convergent sans difficulté. C'est d'ailleurs le langage des habitants de Mazzer, qui ont beaucoup plus de relations avec les villages situés sur l'Oued Yadel qu'avec les douars perdus dans les montagnes des Beni Bou Saïd.

1. Cf. W. Marçais, *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, Paris, Leroux, 1902. Les sources m'ont été indiquées pour la plupart par M. R. Basset, ainsi que par M. A. Bel, directeur de la Medersa de Tlemcen.

2. Sur les dialectes forts, cf. R. Basset, *Manuel kabyle*, p. 3.

3. Cf. R. Basset, *Manuel kabyle*, p. 3.

Quelques particularités de la phonétique et de la morphologie permettent de distinguer pour les autres stations deux groupes : 1° celui de l'Oued Khemts (O. K.) comprenant les villages d'Ait Larbi, Ait Achir et Adziddaz; 2° celui du Kef qui comprend le village du Kef, les douars de Tr'alimet et du Bou Hallou.

BIBLIOGRAPHIE ⁽¹⁾

Les références de l'annotation sont données d'après les éditions suivantes :

- R. BASSET (2), *Nédr. et les Tr. — Nédromah et les Traras*, par René Basset, Paris, Leroux, 1902.
- R. BASSET, *Zen. du Mzab. — Étude sur la zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'o-Rir*, par René Basset, Paris, Leroux, 1893.
- R. BASSET, *Ét. dial. berb.* — *Études sur les dialectes berbères*, par René Basset, Paris, Leroux, 1894.
- R. BASSET, *Loq. berb.* — *Loqman berbère*, Paris, Leroux, 1890.
- R. BASSET, *Man. de l. kab.* — *Manuel de langue kabyle (dialecte zouaoua)*, par René Basset, Paris, Maisonneuve, 1887.
- R. BASSET, *Le dial. des B. Men.* — *Notes de lexicographie berbère. Le dialecte des B. M. Menacer*, par René Basset, Paris, Imp. nat., 1885.
- R. BASSET, *La zenat. de l'Ouars.* — *Études sur la zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central*, par René Basset, Paris, Leroux, 1895.
- R. BASSET, *Le dial. de Fig.* — *Notes de lexicographie berbère, dialecte des Kçours oranais et de Figuig*, par René Basset, Paris, Imp. nat., 1886.

1. On trouvera la liste complète des publications berbères jusqu'en 1893 dans : R. Basset, *Man. kab.*, 2^e part. pp. 1-9, et dans *Et. dial. berb.* du même auteur, pp. xi-xiv.

2. Les mots berbères pris dans ces diverses publications seront suivis des initiales de l'auteur.

- R. BASSET, *Le dialecte des Beni-Iznacen*, Florence, 1898, in-8.
- H. STUMME, *Schilh. von Taz. — Handbuch des schilhschen von Tazerwalt*, von D^r Hans Stumme, Leipzig, Hinrichs, 1899.
- A. HANOTEAU, *Gr. Kab.* — *Essai de grammaire kabyle (zouaoua)*, Alger, 1858.
- A. HANOTEAU, *Gr. tam.* — *Essai de grammaire de la langue tamachek*, par Hanoteau, 2^e éd., Alger, Jourdan, 1896.
- B. SEDIRA, *C. de l. kab.* — *Cours de langue kabyle*, par Bel Kassem Ben Sedira, Alger, Jourdan, 1887.
- SI SAÏD, *Pr. ann. de l. kab.* — *Une première année de langue kabyle (dialecte zouaoua)*, par Si A. Saïd dit Boulifa, Jourdan, 1897.
- A. DE CALASSANTI MOTYLINSKI, *Le Dj. Nef.* — *Le Djebel Nefousa*, par A. de Calassanti Motylinski, 3 fasc., Paris, Leroux, 1898.
- A. DE CALASSANTI MOTYLINSKI, *Le dial. de Ghad.* — *Le dialecte de R'damès*, par A. de C. Motylinski, Paris, Leroux, 1904.
- G. MERCIER, *Ch. de l'Aur.* — *Le chaouia de l'Aurès*, par Gustave Mercier, Paris, Leroux, 1896.
- E. GOURLIAU, *Gr. Mzab.* — *Grammaire complète de la langue mzabite*, par Ernest Gourliau, Miliana, 1898.
- W. MARÇAIS, *Le dial. de Tlemc.* — *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, par W. Marçais, Paris, Leroux, 1902.
- E. DOUTTÉ, *Un texte ar.* — *Un texte arabe en dialecte oranais*, par Ed. Douттé. (*Mémoires de la Soc. de ling. de Paris*, tome XII, 1903.)

Les dialectes les plus fréquemment cités sont : Zouaoua (Z), Bougie (B), Beni Menacer (BM), Ouarsenis (Ouars.), Beni Iznacen (B. Iz), Figuig (F), Djebel Nefousa (Dj. N), Chaouia de l'Aurès (Ch).

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

PHONÉTIQUE

J'ai adopté, pour la transcription des consonnes, le système suivant; c'est à peu de chose près celui qu'a donné récemment M. E. Douité (1), en s'inspirant de la classification de Müller.

CONSONNES

Désignation des groupes de consonnes	Explosives		Spirantes				Tremblées	Liquides	Nasales	Observations
	Sonores	Sourdes	Consonnes diphthongues de Müller		Sonores	Sourdes				
			Sonores	Sourdes						
Labiales { profondes . . antérieures . .					h	ε				Les consonnes <i>g, m, f, k, b</i> peuvent se combiner avec le son <i>ɥ</i> : <i>gɥ mɥ fɥ kɥ bɥ</i> . Le <i>š</i> peut être mouillé : <i>x</i> . Le <i>š</i> et le <i>ž</i> sont parfois emphatiques : <i>ṣ̌, ẓ̌</i> . A côté de <i>n</i> on trouve <i>n</i> palatisé, <i>n̄</i> . <i>ɥ</i> est parfois emphatique. Emphatique.
Labiales { profondes . . antérieures . .	q	ğ			h	ɣ				
Dentales	k	j			χ					
Labio-dentales	č				š	ž				
Labio-dentales		đ				ẓ̌				
Labiales { emphatiques . . pures	t	d	θ		s	z	r	l		
Labio-dentales		d	θ	ð	s	z	r	l		
Labiales		b			f			n		
Labiales					ɥ			m		

1. E. Douité : *Un texte arabe en dialecte oranais*, p. 2, Fr. Müller, *Grundriss der Sprachwissenschaft*, I, Vienne, 1877, p. 140 à 149.

VOYELLES (1)

$a = a$ pur ;	$\dot{e} = e$ penchant vers a ;
$\bar{a} = a$ penchant vers le son français ai ;	$e =$ entre e et i ;
$a = a$ penchant vers an ;	$i = i$ pur ;
$\bar{a} = a$ penchant vers o ;	$\dot{i} = i$ penchant vers in ;
$o = o$ pur ;	$\acute{a}, \acute{o}, \acute{é}$, etc., long et accentué ;
$\bar{o} = o$ entre o et eu français ;	$\bar{a}, \bar{o}, \bar{e}$, etc., long et non accentué ;
$\bar{o} = o$ penchant vers ou ;	$\acute{a}, \acute{o}, \acute{é}$, etc., bref et accentué ;
$u = ou$ français ;	$\grave{a}, \grave{o}, \grave{é}$, etc., très bref.
$\dot{u} = u$ penchant vers o ;	
$\dot{e} =$ entre e et o ;	
$e = e$ muet français ;	

SCHÈMES

Dans les schèmes des formes de mots : v représente une voyelle, c une consonne, X un groupe de voyelles et de consonnes (2).

1. Cf. W. Marçais, *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, p. 10.

2. Pour l'accentuation des mots isolés (noms), j'ai placé l'accent comme si ces noms étaient employés à la fin d'une phrase, étant régimes directs. J'ai noté de mon mieux ; mais je sais que mon oreille, encore peu exercée, a dû me faire commettre bien des erreurs, pour lesquelles les personnes compétentes voudront bien être indulgentes.

I. — Faucales.

h

Expiration très forte, le ح arabe; pas d'équivalent en touareg (1).

On l'observe parfois dans le dialecte des Beni Snoûs, là où, ailleurs, se trouve un ħ (2). Ex. :

tomber, B.Sn. *hûf*;
— B.M. *khouf* (R.B.).

ou un š, un k. B.Sn. : *aħerħar* et *ħašersarθ* (ar. شرشارة);
montrer, B.Sn. *shén*, Z. *sken* (R.B.).

ع

Contraction de la gorge, le ع arabe n'a pas de caractère correspondant en touareg; c'est une articulation primitivement étrangère au berbère (3). Elle est très affaiblie chez les Beni Snoûs, et s'y trouve souvent remplacée par un â (4). Ex. :

fronde, *móġlâ* (ar. مغلع).

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 56 : « Le h n'existe en berbère que dans les mots étrangers ou comme affaiblissement d'une autre gutturale »;

A. de C. Motylinski, *Le dial. de Ghadamès*, Paris, Leroux, 1904, p. 6.

2. Cf. R. Basset, *Études*, p. 57.

3. Cf. R. Basset, *Études*, p. 55.

4. Le même phénomène s'observe dans diverses langues sémitiques.

— Cf. E. Doutté, *Un texte arabe*, p. 16; A. Bel, *Djázya*, p. 28, J. As., mars 1902, avril 1903.

Il apparaît dans certains mots empruntés à l'arabe, et parfois s'ajoute à la racine. Ex. :

artichaut, *qórni*عä (ar. فرنون), à Tlemcen *qárnüö*ع (1).

h

Expiration moyenne, le *z* de l'arabe, le *z* du touareg.

De même que dans le dialecte des Beni Menacer, il représente souvent le *θ* du zouaoua (2) ; mais alors que, à Cherchell, cette permutation paraît affecter particulièrement le *θ* initial des noms féminins (3), ici c'est surtout dans le pronom *th* qu'elle s'observe. Ex. :

Zouaoua, yeux, *thittaouin* (R.B.) ;
 B.Men., — *hittaouin* (R.B.) ;
 B.Sn., — *θéttayin* ;

mais l'on entend souvent *hamèttüö*, *amèttüö* pour *θamèttüö*, femme.

Zouaoua, il l'a caché, *ifferith* (R.B.) ;
 B.M., — *ifferit* (R.B.) ;
 Kef., — *iffèrih* (4).

Il remplace aussi le *k* (5) du zouaoua (*χ* des B.M.). Ex. :

1. Nous avons observé assez fréquemment, chez les A. Larbi, la nasale courte *a*, signalée par M. E. Doullé (*Figuig, Notes et Impressions*, p. 190, note 1) (ainsi que chez des B. Iznacen). Ils la placent généralement après des mots à forme incomplète : *θinā*, datte; *uā*, beurre; *zarfēa*, corbeau; elle pourrait, dans ces cas, représenter les terminaisons disparues : Z., corbeau, *agarfiou* (R. B.); Mzab, datte, *ainiou*.

2. Voir dans R. Basset, *Études*, p. 54, (*h = z = s = f = h*) et Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 11; H. Stumme (*h* et ح), *Malt. Studien*, p. 86.

3. Cf. *infra*, le *θ*, p.

4. Cf. *infra*, contractions du *h* et du *h*, p.

5. Cf. R. Basset, *Études*, p. 55, *h = f = s*.

Zouaoua,	<i>ennir'ak</i> (R.B.),	je t'ai dit ;
B.M.,	<i>ennir'ax</i> (R.B.),	—
Kef.,	<i>ēnnt'äh</i> ,	—

Le *h* que l'on rencontre dans certains mots, tels que *ahérkūs* (1), chaussure, paraît être adventice (2).

II. — Gutturales.

q

Consonne arrière-velaire, le ق arabe, le ... touareg. De même qu'en zouaoua, il peut provenir d'un γ redoublé (3).

Ex. :

tuer, *é̄n̄γ*; H. *tnáqq*;
brûler, *é̄r̄γ*; H. *tráqq* (4).

On trouve dans une même racine le γ à côté du *q*. Ex. :

íqqūr, il a été sec; *ís̄γ̄er*, il a desséché;
lire, *γ̄ér*; H. *qâr*;
creuser, *é̄γ̄z*; H. *qâz*;

ou bien le *q* à côté du *h* (5). Ex. :

é̄hs, vouloir; H. *qâs* (Fig. *γts*).

1. Cf. R. Basset, B. Izn. *aherkous*, *Études*, p. 55 et *Dial. des B. Iznacen*, p. 6; à Tlemcen, le mot *horkūs* désigne un soulier éculé.

2. R. Basset à son cours.

3. Cf. R. Basset : « le *q* ne paraît pas avoir été une des lettres primitives du berbère ». *Études*, p. 46.

4. Cf. R. Basset, *Études*, pp. 47 et 147; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, pp. 11 et 81; G. Mercier, *Chaouia*, p. 3; A. Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 13.

5. Voir permut. du *q* en berbère (γ , *g*), R. Basset, *Études*, p. 48; Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 13. — Dans les dialectes arabes du Sahara Oranais, γ devient régulièrement *q* ou *ǰ*.

Cette consonne est parfois confondue avec le *ǰ* ou le *ħ*.

Ex. :

génévrier, *θáqqa* et *θáǰǰa* ;
marcassin, *áhènnūs* et *áǰènnūs*.

Le *ف* des racines arabes (qui donne fréquemment un *ǰ*) persiste dans quelques vocables, on dit :

śáq̄or, hache (ar. شافر);
ǰonq̄āš, il a pioché (ar. rac. نفش).

Le *q* assimile le *r* de la particule *ur*. Ex. :

ne dis pas, *úqqāreš*, pour *úrqqāreš*.

ǰ (*ǰ²* de Sievers).

La consonne *ǰ* est une gutturale profonde (1), souvent précédée du son *u* et suivie d'un *ɥ*, rare à l'état pur.

Elle permute avec un *ɥ* (2). Ex. :

Kef. *θázǰāuθ*, panier d'alfa ;
Mazz. — B.B.S. *θázɥaiθ* ;

(cf. en tlemcenien *zǰāu*, à Nédromah *azǰōu*).

Le *ǰɥ* provient du redoublement d'un *ɥ* (3). Ex. :

édɥel, retourner, H. *dúǰǰɥal* ;
éɥel, fuir, H. *trúǰǰɥal* ;

1. Cf. E. Doutté, *Un texte arabe*, p. 47 : « Il semble qu'il y ait dans l'Afrique du Nord deux *g* durs, l'un plus guttural, l'autre plus palatal, le premier provenant du *q* et du *ř* (ř) le deuxième du *j* et du *k* ».

2. Voir les autres permutations en berbère : R. Basset, *Études*, p. 39 et suiv ; A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad*, p. 6.

3. Cf. R. Basset, *Zenatia du Mzab*, p. 3 ; H. Stumme, *Schil. von Taz* : « *w* wird gedoppelt zu *ǰǰ* », p. 11.

ézya, traverser, H. *dzúggya* ;
ézya, bêler, H. *dzúggya*.

Elle correspond alors souvent à un γ en zouaoua, à un q chez les B. Iznacen, les Zekkara :

retourner, H. Kef. *dúggyal* ;
 Z. *tour'al* (R.B.) ;
 B. Izn., Zekk. *dúqqyel* ;
dúqqvil (1).

Le g redoublé au commencement d'un mot provient peut-être d'un g radical, qui aurait assimilé une voyelle primitive i ou bien u , laquelle le précédait (2). Ex. : une racine *ijð* ou *iud* ou *ugð* aurait donné *éggued*, craindre. Les racines primitives se retrouveraient à la 1^{re} forme et au nom d'action :

B.Sn. *éggued*, craindre, I-Kef *síggued* ;
 — I-O.L. *súggued* ;
 n. a. *θiúdi*, crainte.

Dans les mots empruntés à l'arabe, le g représente un ج. Ex. :

1. Dans les dialectes marocains, voisins de celui des B. Snoûs, le q correspondrait plutôt à un γ ou à un h et le q^u plutôt à un u .

B. Izn. *ézyel*, chauffer ; H. *zéqqël* ;
émyer, grandir ; H. *méqqêr* ;
 Zekk. *γér*, lire ; H. *qqâr*, aor. neg. *qqtr* ;
éhs, vouloir ; H. *qqâs*, aor. neg. *qqts* ;
 B. Izn. *éruel*, fuir ; H. *ruqqvil* ;
éhya, descendre ; H. *húqqya* ;
 Zekk. *éruês*, garder ; H. *ruqqlês* ;
ézyêd, gauler ; H. *zúqqêl*.

2. Cf. Basset, *Man. kab.*, p. 39, ligne 7.

ÉTUDE SUR LE DIALECTE BERBÈRE

eššerg, l'est (ar. الشرف);

ǧúǧǧèd, conduire (ar. فؤد);

làǧdem, talon (ar. القدم).

Le *ǧ* provient d'un *ǧ* redoublé ǧǧ :

voler, *hǧǧèn*; H. *hǧǧǧèn* (ar. خؤن).

Le *ǧ* peut assimiler le *q* :

$q + \text{ǧ} = \text{ǧǧ}$; $\text{ǧ} + q = \text{ǧǧ}$;

et le *k* :

$k + \text{ǧ} = \text{ǧǧ}$; $\text{ǧ} + k = \text{ǧǧ}$;

et aussi l'*r* de la particule *ur* :

úǧǧǧades, n'aie pas peur (pour *urèǧǧǧades*).

h (*x*^a de Sievers).

Le *ch* suisse, le *ħ* arabe, le *θ* touareg. Chez les B. Snous le *γ* se contracte avec le *h* qui suit, pour donner un *h* (1) :

$\gamma + h = h$;

B.Sn. Je l'ai vu, *zrih* (pour *zriγih*);

on observe aussi :

$\gamma + t = ht$;

B.Sn. Je l'ai vue, *zriht* (pour *zriγit*).

Au Kef, à Mazzer, le *γ* suivi du *θ* du féminin devient aussi *h*. Ex. :

$\gamma + \theta = h\theta$;

ázelluγ, garçon; *θázelluhθ*, fille;

áuraγ, jaune; *θáurahθ*, jaune (f.);

1. A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad.*, p. 6.

mais on dit, chez les O. Larbi :

filie, *tázellur̄t*; jaune (f.), *táur̄ar̄t*.

Cette articulation représente parfois le γ d'autres dialectes. Ex. :

Zouaoua *r'ef* (R.B.), sur; B.Sn. *h*;

B.Izn. *hef*;

Ahaggar ... Γ : Γ + *tider'dek'*, aisselle (A.H);

B.Sn. *thidáh* ou *tháddáh*.

Chez les Beni Snous, comme dans la plupart des dialectes berbères, le γ et le *h* sont confondus dans les dérivés d'une même racine. On dit :

tyéf et *iféh*, tête.

Le *h* peut assimiler le γ : $\gamma + h = hh$. Ex. :

Je montai sur lui, *uniéhhes*, pour *uni γ hes*.

Sur le *h* et le *q*, cf. *supra* le *q*, p. 5.

γ

L'*r* velaire, le \acute{c} arabe, le : touareg (1).

Il correspond parfois au *h* d'autres dialectes, ou bien se rencontre, avec cette articulation, dans les dérivés d'une même racine. (Voir *supra*, le *h*, p. 8 et le *q*, p. 5.)

Il en est de même avec le *q* :

B.Sn. *áqzin*, petit chien; Aoudjila *ar'zin* (R.B.);

— *qûr*, être sec; *s γ er*, dessécher;

— *γ er*, lire; H. *qûr*.

1. Au voisinage d'une emphatique, le γ prend une certaine emphase : chevreau, *tyéd*.

De même que dans divers dialectes, on trouve le *r* à la place du γ .

B.Sn. rouge (f.), $\thetaazu\acute{g}g^uab\theta$ (m. $azu\acute{g}g^uay$);
 — jujubier, $\thetaazu\acute{g}g^uar\theta$;
 Mzab. — *tazouggar't* (E.G.).

On observe parfois la chute du γ . Ex. :

Zouaoua, cervelle, *allar'* (R.B.);
 B.Sn., — *alli*.

Le γ de la 1^{re} pers. du sing. est souvent très faiblement articulé, à peine distinct, surtout au voisinage d'une emphatique : $ll\acute{u}z\acute{a}\tilde{\gamma}$, j'ai eu faim; $z\acute{u}ll\acute{a}\tilde{\gamma}$, j'ai prié.

Si un *h* le suit, le γ disparaît et la voyelle qui précède devient plus sonore et s'allonge. Ex. :

B.Sn., je les ai salués, *sellm\acute{a}hsen*, pour *sellm\epsilon\gammahsen*;

on dit généralement *ir* pour $\gamma\acute{ir}$ (غير), seulement.

Il s'assimile le *r* de *ur*, le δ de *a\delta* :

$\acute{u}\gamma\gamma\acute{r}\acute{is}$, je n'ai pas; $\acute{a}\gamma\gamma\acute{r}\acute{e}\delta$, tu liras

pour $\acute{u}\gamma\gamma\acute{r}\acute{is}$, $\acute{a}\delta\gamma\gamma\acute{r}\acute{e}\delta$.

k (*k* de Sievers).

Le *k* français, le ك arabe, le ك : touareg. Rare chez les B. Snouts, le *k* du zouaoua y étant généralement adouci en *s*, en *i*.

Il peut provenir du redoublement d'un *s*. Ex. :

B.Sn., passer la journée, *sél*; H. $\acute{e}kk\bar{a}l$.

On le rencontre dans les dérivés d'une même racine à côté du *s*. Ex. :

B.Sn., perdrix, $\theta\acute{a}skkur\theta$; pl. $\theta\acute{i}ssrin$.

Il s'assimile le *r* de la particule *ur* et le δ de *aδ* :

Je me lèverai, $\acute{a}kk\grave{e}r\epsilon\gamma$;

Je ne me suis pas levé, $\acute{u}kkir\gamma\acute{e}š$.

χ

A peu près le χ grec. Rarement employé au Kef, chez les O. Larbi, plus fréquent à Mazzer, chez les Beni Bou Saïd, où il correspond souvent au *k* du zouaoua, au *s* du Kef (ou au *h*). Ex. :

Zouaoua, labourer, $ekrez$;

Kef, — $\acute{e}šrez$;

Mz., B.B.S., — $\acute{e}\chi rez$;

B.B.S., tu as, $\gamma r\acute{u}\chi$; B.Sn., $\gamma r\acute{a}h$ (K.) ; γres (O.L.).

On l'observe fréquemment dans les dialectes des B. Iznacen, des B. Bou Zeggou, des Zekkara.

g (g¹ de Sievers).

Le *g* dur du français, le ⌘ du touareg. Cette articulation est assez rare dans notre dialecte, le *g* du zouaoua étant ici généralement adouci en \acute{i} ou *i* ou \acute{z} (1).

On trouve cependant, comme dans les dialectes forts (2) :

homme, $\acute{a}rg\acute{a}z$; rigole, $\theta\acute{a}rg\acute{a}$; fais, $\acute{e}gg$;

1. Voir *infra*, R. Basset, *Études*, p. 39, ($g = k = i = \acute{z} = j = uu = \gamma$) et *Zenat. du Mz.*, p. 2.

2. Il est à remarquer que nombre de mots zouaouas renfermant un *g* ne se retrouvent pas chez les Beni Snous, surtout quand la permutation du *g* au \acute{i} ou au \acute{z} ne se pourrait faire que difficilement : les mots zouaouas tels que *agougam*, muet ; *agougrou*, fromage, *agoulim*, peau, etc., sont empruntés à l'arabe ou à d'autres racines.

alors que divers dialectes intermédiaires adoucissent le *g* :

B.Iz., B.B.S., B.M., homme, *āriāz* (1);

B.M., rigole, *tharia* (R.B.);

Figuig, *éi*, fais.

Contrairement à ce qui se passe en zouaoua, on évite, chez les B. Snous, le changement en *gg* d'un *ī* redoublé faisant partie d'une racine arabe (ou d'un *ž*) :

chasseur, ar. صياد; Z. *ašeggad*; B.Sn. *ašīiād*;

tailleur, ar. خياط; Z. *akheggadh* (S.S.); B.Sn. *hīiād*;

les exceptions sont rares :

crier, *āgged*; ar. عييط;

bride, *ālgām*; ar. الجام.

Le *g* peut résulter du redoublement d'un *ī* (2). Ex. :

B.Sn., revêtir, *irəd*; H. *dgerrəd*;

— lever, *isi*; H. *dgéssi*;

ou de la contraction de deux *ī* :

c'est lui qui a menti, *néttān āgserksēn*.

On trouve souvent, dans une même racine, le *ī* (*i*) à côté du *g* :

B.Sn., jeter, *iri*; H. *gār*; n. a. *āgārāi*;

— marcher, *ēiūr*; H. *gūr*; n. a. *θāgurāi*;

il assimile fréquemment le *r* de la particule *ur* :

ūggāreš, ne jette pas.

1. A Mazzer, le *g* des mots cités est palatilisé. M. R. Basset représente cette articulation par *g'*. Cf. *Études*, p. 43. — Voir aussi G. Mercier, *Chaouia*, p. 18.

2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 22; Si Saïd, *Pr. année de kab.*, p. 86; G. Mercier, *Chaouia*, p. 18.

III. — Palatales.

č

Le *ch* anglais, le *tch* turc. De même que le *j*, cette articulation est rarement employée dans notre dialecte (1). Elle existe généralement à côté d'une forme portant un *š* (2). Ex. :

poussin, *itčúšu*; on dit aussi *išúšu* et *šišu*; Tlemcen *čáču*; bouillie, *čiša*; Tlemcen *čiša* (3); orange, *lčina*; — *lčina*.

j

Le *j* anglais, lettre double à élément dental initial. Cette consonne est rarement employée chez les B. Snous; encore, dans les racines berbère où elle se rencontre — et où elle représente le *g* du zouaoua (4) — fait-elle souvent place à un *ž*. Ex. :

B.Sn., B.Izn., *jál*, jurer; n. a., *ážillā*, serment; Z. *gal* (R.B.), jurer.

D'autre part, dans l'économie syllabique cette articulation se comporte de la même façon que le groupe *dž*, son

1. Le groupe *tš* est fréquent.

2. Sur l'origine et les modifications du *tch*, voir R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 13, et *Zen. du Mz.*, p. 2; E. Gourliou, *Gr. Mz.*, pp. 10 et 13.

3. Cf. W. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 27.

4. Cf. R. Basset, *Études*, p. 21, origines et permutations de cette consonne (*d*, *š*, *d*, *š*); E. Gourliou, *Gr. Mzab*, pp. 11 et 13; G. Mercier, *Le Ch. de l'Aurès*, p. 2.

élément dental peut assimiler le *ð* de la particule *að*, l'*r* de la particule *ur* :

B.Sn., je jurerai, *ádžülleɾ* pour *aðjulleɾ*;

ou être assimilé par une sifflante *s* :

ur äs žilëɾeš, je ne lui ai pas juré; pour *ur äs dzilëɾeš*;

on dit aussi *ur äžž ilëɾeš* (1).

š

Le *ch* français, le ش de l'arabe, le Ć touareg. Le *š* au Kef, à l'O. Khemis, correspond généralement à un *k* en zouaoua, à un *χ* chez les B. Menacer, les Beni Bou Saïd et à Mazzer — plus rarement à un *x* dans ces deux derniers dialectes (2); parfois à un *i* :

Z.,	mouton, <i>ikerri</i> (R.B.);	terre, <i>akal</i> (R.B.);
B.M; B.B.S.,	— <i>iχerri</i> (R.B.);	— <i>χal</i> (R.B.);
Mazzer,	— <i>iχërri</i> ;	— <i>χâl</i> ;
K., O.K.,	— <i>išërri</i> ;	— <i>šâl</i> ;
K., O.K.,	tellis, <i>säšu</i> ou <i>šäšu</i> ;	
Mz., B.B.S.,	— <i>säxu</i> ;	
B.Sn.,	gros pain, <i>θäšniʃ</i> ; B. Halima, <i>thäifnith</i> (R.B.).	

Il représente aussi le *tch* (R.B.) du zouaoua :

Z.,	poussin, <i>itçhoutçhou</i> ;
B.Sn.,	— <i>išüşu</i> , <i>šišu</i> (et <i>içüşu</i>);

1. Dans les mots tels que *émedžəð*, les consonnes du groupe *dž* font partie de deux syllabes différentes; elles correspondent d'ailleurs à deux consonnes distinctes dans d'autres dialectes. Ex. B. Izn : *éméžžid*.

2. Voir le *š* en berbère : R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 30 (*s*, *k*, *h*); *Man. de l. kab.*, pp. 8 et 9; *Zen. du Mz.*, p. 2 et p. 3; E. Gourliou, *Gr. Mz.*, p. 10.

ou le *s* d'autres dialectes :

B.Sn., nœud, *âsrūs*; Ouarsenis, *âsrūs*; Syouah, *akarous* (R.B.).

On trouve aux Beni Snous dans le développement d'une même racine le *s* à côté du *š*. Ex. :

perdrix, B.Sn., *θáskūrθ* ou *θáskkūrθ*; pl. *θiššerin*.

Le *š* peut résulter de l'assimilation d'un *s*; *ss* = *šš*. Ex. :

B., ail, *thiskerth* (R.B.);

B.Sn., — *θiššerθ*.

ou de celle d'un *l*; *ls* = *šš*. Ex. :

Z., pou, *thilkets* (R.B.):

B.Sn., — *θiššēθ*.

ou d'un *ž*, *ž* + *š* = *šš*; ou d'un *z*, *z* + *š* = *šš* :

úr tesrešš, ne laboure pas (pour *tesrežš*);

qa iqaššal, il creuse la terre (pour *qa iqaz šal*).

Il peut provenir d'un *ž* suivi d'un *θ* qui devient *t*, *žt* = *št*.

Ex. :

une négresse, *tišt išmešt* (1) (pour *θižθ θišmežθ*).

Le *š* étant redoublé peut devenir *tš* (2), on dit au Kef, *šš* = *tš* :

ver, *θāitša* (3); pl. *θiššayin* et *θitšayin*.

1. Cf. H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 11, et G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2.

2. Cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 31.

3. Le *š* redoublé de *θiššēθ* correspond aux deux articulations *u* et *k* du mot zouaoua *thaouka* (R. B.), le *k* ayant assimilé l'*u*; chez les B. Snous les deux *k* adoucis ont donné *šš* d'où *tš*; voir d'autres exemples : Phonét., le *t*, *infra*.

Dans ce mot le premier *s* ou le *t* de *ts* représentent le *u* du mot zouaoua *thioukaouin* (R.B.), et le *k* du mot *θikšiwīn* employé à Mazzer. Cf. B.B.S. *thikchaouin* (R.B.); de même *azekka* du zouaoua donne *aïetša*, demain, aux B. Snoûs (1).

L's caractéristique de la 1^{re} forme peut devenir *s* au voisinage d'un *s* : faire passer la journée, *šesšel*, 1^{re} forme de *käll* (on dit aussi *sesšel*) (2).

Le *k* d'une racine arabe devient parfois *s* chez les B. Snoûs. Ex. :

- B.Sn., plus, *éšber* (ar. rac. كثر);
 — il a ri, *iédhas* (ar. rac. ضحك);
 — il s'associa, *išres* (ar. rac. شركت);
 — écorce de noyer, *mésuš* et *mésušāk* (ar. مسواك).

Cf. Ouarsenis, noyer, *thamechchouachth* (R.B.) (3).

ž

Le *j* du français, le **I** touareg. Le *g* du zouaoua devient dans certains cas un *ž* chez les B. Snoûs (4). Ex. :

- Z., natte, *thagerthilt* (R.B.); B.Sn., *θāžērθilθ*;
 — corbeau, *agarflou* (S.S.); M., *žarfę*;
 — moissonner, *emger* (R.B.); B.Sn., *émžer*;
 — gelée, *agris* (R.B.); B.Sn., *ázris*;
 — tison, *thirgets* (R.B.); B.Sn., *θiržet*.

1. Le *s* redoublé de *θisšēθ* correspond aux deux articulations *u* et *k* du mot zouaoua *thaouka* (R.B.), le *k* ayant assimilé l'*u*; chez les Beni Snoûs, les deux *k* adoucis ont donné *šš* d'où *ts*; voir d'autres exemples : Phonétique, le *t*, *infra*.

2. Cf. R. Basset, *Zen. du Mz.*, p. 16.

3. Le *s* est parfois prononcé avec une emphase bien sensible, c'est là le cas du mot *tisšēθ*, *θmisšūθ*.

4. Voir transformations de cette consonne (*ž*, *z*, *h*, *š*, *γ*, *j*), R. Basset, *Et. dial. berb.*, pp. 35-37; *Zenatiâ du Mzab*, p. 2; A. Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 12; E. Gourliou, *Gr. Mz.*, p. 10.

Le *ž* représente aussi le *z* du zouaoua (1) :

- Z., labourer, *kerrez*; B.Sn., *éšrez*;
 — oreille, *amzour'* (R.B.); B.Sn., *θimédžet*;
 — gale, *azedjidh* (S.S.); B.Sn., *ážédžed*;
 Z., K., variole, *θázérzaiθ*; Mazzer, *θázérzaiθ* (2);

le *b* tombe quelquefois devant un *ž*. Ex. :

- B.Izn., queue, *ábézlál*; B.Sn., *ázlál* (3);

le *b* ou le *f* peuvent être assimilés par le *ž*. Ex. :

- Z., hôte, *inebgi*; pl. *inebgaouen* (R.B.);
 K., — *anéžži*; pl. *inéžžiyen*;
 M., — *anúži*; pl. *inúžiyen*;

le *ž* peut aussi résulter d'un *š* placé devant un *d* ou un *ð*;
 $\text{š} + d = \text{žd}$, $\text{š} + \text{ð} = \text{zd}$. Ex. :

K., O.K., *ūr itétež đin*, il ne mangera pas là; pour
itéteš đin ou *itéteš đin*.

Le *ž* peut disparaître; si, par exemple, il vient à être
 précédé d'un *s*. Ex. :

- B.Sn., *žíun*, être rassasié; *šíun*, rassasier.

Il remplace parfois le *j* des racines arabes :

- B.Sn., fusil à deux coups, *θážwišt* (ar. زويجة);
 — noyer, *θížūžēθ* (ar. جوز);
 — moineau, *žáuš* (ar. زاوش);

1. D'après M. R. Basset, le *ž* est employé pour un *γ* (*Ét. dial. berb.*, p. 37); Z. *thirgets* (R.B.); Mz. *tirr'et* (E.G.); B.Sn. *θiržtθ*, oreille; Z. *amez-zour'* (S.S.); M. *timezr'et* (E. G.); B.Sn. *θimédžēθ*.

2. Ces mots se retrouvent sous la même forme dans les dialectes intermédiaires : B.M. *thajerthilth* (R.B.); B.B.S. *éχrej* (R.B.); B.M. *ajlal* (R.B.), etc.

3. Cf. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 44.

et aussi le *j* du dialecte tlemcenien (1).

Tlemcen, noix, *jûz*; B.Sn. *žûž*;
— arbre, *séjra* — *séžra*.

ž

Le *ž* emphatique est assez fréquent et son emphase est bien sensible (2).

x

ch doux. N'apparaît que rarement au Kef et à l'O. Khe-
mts, plus fréquent à Mazzer (3).

K., O.K., M., pluie, *θbixa* ou *ǧbixa*;
Mazzer, tellis, *sāxu*; Kef, *sāšu*.

IV. — Palato-dentales.

ǰ (*i*, *ǰ*).

Articulé comme *ill* français (*y*), c'est le *ξ* touareg. Il représente fréquemment chez les B. Snoûs le *g* du Djurdjura ou de quelques dialectes intermédiaires (4). Ex. :

1. W. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 32. — Voir aussi H. Stumme, *Houwara*, p. 22, l. 5, 7, etc.

2. Exemples :

cou, <i>ǰžernād</i> ,	pl. <i>ǰžernād</i> ;
oiseau, <i>ǰžād</i> ,	pl. <i>ǰžād</i> .

3. Très fréquent chez les Zekkara, les Beni Iznacen, les Beni Bou Zegou.

4. Cf. R. Basset, *Études*, p. 49 « l'*i* correspond au *g*, au *j*, au *k*, au *z* », et *Zenat. du Mzab*, pp. 2 et 3.

Z., soc, <i>thagersa</i> (R.B.);	B.Sn., $\theta\acute{u}jersa$;
— lune, <i>aggour</i> (R.B.);	— $i\acute{u}r$;
— orphelin, <i>agoujil</i> (R.B.);	— $\acute{d}iu\acute{z}il$;
— puiser, <i>ougem</i> (R.B.);	— $\acute{a}iem$;
Har., tronc, <i>thagijourth</i> (R.B.);	— $\theta i\acute{u}ier\theta$;
Z., pioche, <i>agelzim</i> (R.B.);	— $\acute{a}i\acute{e}zzim$.

Au lieu de \acute{i} , on trouve \bar{i} , i , à la place de g . Ex. :

Z., bleu, <i>azegzaou</i> (R.B.);	B.Sn., $\acute{a}ziz\acute{a}$;
— selle, <i>tharikth</i> (R.B.);	— $\theta ri\theta$;
— musette, <i>asegres</i> (R.B.);	— $\acute{a}sires$;
— joug, <i>azaglou</i> (R.B.);	— $\acute{z}\acute{a}ilu$;
— bien, <i>agla</i> (R.B.);	— $\acute{a}l\acute{a}$ (1).

Dans ces deux derniers exemples, on entend aussi $\acute{z}\acute{a}ilu$, $\acute{a}l\acute{a}$.

Cet i (ou \bar{i} , ou i), peut aussi remplacer le k du zouaoua (2).

Ex. :

Z., lumière, <i>thafoukth</i> (R.B.);	B.Sn., $tf\acute{u}i\theta$;
— se souvenir, <i>mekthi</i> (R.B.);	— $m\acute{t}\theta i$;
— viande, <i>aksoum</i> (S.S.);	— $\acute{a}isum$;

le χ de l'Aurès (3).

Chaouia, chevaux, *i χ san* (G.M.); B.Sn., $i\acute{s}\acute{a}n$.

On trouve fréquemment dans les dialectes voisins (Mazzer, Beni Bou Saïd, Zekkara) un χ ou un \acute{s} ou un x intermédiaires entre le k et le \acute{i} . Ex. :

1. Cf. G. Mercier, *Le Ch. de l'Aurès*, p. 3.
2. Cf. R. Basset, *Zenat. du Mz.*, p. 4; E. Gourliou, *Gramm. du Mzab*, p. 10.
3. Cf. G. Mercier, *Le Ch. de l'Aurès*, p. 4.

Z.,	selle, <i>tharikth</i> (R.B.);
B.B.S., Mazz.,	— <i>θrîχθ</i> ;
B. Izn. Zekk,	— <i>θrîxθ</i> ;
Kef,	— <i>θrîθ</i> .

Le *î*, est dans certains mots, fortement palatal, intermédiaire entre *g* et *î*, tout comme *χ* est intermédiaire entre *k* et *ç*. Ex. :

Kef,	homme, <i>ârgâz</i> ;
Mazz.,	— <i>ârgîâz</i> ;
B.B.S.,	— <i>ariâz</i> (R.B.).

Dans une même racine, le *g* du zouaoua peut être représenté à la fois par *ç* et par *î*. Ex. :

Z.,	faucille, <i>amger</i> ; pl. <i>imgran</i> (R.B.);
B.Sn.,	— <i>âmçer</i> ; pl. <i>îmirân</i> .

Le *î* des Beni Snoûs peut aussi correspondre à un *u* zouaoua, cet *u* après avoir donné dans les dialectes forts un *g* ou un *k*, a permuté dans les dialectes intermédiaires avec un *ç*, un *î*. Ex. :

Z.,	fourmi, <i>thaouttough</i> ;
Ouargla,	— <i>tagdifit</i> ;
Guelâia,	— <i>tikedfin</i> ;
Ouars.,	— <i>tichetfet</i> ;
Kef.,	— <i>θidfēt</i> ; pl. <i>θiudfin</i> .

Cet *î* peut aussi correspondre à un *ç* zouaoua. Ex. :

boiteux, *arejd'al* (R.B.); B.Sn., *âriçâl*;

ou représente une dentale, *ç*, *d*, *ð* en passant par un *ç*(1).

1. Cette permutation se rencontre fréquemment dans les dialectes d'Arabie. Ex. : *mstd*, مسجد; *haija*, حَاجَة. Cf. A. Bel, *Djazya*, p. 233.

Z.,	demain, <i>azekka</i> (R.B.);
Chaouia,	— <i>ad'etcha</i> (G.M.);
—	— <i>adetcha</i> (R.B.);
Dj. Nef.,	— <i>jetcha</i> (C.M.);
B.Sn.,	— <i>âitsa</i> ou <i>âietsa</i> ;
Z., genêt,	<i>âzezzou</i> (R.B.); B.Sn., <i>âiezzu</i> .

Dans certains mots tels que *îûr*, mois, le *î* est prononcé avec une certaine emphase, le cas est fréquent au voisinage d'emphatiques.

V. — Dentales.

t

Le **Ṭ** arabe, parfois le **E** touareg. Rarement employé dans la tribu; il est peu emphatique. Dans les mots d'origine arabe où il s'est conservé, la différence avec le *t* est à peine sensible. Il en est de même dans les racines berbères quand le *t* n'est pas redoublé ou quand il n'est pas suivi immédiatement d'une voyelle, on doit écrire :

dormir, *éttàs*; H., *ṭàttàs*; et j'ai dormi, *étser*, plutôt que *etser*.

Il tient dans les pluriels la place d'un *ḍ* :

K., serpent, *ṣâḍ*; pl. *iṣâttân*; B.lz., *iṣâttên*.

Il peut résulter du redoublement d'un *ḍ*; *ḍ + ḍ = tt* (1).

1. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 147; *Zen. du Mz.*, p. 3; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 41 et p. 81; G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2; Si Saïd, *Une pr. ann. de l. kab.*, p. 179.

B.Sn., *ēbdā*, partager, H. V-VI, *dbéttā*;
 O., K., *ērdāl*, prêter, H. V, *reṭṭāl*;
 B.Sn., *ēzād*, moudre, H. V, *zâtt* (ou *zâdd*);

ou de l'assimilation du *ð* de la particule *að* de l'aoriste ou de la conjonction *ð*, et (facult.) (1). Ex. :

Je saisirai, *âttfēγ*, pour *āð ettāfeγ*;
 La flûte et le tambour, *θāmza ṭṭābāl*, pour *ðṭṭābāl*;

ou de celle d'un *θ* (*f*), $\theta + t = tt$. Ex. :

īyēt ṭābāl, frappe le tambour;

et $t + \theta = tt$;

θiázēṭ tūsed, une poule arriva;

de l'*r* de la particule *úr* :

ne dors pas, *úṭṭātsās*, pour *úrṭātsās*;

ou d'un *u* primitif :

éttāf, saisir; *éttād*, téter

semblent provenir des racines *úḍāf*, *úḍād* qui ont donné à la 1^{re} forme : *ṣúḍāf*, *ṣúḍād* et au nom d'action *úḍūf* (2).

Il peut aussi provenir d'un *d* et d'un *t* (3), d'un *d* et d'un *t* contractés; $d + \theta = t$ (4). Ex. :

K., poule, *θiázēṭ*, pour *θiázēḍθ*;

$d + t = t$;

O.K., poule, *tiazēṭ*, pour *tiazēdt*;

1. *f.* ou *facult.* indique que la modification est facultative dans le dialecte des Beni Snoûs.

2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 39, l. 7.

3. Si Saïd, *Pr. ann. de l. kab.*, p. vii.

4. Cf. E. Gourliou, *Gr. Mz.*, p. 9.

d'un θ ou d'un t au voisinage d'une emphatique \dot{d} , t , \dot{z} (1);

$\dot{d} + \theta = \dot{d}\dot{t}$;

Kef., $\theta t\dot{\gamma}\dot{e}\dot{d}\dot{e}t$, pour $\theta i\dot{\gamma}\dot{e}\dot{d}\dot{e}\theta$;

$\dot{d} + t = \dot{d}t$;

O.K., $\theta t\dot{\gamma}\dot{e}\dot{d}\dot{e}t$, pour $t i\dot{\gamma}\dot{e}\dot{d}\dot{e}t$;

$\dot{z} + t = \dot{z}t$. Ex. :

K., $\acute{e}r\dot{z}\dot{e}t$, pour $\acute{e}r\dot{z}\dot{e}t$;

$\dot{z} + \theta = \dot{z}t$. Ex. :

K., brise celle-ci, $\acute{e}r\dot{z} \dot{t}\dot{e}n$, pour $\acute{e}r\dot{z} \theta i n$.

\dot{d}

A peu près le \dot{z} arabe; c'est une spirante post-dentale marginale très près de perdre son spirantisme (cf. Sievers, § 329). Cette articulation correspond presque toujours au \dot{d} du zouaoua (dh , R.B.). Ex. :

Z. doigt, *adhadh* (R.B.), B.Sn. $\dot{d}\hat{a}\dot{d}$;

Z. pied, *adhar* (R.B.), B.Sn. $\dot{d}\hat{a}r$;

plus rarement au δ :

Z. laine, *tha δ out* (R.B.);

B.Sn. — $\dot{d}\hat{u}ft$.

D'ailleurs, il n'est pas rare, notamment au Kef, d'entendre prononcer indifféremment un \dot{d} ou un δ dans un même mot; on dit :

B.Sn., vent, $\dot{d}\dot{d}\dot{u}$ et $\dot{a}\dot{d}u$;

— oiseau, $\acute{a}z\dot{z}\dot{e}\dot{\delta}$ et $\acute{a}z\dot{d}\dot{e}\dot{\delta}$.

1. Cf. Marçais, *Le dial. tlemc.*, p. 30; Si Saïd, *Pr. ann. de kab.*, p. vii.

On trouve dans une même racine la permutation du *d* au *t* (1). Ex. :

érdál, prêter; n. act. *θáryālt*;
éttád, téter, 1^o f. *šûdêd*;
éttéf, saisir; n. act. *ûdûf*.

Il peut assimiler le *ð* en contiguité avec lui, *ð + d = dd*.
 Ex. :

B.Sn., la paille et la laine, *lûmêddûft* pour *lûm ð dûft*;
 ou simplement placé au voisinage de plusieurs dentales
 emphatiques, *d ... ð = d ... d* :

ittád dādī r̄yéd, le chevreau téta ici;

les mêmes assimilations se produisent avec le *d* à l'O.
 Khemís (2), avec le *θ* :

d + d = dd;
d̄ + d = dd̄;
θ + d = dd̄ et *d + θ = dd̄*;
t + d = dd̄.

Le *d* peut aussi représenter le *ل* des racines arabes :

mur, *lhād* (rac. *حاط*);
 il a enduit, *iādla* (rac. *طلى*);
 pigeon, *zādōd* (ar. *عوط*) (3).

1. Pour les autres permutations du *d* (*d*, *ð*, *t*, *z*), voir R. Basset, *Études*, p. 21; *Zenat. du Mزاب*, p. 3; A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad.*, p. 6.

2. Mais non avec le *ð* de *āð*, ni le *r* de *úr*.

3. Cf. A. Bel, *La Djazia*, p. 100; R. Basset, *Les mots arabes passés en berbère*; *Orientalische Studien Th. Noeldeke gewidmet*, Gierzen, 1906, 2 vol in-8, t. I, p. 442-443.

Cette articulation ne doit pas être confondue avec le *d* prononcé avec emphase ; ce dernier est assez rare ici, on le trouve dans les mots :

id, nuit (*éd*) ;
dadda, grand père (*dāddā*) ;
vidda, sangsue (*viddā*) ;
middèn, gens ;

les fqaha des B. Snous représentent cette lettre par le ك arabe.

§

L's emphatique, le ص arabe (pas d'équivalent en touareg). Cette articulation est rarement employée chez les B. Snous. Quand on la rencontre dans une racine berbère elle provient d'un *s* sous l'influence d'une emphatique (1).

Par exemple d'un *t* :

B.Sn., il est en train de dormir, *qâ-itâtâs* $\sqrt{\text{TS}}$; tandis que l'on dit *tsey*, j'ai dormi $\sqrt{\text{TS}}$;

ou d'un *q* :

B.Sn., sommeil *idâs* $\sqrt{\text{DS}}$;
 — vent *âdû*, souffler *šûd* ;
 — téter *éttâd* ; I forme, allaiter *šûdâd* ;
 — saisir *éttâf* ; I forme, faire prendre *šûdâf*.

Autres exemples :

1. Cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 30 ; A. de C. Motylinski, *Le dial. de Ghad.*, p. 6.

- B.Sn., branche *θáštā* ;
 — froid *ášēmed* ;
 — serpent *šād*.

Il peut résulter aussi de l'assimilation d'un *s* par un *š*,
 $s + s = šš$:

B.Sn., il dort sous le rocher, *išéttaš šuáddi-ūzru*,
 pour *suaddi*.

Le *s* arabe (س) peut quelquefois donner un *š*. Ex. :

il va au marché, *itrohá iššūq*.

Le *ص* des racines arabes usitées dans le dialecte donne
 généralement un *z* (voir Phon. *z*), le *š* est cependant parfois
 conservé :

il est chasseur, *nettān dašéiūd*, rac. *صَاد* ;
 oignon, *lābsāl*, rac. *بَصَل*.

z̄

De même qu'en zouaoua le *z* emphatique entre dans la
 composition de nombreuses racines berbères (1).

orge, *θémzēn* ;
 être jeune *émzē*, Z. *emz'i* (S.S.) ;
 voir *zār*, Z. *z'er* (S.S.) ;
 casser *ārz*, Z. *erz'* (S.S.).

On le rencontre aussi dans des mots empruntés à la
 langue arabe où il tient la place d'un *š* (2) (ص). Ex. :

1. Voir au sujet du *z* : Si Saïd, *Une pr. ann. de kab.*, p. iv, l'auteur
 distingue le *z* pur d'un *z'* emphatique; la distinction est également faite
 dans H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 8; A. de C. Motylinski, *Dial. de*
Ghad., p. 6.

2. Cf. Doullé, *Un texte ar.*, p. 52 : « ce son est assez répandu chez les

ar. صلى, B.Sn. *θizəllā*, Z. *thaz'alitk* (S.S.);

B.Izn. *zəllīθ*;

ar. صام, B.Sn.-B.Iz. *zūmēγ* j'ai jeûné;

ar. صبر, B.Sn. *izəbbār* il a patienté.

Cette emphatique modifie la vocalisation des mots, produit souvent l'allongement de la voyelle qui suit ou le redoublement de la consonne qui vient après. Celle-ci peut aussi devenir emphatique ou plus sonore :

B.Sn., le mois du jeûne *iūr nuzūmi*.

Le *z* parait avoir influencé la prononciation du *z* dans les dialectes arabes voisins (1).

La contiguïté de ce *z* et d'une non emphatique amène fréquemment des accommodations. En aucun cas, le *z* ne perd son emphase; il se substitue à une sifflante *s*. *z* :

ērz zēs, brise avec (pour *ērz sis*); *urdren lbāz zādi* (pour *zdθi*)

aux dentales *d* ou *ð* de la particule de l'aoriste :

Kef. je planterai *āzzūγ*, pour *ādžžūγ*

O.K. tu moudras *āzzādēð*;

au *r* de la part. négat. *ūr* :

B.Sn. je n'ai pas jeûné *ūzzūmēγes*, pour *ūrzūmēγes*.

Berbères, il y aurait lieu de rechercher si, dans les exemples de transformation du *ص* en *z* auxquels nous venons de renvoyer, la transformation ne se fait pas en *z* plutôt qu'en *z* ». Cf. cependant pour cette transformation du *ص* en *z* tant en arabe qu'en berbère : R. Basset, *Les noms des métaux et des couleurs en berbère*, Paris, 1895, in-8, p. 8-9.

1. Cf. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 15 : « Le *z* emphatique est inconnu à la plupart des dialectes arabes. Il est vraisemblablement dû à une influence berbère ».

En cas de simple voisinage la consonne qui suit ou celle qui précède le *z* peut devenir plus sonore (1).

t

Le *t* français, le ت arabe, le + touareg. Employé à peu près comme en zouaoua (2). A l'O. Khemis (et probablement sous l'influence d'un dialecte étranger (Figuig ?) le θ du Kef (ou le *h*), le θ de Mazzer est souvent remplacé par un *t*. Ex. :

K., Mz., maison θáddārθ; O.K. táddārt;
— il le cacha tffèrih; O.K. ifferit.

Même au Kef, le *t* correspond au *th* et au *ts*, qui en zouaoua servent à former la 5^e forme (3) et à rendre les pronoms régimes directs masc. et fém. sing. de la 3^e pers. Ex. :

Z. B.Sn. entrer éffèr, V. Z. theffer' (R.B.);
V. K. téffèr;
Z. arriver aoudh (R.B.), V. tsaoudh;
B.Sn. áyād, V. táúđ;
Z. il la frappe iouthits (R.B.);
B.S. iúúit.

Le *ts* du zouaoua devient aux B. Snoûs *tt*. Ex. :

Z. etser demander (S.S.), B.Sn. étter;
Z. etsou oublier (R.B.), B.Sn. éttu;

1. Voir ces accommodations (Phonétique : *l*, *r*).

2. Sur les permutations du *t*, voir R. Basset, *Man. kab.*, p. 6; *Ét. dial. berb.*, p. 8; De Motylinski, *Le dial. de R'ed.*, p. 5 : *ch* et *t*.

3. Cf. Si Saïd, *Pr. ann. de l. kab.*, p. 178; R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 143; E. Gourliou, *Gr. mz.*, p. 8.

Le *t* peut aussi résulter : 1° du redoublement d'un *θ*,
 $\theta\theta = tt$. Ex. :

éθel ouvrir, H. VI. *féthel*;

ou de celui d'un *ð*, $\ð\ð = tt$. Ex. :

émðel, enterrer, H. VI. *méthel* (1) (Kef).

2° De l'assimilation d'un *ð* ou du *r* de la particule *úr* précédant immédiatement (facult.), $\ð + t = tt$. Ex. :

le pied et la sandale *ðâr tétsilā*, pour *ðâr ðtisilā*;
 ne monte pas *úttāliš*, pour *úrtāliš*;

et peut être d'un *u* primitif dans les verbes qui, à l'état simple, commencent par un *t* redoublé (2). Ex. :

étter demander.

La racine primitive serait *úθer* qui apparaît au nom d'action *úθūr*, et à la 1^{re} forme *súθer*.

3° D'un *θ* sous l'influence d'une articulation contiguë qui le précède ou qui le suit (f.) et qui peut être :

a) Une dentale *d* ou *ð*, $d + \theta = dt$ ou $\theta + \ð = tð$. Ex. :

une femme vint *túset támettūθ* pour, *túsed θamettuθ*;
 il dépiqua ici *iseruét ðin*, pour *iseruθ ðin*.

b) Une sifflante : *s*, *z*, après *š* (presque général). Ex. :

$s + \theta = st$; vache, *θāfunāst* pour *θāfunāθ*;

1. Un *š* étant redoublé, le premier *š* a une tendance à se changer en *t*. L'*ú* ou l'*ý* des formes *úš* donner, et *uyéθ* frapper, étant redoublé en *šš* (cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 51 : $u + u = k$), les formes d'habitude sont *ššúš* et *ššāθ* (cf. Bougie : *ekkath*, R. B.), d'où *tšúš* et *tšāθ*.

2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 39, dans les verbes qui « à l'état simple commencent par une consonne redoublée, provenant de l'assimilation d'un *ou* primitif à la consonne suivante... ».

$z + \theta = zt$; petite fille, $\theta\acute{a}bz\acute{z}t$ pour $\theta\acute{a}bz\acute{z}\theta$;

$\acute{s} + \theta = \acute{s}t$; négresse, $\theta\acute{i}\acute{s}m\acute{e}\acute{s}t$ pour $\theta\acute{i}\acute{s}m\acute{e}\acute{s}\theta$ (nègre *išmez*).

c) Une liquide : *l. n.* Ex. :

$l + \theta = lt$ (1); $\theta\acute{a}m\acute{e}ll\acute{a}lt$ blanche pour $\theta\acute{a}m\acute{e}ll\acute{a}\theta$;

$n + t = nt$ (2); $\theta\acute{u}\acute{s}\acute{s}ent$ femelle du ch\acaron cal pour $\theta\acute{u}\acute{s}\acute{s}en\theta$.

d) Parfois aussi la gutturale γ devenue θ (facult.) :

K. $\theta\acute{a}z\acute{e}ll\acute{u}\theta$ petite fille (O. K. $\theta\acute{a}z\acute{e}ll\acute{u}\gamma\theta$).

4° Il peut \acaron le r\acaron sultat de la contraction d'un δ et d'un θ (3), $\delta + \theta = t$. Ex. :

sucr\acaron $\theta m\acute{z}\acute{z}t$, pour $\theta m\acute{z}\acute{z}\delta\theta$;

le chien et la vache $\acute{a}\acute{i}\acute{d}\acute{i} t\acute{f}\acute{u}n\acute{a}\acute{s}t$, pour $\acute{a}\acute{i}\acute{d}\acute{i} \delta\theta\acute{a}f\acute{u}n\acute{a}\acute{s}t$;

de deux θ , $\theta + \theta = t$:

$\theta\acute{a}dd\acute{a}r$ $t\acute{a}m\acute{o}qr\acute{a}nt$ une grande maison, pour $\theta\acute{a}dd\acute{a}r\theta$ $\theta\acute{a}m\acute{o}qr\acute{a}nt$;

d'un θ et d'un t , $\theta + t = t$:

elle frappe $q\acute{a}t\acute{s}\acute{a}\theta$, pour $q\acute{a}\theta\acute{e}t\acute{s}\acute{a}\theta$.

5° Il peut provenir d'un θ sous l'influence d'une siffiante *contiguë* ou *voisine* qui le suit ; on entend g\acaron r\acaron lement : *tšila* et *tsila* sandale, et non *thisila* comme en zouaoua :

$tš\acute{u}m\theta\acute{a}$, Z. *thasoumtha* (R.B.);

$b\acute{a}tsen$ leur p\acaron re, pour $b\acute{a}\theta sen$;

$imm\acute{u}t sl\acute{a}z$, pour $imm\acute{u}\theta sl\acute{a}z$.

1. Cf. Si Saïd, *Pr. ann\acaron de l. kab.*, p. vii.

2. Cf. Si Saïd, *Pr. ann. de l. kab.*, p. vii; R. Basset, *Man. kab.*, p. 55.

3. Si Saïd, *Pr. ann. de l. kab.*, p. vii.

d

C'est le *d* français, le *ḍ* arabe, le *ḍ* du touareg.

Plus rarement employé qu'à Bougie (dont le *d* devient *ḍ* en passant chez les B. Snoûs), il apparaît moins souvent même qu'en zouaoua ou que chez les B. Menacer ou que dans l'Ouarsenis; il correspond parfois au *t* du Figuig (1) :

B.M., O., B.Sn., entrer, *âdêf*, Fg. *âtef* (R.B.);
— plat, *dziya*, Fg. *tzioua* (R.B.).

Il arrive souvent que, près de l'O. Khemts, le *d* de Bougie n'est pas adouci en *ḍ* comme en zouaoua et dans les dialectes intermédiaires :

Z., B.M., O., K., blé *ird'en* (R.B.);
O.K., F., B., — *irden*;
Z., B.M., O., K., montagne *ad'rar*;
O.K., F., B., — *âdrâr*, etc.

De même qu'en zouaoua, chez les B. Menacer, les B. Halima, on rencontre souvent indifféremment le *d* et le *ḍ* dans une même racine (2) :

K., accompagner *dâkel* et *ḍâkel*;
— chemin *âbrid* et *âbrîḍ*.

de même que le *d* et le *ḍ* :

aud et *âud*, arrive.

Le *d* peut en outre résulter chez les B. Snoûs :

1. Voir pour les autres permutations du *d* (*ḍ*, *t*, *z*) R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 16; *Zenat. du Mz.*, p. 1 et p. 2; A. Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 12.

2. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 18 : on trouve le *d* et le *d'* employés l'un pour l'autre. Voir aussi Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2.

1° Du *redoublement* d'un δ (1) ou de son renforcement,
 $\delta = d$. Ex. :

ɛer tresser, H *dar*;

$\delta\delta = dd$. Ex. :

fūd, pl. *ifadden*.

A côté de *zz* et *zẓ* on trouve aussi *dz*, *dž*. Ex. :

B.Sn., pieux *izādžen*, pour *izāzžen*;
 — briser *trédza*, pour *trézza*.

2° De l'*assimilation* d'un δ :

a) placé avant un *d*, $\delta + d = dd$. Ex. :

addukéleδ tu accompagneras, pour *aδdukeleδ*;

b) placé après un *d*, $d + \delta = dd$. Ex :

ađiáuddin il arrivera ici, pour *ađiauddin*.

3° Des dentales *t*, θ , δ en *contiguïté* avec les sifflantes *s*, *z*,
 ou avec un ζ ou un *g* :

a) d'un *t* placé devant un *z*, $\theta + z = dz$. Ex. :

K. *dzizyi*, Z. *thizizoui* (R.B.);
 K. *dziya*; R.M. *thezioua* (R.B.);

ou devant un ζ , $\theta + \zeta = dž$. Ex. :

K. *džûm* elle a jeûné, pour $\theta\zetaûm$;

ou devant un ζ , $\theta + \zeta = dž$. Ex. :

K. *džámūšt* bracelet, pour $\theta\zetaámūšt$;

b) d'un *t* placé devant un *z* (surtout le *t* de la V° forme),
 $t + z = dz$. Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 17.

ūr idzénzēnes ils ne vendront pas, pour *ūr itzénzēnes* ;
ádzidāz nom d'un village, pour *átzidāz* ;

ou devant un *z*, $t + z = dz$. Ex. :

ūr idzūmes il ne jeûnera pas, pour *ūr itzūmes* ;

ou devant un *g* (facult.), $t + g = dg$. Ex. :

ūr idgórdes il ne s'habillera pas, pour *ūr itgórdes* ;
ūr dgóssis ne soulève pas, pour *ūr tgóssis* ;

ou devant un *b*, un *z* (f.), $t + b = db$. Ex. :

dbéttā couper (H), pour *théttā* ;

$t + z = dz$. Ex. :

qā idzélleb hes le voilà qui se précipite sur lui, pour *itzél-
 leb* ;

ézya crier, H. *džújjya*.

c) D'un *ð* suivant un *t* (facult.), notamment le *ð* signifiant
et, $t + ð = td$. Ex. :

θázēt d ūmūs la poule et le chat, pour *tiazēt ð ūmūs* ;

ou précédant une sifflante *s*, *z*, *ẓ*, notamment le *ð* de la
 part. *āð* ; $ð + s = ds$. Ex. :

ád sleð tu entendras, pour *āð sléð* ;

$ð + z = dz$. Ex. :

ádzenzeð tu vendras, pour *āðzénzeð* ;

$ð + ẓ = dẓ$. Ex. :

ádzállāð tu prieras, pour *āðzállāð* ;

ou bien les suivant, $s + ð = sd$ (1). Ex. :

1. Cf. G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 4.

ɪfkaṛās drús il lui donna peu (peu = *ɔrús*);

$z + \delta = zd$. Ex. :

ɪzdukel il fit accompagner, pour *isdukel*;

$z + \delta = z̄d$. Ex. :

úrāren elbāz dādi les enfants jouèrent là; pour *elbāz dādi*;

ou suivant un *n* (1) (f.), $n + \delta = nd$. Ex. :

údfen diddār̄t, pour *údfen di ɔeddar̄θ*.

5° De la dentale *ɔ* seulement voisine

a) d'une autre dentale qui la suit (facult.), $\delta\dots d = d\dots d$.

Ex. :

diddār̄θ dans la chambre, dans = *di*;

$\delta\dots t = d\dots t$. Ex. :

ad itter il demandera, pour *āɔ itter*;

$\delta\dots t = d\dots t$. Ex. :

aiɛtšá iad ittas il dormira demain, pour *āɔ ittas*;

ou qui la précède (facult.), $t\dots \delta = t\dots d$. Ex. :

tāder, V de *āɔer*, descendre;

$\theta\dots \delta = \theta\dots d$. Ex. :

ikkāθ ādfel la neige tombe, neige = *āɔfel*;

b) ou d'une sifflante qui la suit (facult.), $\delta\dots z = d\dots z$:

ādiz̄er il verra, pour *āɔiz̄er*;

ou qui la précède, $s\dots \delta = s\dots d$:

1. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 17.

sûder I^o f., de *aðer* descendre.

6° De la dentale θ voisine des sifflantes *s*, *z*, ou de la dentale *d* qui la précèdent (facult.), $s... \theta = s... d$. Ex. :

sí dūfūθ depuis le matin, matin = $\theta úfūθ$;

$z... \theta = z... d$. Ex. :

ĩusem zĩderbātu il fut jaloux de cette fillette, fillette = $\theta árbāθ$;

$d... \theta = d... d$. Ex. :

didĩdāt dans le chevreau, chevreau = $\theta íĩdāt$.

Le *d* représente parfois un *d* (ص), un δ ou un θ (ث) dans les mots empruntés à l'arabe :

la racine	ضحك	rire,	donne	K. <i>dhes</i> ;
—	تبع	suivre	—	K. <i>débbâç</i> ;
—	أذن	appeler à la prière,	K. <i>âden</i> .	

θ (θ^a de Sievers).

Le *th* anglais sourd, le ث arabe. D'un emploi fréquent au Kef où il sert, comme en Zouaoua, à marquer le féminin, à former les diminutifs; il est aussi le thème du pronom régime direct masc. de la 3^e pers. (O.L.).

Dans la tribu même, il se trouve modifié (*t*) (1). Au voisinage d'une dentale emphatique *d*, *t*, le θ initial d'un nom est articulé très faiblement sans que, cependant, on puisse le représenter par un *h*, comme cela a lieu dans le dialecte

1. Voir *supra* : le *t*, p. 22-23.

des B. Menacer (1), de l'Ouarsenis (2); c'est le cas de mots tels que :

θéttáwin yeux, *θáměttūθ* femme.

Ce *θ* peut parfois disparaître (3) :

ázěrnēd cou, dim. *ažěrneł*, pour *θázěrneł*

alors même qu'il devrait être redoublé. Ex. :

une femme *θis-měttūθ*, pour *θisθ θměttūθ*;

ce phénomène se produit notamment au voisinage d'une sifflante (4). Ex. :

je fus fatigué par la marche, *áhlēγ sǎura*, pour *sǎiura* ;
ils sortirent de la chambre, *éffǎn si ddārθ*, pour *si θaddarθ*.

Dans la conjugaison, au prétérit, le *θ* du Zouaoua disparaît (2° p.) :

Z. *therdheledh*, tu as prêté (S.S.);

K. *érdlěd*.

Il peut représenter, dans quelques rares cas, le *ts* du zouaoua :

Z. *thárouts* poumon (R.B.), K. *θáruθ* ;

et dans les mots arabes usités chez les B. Snoūs le *š* final :

rrémleθ le sable, الرملة;

séžreθ arbre, شجرة.

1. Cf. R. Basset, *Le dial. des B. Men.*, p. 30.

2. Cf. R. Basset, *La Zen. de l'Ouars.*, p. 49. Voir aussi G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2.

3. C'est là une des caractéristiques des dialectes des B. Menacer et de l'Ouarsenis. Cf. R. Basset, *Le dial. des B. Men.*, p. 30; *Zenat. de l'Ouars.*, p. 49; G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 2.

4. Sur les permutations du *t* avec le *ł*, le *d*, le *đ*, l'*s*, le *h*, le *ł*, le *z*, le *t*, voir R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 10 et suiv.; *Zen. du Mzab.*, p. 1.

Le θ est parfois emphatique, ce θ correspond alors à un t chez les A. Larbi. Ex. :

Kef. $\theta\acute{e}t$ œil, O.A. $t\acute{e}t$;
 — $\theta\acute{e}mz\grave{e}n$ orge, — $t\acute{e}mz\grave{e}n$;
 — $\theta i\acute{s}\acute{s}\acute{e}\theta$ pou, — $\theta i\acute{s}\acute{s}\acute{e}t$

δ (d' de Sievers).

Le δ (δ') arabe, le *th* anglais doux. Chez les Beni Snous, il correspond généralement au *d* des dialectes forts (1) :

B.Mzab. *idammen* sang (R.B.), K.Mazz. *iđammen* ;
 — *adrar* montagne (R.B.), — *adrār*.

Il représente fréquemment le *d* du zouaoua (2) :

Z. *thefferedh* tu as caché (R.B.), K.Mazz. $\theta\acute{e}r\acute{f}f\acute{r}\delta$;
 — *iđhan* chien (S.S.), — $\delta\acute{a}n$;
 — *emdhel* enterrer (R.B.), — $\acute{e}m\delta\acute{e}l$ et $\acute{e}m\delta\acute{e}l$;

et plus rarement le θ du même dialecte (3) :

Z. *ithbir* (S.S.), K.Mazz. $\acute{a}\delta b\acute{i}r$;

θ devant *b* devient parfois δ . Ex. : pluie, on dit $\delta b\acute{i}xa$ et $\theta b\acute{i}xa$.

Ce δ peu différent au Kef du *d*, devient fréquemment *d* près de l'O. Khemîs (4) :

K. $i\gamma\acute{e}\delta$ chevreau, O.K. $i\gamma\acute{e}d$;
 — $\acute{e}r\delta\acute{e}l$ prêter, O.K. $\acute{e}r\acute{d}\acute{a}l$.

1. Il en est de même dans la plupart des dialectes intermédiaires.

2. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 19; *Zén. du Mz.*, p. 2; pour les autres permutations, voir : *Ét. dial. berb.*, p. 17 et *Man. Kab.*, p. 7.

3. Cf. R. Basset, *Le dial. des B. Men.*, p. 29.

4. Cf. R. Basset, *Zén. de l'Ouars.*, p. 41.

Bien que cette consonne entre fréquemment dans la composition des racines berbères usitées au Kef, elle se rencontre presque rarement dans le langage; elle se prête en effet très facilement à diverses accommodations consonantiques. Elle peut même disparaître en certains cas.

Le \mathfrak{z} des racines arabes devient généralement un \mathfrak{d} en passant dans ce dialecte :

rac. ar.	غدر	il a trahi,	B.Sn.	tyðer;
—	بعد	il est éloigné,	—	ibä'ε'pð;
—	بارود	poudre,	—	bârũð.

s

Le *s* français, le س arabe, le Ⓞ touareg. Se retrouve dans les mêmes racines qu'en Zouaoua. Il remplace cependant quelquefois le θ de ce dernier dialecte et celui de Bougie (1) :

Z.B.	akthoum	viande (R.B.);
B.Sn.	âisúm	— (s très sifflant);
Z.	thidekth	lentisque (R.B.);
B.Sn.	fâðes	—

il peut tenir la place d'un *z* précédant une dentale *t* ou θ (2) ou une sifflante *s* (f.), $z + t = st$:

O.K. *tâzdũst* maillet, pour *tâzdũt*;

$z + \theta = st$:

K. *θâiendũst* génisse, pour *θâiendũzθ*;

$z + s = ss$:

1. Voir permutations du *s* (*s*, *z*) : R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 27.

2. Cf. H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 11.

K. $\theta\acute{a}i\ddot{e}rz\acute{i}st$ hase, pour $\theta\acute{a}i\ddot{e}rz\acute{i}z\theta$;

B.Sn. *izéns sásnu* il vendait des arbouses, pour *izénz sásnu*.

On peut trouver dans une même racine à la fois le *s* et le *z* :

\sqrt{IRS} et \sqrt{IRZ} , B.Sn. $\theta\acute{a}i\ddot{e}rsa$ soc;
 — — — $\theta\acute{a}i\ddot{e}rza$ labour;

ou le *s* et le *š* (1), on dit :

séššel ou *séššel*, passer la journée;
ázrīs ou *ázrīš*, glace.

Le *s* assimile le *š* de la particule *āš*. Ex. :

B.Sn. *ássiršer*, je laverai;

et le *r* de la particule *úr*. Ex. :

B.Sn. *ússinšerš* je n'ai pas su.

En passant chez les B. SNOUS le *ش* de l'arabe devient fréquemment *س*. Ex. :

sézreθ arbre, de شجرة;
θāsábīθ ravin, de شعبة, etc.

z

Le *z* français, le *j* arabe, le $\#$ touareg. Il correspond au *z* du zouaoua et quelquefois à un *ž* (2) :

Z.; B.Sn. *ábziz* cigale;
 Z. *aqjoun* chien (R.B.), B.Sn. *áqzīn*;

1. Cf. E. Gourliou, *Gr. Mz.*, p. 14.

2. Voir le *z* dans les autres dialectes : R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 31.

ou à une dentale δ , d :

Z. *d'effir* derrière (R.B.), de *edhfer* ;
B.Sn. *zzéfr* —

ou à la fois à une dentale et une sifflante :

Haraoua *ar'esdis* côté (R.B.) ;
B.Sn. *áγézzis* —

(l'*s* s'étant transformé en *z* au contact du *d*, et ce *d* ayant été assimilé).

L'*s* placé devant un *d* ou un δ devient un *z* (facult.),
 $s + d = zd$:

B.Sn. *úzden* ils sont venus, pour *úsdén* (1) ;
B.Sn. *dúkel* accompagner, I^{re} f. *zdúkel*, pour *sdúkel* ;

$s + \delta = zd$:

B.Sn. *ðél* couvrir, l *zdél*, pour *sðél* ;

de même au voisinage d'une sifflante :

ilydem zís il s'en servit, pour *sís* ;
énz être vendu, I^{re} f. *zénz* vendre.

Le *z* peut assimiler, outre le *d*, le *z* :

ázzāz ou *ázzāz* garou (daphne gnidium), ar. لَزَّازَة ;
Z. *agelzim* pioche (R.B.), *áíęzzim* ;

le δ de la particule *að* (qui devient *z* devant *d*), $að + z = äzz$
(facult.). Ex. :

ázzenzeγ je vendrai, pour *āðzenzeγ* ;
ázdábèreð tu décideras ;

le *r* de la particule *úr*, $úr + z = úzz$ (facult.). Ex. :

1. R. Basset, *Zen. du Mz.*, p. 16; G. Mercier, *Ch. de l'Aur.*, p. 4.

úzzenzéneés ils n'ont pas vendu, pour *ūr-zénzénéés*;

le *θ* du féminin, *úr + θz = úzz* (facult.). Ex. :

úzznūzās elle ne vend pas, pour *úrθzenúzās*;

le *s*, *z + s = zz* (facult.). Ex. :

iddéz zúzdūz il pila avec un marteau, pour *súzdūz*.

Il tient aussi la place d'un *z* ou d'un *j* dans certaines racines arabes. Ex. :

ezzís de l'arabe الجيش, parti ;
zébés plâtre, جبس.

r et *r*.

Le *r* (1) est l'*r* alvéolaire (cf. Sievers, § 300), le *j* arabe, le *o* touareg. Parfois voisin du *l*, il permute avec lui (2), on dit :

B.Sn. *al* et *ar* jusqu'à, cf. Z. *ar* ;
 — *ārmí* et *ālmí* jusqu'à ce que, Z. *armi*.

Dans d'autres cas, le *r* s'articule plus fortement, par exemple au voisinage d'une consonne redoublée :

B.Sn. *ūr trúgguāl* ne cours pas ;
 — *qa ítràqq* il brûle ;

ou bien quand il suit une consonne adoucie correspondant à une forte dans un autre dialecte. Ex. :

B.Sn. *tri* jeter ; Z. *dheger* (R. B.) ;
 — *iúres* il est gelé ; — *igres* (R. B.) ;

1. Le *r* de la négation s'assimile facilement à la consonne qui suit (voir Phonét. : *l, s, t, š*, etc.).

2. Voir l'*r* en berbère : R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 27.

si le *r* est redoublé ou bien s'il se trouve au voisinage d'une emphatique, il peut être lui même emphatique *r* :

árrūd vêlement, de *tred* être vêtu ;
zár vois ;
éřz briser ;

le *r* emphatique (*r* gingival d'Hoffory, cf. Sievers, § 300) se trouve également dans des vocables empruntés à l'arabe, et où il représente un *r*, soit simple soit redoublé (1) :

B.Sn. *θáhárrōbθ* caroubier ; ar. خروبَة ;
 — *árrōh* partons, pour *áñerōh* ; ar. راح ;
 — *tarómmūānt* grenadier ; ar. رمانة (2).

l

L'l français, le ج arabe, le ll touareg. Cette articulation est employée comme en zouaoua. Elle remplace en quelques cas rares le *r* de ce dialecte (3) :

Z. *thifrellesth* hirondelle (R.B.) ;
 B.Sn. *θífléllest* — cf. B.M. *thafellist* (R.B.) ;
 Z. *thazermemoucht* lézard ;
 B.S. *θázélmūmūiθ* (4) —
 B.B.S. *θázlāfθ* cuvette, B.B.S. *θázrāft* ;

devient parfois *n* à Mazzer :

1. Cf. E. Doutté, *Un texte arabe*, p. 54.
2. Cet *r* est aussi emphatique en arabe, Tlemcen : *hárrōba*, *rōh*, *rōm-mūān*.
3. Sur les changements du *l* (*r*, *d*, *ð*, *ǧ*, *j*), cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 23 ; *Man. de l. kab.*, p. 9.
4. De même à Tlemcen on dit *zermūmtīa* et dans le sud oranais *zelmūmtīa*.

K., O.K. *áli* monter;
 M. *áni* —
 B.lzn. *ábēlbūn* couscous;
 B.Sn. *ábēlbūl* —

!

C'est un *l* articulé avec emphase (1). Cette consonne se rencontre chez les B. Snoûs au voisinage d'une autre emphatique (notamment d'un *z*), ou d'une labiale fortement articulée, quelle que soit la voyelle qui précède (2).

Ex. :

ámâlze thuya;
tizellâ prière, cf. Taz. *dzállâ* (H.S.);
tázâlmât gauche (f.);
lûd boue;
illûz il a eu faim.

n

L'*n* français, le ن arabe, le ن touareg. Cette articulation permute parfois avec le *m*, le *l*. Ex. :

B.Sn. *γânim* roseau, B.M. *aralim* roseau (R.B.);
 — *âskun* asperge, Z. *iskim* asperge;
 — *sénsleθ* chaîne, ar. سلسلة chaîne.

Elle assimile souvent le *ð* notamment à Mazzer :

1. Cf. sur l'*l* emphatique : Doutté, *Un texte arabe*, p. 54; W. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 21; Delphin, *Textes arabes*, p. 10; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 8; *Tun. Märch. und Ged.*, p. xx.

2. Cf. Doutté, *Un texte arabe*, p. 54.

K. *θiseðnān* femmes, M. *θiseñnān*;
 — *θifeðneθ* orteil, — *θifēneθ*;

ou le *ð* de la particule *að* :

B.Sn. *ánnffēr* nous sortirons, pour *að neffeēr*;

ou le *r* de la négation *ūr* :

B.Sn. *ánnfyeš* nous ne sommes pas sortis;
 — *ánnāyeš* je n'ai pas dit, pour *úrennāyeš*.

La racine *n* apparaît quelquefois dans le développement d'une racine *w* :

B. *iououa* il est cuit, I *seou*;
 Z. *ebb* être cuit, I *sebb*;
 Ouargla *imou* il est cuit, I *sam*;
 Zenaga *ienoua*, Ch. *senou* (1);
 B.Sn. *éuy* cuire, H *túyyu* ou *tnénna*;
 I^o f. *sāú*, H *súyya* ou *snénna*;
 n. act. *anénna* cuisson, *asúyyi* cuisine.

Par suite d'une dissimilation, *n* remplace quelquefois l'*m* arabe :

áneždāmt lézard, ar. *مجدامة*;
 B.Sn. *ánesmīr* clou, ar. *مسمار*;

et l'*l* de l'article dans des cas rares :

ánzār voisin, ar. *الجار*.

On trouve parfois cette lettre ajoutée à la fin d'un mot zouaoua. Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 37; et permutation de l'*n* avec l'*m*, p. 38 et 39; cf. aussi *Zenat. du Nz.*, p. 3.

Z. *athemou* meule (R.B.), K. *dθmūn* (1);

cet *n* est d'ailleurs très faiblement articulé comme la plupart des *n* finals.

ñ (*ñ*¹ de Sievers).

A peu près le *gn* français, se rencontre dans plusieurs dialectes intermédiaires (2). Chez les Beni Snoüs, il est ordinairement placé devant un *i*; c'est ainsi que l'*n* servant à marquer le rapport d'annexion se prononce *ñ* à Aït Larbi devant un *i* (3). Ex. :

A. Larbi. *ħamsá ñîrgāzen* cinq hommes;

cet *i* peut provenir d'un *g* ou d'un *k* adouci :

B.Sn. *āni* monter, *úñêγ* je suis monté (A.L.);

K. *deni* sur, A. L. *denñiūdār* sur la montagne;

Z. *nek* ou *neg* (R.B.).

Labio-dentales et labiales.

f

L'*f* français, le ف arabe, le Ɔ touareg. Dans certains

1. Le contraire peut avoir lieu :

corbeille plate (طبق)

B.Sn. *θāndūθ*, Mzab. *tandount* (E.G.);

l'*n* paraît même parfois emphatique : *džērnēd* cou, *nānnā* grand'mère.

2. Cf. R. Basset, *Et. dial. berb.*, p. 39; chez les B. Menacer, les Haroua, les B. Halima où il remplace *nk*, *ng*.

3. Mes informateurs pour les dialectes des Beni Iznacen et des Beni Bou Zeggou prononçaient cet *n* de la même façon; cf. E. Doutté, *Un texte ar.*, p. 36.

mots, par exemple : *ifadden* genoux, l'*f* est très faiblement articulé. Cette consonne correspond parfois au θ (1) du zouaoua :

Z. *thidekth* lentisque (R.B.);
B.Sn., B.Lzn. *fâdēs* (2);

Le θ et le *f* sont même employés l'un pour l'autre dans quelques mots :

B.Sn. *âiθil* variété de scille ;
— *âifil* —

L'*f* peut aussi représenter un *u* :

K., O.K. *zâf* cheveu (cf. B. Halima *zaf*);
Mazzer : *âzâu*.

Dans des mots tels que *θafdist* marteau, *ifâgğuen* plat, le *f* est prononcé avec une certaine emphase.

b, ḅ.

Le *b* français, le ب arabe, le Θ touareg, plus rarement employé qu'en zouaoua (3); il ne résulte jamais, comme dans ce dernier dialecte, de la contraction de deux *u* (4):

Tantôt très labial (5). Ex. :

bâbūs haïk, *qâbu* pioche;

1. Cf. sur la perm. du θ et du *f*: E. Douité, *Un texte arabe*, pp. 29, 52: « on sait qu'en russe le caractère grec θ (*th*) représente le *f* »; H. Stumme, *Tun. Märch und Ged.*, p. 3; Delphin, *Recueil de textes*, p. 199 dernière ligne; Landberg, *Hadrâmaout*; le phénomène se présente fréquemment à 'Ammi Mousa.

2. Cf. Basset, *Ét. dial. berb.* (*f=b=ou*), p. 6.

3. Cf. Phonét., le *u*.

4. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 6; E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 12.

5. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 3; H. Stumme, *Howwara*, p. 11 in fine.

d'autres fois, mais rarement, à peine articulé, entre *b* et *v* :

ibáven fèves (*ivauen* de qq. tribus zouaouas)(1);
ibúnzer il saigna du nez;

on dit aussi *iwúnzer*, cf. zouaoua *fúnzer*.

Le *b* remplace le *p* du français ou le *v* :

lblân plan, carte;
lbálet pelle;
lbílāj village;

c'est quelquefois une articulation voisine de *p* :

lhébs prison (*lhéps*).

ψ (*ú*).

C'est le *w* anglais, le *و* arabe, le *و* touareg. Cette articulation correspond au *b* du zouaoua, au *g* des Illoulen (au *g* des B. Iznacen, des Zekkara) (2). Dans la tribu même le *ψ* de Mazzer peut devenir *g* au Kef (3) :

K., O.K. θάψψῦρθ porte;
 Z. *thabbourth* (R.B.);
 Illoulen *taggourth* (R.B.);
 B.Izn. θάψψῦρθ;
 Z. *ebb* être cuit (R.B.), *sebb* faire cuire (R.B.);
 B.Sn. *éψψ* être cuit, *sψψ* —

1. Parfois même emphatique : θάσῑḃḃḃḃ outre, *bḃḃ* fond.

2. Et dans d'autres dialectes à l'*f*, au *k*, au *s*, au *t*. Cf. R. Basset, *Études*, p. 6; *Man. kab.*, p. 6; *Zenat. du Mazab.*, p. 2; A. Hanoteau, *Gramm. tam.*, p. 12.

3. Cf. le *g*, *supra* p. 6-7.

On rencontre aussi le ψ dans des racines arabes, c'est le ψ :

- B.Sn. *igúψψeð* il conduisit, ar. فَوَدَّ ;
 — *irúψψāh* il partit, ar. رَوَّحَ ;
 — *isúψψēq* il alla au marché, ar. سَوَّفَ .

Au lieu de ψ un \acute{u} correspond parfois au g des dialectes forts (1) :

Z. *igres* il est gelé (R.B.), K. *iàres*.

m

Un m très labial (2); le μ arabe, le \sqsubset touareg. Remplace l' l de quelques racines empruntées à l'arabe. Ex. :

B.Sn., avoine *hórtām* et *hórtān* (ar. خرطال);

ou un n zouaoua :

B.Sn. *thāmemθ* miel, Z. *thamenth*.

Il permute facilement avec le b (3) :

γordm ellil chat-huant, ar. غراب الليل;
 B.Sn. *mátta* que, quoi; Mz. *batta* (E.G);

donnant parfois lieu à des métathèses :

Kef *múlāb* lézard, O.K. *búlām*;

peut provenir de l' n du génitif placé devant un $b\psi$ (4) :

1. Cf. *infra* l' \acute{u} .

2. Parfois même emphatique. Ex. : *ismez* nègre (la voyelle e est interm. entre \acute{o} et u franc.); *izmer* agneau, *aqemmum* bouche, *ámélzε* thuya.

3. Cf. R. Basset. *Et. dial. berb.*, p. 7 et *Zenat. du Mz.*, p. 3.

4. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 62; et G. Mercier, *Le Ch. de l'Aur.*, p. 10; W. Marçais *le dial. de Tlemc.*, p. 22. — Permutation fréquente en arabe d'Égypte et en arabe marocain (*laqm* لب).

fús embuâs la main de son père;

ou devant un *m* :

fús émmúsa la main de Mousa ;
memmīs émmémmi mon petit-fils;

on dit : *alámðil* pour *elmendil*, ar. المنديل mouchoir.

ʔ

Le *ʔ* furtif (ʔ) (1) s'emploie après diverses consonnes (les labiales et les gutturalés), ordinairement redoublées; après un *g* :

B.Sn. *azúgǵǵāγ* rouge ;
— *trúgǵǵal* courir (II) ;
B.Iz. *rúqqǵil* —

après un *m* :

tāzél múmmǵiθ lézard ;

après un *f* :

úffǵāl férule ;

après un *k* :

ukkǵān si, *súkkǵen* se fâcher ;

après un *b* :

bǵa père ;
dzúbǵāiθ ordures ;
ǵébvila tout à l'heure ;
qébbǵāla parfaitement.

1. Sur le *u* furtif, cf. W. Marçais, *Le dial. de Tlemc.*, p. 23; E. Doutté, *Un texte arabe*, p. 2; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 10.

Métathèses.

Elles sont peu fréquentes, on peut noter :

B.Sn. <i>enntnād</i> autre,	Z. <i>ennidhen</i> (R.B.);
— <i>ālinti</i> gardien,	Ouars. <i>anilti</i> (R.B.);
— <i>súfes</i> cracher,	B.Ouars. <i>sousef</i> (R.B.);
— <i>θāšni/θ</i> pain,	B.Hal. <i>thaifnith</i> (R.B.);
— <i>árnän</i> aire,	Z. <i>annar</i> (R.B.);
— <i>áfγūl</i> distrait,	ar. rac. غبل;
— <i>búlām</i> lézard,	ar. <i>múlāb</i> .

Addition de consonnes.

De même qu'en Zouaoua (1) et dans d'autres dialectes, des consonnes, des syllabes s'ajoutent à une racine qui se développe : le *h*, le *i*, le *θ*, le *n*, le *ε*, le *m*, le *l*, le *h*, le *b*, le *ψ* (2).

Des consonnes tombées en Zouaoua peuvent exister aux B.Snoûs. Ex. :

B.Sn. *tādūft* ou *dūft* ou *dūft*, laine; Z. *thad'out*.

Chute des consonnes.

Des consonnes peuvent disparaître, rarement sans laisser de traces.

Quand une consonne tombe, celle qui la suit peut être renforcée (3). Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Ét. de dial. berb.*, lexicologie pp. 59-77.

2. Voir dans la phonétique chacune de ces consonnes et le lexique.

3. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 73.

B.Sn. *fādēs* lentisque, Z. *thid'ekth*;

ou bien la voyelle qui précède s'allonge (1).

VOYELLES (2).

Les voyelles qui entrent dans la composition des mots zouaoua sont généralement conservées en passant dans le dialecte des Beni Snous. Cependant, elles peuvent être modifiées. Ex. :

Z. *ar'ousmar* mâchoire, B.Sn. *ar'èsmir*.

Il se produit ainsi de véritables permutations de voyelles ou bien des métathèses. Des voyelles parfois disparaissent, l'aphérèse est particulièrement fréquente; ou bien d'autres viennent s'ajouter à diverses racines.

I. — Métathèses.

La transposition de voyelles est un fait assez rare. On peut noter cependant :

B.Sn. *áselm* poisson, Z. *aslem* (R.B.);
— *thàreθ* poumon, Z. *tharouts* (R.B.).

II. — Permutations.

Voyelles longues.

Une voyelle longue peut représenter une voyelle longue d'un autre dialecte ou d'une langue étrangère.

1. Voir Phonétique : *Voyelles longues*.

2. Cf. R. Basset, *Ét. dial. berb.*, p. 1; A. Hanoteau, *Gr. tam.*, p. 13 et 14.

A une voyelle brève du Zouaoua peut correspondre une longue chez les B. Snoûs. Elle se rencontre :

1° Lorsqu'une consonne voisine ou contiguë cesse d'être redoublée (1), soit dans des noms. Ex. :

Z. *ir'r'ed'* (S.S.) cendre, B.Sn. *tγeð*;
 — *ir'r'es* (S.S.) os, — *iγes*;
 — *thad'ella* (S.S.) javelle, — *tâðla*;
 — *akkal* (S.S.) terre, — *šâl*;
 Mz. *zaff* (E.G.) cheveu, — *zâf*;

soit dans des verbes :

Z. *inna ias* il lui dit;
 B.Sn. *inās* — (mis pour *itnnās*, *innāiās*);
 Z. *anneŋtes* nous dormirons;
 B.Sn. *ânŋes* —
 Je les ai salués *sellmâhsen*, pour *sellmeγhsen*.

La voyelle allongée peut parfois changer de son :

Z. *iffer* aile, B.Sn. *âfer*.

2° Lorsque dans le mot disparaît une voyelle (ou une consonne) :

Z. *isisnou* arboise, B.Sn. *sâsnu*;
 — *ifilkou* faucon, — *fâlku*;
 — *agarfiou* corbeau, — *zârfe*;
 — *adhadh* doigt, — *ââd*;
 — *aouren* farine, — *âren*;

ou lorsque plusieurs voyelles tombent. Ex. :

Z. *agoulim* peau, O.K. *ilem*;
 Haraoua *thagijourth* tronc (R.B.), B.Sn. *θijjerθ*;
 Z. *tharikth* selle (R.B.), — *θriθ*.

1. Ce phénomène s'observe fréquemment dans les dialectes arabes.

On trouve un *i* presque long à la fin de quelques mots :

B.Sn. *ārī* alfa ; *izē* fiel.

(Voir *infra i*, p. 52).

a, ä, ā.

L'*ā*, ou l'*a*, ou l'*ā* remplace souvent l'*i* du zouaoua ; soit un *i* initial (1). Ex. :

B.Sn. <i>ālīli</i> ,	Z. <i>ilīli</i> (R.B.)	laurier rose ;
— <i>āyīl</i> ,	— <i>ir'il</i> —	bras ;
— <i>dfer</i> ,	— <i>ifer</i> —	aile ;
— <i>āyē</i> ,	— <i>ir'i</i> —	lait ;
— <i>āsli</i> ,	— <i>isli</i> —	fiancé ;
— <i>āsmim</i> ,	— <i>ismim</i> (R.B.)	aubépine ;

soit *i* à l'intérieur d'un mot :

B.Sn. <i>sāsnu</i> ,	Z. <i>isīnou</i> (R.B.)	arbose ;
— <i>fālku</i> ,	— <i>ifilkou</i> (S.S.)	faucon ;
— <i>θmälla</i> ,	— <i>thimilla</i> (R.B.)	tourterelle ;

soit à la fin d'un mot :

B.Sn. <i>āzenna</i> ,	Z. <i>igenni</i> (R.B.)	ciel ;
— <i>āmṭa</i> ,	— <i>imetti</i> (R.B.)	larme ;

soit après un *θ* marquant le féminin :

B.Sn. <i>θāziri</i> ;	Z. <i>thiziri</i>	clair de lune ;
— <i>θāfγā</i> ;	— <i>thifer'ouets</i>	artichaut ;
— <i>θāssirθ</i> ;	— <i>thissirθ</i>	moulin ;

et dans les noms d'action de la forme zouaoua *θimeXiūθ*.

Ex. :

1. Cf. E. Gourliau, *Gr. Mz.*, p. 12.

B.Sn. $\theta\acute{a}men\gamma\acute{u}\theta$, Z. *thimenr'iouth* bataille ;
 — $\theta\acute{a}mes\gamma\acute{u}\theta$, — *thimesr'iouth* achat.

Il remplace parfois l'*u* du Zouaoua :

B.Sn. *ázzu* et *ázézzu*, Z. *ouzzou* (R.B.) genêt ;

l'*a* pur est rare chez les B. Snots, on le trouve cependant dans des mots où il remplace une consonne disparue. Ex. :

B.Sn. *izya*, Z. *izger* il traverse ;

ou bien à la fin d'autres mots dont une ou plusieurs voyelles ont disparu :

B.Sn. : *álěfsa* et *álěfsiu* serpent ;
 — *áziza* et *ázizau* bleu.

i, e, í, ĩ.

L'*i* ou l'*e* remplacent souvent chez les B. Snots le son *e* du Zouaoua, surtout après un *í* provenant d'une consonne *g, j, k* adoucie en passant dans notre dialecte. Ex. :

Z. *thagrsa*, B.Sn. $\theta\acute{a}íersa$ soc ;
 — *agelzim*, — *áíezzim*, pioche ;
 — *azekka*, — *áíetsa* demain (1).

L'*i* ou *é* remplacent une consonne adoucie (2).

L'*i* furtif *ĩ* se trouve dans certains mots où il paratt tenir la place d'un *s* zouaoua. Ex. :

B.Sn. $\theta\acute{a}zelm\acute{u}mm\acute{u}\theta$ lézard ;
 Z. *tazermemoucht*.

1. Cf. *supra* Phonét. : *g, ž, k*.

2. Cf. *supra* Phonét. : le *í*.

Dans quelques impératifs l'*i* ou l'*i* correspondent à un *u* zouaoua. Ex. :

Z. *ergou* (R.B.), O.K. *érziò* rêver ;
 — *árou* (R.B.), B.Sn. *ári* écrire ;
 — *ernou* (R.B.), — *érni* ajouter (1) ;

on trouve parfois un *i* devant le *á* légèrement guttural qui tient lieu de *ع* dans des mots empruntés à l'arabe :

qúrniā ou *qúrni*عā artichaut, ar. فرنون ;
dáliā pastèque, ar. دلاءة.

u, ú, o.

L'*a* ou l'*i* du Zouaoua et l'*u* ou l'*o* des B. Snous permutent fréquemment (2). Ce changement s'observe :

a) dans des noms :

B.Sn. <i>lām</i> ,	Z. ^o <i>alim</i>	(R.B.) paille ;
— <i>ámđūkūl</i> ,	— <i>ameddakul</i>	— ami ;
• — <i>úrəu</i> ,	— <i>ourthi</i>	— jardin ;
— <i>múš</i> ,	— <i>amchich</i>	— chat ;
— <i>sýársōf</i> ,	— <i>asr'arsif</i>	— aune ;

b) dans certains verbes à la 3^e p. du sing. du prétérit (3) :

B.Sn. <i>inɣú</i> il a tué,	Z. <i>inrá</i> (R.B.)
— <i>itšú</i> il a mangé,	— <i>itcha</i> —
— <i>iušú</i> il a donné,	— <i>ifka</i> —
— <i>islú</i> il a entendu,	— <i>isla</i> — (4) ;

1. Cf. Gourliou, *Gram. Mz.*, p. 11. Sur l'*i* final de l'impératif, voir *infra*, verbes de forme *XXi*.

2. Cf. Calassanti Motylinski, *Le Dj. Nef.*, p. 4 : « Cette préférence pour les sons sourds donne au dialecte des Nefousa une allure toute spéciale ».

3. La facilité avec laquelle les verbes changent de voyelles est remarquable dans ce dialecte. Les voyelles du prétérit sont souvent différentes au Kef et à Mazzer.

4. Chez les Zekkara on trouve la voyelle *i*. Ex. : *inɣi*, *itši*, *iłši*, *isli*.

c) dans des particules :

O.K. *um* comme, Z. *am*.

Réciproquement l'*i* ou l'*e* des B. Snoūs peut correspondre à un *u* en Zouaoua, plus rarement cependant :

B.Sn. *θ̄íymest* dent, Z. *tour'mesth* (R.B.);
— *áqzēn* chien, — *aqjoun* (R.B.).

e, è, á.

La voyelle *e* ou *á* remplace parfois un *u* zouaoua :

B.Sn. *äl̄ám*, Z. *alr'oum* chameau;
— *γ̄ersen*, — *r'oursen* ils ont;

on trouve au contraire :

t̄s̄úmā̄θ bougie, ar. شمعَة (1).

III. — Chute de voyelles.

Certaines voyelles disparaissent soit au commencement d'un mot, soit après le *θ* initial des noms féminins, soit à l'intérieur, soit à la fin des racines.

Exemples d'aphérèse. — Dans les substantifs masculins la voyelle initiale tombe fréquemment; le mot commence alors par une consonne et les voyelles qui suivent peuvent être modifiées (voir *Voyelles longues*), en outre la consonne qui suit peut cesser d'être redoublée (2).

1. On dit de même à Nédromah : *hem* هم, *kell* كَل, *kem* كَم, *tēbja* لوبية.

2. Cf. *infra*, noms de la forme (a) X.

Le phénomène me paraît se produire ici plus fréquemment que dans les dialectes de Bougie, des B. Menacer, des B. Iznacen, moins souvent qu'à Figuiç.

Cette voyelle peut aussi disparaître après le *θ* initial du féminin ou le *d*. Ex. :

Voyelles *ä* ou *e* :

B.Sn. <i>dziya</i> plat en bois,	B.M. <i>thezioua</i> (R.B.);
— <i>tsúmθa</i> oreiller,	Z. <i>thasoumtha</i> —
— <i>θ^t mart</i> barbe,	— <i>thamarth</i> —
— <i>t^t sa</i> foie,	— <i>thasa</i> —
— <i>θ^t fūit</i> lumière,	— <i>thafoukth</i> —

Voyelle *i* :

B.Sn. <i>θmällä</i> tourterelle,	Z. <i>thimilla</i> (R.B.);
— <i>θγrdāmt</i> scorpion,	— <i>thir'erdemth</i> —
— <i>dzizya</i> abeilles,	— <i>thizizoua</i> — (1)

Exemples de syncope. — Elle se produit soit au milieu d'un mot :

Z. <i>ikhef</i> tête ou <i>ir'ef</i> ;
B.Sn. <i>ihf</i> — ou <i>iyf</i> ;
Z. <i>inisi</i> hérisson, B.Sn. <i>iénsi</i> ;

soit dans un groupe de mots où la voyelle s'évanouit par euphonie ou en raison du principe de moindre action. Ex. :

Z. <i>thenna ias</i> elle lui a dit;
B.Sn. <i>θinnās</i> ou <i>θinās</i> mis pour <i>θinnāiās</i> .

Exemples d'apocope. — Des voyelles qui existent en Zouaoua ou dans d'autres dialectes font défaut à la fin des mots correspondants chez les B. Snous, ce sont *u*, *iu*, *i*.
Ex. :

1. Cet *i* réapparaît au pluriel, cf. *infra*.

Z. <i>amzouarou</i> premier (R.B.),	B.Sn. <i>ámzyūr</i> ;
— <i>azizaou</i> bleu —	— <i>áziza</i> ;
— <i>agarfiou</i> corbeau —	— <i>zârfe</i> ;
Dj. Nef. <i>afriou</i> aile (C.M.),	— <i>áfer</i> ;
— <i>achchaou</i> corne —	— <i>isš</i> ;
Mzab. <i>ainiou</i> datte (E.G.),	— <i>θini</i> ;
Ouars. <i>aberriou</i> sauterelle (R.B.),	— <i>áberru</i> ;

Une voyelle peut disparaître à la fin d'un mot par euphonie :

B.Sn. *itsih* pour *itsu ih* il l'a mangé (1).

IV. — Addition de voyelles.

Les exemples de prosthèse sont rares. Les substantifs arabes passant dans le dialecte des B.Snoûs prennent généralement une forme berbère, en préfixant *a* pour la forme masculine (en préfixant et en suffixant *θ* pour la forme féminine). Ex. :

áhaddām domestique, ar. خدام;
θhánūt boutique, ar. حانوت.

Des voyelles apparaissent à la fin de certains mots et ne sont pas représentées en zouaoua :

B.Sn. et B.lzn. *álěfsiu* serpent, Z. *thalefsa* vipère;
 B.Sn. *ásniu* jumeau, — *iken*;
 — *áněžziu* (ou *ánūzi*) hôte, — *inebgi*;
 — *ábliu* paupière.

La rencontre de deux articulations nécessite parfois l'addition d'une voyelle épenthétique; une contraction,

1. Cf. E. Gourliou, *Gr. Mz.*, p. 13.

une modification des consonnes peuvent être ainsi évitées; ordinairement c'est un *e* qui est ajouté; il peut être modifié au contact ou au voisinage des emphatiques. Ex. :

B.Sn. *θiγḗdāt* chevrette, au lieu de *θiγeḗt*.

VOYELLES EUPHONIQUES

Dans le dialecte des B. Snous, on évite la rencontre de deux *a*, de deux *u*, d'un *a* et d'un *u*, d'un *u* et d'un *a* en intercalant un *i* entre les deux sons.

a) Entre deux *a*; ou entre *a* et *ā* :

B.Sn. *itroḥdiāsli* le fiancé part, pour *itroḥa āsli*;
— *mātta iā its* ce qu'il mangera, pour *mātā a its*.

b) Entre deux *u* :

B.Sn. *itsūiūsšēn* il mangea le chacal, pour *itsū usšen*;
— *anežziuu* cet hôte, pour *anežziuu*.

c) Entre *a* et *u* :

B.Sn. *itroḥa i usšen γer yūrbaiūdi*, le chacal se dirigea vers cet enfant (on dit cependant *a ūteγ* je frapperai).

d) Entre *u* et *a* (*f*) :

B.Sn. *iūθu i ārgāziu* il frappa cet homme, pour *iūθu ārgāziu*.

Dans le cas de rencontre d'un *u* et d'un *i*, la première de ces voyelles peut disparaître, alors la deuxième s'allonge.

Ex. :

B.Sn. *itsih* (pour *itsu ih*) il l'a mangé.

De même pour *u* et *a*, *a* et *u* :

itsās ä-rúmennes il lui mangea son pain, (pour *itsu äs*);

et parfois pour *i* et *a* :

miz ätšeγ ce que je mangerai, pour *miziätšeγ*.

Plusieurs *i* peuvent se succéder :

érseliï illis marie-moi à sa fille ;

érnüi imendi ajoute-moi de l'orge.



DEUXIÈME PARTIE

MORPHOLOGIE

CHAPITRE I

PRONOMS

A. — Pronoms personnels.

I. — Première personne.

§ 1. PRONOMS ISOLÉS. — Le pronom isolé de la 1^{re} personne du singulier se compose (1) : d'un support *n*, d'un thème *tš* :

- B.Sn. *nétš*;
- cf. B.M., Ouars., Har., Ks. *netch* (R.B.);
- Zekk. *nétš*;
- B.Izn. *nétš*.

A cette forme s'ajoutent des particules démonstratives :

- a) *iten*, Kef *nétšitën*;
- b) *inten*, A.Larbi, A.Achir, A.Ziddaz *nétšinten*;
- c) *intin*, Mazzer *nétšintin*;
- cf. B.M. *netchinti* (R.B.);
- Zekkara *nétšinti*, *nétšinten*.

Le pronom pluriel comprend (2) : un support *n*; un thème *tš* ou *š*, la marque du pluriel *n*, la particule démonstrative *in* :

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 79.
2. Cf. R. Basset, *Études*, p. 82.

Kef., A.L., A.A., A.Z. *néšnin* ;
 Mazz. *néšnin* ;
 Cf. Ouars, B.M. *netchnin* (R.B.) ;
 Ks. *nechnin* (R.B.) ;
 Zekk. *néšnin*.

En ajoutant *t* on obtient le fém. plur. :

B.Sn. *néšnint* ;
 O.L. *néšnintin*.

§ 2. PRONOMS AFFIXES. — *a) Suffixes d'un nom.* Le thème γ est tombé et la forme complète *inu γ* (1) se réduit à *inu*. Cette forme est employée après les substantifs et signifie : *de moi* ; elle sert à rendre les adjectifs possessifs *mon, ma, mes* (2). Ex. :

B.Sn. *ḍārinu* mon pied (*ḍār* pied) ;
fūsīnu ma main (*fūs* main) ;
ṭiḥstīnīnu mes brebis (*ṭiḥstīn* brebis) ;
 cf. Rif, B.Izn., B. Hal., B.M. *inou* (R.B.) ;
 Zekk., *fūsīnu* ma main.

Elle s'emploie aussi seule et signifie alors : le mien, la mienne, les miens, les miennes. Ex. :

aīdiūdi inu ce chien est le mien ;
ṭaimarṭiu inu cette jument est la mienne ;
išrarenīu inu ces moutons sont les miens.

Remarque. — La forme *iu* du zouaoua n'est pas employée ici, mais on trouve la forme abrégée *i* (3) (rare). Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 78. — *Ksours et Figuig*, p. 18.
2. Cf. *infra* : Adjectifs et Pronoms possessifs.
3. Cf. R. Basset, *Études*, p. 78, *i* à Ghadamès.

azellifi ma tête.

On dit aussi :

illi ma fille (1) ; *memmi* mon fils.

Au pluriel, le thème γ se présente sous la forme *en-nâ γ* (2) qui signifie : notre, nos, le nôtre, la nôtre, les nôtres :

B.Sn. *áhĥāmēnnâ γ* notre maison ;
ifässennâ γ nos mains ;
θi γ álliniu ěnnâ γ ces montures sont les nôtres.

on trouve aussi *nâ γ* (*θnâ γ*) :

úmaθnâ γ notre frère (3) ;
 cf. Zekk., B.lzn., B.B.Zeggou *ifässennâ γ* nos mains.

b) *Suffixes d'une préposition.* — Après les prépositions autres que *n*, on trouve le pronom sous deux formes *i* et *ia*. Ex. :

i — sur moi *ĥi* ou *ĥe* ;
 chez moi *γri* ou *γre* ;
 avec moi *aki* ;
ia — dans moi *ðia* ou *ðeia* ;
 de moi *ziia* ou *zēia* ;
 Zekk. sur moi *ĥfi* ;
 de moi *ziia*.

Précédé de la préposition *i*, ce pronom rend le datif ; on a la forme *ii* quand le pronom est placé après le verbe :

audi \ddot{i} apporte-moi (à moi).

1. Cf. H. Stumme, *Hand.*, p. 22, § 37.

2. Cf. sur cette forme R. Basset, *Études*, pp. 80-81.

3. Cf. *infra* : Adjectifs possessifs.

Si le pronom précède le verbe, on a la forme *ia* ou *a*.

aḍia ḵaḵeḍ ou *aḍa ḵaḵeḍ*, il m'apportera (à moi).

c) *Affixes d'un verbe.* — Ce sont les mêmes que les pronoms régimes indirects : *ḵi* après le verbe, *ḵia* ou *a* avant le verbe. Ex. :

ḵériḵi regarde-moi ;

ūdiḵā iḵōūḥ il ne m'a pas frappé.

L'*u* final de certains verbes disparaît devant le pronom *ḵi* :

iḵōḵi il m'a frappé, (*iḵōu* il a frappé) ;

izriḵi il m'a vu, (*izru* il a vu).

L'*i* final d'un verbe se contracte avec l'*i* initial du pronom :

iḥiḵi soulève-moi (*iḥi* soulève).

II. — Deuxième personne.

§ 1. PRONOMS ISOLÉS. — Le pronom isolé se compose ici au masc. sing. d'un thème pronominal *k* joint à un support *ḥ*. Ainsi que l'a établi M. R. Basset (1), les dialectes qui ont les affixes en *tḥ* ou en *ḥ* affaiblissent, au pronom isolé, la particule de support et maintiennent intact l'affixe pronominal *k*. Chez les B. Snōḥs, l'affixe est adouci en *h* et l'on a, par suite, au pronom isolé *ḥ* comme support et *k* comme thème (2) :

B.Sn. *ḥékk* toi ;

cf. *chek*. B.Hal., Ouars. Har., B.M. (R.B.) ;

Zekk. *ḥékk* toi.

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 86.

2. Cf. R. Basset, *Études*, p. 87.

Cette forme subit un allongement par l'addition de particules démonstratives :

- | | | |
|--------------------|------------------------------------------------------|-------|
| a) <i>it̄en</i> : | <i>š^rkkit̄en</i> ou <i>škit̄en</i> (Kef), | toi ; |
| b) <i>it̄in</i> : | <i>š^rkkit̄in</i> (O.L.) | — |
| c) <i>int̄in</i> : | <i>š^rlk̄int̄in</i> (O.L.) | — |
| d) <i>int̄en</i> : | <i>š^rkkint̄en</i> (Mazz.) | — |
| | Zekk. <i>š^rkkinti</i> | — |

Le féminin sing. se compose du même support *š* et de l'affixe *m* :

B.Sn. *šemm* toi (fém.).

Ce pronom est allongé par diverses particules démonstratives :

- | | | |
|-----------------|------------------------------------------|------------|
| <i>iten</i> : | <i>šemmīt̄en</i> et <i>šmt̄en</i> (Kef), | toi (f.) ; |
| <i>it̄in</i> : | <i>šemmīt̄in</i> (O.L.) ; | — |
| <i>int̄in</i> : | <i>šemmīt̄in</i> (O.L.) ; | — |
| <i>int̄en</i> : | <i>šemmīt̄en</i> (Mazz.) ; | — |
| cf. Ksours | <i>chemmint</i> (R.B.) ; | — |
| Zekk. | <i>šemm, šemmīti</i> . | — |

Au masculin pluriel (1), le support est *k* ou *š* ou *χ*. — Le thème *u* ou *k* des autres dialectes a disparu ; le pluriel est marqué par un *n* (*en*). Enfin, la forme a été allongée par les particules *it̄en* ou *it̄em* :

- | | | |
|-----------|-------------------------|--------|
| Kef. A.L. | <i>kennit̄en</i> | vous ; |
| A.L. | <i>šennit̄en</i> | — |
| Mazz. | <i>χennit̄en</i> | — |
| cf. B.M. | <i>χennit̄en</i> (R.B.) | vous ; |
| Har. | <i>šennīm</i> (R.B.) | — |
| Zekk. | <i>šenniu</i> | — |

1. Cf. Basset, *Études*, p. 88.

Pour obtenir le féminin pluriel on ajoute *θ* ou *t* au masc. pl.

Kef, A.L. <i>kénniγent</i>	vous (f.);
A.L., A.Z., B.B.S. <i>šénniγemθ</i>	—
Mazz. <i>χénniγent</i>	—
cf. Zouaoua <i>kounemthi</i>	— (R.B.);
B.Hal. <i>kounimt</i> (R.B.)	vous (f.);
Kef <i>kénniγenti</i>	vous (f.);
A.L. <i>kénniγenten</i>	—
Zekk. <i>šénnimti</i>	—

Chez les A. Larbi on emploie les formes *šénniγentem*, *šémmintγem*, en s'adressant à deux femmes; et les formes: *šénniγenten*, *šémmintγen*, en s'adressant à plus de deux.

§ 2. PRONOMS AFFIXES (Singular). — Le thème est *h* ou *k*.

a) *Suffixes d'un nom*. Le pronom est *h* :

umäh ton frère ;
illih ta fille ;

il donne *m* au féminin :

ultmam ta sœur (f.) ;
illim ta fille (f.).

On trouve généralement après les noms, les formes *ennäh* et *ennem* :

füsennäh ta main (m.) ;
azéllifennem ta tête (f.).

Aux A. Larbi, à Mazzer, au lieu de *h* et *enneh*, on trouve *š*, *ennes*; *χ*, *enneχ* :

A. L. *nánnaš* ta grand-mère ;
Mazz. *nánnaχ* —

A. L. *afúnāsēnneš* ton bœuf;
 Mazz. *afúnāsēnneχ* —

b) *Suffixes d'une préposition.* Le thème est également *h* au masculin, *m* au féminin :

hāh (m.) sur toi, *hēm* (fém.);
ših (m.) dans toi, *šim* (fém.);
 A. L. *γρέš* chez toi;
 Mazz. *γρέχ* —

Au datif, on a les pronoms *ih* et *im* (avant le verbe) :

aših iauš il t'apportera (à toi);
ūšth iūyūšēš il ne t'a pas apporté;
ašim iina il te dira (à toi f.).

et *āh* et *ām* (après le verbe) :

iūšāh aγūm il t'a apporté du pain;
šūšām elle lui a apporté (à elle).

c) *Affixes d'un verbe.* Le pronom est *šékk* ou *išek* quand il est placé après le verbe. On emploie *šékk* après les verbes aux personnes (a). Ex. :

1^{re} p. sing. *šféγšékk* je t'ai saisi;
 2^e p. sing. *ūšīnšek* ils t'ont frappé.

On emploie *išek* après les verbes aux personnes (b) :

3^e p. s. *iššīšek* il t'a saisi;
 1^{re} p. pl. *nēdfērīšek* nous t'avons suivi.

Aux mêmes personnes, on emploie selon le cas pour le fém. *šém* et *išem* :

2^e p. pl. *dēfrenšem* ils t'ont suivie;
 3^e p. s. *iššīšem* il t'a saisie.

(Pluriel) a) *Affixes d'un nom, d'une préposition.* Le thème *k* a disparu, la forme *ɣen* est seule employée. Ex. :

umathɣen (θ euph.) votre frère;
illiθɣen votre fille.

(On trouve aussi après les noms la forme *ɛnɣen* : *dādɛnɣen* votre doigt) :

éɣen sur vous;
ɛɣen dans vous;
ɣérɣen chez vous.

On obtient le féminin en ajoutant un *t* :

issidɣent vos filles (à vous f.);
ɣérɣent chez vous;
ɛnɣent de vous.

Au datif, le pronom est *ɣen*, *ɣent* quand il est placé après le verbe :

ɣnɣen il vous a dit (à vous m.);
istɣelɣent il vous a parlé (à vous f.);

il devient *ɣen*, f. *ɣent* s'il est placé avant le verbe :

aɗiɣén ɣina il vous dira;
uɗiɣén issáuāleš il ne vous parlera pas;
aɗiɣént idud il vous apportera (à vous f.);
uɗiɣént ináɣeš je ne vous ai pas dit (à vous f.).

b) *Affixes d'un verbe.* Le thème *k* reparait, le pronom est, soit *kún*, soit *ikénniɣen*, soit *kénniɣen*.

Kénniɣen est le pluriel de *šek* et comme lui s'emploie après le verbe aux personnes (*a*). Ex. :

ɣfénkénniɣen ils vous ont saisis;
ūθiɣ kénniɣen je vous ai frappés;

ikénniŷen est le pluriel de *išek* et comme lui s'emploie après le verbe aux personnes (*b*) :

idfér ikénniŷen il vous a suivis,
nézrikénniŷen nous vous avons vus ;

kún est le pluriel de *š* et, comme ce pronom, s'emploie avant le verbe :

akún iueθ il vous frappera ;
ukún nedfer nous ne vous suivrons pas.

Pour chacun de ces pronoms, on obtient le féminin en ajoutant un *t* :

ūθtnkénniŷent ils vous ont frappées ;
izrikénniŷent il vous a vues ;
akúntiędž il vous abandonnera (*f*).

III. — Troisième personne.

§ 1. PRONOMS ISOLÉS (Singulier). — Le pronom isolé de la 3^e pers. se compose au masc. sing. : d'un support préfixe *n* ; du thème pronominal (suff. dir.) *t* ; de part. démonst. *a*, *n* (1) :

Kef, O.L. *néttā*, *néttan* lui ;
— *ntān* lui ;
cf. Bougie, Chelha *nettān* (R.B.) ;
Tazeroualt *ntān* (H.S.) ;
Zekkara *néttā*.

Pour former le féminin, on ajoute *θ*, *t* au masculin :

K. A.L. *néttāt*, *ntāt* ;
— *néttānt* ;

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 98.

cf. Chelha, B. Iz., B. H., Ks., etc. *nettāt* (R. B.);
 Tazer. *ntāt* (H. S.);
 Zekkara *nētīāθ*.

(Pluriel). Au masculin pl. le pronom comprend un support préfixe vocalisé en *ē* ou en *e* : le thème pronominal *h*; la part. démonst. *i*, *n* (1) :

Kef. A. L. *nēhnīn*, eux;
 Mazz. *nēhnīn*, eux;
 cf. Rif, B. M., Ouars., Chaouia *nahnīn* (R. B.);
 Chaouia *nīhenīn* (R. B.);
 Zekkara *nēhnīn*.

Pour former le fém. pl. on ajoute *t* au masc. pl.; le *t* est ainsi placé après la part. démonstrative :

Kef *nēhnīnt* elles;
 Mazz. *nēhnīnt*;
 O. L. *nēhnīntīn*, *nēhnīntīn*;
 cf. Rif, Ouars., B. M. *nehnīnt* (R. B.);
 Zikkara *nēhnīnt* et *nēhnīnti*.

§ 2. PRONOMS AFFIXES. a) *Affixes d'un substantif ou d'une préposition.* — Le thème pronominal joint aux substantifs ou aux prépositions est *s* (2). Le masculin singulier est semblable au fém. sing. — Le pluriel se forme en ajoutant *en* au singulier, on ajoute ensuite *t* pour le fém. plur. Exemples d'emploi avec un substantif :

ūmās son frère;
īllīs sa fille;
ūlmaθsen leur sœur;

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 100.

2. Cf. R. Basset, *Études*, p. 97.

on trouve aussi après les noms la forme *nsen* (1). Exemple d'emploi avec les prépositions :

hēs sur lui, sur elle ;
γērsēn chez eux ;
nsent d'elles.

Ces pronoms servent à marquer le datif. Quand ils sont placés devant le verbe, ils sont accompagnés de la préposition *i*. Ex. :

adis iayed il lui apportera ;
ūdis taudes ne lui apporte pas ;
ūdisen iyides il ne leur a pas apporté ;
ūdisent itaudes il ne leur (f.) apportera pas.

Quand ils sont placés après le verbe, ils sont accompagnés d'un *a*. Ex. :

iūdās il lui a apporté ;
ūsāsen donne-leur.

Remarque. — Quand le verbe est terminé par un *a* ou par un *u*, on intercale entre cette voyelle et le pronom un *i* euphonique. Ex. :

innā iās il lui dit ;
iērrū iās himuzunnes il lui rendit son argent.

Parfois l'*a* ou l'*u* final du verbe disparaît :

iūsās il lui donna ;
iinās il lui dit.

b) *Affixes d'un verbe (Singulier)*(2). — Le pronom régime

1. Cf. *infra* : Adj. poss.

2. Cf. R. Basset : « Le thème pronominal de la 3^e pers. est *th, t, ts, t, tch* pour le suffixe direct d'un verbe ». (*Études*, p. 95.)

direct de la 3^e pers. du masc. sing., lorsqu'il est placé entre une particule (*að*, *ur*) et le verbe est toujours *h*. Le *ð* de *að*, l'*r* de *ur* disparaissent. Ex. :

ùh ðfirγeš je ne l'ai pas suivi;
ùh ittūs il ne l'a pas oublié;
ùh nūfāš nous ne l'avons pas trouvé;
áh iuyεθ il le frappera;
áh tšeγ je le mangerai;
áh zrem vous le verrez.

Placé après le verbe, ce pronom peut être *ih*, *h*, ou *t*.

Remarque. — Le pronom *h* peut se combiner avec le *γ* final de la prem. pers. du sing. pour donner un *ḥ*. Ex. :

ðefreḥ je l'ai suivi, *éttūḥ* je l'ai oublié;
ùfāḥ je l'ai trouvé, *zrīḥ* je l'ai vu.

La voyelle du pronom tombe quand celui-ci est placé après un verbe terminé par *a*. Ex. :

ùfāh il l'a trouvé;
nūfāh nous l'avons trouvé;

ou après un verbe régulier terminé par *u*. Ex. :

ittūh il l'a oublié; *néttūh* nous l'avons oublié; *éttūh* oublie-le.

Après un verbe régulier terminé par *i*, cet *i* tombe et l'*i* du pronom persiste :

izrīh il l'a vu;
nézrīh nous l'avons vu.

Au lieu de *h* on observe *t* aux 2^e et 3^e personnes du pluriel (masc. et fém.) :

défrënt ils l'ont suivi;
éttunt elles l'ont oublié, $t = t + t$;
úfāmt vous (m.) l'avez trouvé;
zrimt vous (f.) l'avez vu, $t = \theta + t$;

et à la 2^e pers. du sing.

úfāt tu l'as trouvé, $t = \delta + t$;
zrit tu l'as vu —

Le *t* s'observe aussi après un pronom régime indirect de la 2^e et de la 3^e personne :

iúšāst il le lui a donné;
iúšāmt il te (f.) l'a donné;

mais on dit :

iúš iḡḡh il me l'a donné;
iúš ānāḡ il nous l'a donné.

Le pronom féminin (3^e pers. du sing.) est *t* quand il précède le verbe. Ex. :

út idfīreš il ne l'a pas suivie;
út nettūš nous ne l'avons pas oubliée;
átzrēḡ je la verrai;
átnetš nous la mangerons.

Quand ce pronom *suit* le verbe il peut être soit *it*, soit *t*.

Quand un verbe peut être suivi du pronom masc. *ih*, le pronom féminin sera *it*. Ex. :

áfīt trouve-la;
idfērīt il l'a suivie;
ḡézrēt elle l'a vue.

Si au contraire le pronom masculin est *h* ou *t* le féminin est *t* :

éttumt vous l'avez oubliée;
iûfāt il l'a trouvée;
zrint ils l'ont vue;
éttūt oublie-la.

Au *h* de la 1^{re} pers. du sing. correspond pour le féminin
ht :

éttūht je l'ai oubliée;
zrēht je l'ai vue;
ûfāht je l'ai trouvée.

(Pluriel). Le masculin plur. est *hen* si le pronom est
 placé avant le verbe. Ex. :

ûhen iṣū il ne les a pas mangés;
âhen nzer nous les verrons.

Si le pronom est placé après le verbe, il peut être *hen*
 ou *ihen*; *ihen* est le pluriel de *ih* :

nédferihen nous les avons suivis;
iézrēhen il les a vus;

hen est le pluriel de *h* et de *t* :

néttūhen nous les avons oubliés;
zrēḍhen tu les as vus;

h a pour pluriel *hhen*. Ex. :

ûfahhhen je les ai trouvés.

Le féminin plur. se forme en ajoutant un *t* au plur. mas-
 culin :

âhentnzer nous les verrons;
ittuhent il les a oubliées;
ûfahhent je les ai trouvées;
iézrēhent il les a vues.

Place des pronoms affixes (1).

Le pronom régime direct ou indirect se place :

1° Après le verbe : a) Lorsque celui-ci est au prétérit positif. Ex. :

iððih il l'a frappé ;
innā iās il lui a dit ;
 Zekk. *idəfrii* il m'a suivi ;

b) ou à l'impératif positif :

áudít amène-la ;
ināsən dis-leur ; Zekk. *ayid* emmène-le ;

c) ou à une forme d'habitude marquant soit l'actualité :

qá itéttit il le mange ;
qá igqārās il est en train de lui dire ;
 Zekk. *qá iséssit* il la boit ;

soit l'habitude :

iððəði il me frappe continuellement ;
 Zekk. *izzəreð* il le regarde continuellement ;

Cette forme peut être au participe :

mâges qá izzārən iði qui est en train de me regarder ;
 Zekk. *mâimes yús iððin* qui l'a frappé ?

2° Avant le verbe : a) Entre la particule *ur* et le verbe employé à tous les temps : prétérit, *úðis iūsūs* il ne lui a pas donné ; aor. av. part., *úðaizzārðes* tu ne me verras

1. Cf. R. Basset, *Manuel kabyle*, p. 16.

pas; à la forme d'hab., *qā ūdiissāles* il ne m'entend pas; au participe, *nettān elli ūs izrines* c'est lui qui ne t'a pas vu;

Zekk. *urtiisi* il ne l'a pas enlevée;

— *urdiizzārres* il ne me voit pas.

b) Entre la particule *að* et le verbe. Ex. :

ihs ah inēγ il voulut le tuer;

dēü zrēð tu me verras;

Zekk. *ūr iēhs at iūyeð* il ne veut pas la frapper.

c) Entre la particule *ara* et le verbe. Ex. :

ūr iūg arās iērr āuāl il refusa de lui répondre.

d) Entre les particules *asi*, *matta*, *asa* et le verbe (même au prétérit). Ex. :

ds ihen itsūr quand il les eût remplis.

e) Ou avant un verbe au participe (passé ou futur) :

mâges ađiūzrin qui m'a vu?

mâges ađiūzren qui me verra?

Dans tous ces derniers cas, si le pronom accompagne une préposition, elle est elle-même rejetée avant le verbe :

ahyen débbreγ je vous tirerai d'affaire;

asiγres iūséd quand il arriva chez lui;

āzzis āsmeð tu seras jaloux de lui;

Zekkara *āhfi irzu* il me cherchera.

Le pronom régime indirect précède le pronom régime direct :

ūdiht ūsiγes je ne te l'ai pas donné;

ūđiđäst tu le lui as donné;

Zekkara *ūrđāγt ūγirγes* je ne te l'ai pas volé.

B. — Particules et pronoms démonstratifs.

§ I. PARTICULES DÉMONSTRATIVES. — Les particules démonstratives employées chez les Beni Snous sont *u* et *n* (1).

a) *Particule u*. — Cette particule est invariable; elle s'emploie après les noms d'êtres ou d'objets rapprochés que l'on indique, ainsi qu'après les pronoms qui en tiennent la place. Ex. :

ârgāzu cet homme-ci;
θārbātu cette petite-fille-ci;
irgāzēnu ces hommes-ci;
θtγallinu ces montures-ci;
uū celui-ci, *θū* celle-ci;
 Zekkara *ātērrāsu* cet homme-ci;
 — *θāhđētū* cette petite fille-ci.
 B. Men. *irgazenu* ces hommes-ci (R.B.).

Augmentée de la particule *di*, elle donne la forme allongée *u^udi* (invariable) :

θāmēttūdi cette femme-ci;
luāγešūdi ces enfants-ci.

Les A. Larbi emploient la forme allongée *ūdiāh* :

θūlbūdiāh cette plate-bande que voilà.

Ces trois formes *u*, *ūdi*, *ūdiāh* sont parfois précédées d'un *γ* probablement euphonique, d'où les nouvelles formes invariables *γū*, *γūdi*, *γūdiāh*. Ex. :

ârgāziū cet homme;
αγrūmūdi ce pain;
ādrārūdiāh cette montagne.

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 103; *Manuel kabyle*, p. 17.

Après les noms terminés par *a*, *i*, *u*, les formes *iu*, *iudi*, *iūdiḡāh* sont seules employées à l'exclusion de *u*, *ūdi*, *ūdiḡāh*.

Ex. :

ārbaiūdi cet enfant ;
ḡālēfsaiu cette vipère ;
āḡiū ce lait ;
iḡerrīūdi ce mouton ;
aberruiū cette sauterelle.

Au contraire, après les pronoms on n'emploie que *u*, *ūdi*, *ūdiḡāh* :

uū, *uūdi* celui-ci.

b) Particule n (1). — Cette particule est employée sous la forme *in* après les noms et après les pronoms pour marquer l'éloignement. Ex. :

āḡrārīn cette montagne-là ;
ḡāmdintīn cette ville-là ;
ḡīn celle-là ;
 Zekkara *ādiḡīn* ce chien-là ;
 — *iḡzerīn* cette rivière-là ;
 B. Izn. *thiḡélfētiīn* cette fourmi-là.

De même que *u*, la particule *in* peut être précédée d'un *i*. Ex. :

ābridiḡīn ce chemin-là ;
ḡāsiriḡīn ce moulin-là.

Cette dernière forme est seule employée après les noms terminés par *a*, *i*, *u*. Ex. :

aḡénzaiḡīn cette cuillère-là ;
iḡriiḡīn cette grotte-là ;
āzruīḡīn ce rocher-là.

1. Cf. René Basset, *Études*, p. 106.

Après les pronoms, on emploie seulement *in*. Ex. :

ĩn:n ceux-ci.

La particule *n* se rencontre aussi dans le dialecte des Beni-Snoûs à l'état redoublé sous la forme *enni*. De même que *u* et *in*, elle est invariable, s'emploie après les noms et les pronoms, on la rencontre dans le discours après un substantif ou un pronom désignant un être, un objet dont il a été déjà question, elle est parfois employée pour *u*. Ex. :

mémnis nuzellið imyer; idz ʔıs inná iās azellið iúzelltũ-γenni le fils du roi grandit; un jour le roi dit à ce jeune homme;

mátta ʔenni γräh qu'as-tu là;

Enni est parfois précédé d'un *i*. Cet *i* existe toujours entre la particule et un nom terminé par *a*. Ex. :

arbaienni l'enfant en question;

mais jamais entre la particule et un pronom :

θenni celle, celui qui.

On trouve aussi ce démonstratif *enni* sous la forme abrégée *en*. Ex. on dit :

iggú iámenni et *iggú iámmën* il fit ainsi.

§ II. PRONOMS DÉMONSTRATIFS. — 1° Singulier.

a) Masculin. Le thème pronominal est dans ce dialecte *ʔ*. A ce thème viennent s'ajouter des particules démonstratives marquant soit la proximité (*u*), soit l'éloignement (*n*). On a ainsi :

ʔú celui, celui-ci;

ʔn celui, celui-là;

Zekkara et B.Izn. *ʔú* celui-ci, *ʔn* celui-là;

on obtient aussi en suffixant la particule *ūdi* la forme allongée :

uūdi celui-ci ;

et la particule *ini*. Ex. :

uini celui-là (A.L.) ;

uūdi iqérreb *uini ibā* *εā* *ā* celui-ci est proche, celui-là est loin ; B. Izn. *uū idas uin iégguez*.

b) Féminin. Le thème pronominal est *θ* qui donne avec les particules démonstratives. Ex. :

u = *θu* celle-ci (et Zekk., B. Izn.) ;

ūdi = *θūdi* celle-ci ;

in = *θin* celle-là (et Zekk., B. Izn.) ;

ini = *θini* celle-là ;

θūdi dūltma θipi dhenna celle-ci est ma sœur, celle-là est ma mère.

2° Pluriel. — a) Masculin. On trouve au masculin pluriel :

inīn ceux-ci, ceux-là (Kef et B. Izn.) ;

iūnu ceux-ci, ceux-là (A.L. Mazz. et B. Izn.) ;

Zekk. *ūnu* ceux-ci, *inīn* ceux-là.

Remarque. — A côté de ces pronoms généralement employés, on trouve aussi la forme *yan*, rarement usitée ; elle est invariable. Ex. :

yan uirgaz cet homme ;

yan tméttū cette femme ;

yan iirgāzen ces hommes ;

yan tsénnān ces femmes.

b) Féminin :

θίνιν celles-ci, celles-là (Kef) ;

θύνου celles-ci, celles-là (A.L.) ;

Zekk. *θύνου, θίνιν* celles-ci, celles-là ;

B.Izn. *θύνου udsent θίνιν iúggʒent* celles-ci sont près, celles-ci sont loin.

Les différents thèmes pronominaux peuvent être aussi suivis de la particule démonstrative *enni* ; d'où les formes :

yénni celui (en question), celui-ci ;

θέννι celle (en question), celle-ci ;

iénni ceux (en question), ceux-ci ;

θιέννι celles (en question), celles-ci ;

Zekk. *yénni* celui (en question), celui-ci ;

fém. *θέννι*, m.pl. *iinín*, f.pl. *θίνιν*.

Les formes *yénni*, *θέννι*, *iénni*, *θιέννι* rendent les expressions françaises celui qui, celle qui, ceux qui, celles qui, quiconque. Ex. :

ina iyénni idiá iúden dis à celui qui m'a amené ;

yénni isérkúsén ur-itáðfes-éγri celui qui ment n'entre pas chez moi ;

θιέννι gimí ntúyúarθ celles qui sont à l'entrée de la maison ;

ainsi que les pronoms ce que, ce qui :

essnéγ yénni qdsed je sais ce qui te plairait ;

yénni diá ináð γér tisérkās ce que tu m'as dit n'est que mensonge ;

tstγ uenni diá usáð j'ai mangé ce que tu m'as donné ;

ce, ceci se rendent par *γú* ; ce, cela se rendent par *γin* :

γú inu, δγin énnāh ceci est à moi, cela est à toi ;

γu peut se réduire à *u* :

égg amṣú ou *égg ammu* fais comme ceci ;

ceci, cela, c'est là, voici, voilà se rendent par les formes suivantes :

āṣu ou *āṣiu* pour les choses ou les êtres *rapprochés* :

āṣiu δēlmās llidā irōhēn ceci est (c'est là) le couteau que j'ai perdu ;

āṣiu δiṣer lli izṣá bbṣá voici le cours d'eau que mon père traversa ;

āṣu δūma voilà (voici) mon frère ;

Zekk. *aiú δyēltma* voilà ma sœur ;

— *aiú δisinu* c'est là mon cheval ;

et pour les objets *éloignés* : *ain* ou *aiēn*. Ex. :

ārgāz iēnni guāmmās emmiddeniu ain dūma l'homme qui est parmi ces gens, c'est mon frère ;

ain dissma θiēnni gimi n tūṣṣūrθ ce sont mes sœurs qui sont près de la porte ;

θamēttūθiēnni gūbrīθ ain δyēltma cette femme qui est dans la rue, c'est ma sœur.

D. — Pronoms relatifs (1).

Les pronoms relatifs qui, que (2), se rendent soit par *ēnni*, soit par *ēlli*. Ex. :

L'homme qui est venu est mon frère, *ārgāz ēnni iuzdēn dūma*,

Zekk. *ātērrāsīn diusān dūma*.

J'ai lu le livre que tu m'as prêté, *γriṣ lkitāb ēlli dījā rdēlēs*.

Le mouton que tu as tué est à moi, *isērrī lli-nṣīθ isērrīnu* ;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 20.

2. Voir *supra* : celui qui, p. 81.

Zekk. *isérriu nγīd inu*;

B.Izn. L'enfant que j'ai frappé est mon frère, *ašlālēnni*
ūθīγ dūma.

Il a mangé le pain que tu m'as donné, *ītsu iaγrūm ēnni*
dīia ūšīd,

Zekk. *ītsi aγrūm di θūšīd*.

Après un pronom personnel, qui, que se rendent par
ēlli :

C'est toi que nous avons vu dans la forêt, *s' kkitēn elli*
nezrū dīlγābeθ;

Zekk. *edšékk agēzrin di lγābeθ*.

C'est lui que je conduirai à Tlemcen, *nētān elli siudāγ*
i Tlénsīn.

Parfois le pronom relatif n'est pas exprimé :

B.Sn. *θárbat iuzdén duéltma*, la petite fille qui est venue
est ma sœur;

B.Izn. *ārgāz iserkusen*, l'homme qui ment.

Après les expressions, c'est moi, c'est toi, etc., le pro-
nom relatif se rend par *āī* (*ag*) ou par *a* :

B.Sn. *dnētān agīinān āγšlēnni*, c'est lui qui m'a dit ces
paroles.

Zekk. *dnētta agennān aydlu*.

B.Sn. *ššékk adīa-ūθīn*, c'est toi qui m'as frappé ;

Zekk. *ššékk aīd-iūθīn*;

B.Izn. *ššékk ag-ūγeren* c'est toi qui as volé ;

šūmá ag-ūdefen c'est mon frère qui est entré.

Si le verbe qui suit le pronom relatif se construit avec
une préposition, elle se place avant le verbe :

L'homme que j'ai cherché est parti, B.Sn. *ārgāz miḥ*
urzāγ īrōḥ.

Zekk. J'ai trouvé l'homme que je cherchais, *úfiγ átēr-rāsú mānhéf ettúγ rezzúγ*.

B.Sn. *néttān elli azzis dsēmed* c'est de lui que tu es jaloux.

B.Sn. *árbaiēnni mīmiúšīγ θimūzūnīn*..... l'enfant à qui j'ai donné de l'argent.

Les expressions, ce que, ce qui, peuvent se rendre par *aī (ag)* :

Donne-moi ce qu'il y a, B.Sn., Zekk. *úšīi ag éllān*.

Voilà ce que je t'ai dit, Zekk. *δψú ai dāh enntγ*.

Voilà ce que j'ai voulu, ce qu'il a voulu, B.Sn. *áīiū δψennī id ih ināγ*.

B.Sn. *δψin ai hseγ, ág ihs*;

Zekk. *áīiū ai hseγ, ág ehs*;

B.Izn. *ár-fehīmeγ main-dī θénnīd* je n'ai pas compris ce que tu m'as dit.

C. — Manière de rendre les adjectifs et pronoms possessifs du français.

Les adjectifs possessifs *mon, ton, son, etc.*; *ma, ta, sa, etc.*; *mes, tes, ses, etc.*, se rendent en faisant suivre le nom de l'objet possédé de la préposition *n* à laquelle viennent s'ajouter les pronoms personnels suffixes d'une préposition. Ex. :

īisīnu mon cheval;

aiđinnāh ton chien (poss. m.);

ūdemennem ta figure (poss. f.);

aḥḥāmēennes sa maison (poss. m.);

θaψψūrθennes sa porte (poss. f.);

azellīfennaγ notre tête;

ifassennaγ nos mains;

arraunnuen vos enfants (p. m.);
θamūrθennuent votre pays (p. f.);
asūnensen leur douar (p. m.);
abridensent leur chemin (p. f.);

Zekk. *iḥfinu* ma tête;
fūsennex ta main;
aiḏinnes son chien (1).

Dans quelques cas isolés, la préposition *n* est répétée devant la particule *inu*. Ex. :

aiḏuninu mon petit-fils (*aiḏu* petit-fils).

Après certains noms terminés par *a* (la plupart noms de parenté) la préposition *n* qui précède les pronoms affixes disparaît à toutes les personnes. Un *θ* probablement euphonique (?) se place aux personnes du pluriel entre le nom et le pronom. A la première personne du singulier, l'affixe a lui-même parfois disparu. Ex. :

ūma le frère, *ūma* mon frère;
ultma la sœur, *ultmāh* ta sœur (p. m.);
aiθma les frères, *aiθmam* tes frères (p. f.);
bba le père, *bbas* son père;
ḥenna la mère, *ḥennaθnaγ* notre mère;
dadda la grand-mère, *daddaθyen* votre grand-mère;
issma les sœurs, *issmaθsen* leurs sœurs;

Zekk. *ultma* ma sœur;
aiθmāγ tes frères;
ḥennaθnaγ notre mère.

Il en est de même pour certains mots terminés par *i* :

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 19; *Études*, p. 79; *Nédromah et les Traras*, p. 136; *Le Dial. des B. Izn.*, p. 4.

illi ma fille ;
illih ta fille ;
memmis son fils ;
memmiðsen leur fils ;
issiðuen vos filles ;
 Zekk. *mémmitx* ton fils ;
illitsen leur fille.

Les pronoms possessifs *le mien*, *la mienne*, etc. se rendent par *inu*, *ennäh*, *ennem*, etc. :

üsiü inu ce cheval est le mien ;
 Zekk. *yu inu, uin ennes* ceci est à moi, cela est à toi ;

ou par *agën* (bien) :

áh arum ennäh ðusið ii agëninu prends ton pain et donne-moi le mien ;
áh agëlinu prends le mien.

E. — Particules et pronoms interrogatifs.

§ 1. — PARTICULES INTERROGATIVES

On trouve chez les B.Snoüs une particule interrogative *män* (m.) quel? Cette particule est invariable. Ex. :

män-aiði iüðeð quel chien as-tu amené?

män tiyällin iësyü quelles montures a-t-il achetées?

Zekkara *män taidit ðiuið* quelle chienne as-tu amenée?

— *män tiseðnän diüsän* quelles femmes sont venues?

§ 2. — PRONOMS INTERROGATIFS

quel précédé d'une préposition se rend de la façon suivante :

avec quel = *mān* *mikēð*. Ex. :

avec quel homme es-tu venu?

B.Sn. *mān ārgāz mikēð usīðēð*,

Zekk. *mān ārgāz ʔdkēð-θūsīð*;

chez quel = *mān* *ʔers* :

chez quel individu as-tu passé la nuit?

B.Sn. *mān ārgāz ʔers nsīð*,

Zekk. *mān ārgāz ʔers θensīð*.

On rend de même : dans quel = *mān* *mīði*, avec quel
= *mān* *mīzzi*;

mīh sur qui?

mīh qa trūzzāð qui cherches-tu ;

Zekk. *ʔihēf*;

mīði dans quoi? dans qui :

mīði qa issāʔūl de qui parle-t-il?

Zekk. *ʔīði qa issāʔūl*;

mīmi pourquoi?

mīmi qātrūð pourquoi pleures-tu?

B.Izn. *māinḥef θétruð* pourquoi as-tu pleuré?

il signifie aussi à qui? Ex. :

mīmi ūšīð θimūzūnīnnāh à qui as-tu donné ton argent ;

Zekk. *ʔīmi θūšīð θimūzūnīnnāḥ mīmi izénz ʔisēnnes* à qui
a-t-il vendu son cheval?

Zekk. *ʔīmi izénz ʔisēnnes* ;

sīmḥer de chez qui?

sīmḥer iūsed de chez qui est-il venu?

ʔi à qui, marquant la possession.

La particule *yi* qui se trouve dans les termes *yiḥēf*, *yidi*, etc., du dialecte des Zekkara se rencontre chez les Beni-Snoûs dans l'expression : à qui est? Ex. :

B.Sn. *yiḥ iḷēn* à qui est-il;

B.Sn. *yit iḷēn* à qui est-elle;

Zekk. *yith iḷēn* à qui est-il;

yiteṭ iḷēn à qui est-elle;

B.Sn. *yihen iḷin* à qui sont-ils;

B.Sn. *yihent iḷin* à qui sont-elles;

Zekk. *yithen iḷin* à qui sont-ils;

yithent iḷin à qui sont-elles.

Qui interrogatif. — L'*m* de *mān* se retrouve dans *mâgēs* qui? Ce pronom est invariable. Ex. :

mâgēs sékk qui es-tu?

mâgēs néhnin qui sont-ils?

Zekkara *mâimēs*;

mâimēs néhnin qui sont-ils?

mâges peut être suivi du démonstratif *yū* :

B.Sn. *mâgēs yū iūsdēn* qui est venu?

Zekk. *mâimēs yū diūsān*;

B.Izn. *mānis yū iūdfen ilqu* qui vient d'entrer?

mâges traduit aussi les pronoms : lequel? laquelle?

mâgēs ultmāh zārādāsent quelle est ta sœur parmi elles?

mān se combine avec diverses prépositions; on obtient ainsi : *miked*, avec qui :

B.Sn. *mked ūsdēd* avec qui es-tu venu?

Zekk. *ydked θūsīd* —

mîyer chez qui, vers qui :

B.Snoûs *mîyer tséd* chez qui as-tu dormi?

Zekkara *uîyer fêttseð* —

B.Snoûs *mîyer qa trôheð* vers qui vas-tu?

Zekkara *uîyer qa trôheð* —

Que interrogatif. — L'*m* interrogatif se trouve aussi dans les termes suivants : *mâttâ?*, *que?* *quoi?*

B.Sn. *mâttâ hseð* que veux-tu?

Zekk. *mân ðehseð* —

B.Izn. *mâin tahseð* —

— *mâin ðax irôhen* Qu'as-tu perdu?

B Sn. *mâttâ qá qqâreð* que dis-tu?

Zekk. *man ðéqqâreð* —

mîzzi?, avec quoi? (avec *zzi*) :

B.Sn. *mîzzi úðîð árgâziu* avec quoi as-tu frappé cet homme?

Zekk. *mânzi tuðîð áterrâsu*;

B.Izn. *mânzi* avec quoi?

mâdi? dans quoi? (dans = *ði*) :

B.Sn. *mâdi éggîð-ezzîð* dans quoi as-tu placé l'huile?

Zekk. *mândi ðéggîð-ezzîð* ;

mîh, sur quoi? pourquoi? (sur *h*) :

B.Sn. *mîh-rûleð* pourquoi as-tu fui?

Zekk. *mânhef ðûsið* pourquoi es-tu venu?

B.Sn. *mîh qa trúzzâð* que cherches-tu?

B.Izn., Zekk. *mânhef ðellið trézzûð* que cherches-tu?

où? *mâni*, devant un passé :

māni rōhēs idēnnād où es-tu allé hier?

Zekk. *māni θensīð zzāðidēnnād* où as-tu passé la nuit avant-hier?

devant un présent :

māniga itrōha où va-t-il?

devant un futur :

māni aðrōhēð áitsa où iras-tu demain?

d'où? *mānis* :

B.Sn. *mānis ih sγīð* d'où l'as-tu acheté?

Zekk. *mānis θeddúleð* d'où es-tu venu?

B.Sn. *mānis nettān* d'où est-il?

quand? *mélmil*, devant un passé :

B.Sn. *mélmil immūð* quand est-il mort?

Zekk. *mélmi dīusa* quand est-il venu?

B.Izn. *mélmi γā-θrōhēð* quand partiras-tu?

devant un futur :

B.Sn. *mélmil aiāsēð ūmāh* quand viendra ton frère?

Zekk. *mélmi daγra iās ūmāγ*

on dit aussi *manlyóqθ* :

B.Sn. *manlyóqθ mīði áiršel* à quel moment se mariera-t-il?

Zekk. *manlyóqθ mandī iddáqquāl* quand reviendra-t-il?

ma, en quoi?

māh ilīn en quoi est-il?

māt ilīn en quoi est-elle?

māhen ilīn en quoi sont-ils?

māhent ilīn en quoi sont-elles?

- Zekk. *mánt ïlèn* (m. s.);
 — *mánteb ïlèn* (f. s.);
 — *mánten ïlèn* (m. p.);
 — *mántent ïlèn* (f. p.).

F. — Pronoms et adjectifs indéfinis.

Autre. Pour rendre le mot autre, adjectif, on emploie *ënninèd* (1) invariable :

sriγ ïs ënninèd j'ai acheté un autre cheval;
irsel θamëttûθ ënninèd il épousa une autre femme;
irōh γer θmūrā ënninèd il partit pour d'autres pays;
 Zekk. on emploie aussi *ënninèd* invariable. Ex. :

θahdët ënninèd une autre fille.

Autre, pronom, se rend par *ënninèd* précédé des pronoms démonstratifs *γ, θ, i, θi* :

idžen iqqim θyënninèd irōh l'un resta, l'autre partit;
tišt qáttellem tenninèd qattlās θihsiyin l'une file, l'autre tond les brebis;
 m. pl. *inninèd*;
 f. pl. *θinninèd*.

Quelqu'un, un, se rendent par *idžen*. Ex. :

- B.Sn. *idžen ëzzisën* un d'entre eux;
 Zekk. *idžen ëzzisen* —
 B.Sn. *θišt ëzzisënt* une d'entre elles;
 Zekk. *ist ëzzisent* —
 B.Sn. *iüseθ idžen* quelqu'un vint;
 Zekk. *idžen iūsád* —

1. Ce mot est une métathèse de *ennidhen*. V. sur ce mot R. Basset, *Man. kab.*, pp. 21-22.

Aucun se rend par *la* suivi de *idz* un, *θišt* une :

la ttaddārθ mátzrēγ ou *uzzrēγés la θišt eddārθ* je ne vis aucune maison ;

Zekk. *ūr zrēγ ulāθ išt ntēddarθ* ;

la θiγzér ma iúfa ou *ūr iufás lu-didz iγzer* il ne trouva aucune rivièrè ;

Zekk. *ur iúfá ulad idzén niγzer*.

Aucun, pronom, se rend de la même façon :

lá θišt ézzisén mátuθiγ je n'ai frappé aucune d'entre elles ;

Zekk. *ūr uθiγ ulād-išt ézzisén* ;

on dit aussi : B.Sn. *ūr uθiγés lá-tišt ézzisén*.

Personne se dit *la didzén* :

B.Sn. *la-didzén ūr-iúsižés* (ou *ma iuseθ*) personne n'est venu ;

Zekk. *ulā-didzén ūrd-iúsa*.

Quelques s'exprime par *isra* suivi du génitif. Ex. :

B.Sn. *iqqīm isrá yússān* il resta quelques jours ;

Zekk. *iqqīm γrá yússān* ;

B.Sn. *zrēγ isrá iγrbān* je vis quelques petits garçons ;

Zekk. *zrēγ srá nēlyáγés* ;

B.Sn. *isrá-zzisen* quelques-uns d'entre eux.

Tout se rend par *kul* invariable :

kul-middén rôhen tout le monde est parti ;

kul-tisēdnān úzdent toutes les femmes sont venues ;

kul-aγrim úših il a mangé tout le pain ;

Zekk. *isγit qāga* il l'a toute bue.

On se rend par la 3^e pers. du pluriel du verbe; on donne parfois à ce verbe pour sujet les mots : *midden* les gens, *ëddünîð* le monde :

B.Sn., Zekk. *qâren midden* on dit;

B.Sn. *ûðîn ūma ūssinéγ mágës* on a frappé mon frère, je ne sais qui.

CHAPITRE II

VERBE

De même que dans divers dialectes (1), et en particulier chez les Beni Menacer (2) et dans l'Ouarsenis (3), les préfixes de la 2° pers. du sing. et de la 2° pers. du pl. (m. et f.) tombent.

IMPÉRATIF (POSITIF).

Il se conjugue de la façon suivante :

- 2° p. du sing. *éffeγ* sors ;
 2° p. du m. pl. *éffγem* sortez (4) ;
 2° p. du f. pl. *éffγemθ* —

Comme on le voit, l'impératif pluriel (2° pers.) se forme en ajoutant *m*, *em*, au singulier. Ex. :

érdël prête, *érdëlèm* prêtez ;
éffèγ sors, *éffèγem* sortez ;
isi lève, *isim* levez.

Pour former le féminin pl. on ajoute *t* au masc. pl. Ex. :

édz laissez (m.), *édzemt* laissez (f.) ;
éffèrem cachez (m.), *éffèremt* cachez (f.).

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 127. Il semblerait que le pluriel de l'impératif dût se former par l'addition des particules *m* ou *n*, comme à l'aoriste, mais cette formation ne se rencontre que dans trois dialectes : Touat, Gouraro, Haraoua. — *Zenat de l'Ouars.*, p. 42.

2. Cf. René Basset, *Études*, pp. 114-119; *Manuel kab.*, p. 26.

3. Cf. René Basset, *Le dialecte des Beni Menacer*, p. 12.

4. Cf. René Basset, *Zenat. de l'Ouars.*, pp. 41-43.

Dans les dialectes voisins la deuxième pers. du m. plur. se forme en ajoutant *θ* au singulier :

Beni Iznacen *dðfeθ* entrez ;
 Zekkara *irāreθ* jouez ;
 B. Bou Zeggou *éffreθ* sortez ;
 Figuig *étšeθ* mangez.

IMPÉRATIF (NÉGATIF).

Il n'est qu'une forme abrégée du futur négatif ; le suffixe *ð* tombe au singulier, alors que l'*m* du m. pluriel est conservé. Ex :

ur téffeγeš ne sors pas ;
ur téffeγēmeš ne sortez pas ;
ur téffeγēmðeš (f.).

Le *ð* subsiste parfois chez les Beni Bou Zeggou, les B. Iznacen, les Zekkara. De plus, dans ces derniers dialectes, la forme d'habitude employée porte le son *i* (au lieu de *a*) :

Beni Iznacen *ur tilðes* ne monte pas (H *tâli*) ;
 — *ur tiðifeš* n'entre pas (H *tâdef*) ;
 Zekkara *ăur tirideš* ou *ăur tiri* n'écris pas (H *târi*) ;
 — *ăur tizzilðeš* ou *ăur tizzel* ne cours pas (H *tâzzel*) ;
 B. Bou Zeggou *ur θqizēðeš* ne creuse pas (H *qâz*) ;
 — *ur θrénnideš* ne continue pas (H *renni*) ;
 Figuig *ur tziðeðeš* ne mouds pas (H. *zâð*).

Conjugaison régulière.

PRÉTÉRIT POSITIF

1° Impératif : $\acute{e}C^1C^2eC^3$.

Prétérit pos. : $\acute{e}C^1C^2C^3$. Ex. :

érdël prêter.

J'ai prêté (m. et f.)	<i>érdlëγ</i> ;
Tu as prêté (m. et f.)	<i>érdlès</i> ^(a) ;
Il a prêté	<i>ïérdël</i> ;
Elle a prêté	<i>θérdël</i> ;
Nous avons prêté (m. et f.)	<i>nérdël</i> ;
Vous avez prêté (m.)	<i>érdlëm</i> ^(b) ;
Vous avez prêté (f.)	<i>érdlëmθ</i> ;
Ils ont prêté	<i>érdlèn</i> ;
Elles ont prêté	<i>érdlënt</i> ^(c) .

(a) B. Izn., B.B. Zegg., Zèkk. *θérdlès* (j'ai observé aussi cette forme chez les A. Larbi, mais assez rarement).

(b) B. Izn., B.B. Zegg., Zèkk. *θérdlëm* (et chez les A. Larbi).

(c) Zèkk. *érdlënt* et *érdëlneθ*.

2° Impératif : $C^1\acute{e}C^2C^3eC^3$.

Prét. pos. : $C^1\acute{e}C^2C^3eC^3$. Ex. :

séllem saluer.

Sing.	Plur.
1 ^{re} pers. <i>séllëmèγ</i> ,	<i>nséllem</i> ;
2 ^e pers. m. <i>séllëmèθ</i> ,	<i>séllëmëm</i> ;
→ f. —	<i>séllëmëmθ</i> ;
3 ^e pers. m. <i>iséllem</i> ,	<i>séllëmën</i> ;
3 ^e pers. f. <i>θséllem</i> ,	<i>séllëmënt</i> .

3° Impératif : $\acute{e}C^1C^1C^2$.

Prét. pos., pers. a) (1) : $C^1C^2\acute{e}$ (rarement $\acute{e}C^1C^1eC^2$);

— pers. b) (2) : $\acute{e}C^1C^1C^2$. Ex. :

étter demander.

	Sing.	Plur.
1 ^{re} pers.	<i>tréγ</i> ,	<i>nétter</i> ;
2 ^e pers. m.	<i>tréd</i> ,	<i>trém</i> ;
— f.	—	<i>trémθ</i> ;
3 ^e pers. m.	<i>ítter</i> ,	<i>trén</i> ;
— f.	<i>θétter</i> ,	<i>trént</i> .

4° Impératif : C^1eC^2 .

Prét. pos., pers. a) : $C^1C^2\acute{e}$ ou $C^1\acute{e}C^2$;

— pers. b) : $\acute{e}C^1C^1eC^2$. Ex. :

qél voir.

	Sing.	Plur.
1 ^{re} pers.	<i>qléγ</i> ou <i>q^zlér</i> ,	<i>néqqél</i> ;
2 ^e pers. m.	<i>qléd</i> ou <i>q^zleð</i> ,	<i>qlém</i> ou <i>q^zlem</i> ;
— f.	—	<i>qlémθ</i> ou <i>q^zlemθ</i> ;
3 ^e pers. m.	<i>iqqél</i> ,	<i>qlén</i> ou <i>q^zlen</i> ;
— f.	<i>θéqqél</i> ,	<i>qlént</i> ou <i>q^zlent</i> .

Remarque. — Prétérit précédé de particules telles que : *qā, lā, mi, si*.

Au prétérit, la première consonne des verbes de forme (impérat.) $C^1\acute{e}C^2$ (ex. : *qél* regarde) est redoublée à toutes les personnes, quand des particules telles que : *qā, lā, si, mi*, précèdent immédiatement ces verbes. Ex. :

1. C.-à-d. : 1^{re} pers. masc. du sing.
2^e pers. du sing. et du plur. (m. et f.).
3^e pers. du plur. (m. et f.).
2. C.-à-d. : 3^e pers. du sing. (m. et f.).
1^{re} pers. du plur.

si-qqlen quand ils eurent vu ;
lâ-qqlēγ j'avais vu.

Précédés de ces particules, les verbes de la forme $\acute{e}C^1C^1eC^2$ conservent les deux consonnes C^1C^1 à toutes les personnes. Ex. :

trēγ, *mī-ttrēγ* (*étter* demander) ;
frén, *sī-ffren* (*éffer* cacher) ;
fγém, *qâ-ffγem* (*éffeγ* sortir).

5° Impératifs C^1aC^2 , C^1iC^2 , C^1uC^2 , C^1C^2a , C^1C^2i , C^1C^2u , voir *infra*.

PRÉTÉRIT NÉGATIF.

1° Impératif, $\acute{e}C^1C^2eC^3$.

Prét. nég. (1), pers. a) : $C^1C^2iC^3$;

— b) : $eC^1C^2iC^3$. Ex. :

édfer, suivre.

	Sing.	Plur.
1 ^{re} pers.	$\bar{u}r-dfir\acute{e}\gamma e\acute{s}$,	$\bar{u}r-n\acute{e}d\acute{f}ir\acute{e}s\acute{s}$;
2 ^e pers. m.	$\bar{u}r-dfir\acute{e}\delta e\acute{s}$,	$\bar{u}r-dfir\acute{e}mmes\acute{s}$ ^(a) ;
— f.	—	$\bar{u}r-dfir\acute{e}m\delta e\acute{s}$;
3 ^e pers. m.	$\bar{u}r-idfir\acute{e}s\acute{s}$,	$\bar{u}r-dfir\acute{e}nnes\acute{s}$ ^(b) ;
3 ^e pers. f.	$\bar{u}r-\theta\acute{e}d\acute{f}ir\acute{e}s\acute{s}$,	$\bar{u}r-dfir\acute{e}ntes\acute{s}$;

(a) rarement : $\bar{u}r-dfirmes\acute{s}$;

(b) rarement : $\bar{u}r-dfirnes\acute{s}$.

2° Impératif : $C^1\acute{e}C^2C^2eC^3$.

Prét. nég. : $C^1eC^3C^2eC^3$. Ex. :

séllem, saluer.

1. Cf. René Basset, *Zenat de l'Ouars.*, p. 43.

	Sing.	Plur.
1 ^{re} pers.	$\bar{u}r-s\bar{e}ll\bar{e}m\gamma e\bar{s}$,	$\bar{u}r-ns\bar{e}ll\bar{e}m\bar{e}s$;
2 ^e pers. m.	$\bar{u}r-s\bar{e}ll\bar{e}m\bar{d}e\bar{s}$,	$\bar{u}r-s\bar{e}ll\bar{e}m\bar{m}e\bar{s}$;
2 ^e pers. f.	—	$\bar{u}r-s\bar{e}ll\bar{e}m\bar{m}e\bar{d}e\bar{s}$;
3 ^e pers. m.	$\bar{u}r-is\bar{e}ll\bar{e}m\bar{e}\bar{s}$,	$\bar{u}r-s\bar{e}ll\bar{e}m\bar{m}e\bar{n}e\bar{s}$;
3 ^e pers. f.	$\bar{u}r-\theta s\bar{e}ll\bar{e}m\bar{e}\bar{s}$,	$\bar{u}r-s\bar{e}ll\bar{e}m\bar{t}e\bar{s}$.

3^e Impératif : $\acute{e}C^1C^1eC^2$.

Prét. nég., pers. a) : C^1iC^2 ;

— — b) : $\acute{e}C^1C^1iC^2$. Ex. :

$\acute{e}ff\bar{e}\gamma$, sortir.

	Sing.	Plur.
1 ^{re} pers. m.	$\bar{u}r-f\bar{i}\gamma\acute{e}\gamma e\bar{s}$,	$\bar{u}r-n\acute{e}ff\bar{i}\gamma e\bar{s}$;
2 ^e pers. m.	$\bar{u}r-f\bar{i}\gamma\acute{\theta}d\bar{e}\bar{s}$,	$\bar{u}r-ft\bar{i}\gamma\acute{e}m\bar{m}e\bar{s}$;
2 ^e pers. f.	—	$\bar{u}r-ft\bar{i}\gamma\acute{e}m\bar{d}e\bar{s}$;
3 ^e pers. m.	$\bar{u}r-i\acute{e}ff\bar{i}\gamma e\bar{s}$,	$\bar{u}r-)\bar{i}\gamma\acute{e}n\bar{n}e\bar{s}$;
3 ^e pers. f.	$\bar{u}r-\theta\acute{e}ff\bar{i}\gamma e\bar{s}$,	$\bar{u}r-ft\bar{i}\gamma\acute{e}n\bar{t}e\bar{s}$.

4^e Impératif : C^1eC^2 .

Prét. nég., pers. a) : C^1iC^2 ;

— — b) : $\acute{e}C^1C^1iC^2$. Ex. :

$q\acute{e}l$, regarder.

	Sing.	Plur.
1 ^{re} pers.	$\bar{u}r-q\bar{i}l\bar{e}\gamma e\bar{s}$,	$\bar{u}r-n\acute{e}qq\bar{i}l\bar{e}\bar{s}$;
2 ^e pers. m.	$\bar{u}r-q\bar{i}l\bar{e}\bar{d}e\bar{s}$,	$\bar{u}r-q\bar{i}l\bar{e}m\bar{m}e\bar{s}$;
2 ^e pers. f.	—	$\bar{u}r-q\bar{i}l\bar{e}m\bar{d}e\bar{s}$;
3 ^e pers. m.	$\bar{u}r-iqq\bar{i}l\bar{e}\bar{s}$,	$\bar{u}r-q\bar{i}l\bar{e}n\bar{n}e\bar{s}$;
3 ^e pers. f.	$\bar{u}r-\theta\acute{e}qq\bar{i}l\bar{e}\bar{s}$,	$\bar{u}r-q\bar{i}l\bar{e}n\bar{t}e\bar{s}$.

Remarque. — Dans le dialecte des Beni Snous, l'*i* caractéristique du prétérit négatif apparaît généralement à la 3^e pers. du sing. (sauf dans les verbes de forme $C^1\acute{e}C^2C^2eC^3$). On le rencontre moins fréquemment aux

premières personnes (sing. et pl.) plus rarement encore aux 2^e pers. Ces particularités seront indiquées dans le dictionnaire.

Cet *i* apparaît aussi dans les dialectes voisins :

Figuiç :	<i>éssen</i> savoir,	$\bar{u}r$ <i>issinēs</i> , etc. (1);
Beni Izn. :	<i>âdzu</i> mesurer,	$\bar{u}r$ - <i>idziūs</i> ;
	<i>âhel</i> être fatigué,	$\bar{u}r$ - <i>iûhîlēs</i> ;
	<i>âdef</i> entrer,	$\bar{u}r$ - <i>iûdîfēs</i> ;
	<i>éffer</i> cacher,	$\bar{u}r$ - <i>îffîrēs</i> ;
	<i>érzeg</i> être amer,	$\bar{u}r$ - <i>irzîgēs</i> ;
	<i>éqgen</i> lier,	$\bar{u}r$ - <i>îqqînēs</i> , etc.;
Zekkara :	<i>ékkēs</i> enlever,	$\bar{u}r$ - <i>îkkîsēs</i> ;
	<i>âdef</i> entrer,	$\bar{u}r$ - <i>iûdîfēs</i> ;
	<i>éllēf</i> divorcer,	$\bar{u}r$ - <i>îllîfēs</i> ;
	<i>éllēm</i> filer,	$\bar{u}r$ - <i>îllîmēs</i> ;
	<i>édde</i> tisser,	$\bar{u}r$ - <i>îddîrēs</i> ;
	<i>édfer</i> suivre,	$\bar{u}r$ - <i>îdfîrēs</i> ;
	<i>éddeš</i> suer,	$\bar{u}r$ - <i>îddîdēs</i> ;
	<i>éffēγ</i> sortir,	$\bar{u}r$ - <i>îffîrēs</i> , etc.;
B.B.Zegg :	<i>éttēf</i> saisir,	$\bar{u}r$ - <i>îttîfēs</i> ;
	<i>éffēγ</i> sortir,	$\bar{u}r$ - <i>îffîrēs</i> , etc.

AORISTE AVEC PARTICULE (*a*, *aš*, *ara*).

1^o Ex. : *érzem* lâcher.

Je lâcherai	<i>aš-éřzēmēγ</i> ou <i>ârřzēmēγ</i> ;
Tu lâcheras	<i>aš-éřzēmēš</i> ^(a) ou <i>ârřzēmēš</i> ;
Il lâchera	<i>aš-îřzem</i> ou <i>âîřzem</i> ;
Elle lâchera	<i>âθéřzem</i> ;

1. Voir aussi *infra*, l'*i* qui apparaît dans ces mêmes dialectes, à l'aoriste négatif et à l'impératif négatif.

Nous lâcherons	<i>ânérzem</i> ;
Vous lâcherez (m.)	<i>að-érzëmem</i> ^(b) ou <i>ârzëmem</i> ;
Vous lâcherez (f.)	<i>að-érzëmemθ</i> ou <i>ârzëmemθ</i> ;
Ils lâcheront	<i>að-érzëmen</i> ou <i>ârzëmen</i> ;
Elles lâcheront	<i>að-érzëment</i> ou <i>ârzëment</i> .

2° Ex. : *éγres* égorger.

J'égorgerai	<i>að-γérsëγ</i> , <i>āγérsëγ</i> ;
Tu égorgeras	<i>að-γérsëð</i> , <i>āγérsëð</i> ;
Il égorgera	<i>að-iγres</i> , <i>āiγres</i> ;
Elle égorgera	<i>āðéγres</i> ,
Nous égorgerons	<i>ânéγres</i> ,
Vous égorgerez (m.)	<i>að-γérsem</i> , <i>āγérsem</i> ;
Vous égorgerez (f.)	<i>að-γérsemθ</i> , <i>āγérsemθ</i> ;
Ils égorgeront	<i>að-γérsen</i> , <i>āγérsen</i> ;
Elles égorgeront	<i>að-γérsent</i> , <i>āγérsent</i> .

(a) Quelquefois, mais rarement chez les A.Lârbi : *atérzmeð*.

(b) Parfois : *atérzmem* (A.L.).

Verbes irréguliers (1).

CATÉGORIE I (a), impératif : *aC¹C²*.

Prétérit positif : *iC¹C²*. Ex. :

ârû enfanter;
âγeð apporter.

	Sing.	Plur.
1 ^{re} pers.	: <i>iγéγ</i> , <i>iúðγ</i> ;	<i>nîrû</i> , <i>ntγeð</i> ;
2° pers. m.	: <i>iγeð</i> , <i>iúðeð</i> ;	<i>iγem</i> , <i>iúðem</i> ;

1. Cf. R. Basset, *Man. kub.*, p. 29-31; id., *Études*, p. 130-135; H. Stumme, *Schil. von Taz.*, p. 72-73; A. de C. Motylinski, *Le dial. de Ghad.*, p. 29-30; Hanoteau, *Gr. kab.*, p. 100-105; G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 22-23.

2° pers f. :	<i>ir̄yeḍ, iūdēḍ;</i>	<i>ir̄yemθ, iūdēmθ;</i>
3° pers. m. :	<i>īr̄ū, īr̄yeḍ;</i>	<i>ir̄yen, iūden;</i>
— f. :	<i>θīr̄ū, θīr̄yeḍ;</i>	<i>ir̄yent, iūdēnt.</i>

Prét. nég. : *iC¹C²* (ou) *iC¹iC²*.

Singulier.

1 ^{re} pers.	: <i>ūr-ir̄yeyeḥ</i> (ou <i>īriuyeḥ</i> , rare), <i>ūr-iūdēyeḥ</i> ;
2° pers. (m.)	: <i>ūr-ir̄yedeḥ</i> (ou <i>īriudeḥ</i> , rare), <i>ūr-iūdēdeḥ</i> ;
3° pers. (m.)	: <i>ūr-īrius</i> (ou <i>īr̄yeḥ</i> , rare), <i>ūr-īriūdeḥ</i> ;
3° pers. (f.)	: <i>ūr-θīrius</i> (ou <i>θīr̄yeḥ</i> , rare), <i>ūr-θīriūdeḥ</i> ;

Pluriel.

1 ^{re} pers.	: <i>ūr-nīrius</i> (ou <i>nīr̄yeḥ</i> , rare), <i>ūr-nīriūdeḥ</i> ;
2° pers. (m.)	: <i>ūr-īriummeḥ</i> (ou <i>ir̄yemmeḥ</i> , rare), <i>ūr-iūdeḥmeḥ</i> ;
2° pers. (f.)	: <i>ūr-īriumtheḥ</i> (ou <i>ir̄yemtheḥ</i> , rare), <i>ūr-iūdeḥtheḥ</i> ;
3° pers. (m.)	: <i>ūr-īriunneḥ</i> (ou <i>ir̄yenneḥ</i> , rare), <i>ūr-iūdeḥenneḥ</i> ;
3° pers. (f.)	: <i>ūr-īriunteḥ</i> (ou <i>ir̄yenteḥ</i> , rare), <i>ūr-iūdeḥenteḥ</i> .

AORISTE.

1 ^{re} pers. s.	: <i>aḍ-ir̄yāγ, aḍ-āudeγ;</i>
3° pers. m. s.	: <i>aḍ-īr̄ū, aḍ-iaud</i> ou <i>aḍ-īayeḍ;</i>
3° pers. m. pl.	: <i>aḍ-ir̄yēn, aḍ-auden.</i>

PARTICIPE.

ir̄yēn, iūden.

Se conjuguent sur ce modèle :

ādžu, mesurer du grain ;
āyi, emporter ;

ârû, enfanter;
âyeð, apporter.

La même conjugaison se rencontre chez les Beni-Iznacen :

ârû enfanter, *irûâγ*, *θirû*, *irûënt*;
âdzu mesurer, *idzûâγ*, *îdzu*, *idzûen*;
âyi emporter, *iujâγ*, *îyi*, *iujen*.

de même qu'au Figuig :

âyed apporter, *iûdaγ*, *îtyed*, *iûden*;
ârû enfanter, *irûâγ*, *θirû*, *irûënt*.

L'impératif aC^1C^2 devient uC^1C^2 chez les Zekkara. Mes informateurs m'ont donné :

âdzu mesurer, *ûdzûêγ*, *iûdzu*, *ûdzûen*;
ârû enfanter, *ârûâγ*, *θûrû*, *ârûënt*.

Un *i* apparaît au prétérit négatif :

B.Izn : \bar{ur} -*îdzius* il n'a pas mesuré;
 B.B.Zegg : \bar{ur} -*θirius* elle n'a pas enfanté;
 Zekkara : \bar{ur} -*ûdziuγeð* je n'ai pas mesuré;
 \bar{ur} *θûrius* elle n'a pas enfanté (1).

CATÉGORIE I (b). Impératif : $dC^1êC^2$.

Prétérit pos. : uC^1C^2 .

Prétérit nég. : uC^1iC^2 . Ex. :

âðêf, entrer.

1. Les verbes de cette catégorie paraissent être peu nombreux en berbère. M. R. Basset a signalé *aru*, aor. *tiru*. Voir aussi H. Stumme, *Schil. von Taz.*, § 118, p. 74.

PRÉTÉRIT POSITIF.

Singulier.	Pluriel.
1 ^{er} pers. <i>ûðfer,</i>	<i>nâðef;</i>
2 ^o pers. m. <i>ûðfeð,</i>	<i>ûðfem;</i>
2 ^o pers. f. —	<i>ûðfemθ;</i>
3 ^o pers. m. <i>îûðef,</i>	<i>ûðfen;</i>
3 ^o pers. f. <i>θûðef,</i>	<i>ûðfent.</i>

PRÉTÉRIT NÉGATIF.

Singulier.	Pluriel.
1 ^{re} pers. <i>ūr-ûðifëyes,</i>	<i>ūr-nûðifes;</i>
2 ^o pers. m. <i>ūr-ûðifëdes,</i>	<i>ūr-ûðfimmeš</i>
— —	et <i>ūr-ûðifëmmes;</i>
2 ^o pers. f. —	<i>ūr-ûðfimθes;</i>
— —	et <i>ūr-ûðifëmθes;</i>
3 ^o pers. m. <i>ūr-iûðifes,</i>	<i>ūr-ûðfinnes;</i>
— —	et <i>ūr-ûðifënnes;</i>
3 ^o pers. f. <i>ūr-θûðifes,</i>	<i>ūr-ûðfintes;</i>
— —	et <i>ūr-ûðifentes.</i>

AORISTE.

aðâðfer, aðîâðef.

PARTICIPE.

îûðfën.

Se conjuguent sur ce modèle :

âhel se fatiguer,
âðef entrer,

âψeθ frapper,
âsed venir,

<i>âsem</i> être jaloux,	<i>dlî</i> monter,
<i>âiem</i> puiser,	<i>dnî</i> monter à cheval,
<i>âden</i> être malade,	<i>drî</i> écrire,
<i>ârez</i> lier,	<i>âfi</i> voler.
<i>âmes</i> être sale,	

La conjugaison est la même au Figuig :

âsed venir, *âsdêγ*, *iâsed*, *âsden* ;
âdef entrer, *âdfêγ*, *iâdef*, *âdfen* ;
âli monter, *âliαγ*, *iâli*, *âlien* ;
âri écrire, *âriαγ*, *iâri*, *ârien*, etc. ;

chez les Zekkara :

âdef entrer, *âdfêγ*, *iâdef*, *âdfen* ;
âli monter, *âliαγ*, *iâli*, *âlien* ;
âxer voler, *âxêrêγ*, *iâxer*, *âxren*, etc. ;

chez les Beni-Iznacen :

âri écrire, *âriαγ*, *iâri*, *ârien* ;
âli monter, *âliαγ*, *iâli*, *âlien* ;
âfi voler, *âfiαγ*, *iâfi*, *âfien* ;
âzzel courir, *âzlêγ*, *iâzzel*, *âzlen* ;
âhel être fatigué, *âhlêγ*, *iâhel*, *âhlen* ;
âsem être jaloux, *âsmêγ*, *iâsem*, *âsmen* ;
âni monter, *âniαγ*, *iâni*, *ânien*, etc.

La conjugaison des verbes de la forme *aCü* (*dlî*, *drî*) est à peu près identique.

Catég. I (c). Ex. :

dlî, monter.

Prét. pos. : <i>âliαγ</i> ,	prét. nég. : <i>ūr-âliγes</i> ;
— <i>âlied</i> ,	— <i>ūr-âliēdes</i> ;
— <i>iâli</i> ,	— <i>ūr-iâlis</i> ;

Prét. pos. :	<i>θālī,</i>	—	<i>ūr-θālīs ;</i>
—	<i>nālī,</i>	—	<i>ūr-nālīs ;</i>
—	<i>ālīem,</i>	—	<i>ūr-ālīimes ;</i>
—	<i>ālīemθ,</i>	—	<i>ūr-ālīimθes ;</i>
—	<i>ālīen,</i>	—	<i>ūr-ālīines ;</i>
—	<i>ālīent,</i>	—	<i>ūr-ālīintes.</i>

AORISTE.

1^{re} p. sing. *að-ālīeγ,*2^e p. sing. *að-īāli,*3^e p. pl. *að-ālīen.*

PARTICIPE.

*īālīn.*CATÉGORIE I (*d*). Impératif : *iC¹C².*La conjugaison est régulière (v. *supra*).Prét. pos. : *iC¹C².*Prét. nég. : *iC¹iC².* Ex. :*ireð* laver ;*irēð* s'habiller ;*inez* se baisser ;*izīf* crier ;*iru* réunir ;*iri* jeter ;*isi* lever.

Les verbes, *īli* être, et *īni* dire, ont une conjugaison particulière.

PRÉTÉRIT POSITIF.

J'ai dit : *énnāγ* ou *énnīγ*, ou *ināγ*, ou *inīγ*.

Tu as dit : *énnāð* ou *énnīð*, ou *ināð*, ou *inīð*.

Il a dit : *ḡenna* ou *ḡina*.

Elle a dit : *θenna* ou *θina*.

Nous avons dit : *nénna*.

Vous avez dit (h.) : *énnam*.

— (f.) : *énnamθ*.

Ils ont dit : *énnān* ou *inān*.

Elles ont dit : *énnānt* ou *inānt*.

Zekk., B. Izn. : *énnīγ*, *θénnīð*, *innā*, *θénnā*, *nénnā*, *θénnam*, *θénnamθ*, *énnān*, *énnānt*.

PRÉTÉRIT NÉGATIF.

Je n'ai pas dit : *ūnnāγeš* ou *ūnnīγeš*, ou *ūr-inīγeš*.

Tu n'as pas dit : *ūnnāðeš* ou *ūnnīðeš*, ou *ūr-inīðeš*.

Il n'a pas dit : *ūr-innaš*.

Elle n'a pas dit : *ūr-θénnaš* ou *ūr-θinaš*.

Nous n'avons pas dit : *ūr-nénnaš*.

Vous n'avez pas dit (m.) : *ūr-énnāmeš*.

Vous n'avez pas dit (f.) : *ūr-énnāmθeš*.

Ils n'ont pas dit : *ūr-énnāneš* ou *ūr-ināneš*.

Elles n'ont pas dit : *ūr-énnānteš* ou *ūr-inānteš*.

Zekk., B. Izn. : *ūr-enniγeš*, *ūr-θenniðeš*, *ūr-innaš*, *ūr-θénnaš*, *ūr-nénnaš*, *ūr-θénnāmeš*, *ūr-θénnāmθeš*, *ūr-énnāneš*, *ūr-énnānteš*.

AORISTE.

Je dirai : *að-inīγ*.

Il dira *aḍ-īni*.

Ils diront *aḍ-īnīn*.

PARTICIPE.

īnīn (Zekk. B. lzn. : *innān*).

Le verbe être : *īli* se conjugue à peu près sur le même modèle :

Prét. pos. : *ēllīγ* ou *ēllāγ*, *illa*.

Prét. nég. : *ūr-llāγeš*.

Aoriste : *aḍ-īlīγ* (voir *infra*, verbe être).

CATÉGORIE I (f). Impératif dC.

PRÉTÉRIT.

Prét. pos. : *uCa*(K.) et *uCi*(A.L.).

Prét. nég. : *uCa*(K.) et *uCi*(A.L.) (l'n et l'm de la 2^e et de la 3^e p. m. pl. ne sont pas redoublés). Ex. :

āf trouver.

Singulier.

1 ^{re} pers. <i>ūfāγ</i> ,	<i>ūr-fāγeš</i> ;
2 ^e pers. <i>ūfāḍ</i> ,	<i>ūr-ūfāḍeš</i> ;
3 ^e p. m. <i>ūfa</i> ,	<i>ūr-ūfāš</i> ;
3 ^e p. f. <i>ḥūfa</i> ,	<i>ūr-ḥūfāš</i> ;

Pluriel.

1 ^{re} pers. <i>nūfa</i> ,	<i>ūr-nūfāš</i> ;
2 ^e p. m. <i>ūfām</i> ,	<i>ūr-ūfāmeš</i> ;
2 ^e p. f. <i>ūfāmḥ</i> ,	<i>ūr-ūfāmḥeš</i> ;
3 ^e p. m. <i>ūfān</i> ,	<i>ūr-ūfāneš</i> ;
3 ^e p. f. <i>ūfānt</i> ,	<i>ūr-ūfānteš</i> .

Chez les O. Larbi, le verbe *âf* se conjugue ainsi à ce temps ;
 prétérit pos. : *âfir̄γ, âfîð, iâfa, θâfa, nâfa, âfām, âfāmt,*
âfān, âfānt. C'est aussi de la sorte que le conjuguent les
 femmes âgées du Kef. Prét. nég. : *ūr-âfîγeš, ūr-âfîðeš, ūr-*
iâfiš (*i* à toutes les personnes).

AORISTE.

að-âfēγ, að-iâf.

PARTICIPE.

iâfan.

Au Figuig, la conjugaison est la même qu'au Kef :

âf : âfāγ, iâfa, âfān.

Mais, chez les Zekkara, le verbe *âf* se conjugue au
 prétérit comme chez les O. Larbi :

âf : âfir̄γ, iâfa, âfān.

De même chez les Beni-Iznacen :

âf : âfir̄γ, iâfa, âfān.

CATÉGORIE I (*e*) : Impératif : $\acute{e}C^1C^2$.

Prétérit positif : pers. *a* : C^1C^2t ;

— — pers. *b* : $\sphericalangle C^1C^2u$. Ex. :

éřz, briser.

	Sing.	Plur.
1 ^{re} pers.	<i>éřzîγ,</i>	<i>néřzû ;</i>
2 ^o pers. m.	<i>éřzîð,</i>	<i>éřzîm ;</i>
2 ^o pers. f.	—	<i>éřzîmð ;</i>

3° pers. m. *îéřzû*, *éřzîñ*;
 3° pers. f. *théřzû*, *éřzîñt*.

Prétérit négatif : pers. a : C^1C^2i ;
 — — pers. b : $\sphericalangle C^1C^2u$.

ur-éřzîyeš je n'ai pas brisé;
ur-îéřzûš il n'a pas brisé.

AORISTE.

1^{re} pers. *ađ-erzêř*;
 3° pers. m. s. *ađ-iêřz*.

PARTICIPE.

îřzîñ, aîêřzen.

Se conjuguent sur ce modèle :

<i>éřz</i> creuser,	<i>éñs</i> passer la nuit,
<i>éñř</i> tuer,	<i>éřř</i> être allumé.
<i>éłš</i> manger,	<i>ézd</i> moudre;
<i>éřr</i> rendre,	<i>éřz</i> briser.

Les verbes ayant l'impératif de forme $C^1éC^2$ (ex. : *zêř* voir) ont une conjugaison identique.

Prét. pos. : *zřéř, îéřrû, zřîñ*;
 Prét. nég. : *ur-zřéřyeš, ur-îéřrûš, ur-zřîñeš*;
 Aoriste : *ađ-zřéř, ađ-izer*;
 Participe : *îzřîñ*.

Se conjuguent sur ce modèle :

<i>sél</i> entendre,	<i>zér</i> voir.
<i>γér</i> lire,	<i>ús</i> donner.
<i>áueð</i> frapper,	<i>s^aú</i> boire.

Au Figuig, la conjugaison est un peu différente à la 3^e pers. du pluriel. Ex. :

<i>éry</i> brûler, <i>éryry</i> , <i>iryu</i> , <i>éryen</i>	} forme éC ¹ C ² .
<i>érr</i> rendre, <i>érrry</i> , <i>irru</i> , <i>érren</i>	
<i>éij</i> faire, <i>éijry</i> , <i>ijiu</i> , <i>éijen</i>	
<i>nés</i> passer la nuit, <i>énsry</i> , <i>insu</i> , <i>nsén</i>	} forme C ¹ éC ² .
<i>γéz</i> creuser, <i>éγzry</i> , <i>tyzu</i> , <i>γzén</i>	
<i>tés</i> manger, <i>téry</i> , <i>itsu</i> , <i>tсэн</i>	

Chez les Beni-Iznacen, la 3^e pers. du sing. et la 1^{re} pers. du pl. sont vocalisées en *a* (pers. *b*). Ex. :

<i>éts</i> manger, <i>téry</i> , <i>itsa</i> , <i>tсэн</i> ;
<i>éyr</i> lire, <i>éryry</i> , <i>tyra</i> , <i>γryn</i> ;
<i>ény</i> tuer, <i>ényry</i> , <i>inya</i> , <i>nyin</i> ;
<i>ézq</i> moudre, <i>ézdry</i> , <i>izda</i> , <i>zдын</i> ;
<i>éls</i> s'habiller, <i>élsry</i> , <i>ilsa</i> , <i>lсэн</i> ;
<i>zér</i> voir, <i>zéry</i> , <i>izra</i> , <i>zryn</i> ;
<i>érr</i> rendre, <i>érrry</i> , <i>irra</i> , <i>rrin</i> ;
<i>éns</i> passer la nuit, <i>énsry</i> , <i>insa</i> , <i>nsэн</i> .

Mes informateurs des Zekkara vocalisaient ces mêmes personnes *b* en *i*. Ex. :

<i>érz</i> briser, <i>érzry</i> , <i>ierzi</i> , <i>érzin</i> ;
<i>ény</i> tuer, <i>ényry</i> , <i>iénry</i> , <i>ényin</i> ;
<i>ús</i> donner, <i>úsrý</i> , <i>iúsi</i> , <i>úsin</i> ;
<i>éry</i> brûler, <i>éryry</i> , <i>ierry</i> , <i>éryn</i> ;
<i>éssu</i> boire, <i>éssury</i> , <i>iéssuyi</i> , <i>éssuin</i> ;

éγr lire, *éγr̄iγ*, *iéγri*, *éγr̄in* ;
ésγ acheter, *ésγ̄iγ*, *iésγi*, *ésγ̄in* ;
édz laisser, *édz̄iγ*, *iédzi*, *édz̄in*.

CATÉGORIE I (*h*) : Impératif : uC^1C^2 .

Prétérit positif : uC^1C^2 . Ex. :

úhem, faire erreur.

	Singulier	Pluriel
1 ^{re} pers.	<i>úhm̄eγ</i> ,	<i>núhem</i> ;
2 ^o pers. (m.)	<i>úhmeð</i> ,	<i>úhmem</i> ;
2 ^o pers. (f.)	—	<i>úhmemθ</i> ;
3 ^o pers. (m.)	<i>iúhem</i> ,	<i>úhmen</i> ;
3 ^o pers. (f.)	<i>θúhem</i> ,	<i>úhment</i> .

Prétérit : généralement : uC^1iC^2 .

1 ^{re} pers.	<i>ūr-úhm̄eγeš</i> ,	<i>ūr-núh̄imes</i> ;
2 ^o pers. (m.)	<i>ūr-úhmeðeš</i> ,	<i>ūr-úhm̄imes</i> ;
2 ^o pers. (f.)	—	<i>ūr-úhm̄im̄teš</i> ;
3 ^o pers. (m.)	<i>ūr-iúh̄imeš</i> ,	<i>ūr-úhm̄imeš</i> ;
3 ^o pers. (f.)	<i>ūr-θúh̄imeš</i> ,	<i>ūr-úhm̄im̄teš</i> .

AORISTE.

1^{re} pers. sing. : *að-úhm̄eγ* ;
 3^o pers. m. sing. : *að-iúhem* ;
 3^o pers. m. pl. : *að-úhmen*.

PARTICIPE.

iúhmen.

Se conjuguent sur ce modèle :

ûhen être facile, *ûbber* reculer ;
ûsser être vieux, *ûddeb* éduquer ;
ûhem se tromper, *ûqqûh* réchauffer.
ûzen, peser ;

La conjugaison des verbes de cette forme est identique chez les B. Iznacèn. Ex. :

ûhem faire erreur, *ûhmêγ*, *iûhem*, *ûhmen* ;
ûrâr jouer, *ûrârêγ*, *iûrâr*, *ûrâren* ;
ûsu faire un lit, *ûsûγ*, *iûsu*, *ûsûn* ;

au Figuig. Ex. :

ûrâr jouer, *ûrârêγ*, *iûrâr*, *ûrâren* ;

chez les Zekkaïa. Ex. :

ûsu faire un lit, *ûsûγ*, *iûsu*, *ûsûn*.

CATÉGORIE II (a). Impératif C^1C^2i .

La conjugaison est régulière.

Prétérit pos. : C^1C^2i . Ex. :

êrni, ajouter.

Singulier	Pluriel
1 ^{re} pers. <i>êrnîγ</i> ,	<i>hêrni</i> ;
2 ^o pers. (m.) <i>êrnîð</i> ,	<i>êrnîm</i> ;
2 ^o pers. (f.) —	<i>êrnîmθ</i> ;
3 ^o pers. (m.) <i>iêrni</i> ,	<i>êrnîñ</i> ;
3 ^o pers. (f.) <i>θêrni</i> ,	<i>êrnînt</i> .

Prétérit nég. : C^1C^2i .

1 ^{re} pers. <i>ûr-êrnîγeš</i> ,	<i>ûr-nêrnîš</i> ;
2 ^o pers. (m.) <i>ûr-êrnîðeš</i> ,	<i>ûr-êrnîmeš</i> ;
2 ^o pers. (f.) —	<i>ûr-êrnîmθeš</i> ;
3 ^o pers. (m.) <i>ûr-iêrnîš</i> ,	<i>ûr-êrnîneš</i> ;
3 ^o pers. (f.) <i>ûr-θêrnîš</i> ,	<i>ûr-êrnînteš</i> .

AORISTE.

1^{re} p. sing. *aḍ-érnīγ* ;
 3^e p. m. s. *aḍ-iérni* ;
 3^e p. m. pl. *aḍ-érnīn*.

PARTICIPE.

irnīn.

Se conjuguent sur ce modèle :

<i>iri</i> jeter,	<i>ini</i> dire,
<i>isi</i> lever,	<i>ézzi</i> griller,
<i>érni</i> ajouter,	

Les verbes de la forme C^1C^2i (le *i* est à peine sensible) suivent, eux aussi, la conjugaison régulière (catég. II (b)).

Prétérit pos. : $C^1éC^2i$ (l'*m* et l'*n* sont redoublés). Ex. :

ézi, rouler, tordre.

	Sing.	Plur.
1 ^{re} pers.	<i>zéliēγ</i> ,	<i>nézi</i> ;
2 ^e pers. (m.)	<i>zéliēḍ</i> ,	<i>zéliēm</i> ;
2 ^e pers. (f.)	—	<i>zéliēmḍ</i> ;
3 ^e pers. (m.)	<i>iézi</i> ,	<i>zélien</i> ;
3 ^e pers. (f.)	<i>ḍézi</i> .	<i>zélient</i> .

Prét. nég. : $C^1éC^2i$.

1 ^{re} pers.	<i>ūr-zéliēγeš</i> ; ou <i>ūr-zéliēγeš</i> ,	<i>ūr-néziš</i> ;
2 ^e pers. (m.)	<i>ūr-zéliēḍeš</i> ; ou <i>ūr-zéliēḍeš</i> ,	<i>ūr-zéliēmmeš</i> ;
2 ^e pers. (f.)	—	<i>ūr-zéliēmḍeš</i> ;
3 ^e pers. (m.)	<i>ūr-iéziš</i> ;	<i>ūr-zéliēnneš</i> ;
3 ^e pers. (f.)	<i>ūr-ḍéziš</i> ;	<i>ūr-zéliēnteš</i> .

AORISTE.

- 1^{re} p. sing. *að-zéliëγ*;
 3^e p. m. sing. *að-izli*;
 3^e pers. m. pl. *að-zéliën*.

PARTICIPE.

izéliën.

Se conjuguent sur ce modèle (voir en outre cat. A) :

<i>afii</i> voler,	<i>éhsii</i> éteindre ;
<i>alii</i> monter,	<i>ésfi</i> fondre ;
<i>ânü</i> monter à cheval ;	<i>ézzü</i> taire ;
<i>ârü</i> écrire ;	<i>éfrü</i> clore.

Chez les Beni-Iznacen, au Figuig, chez les Zekkara, la conjugaison de ces verbes est également régulière. Ex. :

- Figuig : *ézzü* traire, *ézzïγ*, *izzi*, *ézzïn* ;
éfrü clore, *fériaγ*, *iefri*, *fériën* ;
 Zekkara : *érni* augmenter, *érniγ*, *ierni*, *érnin* ;
isi lever, *isiγ*, *iisi*, *isïn* ;
ésfi fondre, *sfüëγ*, *isfi*, *sfüën* ;
 B. Iznacen : *érzi* rêver, *érziγ*, *ierzi*, *érzïn*.

CATÉGORIE II (c). Impératif C^1C^2u .

La conjugaison de ces verbes est régulière.

PRÉTÉRIT.

Prétérif positif : C^1C^2u ,
 $\perp C^1C^2u$. Ex. :

éssu faire un lit.

Singulier.	Pluriel.
1 ^{re} pers. <i>ssûγ</i> ,	<i>néssu</i> ;
2 ^o pers. (m.) <i>ssûð</i> ,	<i>ssûm</i> ;
2 ^o pers. (f.) —	<i>ssûmθ</i> ;
3 ^o pers. (m.) <i>issu</i> ,	<i>ssûn</i> ;
3 ^o pers. (f.) <i>θéssu</i> ,	<i>ssûnt</i> .

Prétérit négatif : $C^1C^2û$,
 $\neg C^1C^2u$.

Singulier	Pluriel
1 ^{re} pers. $\bar{u}r$ - <i>ssûγeš</i> ,	$\bar{u}r$ - <i>néssûš</i> ;
2 ^o pers. (m.) $\bar{u}r$ - <i>ssûðeš</i> ,	$\bar{u}r$ - <i>ssûmeš</i> ;
2 ^o pers. (f.) —	$\bar{u}r$ - <i>ssûmbeš</i> ;
3 ^o pers. (m.) $\bar{u}r$ - <i>issûš</i> ,	$\bar{u}r$ - <i>ssûneš</i> ;
3 ^o pers. (f.) $\bar{u}r$ - <i>θéssûš</i> ,	$\bar{u}r$ - <i>ssûnteš</i> .

AORISTE.

að-éssûγ,
að-issu.

PARTICIPE.

issûn.

Se conjuguent sur ce modèle :

éttu oublier, *ûsu* tousser ;
ézzû planter ; *rû* pleurer.
éssu faire un lit ;

La conjugaison des verbes terminés par $\bar{u}ç$ est aussi régulière, différente cependant de la précédente (cat. II(d)).

PRÉTÉRIT.

Prét. positif : $C' C^2 \psi$,
— $C' C^2 u$.

Prétérit négatif : $C' C^2 i \psi$ ou $C' C^2 \psi$,
— $C' C^2 i u$ $C' C^2 u$, (l'*m* et l'*n* sont redoublés). Ex. :

iru réunir.

	Singulier.	Pluriel.
1 ^{re} pers.	<i>irue</i> γ,	<i>nirū</i> ;
2 ^e pers. (m.)	<i>irue</i> δ,	<i>iruem</i> ;
2 ^e pers. (f.)	—	<i>iruem</i> θ;
3 ^e pers. (m.)	<i>irū</i> ,	<i>iruen</i> ;
3 ^e pers. (f.)	<i>θirū</i> ,	<i>iruent</i> .
1 ^{re} pers.	$\bar{u}r$ - <i>iriue</i> γeš ou $\bar{u}r$ - <i>irue</i> γeš;	
2 ^e pers. (m.)	$\bar{u}r$ - <i>iriue</i> δeš ou $\bar{u}r$ - <i>irue</i> δeš;	
2 ^e pers. (f.)	—	—
3 ^e pers. (m.)	$\bar{u}r$ - <i>irū</i> s ou $\bar{u}r$ - <i>irue</i> s;	
3 ^e pers. (f.)	$\bar{u}r$ - <i>θirū</i> s ou $\bar{u}r$ - <i>θirue</i> s.	
1 ^{re} pers.	$\bar{u}r$ - <i>nirū</i> s ou $\bar{u}r$ - <i>nirue</i> s;	
2 ^e pers. (m.)	$\bar{u}r$ - <i>iriū</i> mmeš ou $\bar{u}r$ - <i>iruem</i> mmeš;	
2 ^e pers. (f.)	$\bar{u}r$ - <i>iriū</i> mθeš ou $\bar{u}r$ - <i>iruem</i> mθeš;	
3 ^e pers. (m.)	$\bar{u}r$ - <i>iriū</i> nneš ou $\bar{u}r$ - <i>iruen</i> nneš;	
3 ^e pers. (f.)	$\bar{u}r$ - <i>iriū</i> nteš ou $\bar{u}r$ - <i>iruent</i> eš.	

AORISTE.

*aδ-irue*γ, *aδ-irū*.

PARTICIPE.

iruen.

Se conjuguent sur ce modèle :

*āṛū*⁴ enfanter ; *lissū*⁴ se faner ;
*irū*⁴ réunir ; *zizū*⁴ être bleu.
*ādzū*⁴ mesurer ;

Au Figuig, chez les Beni-Iznacen, les Zekkara, la conjugaison des verbes de cette forme est aussi régulière.

Figuig : *ēzzū* planter, *ēzzūγ*, *izzū*, *ēzzūn* ;
éssu faire un lit, *éssūγ*, *issu*, *éssūn* ;
 Beni-Iznacen : *ērzū* chercher, *ērzūγ*, *irzu*, *ērzūn* ;
zū aboyer, *zūγ*, *izū*, *zūn* ;
 Zekkara : *ūsū* tousser, *ūsūγ*, *iūsū*, *ūsūn*.

CATÉGORIE II (e). Impératif : *C¹C²a*.

(La conjugaison est régulière).

Prétérit positif : *C¹C²a*. Ex. :

ézya, bêler.

	Sing.	Plur.
1 ^{re} pers.	<i>ézyaγ</i> ,	<i>nézya</i> ;
2 ^e pers. m.	<i>ézyaδ</i> ,	<i>ézyam</i> ;
2 ^e pers. f.		<i>ézyamθ</i> ;
3 ^e pers. m.	<i>izya</i> ,	<i>ézyān</i> ;
3 ^e pers. f.	<i>θézya</i> ,	<i>ézyānt</i> .

Prétérit négatif : *C¹C²a* (l'*m* et l'*n* des 2^e et 3^e p. du pl. ne sont pas redoublées) :

1 ^{re} pers.	<i>ūr-ézyāyeš</i> ,	<i>ūr-nézyaš</i> ;
2 ^e pers. m.	<i>ūr-ézyādeš</i> ,	<i>ūr-ézyāmeš</i> ;
2 ^e pers. f.		<i>ūr-ézyāmeš</i> ;
3 ^e pers. m.	<i>ūr-izyaš</i> ,	<i>ūr-ézyāneš</i> ;
3 ^e pers. f.	<i>ūr-θézyaš</i> ,	<i>ūr-ézyānteš</i> .

AORISTE.

1^{re} p. m. *að-šyaγ*;
3^e p. m. s. *að-išya*.

PARTICIPE.

išyān.

Se conjuguent sur ce modèle :

<i>émda</i> être achevé,	<i>élha</i> être occupé,
<i>ébdā</i> partager,	<i>ébnā</i> bâtir,
<i>éqya</i> être fort,	<i>érsa</i> porter des fruits,
<i>éššya</i> se plaindre,	<i>étrā</i> survenir,
<i>irzā</i> être amer,	<i>édlā</i> enduire,
<i>úrza</i> chercher,	<i>éšya</i> bêler.
<i>génfa</i> être guéri,	

Au Figuig, chez les B. Iznacen, chez les Zekkara la conjugaison diffère aux deux premières pers. du sing. (voy. *i* au lieu de *a*). Ex. :

Figuig *ébdā* partager, *ébdīγ*, *iébdā*, *bdān*;
B. Iznacen *ébnā* bâtir, *ébnīγ*, *iébnā*, *bnān*;
— *génfa* guérir, *θgénfīð*, *igenfa*, *génfān*;
Zekkara *ébdā* partager, *θébdēð*, *iébdā*, *bdān*.

CATÉGORIE III (*a*). Impératif : $\acute{e}C^1C^1\bar{a}C^2$. La consonne C^1 est redoublée à l'impératif, à toutes les personnes (*b*), au participe. En outre, si une particule de forme *c v* précède la consonne C^1 , celle-ci est redoublée.

Prétérit positif : pers. *a* : $C^1\bar{u}C^2$, rar. $\acute{e}C^1C^1\bar{u}C^2$;
— pers. *b* : $\acute{e}C^1C^1\bar{u}C^2$. Ex. :

éffāð avoir soif.

Singulier	Pluriel
1 ^{re} pers. m. <i>fûdêɣ</i> ,	<i>néffûd</i> ;
2 ^e pers. m. <i>fûdêð</i> ,	<i>fûdem</i> ;
2 ^e pers. f.	<i>fûdemθ</i> ;
3 ^e pers. m. <i>iffûd</i> ,	<i>fûden</i> ;
3 ^e pers. f. <i>θéffûd</i> ,	<i>fûdent</i> .

Prétérit négatif : pers. a) : $C^1\bar{u}C^2$;

— — b) : $\leq C^1C^1\bar{u}C^2$.

Singulier	Pluriel
1 ^{re} pers. <i>ur</i> / <i>ûdêɣes</i> ,	<i>ur-néffûdes</i> ;
2 ^e pers. m. <i>ur-fûdêðes</i> ,	<i>ur-fûdemmes</i> ;
2 ^e pers. f.	<i>ur-fûdemθes</i> ;
3 ^e pers. m. <i>ur-iffûdes</i> ,	<i>ur-fûdenmes</i> ;
3 ^e pers. f. <i>ur-θéffûdes</i> ,	<i>ur-fûdentes</i> .

AORISTE.

1 ^r pers. s.	<i>að-fâdêɣ</i> ;
3 ^e pers. m. s.	<i>að-iffûd</i> ;
3 ^e pers. m. pl.	<i>að-fâden</i> .

PARTICIPE.

iffûden.

Se conjuguent sur ce modèle :

<i>éllâz</i> avoir faim,	<i>énnâm</i> être habitué,
<i>éggâz</i> déménager,	<i>ézzâll</i> prier,
<i>éqqâr</i> être sec,	<i>éffâð</i> avoir soif.

Les verbes ayant à l'impératif une forme C^1dC^2 (Ex. : *lâl* naitre) se conjuguent de façon presque identique :

Prét. pos. : *lûlêɣ*, *itûl*, *lûlen*.

Prét. nég. : *ur-lûlêɣes*, *ur-itûles*, *ur-lûlènes*.

AORISTE.

aðlūley, að-ilūl.

PARTICIPE.

ilūlen.

Même conjugaison au Figuig, chez les Beni-Iznacen, les Zekkara. Ex. :

Figuig *lāz, llūzēy, illūz, llūzen;*
 — *gāz, gūzay, igūz, gūzen;*
 — *fād, fūdey, iffūd, fūden;*
 Beni-Iznacen *fāz, fūzēy, iffūd, fūden;*
 Zekkara *fāz, fūzēy, iffūd, fūden.*

CATÉGORIE III (b). Impératif : C¹iC².

La conjugaison est régulière; ceux de ces verbes, tels que *mīr* être versé, *sīy* tendre, qui commencent par un *s*, un *m* et sont probablement des I, des II formes de racines non usitées dans ce dialecte à l'état simple, redoublent l'*s* ou l'*m* aux personnes *b* et au participe. Précédés de particules comme *qā, lū, mi, si, dā, āim*, ils redoublent la première consonne à toutes les personnes du prétérit. Ex. : *sīf* tamiser.

PRÉTÉRIT POSITIF.

Sing.	Plur.
1 ^o pers. <i>sīfēy,</i>	<i>néssīf;</i>
2 ^o pers. m. <i>sīfēð,</i>	<i>sīfem;</i>
2 ^o pers. f.	<i>sīfemθ;</i>
3 ^o pers. m. <i>īssīf,</i>	<i>sīfen;</i>
2 ^o pers. f. <i>θéssīf,</i>	<i>sīfent.</i>

PRÉTÉRIT NÉGATIF.

1 ^{re} pers.	<i>ūr-sifēγeš,</i>	<i>ūr-néssīfeš;</i>
2 ^e pers. m.	<i>ūr-sifēdeš,</i>	<i>ūr-sifēmmeš;</i>
2 ^e pers. f.		<i>ūr-sifēmdeš;</i>
3 ^e pers. m.	<i>ūr-issīfeš,</i>	<i>ūr-sifēnneš;</i>
3 ^e pers. f.	<i>ūr-θéssīfeš,</i>	<i>ūr-sifēntes;</i>

PRÉTÉRIT PRÉCÉDÉ DE *qā*.

1 ^{re} pers.	<i>qā-ssīfēγ,</i>	<i>qā-néssīf;</i>
2 ^e pers. m.	<i>qā-ssīfēð,</i>	<i>qā-ssīfem;</i>
2 ^e pers. f.		<i>qā-ssīfemθ;</i>
3 ^e pers. m.	<i>qā-issīf,</i>	<i>qā-ssīfen;</i>
3 ^e pers. f.	<i>qā-θéssīf,</i>	<i>qā-ssīfent.</i>

AORISTE.

1 ^{re} pers. s.	<i>að-sifēγ;</i>
3 ^e pers. m. s.	<i>að-issīf.</i>

PARTICIPE.

issīfen.

Verbe avoir.

Le verbe avoir se rend, chez les Beni-Snoûs, au moyen de la particule *γer* chez, vers, que l'on fait suivre des pronoms *i, āh, em*, etc.

Il se conjugue ainsi au présent :

J'ai : $\gamma^t ri$ ou $q\bar{a}-\gamma^t ri$;
 Tu as (m.) : $\gamma^t r\bar{a}h$ ou $q\bar{a}-\gamma^t r\bar{a}h$;
 Tu as (f.) : $\gamma^t rem$ ou $q\bar{a}-\gamma^t rem$;
 Il a : $\gamma^t res$ ou $q\bar{a}-\gamma^t res$;
 Elle a —
 Nous avons : $\gamma\acute{e}rn\acute{a}\gamma$ ou $q\bar{a}-\gamma\acute{e}rn\acute{a}\gamma$;
 Vous avez (m.) : $\gamma\acute{e}r\upsilon em$ ou $q\bar{a}-\gamma\acute{e}r\upsilon em$;
 Vous avez (f.) : $\gamma\acute{e}r\upsilon ent$ ou $q\bar{a}-\gamma\acute{e}r\upsilon ent$;
 Ils ont : $\gamma\acute{e}rsen$ ou $q\bar{a}-\gamma\acute{e}rsen$;
 Elles ont : $\gamma\acute{e}rsent$ ou $q\bar{a}-\gamma\acute{e}rsent$;

J'ai une maison : $\gamma^t ri \theta\acute{a}ddar\theta$;

Il a des juments : $\gamma^t res t\acute{i}\gamma allin$.

Zekkara $\gamma^t ri$, $\gamma\acute{e}r\chi$, $\gamma\acute{e}rm$, $\gamma\acute{e}rs$, $\gamma\acute{e}rn\acute{a}\gamma$, $\gamma\acute{e}r\upsilon en$, $\gamma\acute{e}rsen$,
 $\gamma\acute{e}rsent$;

Zekkara $\gamma^t ri \acute{a}\gamma r\acute{u}m$ j'ai du pain;

B.B.Zeggou $\gamma^t ri$, $\gamma\acute{e}rk$, $\gamma\acute{e}rem$, $\gamma\acute{e}res$, $\gamma\acute{e}rn\acute{a}\gamma$, $\gamma\acute{e}r\upsilon en$, $\gamma\acute{e}rsen$,
 $\gamma\acute{e}rsent$.

L'imparfait se rend par le présent du verbe avoir précédé des 3^e personnes de l'imparfait du verbe être (v. conj. *infra*) :

J'avais *illa* $\gamma^t ri$ (ou $ll\acute{a}-\gamma^t ri$);
 -- $\theta\acute{e}lla$ —
 — $\acute{e}ll\bar{a}n$ —
 — $\acute{e}ll\bar{a}nt$ —

J'avais un mouton *illa* $\gamma^t ri \acute{i}serri$;

Zekk. $t\acute{u}\gamma^t ri \acute{a}\gamma r\acute{u}m$ j'avais du pain ($t\acute{u}\gamma$ inv.);

Tu avais une vache $\theta\acute{e}lla$ $\gamma^t r\bar{a}h \theta\acute{a}fun\acute{a}st$;

Zekk. $t\acute{u}\gamma\gamma\acute{e}r\chi \acute{i}r\acute{d}en$ tu avais du blé;

Il avait des moutons $\acute{e}ll\bar{a}n$ $\gamma^t res \acute{i}zmm\bar{a}ren$;

Elles avaient des juments $\acute{e}ll\bar{a}nt$ $\gamma\acute{e}rsent t\acute{i}m\bar{a}r\acute{i}n$;

Zekk. $t\acute{u}\gamma\gamma\acute{e}rsent t\acute{i}m\bar{a}r\acute{i}n$.

De même avec l'aoriste du verbe être, on formera le futur du verbe avoir.

Verbe être.

Chez les Beni-Snoûs, le verbe être se rend au présent en suffixant les pronoms régimes directs (suffixes), soit au mot *âqël*, soit à la particule *qā* (ou *qā*).

A la première personne on emploie *âqël* :

Je suis, *âqëlîi* ou *âqlii*;

Nous sommes, *âqëlânâγ* ou *âqlânâγ*.

On dit aussi :

Kef : *qâqlii*, je suis;

— *qâqlânâγ*, nous sommes;

Zekkara : *âqlii*, *âqai* (*elliγ*), je suis;

— *âqlânâγ*, *qânâγ* (*nëlla*), nous sommes.

A la deuxième personne, on emploie la particule *qā*; on a :

2° pers. du masc. sing. : tu es, *qâ-sekk* et *âqâ-sekk*, ou *qâs* et *âqâs* (A.L. *qâi-sekk*);

2° pers. du fém. sing. : tu es, *qâsem* et *qâi-sem*.

2° pers. du masc. plur. : vous êtes, *qâkun* et *qâkenniyem* (à Mazz. : *qâken*; à A.L. : *qâi-senniyem*);

2° pers. du fém. plur. : vous êtes, *qâkunt* et *qâkenniyent* (à A.L. *qâi-senniyent*).

Zekkara : *qâsen*, (f.) *qâsent* (*θëllam*).

A la troisième personne, on emploie à la fois *âqël* et *qā* :

il est, *qâh* ou *âqâh* et *âqëlîh* ou *âqëllîh*;

elle est, *qâit* ou *âqâit* et *âqëlît* ou *âqëllît*;

ils sont, *qāhen* et *āqēlihen* ;
elles sont *qāhent* et *āqēlihent* ;

- Zekkara : m. s., *qāθ*, *qāiθ* ; *āqēllīs* (*illa*) ;
— f. s., *qāt*, *qāit* ; *āqēllist* (?) (*θēlla*) ;
— m. p., *qāθen*, *qāiθen* ; *āqēllisen* (*éllān*)
— f. p., *qāθent*, *qāiθent* ; *āqēllisent* (*éllānt*, *éllānəθ*).

Les mots *āqlii*, *āqlih*, etc., servent à rendre les expressions : me voilà, le voilà, etc. Te voilà se dit *āh*. Ex. :

où est-il ? *māni-qāh* ; le voilà, *āqēlih*
où es-tu ? *māni-qāšekk* ; me voilà, *āqlii*.

Le pronom n'est pas toujours exprimé après les particules *māni*, *mānis*. Ex. :

où sont mes enfants ? *māni-qā ārraūinu* ;
où est ma sœur ? *māni-qā ūltma*.

Bien que les deux particules *āqēl* et *qā* s'emploient l'une pour l'autre, elles proviennent sans doute de deux racines différentes. La première n'est autre chose que le mot *āqēl* (1) vois, on dit en effet au Kef :

āqēlās māni-qāh, vois où il est ;
Fig. : *āqēl-dīs*, regarde-le ;

āqlii, *āqlānā* correspondraient ainsi exactement aux termes arabes راني, أنا.

Quant à la particule *qā*, elle est fréquemment employée chez les Beni-Snous, notamment devant un verbe à la forme d'habitude pour indiquer que l'action a lieu au moment où l'on parle. (Voir sur cette particule, *infra*.)

L'imparfait du verbe être se rend par le prétérit du verbe *ili*, être (Voir la conjugaison de ce verbe, *supra*) :

1. Cf. Zouaoua, *aglii* ; R. Basset, *Man. kab.*, p. 24.

māni-llāḏ, où étais-tu ?
ēllāγ di-ūḏrār, j'étais à la montagne ;
māni ḡēllām (A. L.), où étiez-vous ?
nēlla gúḥḥām, nous étions à la maison.

A Mazzer, l'imparfait se rend par le verbe *tūγ* qui se conjugue ainsi :

<i>tūγēr</i> , j'étais,	Zekkara, <i>tūγai</i> ;
<i>ḡtūγeḏ</i> , tu étais (m.),	— <i>tūγār</i> ;
— tu étais (f.),	— <i>tūγāsem</i> ;
<i>ittūγ</i> , il était,	— <i>tūγāḡ</i> ;
<i>ḡéttūγ</i> , elle était,	— <i>tūγāt</i> ;
<i>néttūγ</i> , nous étions,	— <i>tūγānār</i> ;
<i>ḡtūγem</i> , vous étiez (m.),	— <i>tūγāsen</i> ;
<i>ḡtūγemḡ</i> , vous étiez (f.),	— <i>tūγāsent</i> ;
<i>tūγen</i> , ils étaient,	— <i>tūγāsen</i> ;
<i>tūγent</i> , elles étaient,	— <i>tūγāsent</i> .

Il est à remarquer que dans ce verbe, les préfixes sont conservés aux deuxième personnes (le fait est fréquent à Mazzer, plus rare à Aït Larbi).

Au Kef ce verbe n'est employé que pour rendre l'expression « il y avait, il était ». Ex. :

ttūγ izzmān iemdān, il y avait autrefois.

Le futur se rend par l'aoriste du verbe *īli* conjugué avec les particules *aḏ* ou *āra* :

aḏ-īltūγ ḡāmaḥtūs, je serai malade.

VERBE ÊTRE (NÉGATIF).

Les expressions françaises : je ne suis pas, tu n'es pas, il n'est pas, etc., se rendent par le pronom sujet correspondant suivi de *māšīḏ* (ar. ماشي) :

Je ne suis pas malade, *néts mási-šamáhlūs*;

Je n'étais pas, tu n'étais pas, il n'était pas, se disent : *ūr-élláyes* (1), *ūr-élládes*, *ūr-íllas*; et au futur : je ne serai pas, tu ne seras pas, *ūr-tílyes*, *ūr-tíldes* :

Zekkara : Je ne suis pas malade, *ūr-élliy šámahlūs*;

—	Je n'ai pas été	—	<i>ūr-dítáy</i>	—
—	Tu n'as pas été	—	<i>ūr-šettáy</i>	—
—	Elle n'a pas été	—	<i>ūr-θettáy</i>	—
—	Je ne serai pas	—	<i>ūr-tíly</i>	—
—	Tu ne seras pas	—	<i>ūr-tíls</i>	—
—	Il ne sera pas	—	<i>ūr-ittíli</i>	—

VERBE AVOIR (NÉGATIF).

Le verbe avoir négatif se rend en plaçant *úllis* (*ūr-íllis*) devant les expressions *γ^rri*, *γ^rräh*, etc. Ex. :

úllis γ^rri, je n'ai pas, je n'avais pas, je n'aurai pas ;

úllis γ^rräh, tu n'as pas, tu n'avais pas, tu n'auras pas ;

Zekkara : je n'ai pas, *ūr-éγri* ou *ūr-íllis-éγri* (*ūr θílli*, *ūr-éllin*, *ūr éllint*) ; tu n'as pas, *ūr-γérχ* ; il n'a pas, *ūr-γérs*, etc.

Je n'avais pas, *ūr-táyés-éγri* ;

Tu n'avais pas, *ūr-táyés-éγérχ*, etc. ;

Je n'aurai pas, *ūr-ittíli* (*ttíli*, *tílin*, *tílint*) *γri* ;

Tu n'auras pas, *ūr-ittíli γérχ*.

On trouve aussi les tournures suivantes dues à l'influence arabe :

ūrérseš álli, il n'a pas de cervelle ;

ūrriš áγrüm, je n'ai pas de pain.

1. Cette particule *š* paraît être due à l'influence arabe. Au Figuig on prononce souvent *šáji*, chez les Beni-Iznacen *šrá* (Z. kra).

Manière de rendre divers temps du français.

Imparfait (1). Pour rendre l'imparfait du français, les Beni-Snoûs ajoutent, à l'imparfait du verbe *être*, le verbe conjugué à la *forme d'habitude*.

Le verbe *être* (*llāγ, llāð*) peut devenir simplement *là* ou *lla* à toutes les personnes. Ex. :

manger, *étš*; hab. *tétt*;

je mangeais, *llāγ téttèγ* ou *lā-téttèγ*;

il mangeait, *illa ttet* ou *lā-ttet*;

ils mangeaient, *llān tétten* ou *lā-tétten*.

Lorsque j'entrai chez lui, il dormait, *si-ūðfaγ γrés, llā iðéffés*.

Quand je le trouvai, il mourait, *si-ūfāb, illā itmétta*.

Plus-que-parfait (2). Le plus-que-parfait se rend par l'imparfait du verbe *être*, suivi du verbe conjugué au *prétérit*. Ce dernier verbe est parfois suivi de l'expression *iā*, à toutes les personnes. Ex. :

manger, *étš*;

J'avais mangé, *llāγ tštγ* (ou *lla, lā*) et *llāγ tštγ-iā*.

Il avait mangé, *illā tštu* — et *illā tštu-iā*;

Ils avaient mangé, *llān tštn* — et *llān tštn iā*.

Lorsque tu entras près de moi, j'avais mangé, *si-ūðfəð bī llā tštγ-iā*.

Quand je le trouvai, il était mort, *si-ūfāb, illā tmmūð*.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 32.

2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 32.

Futur et futur antérieur (1). Dans les phrases, telles que les suivantes, où un futur est suivi d'un second futur ou d'un futur antérieur, on rend :

1° Ce second futur par l'*aoriste* (avec particule *ad*) de ce verbe précédé de la particule *qā* (*qāi*). Ex. : Quand tu arriveras près de lui, il fuira, *sā-γers āūdeð qāi ad-trūel*.

2° Le futur antérieur par le *prétérit* du verbe conjugué, précédé de l'*aoriste* (part. *ad*) du verbe *être*, précédé lui-même de la particule *qā* (*qāi*). Ex. : Quand tu arriveras à sa maison, il aura fui, *sā-γers āūdeð qāi ad-ill trūel*.

Un futur négatif se rendra par la forme d'habitude. Ex. : Lorsque tu iras à lui, il ne fuira pas, *sā-γers rōhēð ūr-itruḡ-guāles*.

Si le futur antérieur est accompagné de la négation, il se rend par le verbe *être* suivi du verbe conjugué au *prétérit négatif*. Ex. : Quand tu seras arrivé à sa maison, il n'aura pas fui, *sā ad-ūzdeð γer-ūhhamēnes ad-ill ūr-trūiles*.

Conditionnel (2). Le conditionnel du français (ou le présent, où l'imparfait, ou le plus-que-parfait précédés de *si*) se rend, selon le cas, par un présent, un passé ou un futur. — *Si* se rend par *milla* ou *lūkān*. Ex. :

Si en ce moment, j'avais de l'argent, j'achèterais un cheval (présent), *ūlqu milla-γri θimuzūnīn qāi as-éγ iīs*.

Si tu me frappais aujourd'hui, je te frapperais (présent), *lūkān ad-īia ūdeð assu qāi as-ūθēγ*.

Si tu ne me donnes pas de suite de l'argent, je ne te laisserai pas sortir (présent), *milla ud-īia-tstlēdeð timuzūnīn qā ūstedšā-γes ad-éff-γēð*.

Si hier j'avais eu de l'argent, j'aurais acheté une vache,

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 32.

2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 32.

(passé) *idënnād lūkān ëllān-əγri θimuzūnīn, lūkān sγty θāfu-nāst.*

Si hier tu m'avais frappé, je t'aurais frappé, *idënnād milla ūθedii aš-ūθēγ.*

Si hier tu ne m'avais pas salué, je ne t'aurais pas donné d'argent, *idënnād milla ūhi sellemēdeš qā-ūđih tsūtšeyeš sγāleš.*

Demain si j'avais de l'argent, j'achèterais un mulet (futur), *āitsa, milla aγrūlin timuzūnīn ašγdy āserdun.*

Si demain tu me frappais, je te frapperais, *āitsa, milla āđ-ia ūθēđ qāi aš-ūθēγ.*

Si demain tu ne me prêtais pas d'argent, je ne pourrais acheter un mouton, *āitsa, milla āđ-ia tērtledeš timuzūnīn, qā ūttqđāyeš āsγéγ išerri.*

Participes.

Le verbe qui suit certains pronoms interrogatifs ou relatifs se met au participe indéclinable.

Chez les Beni-Snoûs, il se forme des temps suivants :

1° *Du prétérit positif* : il est entré, *īđdef*; part., *īđdfën.*

Ex. :

qui est entré, *māgēs īđdfën*;

Zekk., qui est sorti, *māimēs ū-īffγën.*

2° *Du prétérit négatif* : il n'est pas sorti, *ūr-īffīγeš*; part. *ūr-īffīγēneš.* Ex. :

qui n'est pas sorti, *māges ūr-īffīγēneš.*

3° *De l'aoriste avec particule (ađ, ara)* : ils parleront, *ađ-siūlen*; participe, *āisiūlen.* Ex. :

Ce sont ces gens qui parleront, *mīddeniu lli āissiūlen.*

4° D'une forme d'habitude emp. seule : *tsáθ*, part. *itsáθèn*.

Ex. :

C'est cet homme qui toujours me frappe, *árgázūdi lli ðiá*
itsáθèn dtma;

ou précédée de *qā* : il court, *qā-ittázzel*; part., *qā-ittázzlèn*.

Ex. :

Vois cet enfant en train de courir, *zér arbáien qā-ittázzlèn*;

ou précédé de *ūr* : il ne donnera pas, *ūr-itsūsés*; part., *ūr-itsūsènes*. Ex. :

Qui ne me donnera pas de pain, *mágēs ūðii itsūsènes*
áγrúm.

Pour chacun de ces termes, le participe se forme en ajoutant *en* à la trois. pers. du m. singulier.

Si le verbe est terminé par *a*, par *u* ou par *i*, on ajoute simplement *n* :

qui donc pleure? *mágēs qā-ittrūn*;

qui a soulevé ce tronc? *mágēs iisín ðiðérðiu*;

qui t'a dit cela? *mágēs idih inðn úú*.

Si au prétérit, un verbe irrégulier est terminé par *u*, cet *u* fait place au participe à la terminaison *in* :

C'est toi qui l'as tué, *šékk éllih inγin*;

Zekk., *ðšékk aθ iénγin*.

On emploie aussi le participe pour rendre un infinitif venant à la suite de verbes tels que : savoir, pouvoir, vouloir, craindre. Ex. :

Je n'ai pu soulever cet enfant, *úr qèddéγes aidgèssin arbá*
iu (ou *ad-istγ*);

Zekk., *úr zemrèr̄ ägiessîn ähdedü.*

Il craint de mourir, *qā-iggûd ätméttān;*

Zekk., *itúqq^{ue}ed ägettméttān.*

Il sait parler, *issén ätssayālén (ad-isiyel);*

Zekk., Il ne sait pas parler, *ūr-issîn ägéssayālen.*

Zekk., Je ne crains pas de mourir, *ūr-túqq^{ue}ed̄er̄ äget-
méttān.*

REMARQUE. — Dans les dialectes qui ont, pour le futur négatif, une forme d'habitude spéciale, on suffixe également *n* à cette forme pour avoir le participe :

Zekk., C'est lui qui ne voudra pas, *netta āūr-ıqqisèn (ébs
H qds, fut. nég. qis).*

Interrogation.

Il n'y a pas dans le dialecte de forme interrogative. Le ton de la phrase indique seul cette nuance. Le ton de la dernière syllabe est fortement surélevé (notamment chez les femmes).

On trouve cependant des tournures calquées sur celles de l'arabe :

As-tu? *illās ɣrâh.*

Auras-tu? *âz-ıllās ɣrâh.*

Y a-t-il? *ıllās.*

Y a-t-il des enfants dans ta maison? *ıllās uɣrbá gubhā-
männâh.*

Y a-t-il du pain chez lui? *ıllās ɣrés ɣéɣrüm.*

REMARQUE. — Les mots *arba* et *aɣrüm* sont au génitif, étant en annexion avec *s̄*

Des gens sont-ils passés ou non? *ıemđenes tɣási nâɣ-ārâh.*

Verbes d'état.

Les verbes marquant les couleurs, les qualités, les défauts, se conjuguent comme les autres verbes (sans forme commune pour le pluriel) (1). Ex. :

	<i>émlel</i> ,	être blanc;	<i>izái</i> ,	être lourd;
1 ^{re} pers.	<i>mélleḡ</i>	—	<i>izáïḡ</i>	—
2 ^e pers.	<i>mélleð</i>	—	<i>izáïeð</i>	—
3 ^e pers. m. s.	<i>iémlel</i>	—	<i>iizáï</i>	—
3 ^e pers. f. s.	<i>θémlel</i>	—	<i>θizáï</i>	—
1 ^{er} pers. pl.	<i>némlel</i>	—	<i>nizáï</i>	—
2 ^e pers. m. p.	<i>méllem</i>	—	<i>izáïem</i>	—
2 ^e pers. f. p.	<i>méllemθ</i>	—	<i>izáïemθ</i>	—
3 ^e pers. m. p.	<i>méllen</i>	—	<i>izáïen</i>	--
3 ^e pers. f. p.	<i>méllent</i>	—	<i>izáïent</i>	—

Zekkara : être noir, *berχ*; *bérχnèr*, *θbérχneð*, *ibberšen*, *bérχnen*, *berχnent*.

Aoriste avec part. : *að-mélleḡ*, *að-izáïḡ*;

— — *að-iémlel*, *að-iizáï*.

Prét. négatif : *ūr-iémliles*, *ur-iizáïes*.

Certains, parmi ces verbes, ont une forme impérative curieuse. Ex. :

<i>izəð</i> être doux,	<i>úfsūs</i> être léger,
<i>iriu</i> être large,	<i>iyła</i> être cher.

Quelquefois cette forme est double; à côté de *izá*, être doux, on trouve *izáï*; à côté de *irza*, être amer, on trouve *irzaï* et l'on dit :

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, pp. 34 et suiv.; *Études*, pp. 136-137.

izāγ et *izāieγ*, j'ai été doux ;
īrza et *īrzāi*, il a été amer ;
γlān et *γlajen*, ils ont été chers.

L'impératif *úfsūs* donne au prétérit :

1^{re} p. s. *úfsūsèγ* et *fsúsèγ*, j'ai été léger ;
 3^e p. p. *úfsūsen* et *fsūsen*, ils ont été légers.

Exemples de ces verbes marquant des couleurs :

<i>émlel</i> être blanc,	<i>ūrèγ</i> être jaune,
<i>béršen</i> être noir,	<i>zizu</i> être bleu ;
<i>ézyèγ</i> être rouge,	

des manières d'être :

<i>émγer</i> être grand,	<i>quǎdèð</i> être court,
<i>émze</i> — petit,	<i>ðérγel</i> — aveugle,
<i>izèð</i> — doux,	<i>ússer</i> — vieux,
<i>izā</i> — lourd,	<i>dérder</i> — sourd,
<i>irza</i> — amer,	<i>ézhèf</i> — estropié,
<i>zérèð</i> — long,	<i>ébkès</i> — muet.

Particules accompagnant un verbe.

1^o *Particule ad*. Cette particule précède l'aoriste auquel elle donne le sens du futur. Ex. :

āitsá ad-ázdeγ, demain, je viendrai ;
 Zekk., *āitsá adróhèγ*, demain, je partirai.

On trouve aussi l'aoriste avec *ad* après les verbes exprimant un ordre, un souhait, un désir, pour rendre le subjonctif du français (où l'infinitif en tenant lieu) :

ūr-qāseγeš ađ-dəfed-ēγri, je ne veux pas que tu entres chez moi;

inās ađ-iffēγ, dis-lui de sortir;

ađ-ih-iūs rēbbi lmūt, Dieu te donne la mort !

On trouve également la particule *ađ* devant un verbe au participe (pour rendre un futur) :

māges ađiāzden, qui donc viendra ?

Zekk., *māimes γideγrā-īāsen*, qui donc viendra ?

Le *ð* de la particule *ađ* s'assimile toujours à l'*n* de la prem. pers. du plur. (Cf. Phonétique, l'*n*.)

Dans ce dialecte le *ð* peut s'assimiler :

au *d* (phonét. le *d*) au *z* (phon. le *z*);

au *t* (phon. le *t*) au *ʃ* (ph. le *ʃ*);

au *d'* (phon. le *d'*) au *f* (ph. le *f*).

Le *ð* s'assimile toujours au *θ* de la 3^e p. f. s. (ph. *p*); *ađ* peut aussi devenir *d* (1). (Cf. Phonétique.)

Quand un pronom doit suivre *ađ* le *ð* ne tombe jamais :

ađ-ih-ināγ, je te dirai;

ađ-ināγ izer, il nous verra.

Peut-être le *ð* de *ađ* pourrait-il être rapproché du *ð* de support qui accompagne les pronoms placés avant un verbe négatif :

ūd-ih iγideš, il ne t'a pas apporté (à toi);

ūdīā itšāðeš, il ne me frappe pas;

ūd-ināγ izrūs, il ne nous a pas vus.

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 120 : « dans plusieurs dialectes le *d* ou le *d'* sont tombés ».

Particule ara. — Elle est peu usitée, et dans les rares cas où elle s'emploie, elle est souvent remplacée par *að* ; ainsi on dit :

lúkān ázellīð árat iersél, si le sultan l'épouse ;

et aussi :

lúkān ázellīð ádat iersél ;
māmes arās-eggèr, que lui ferai-je ?

et

māmes að-ís-eggèr (et *að-ás-eggèr*) ;
arāyen inaγ, je vous dirai, et *að-īyen inaγ*.

Particule qa. Cette particule s'emploie devant un verbe généralement à la forme d'habitude, pour indiquer que l'action a lieu au moment où l'on parle. Ex. :

qā-qāreγ, je lis, je suis en train de lire ;
qā-ittāri, il écrit, il est en train d'écrire ;
 Zekk., *qā-itéttīð*, il le mange ;
qā-iséssit, il la boit.

On la trouve aussi devant un verbe au prétérit pour rendre notre passé indéfini :

Je te l'ai (déjà) donné, *qā-úsīγāht* ; en tlemc. راني اعطيت لك
 Il l'a (déjà) vue, *qā-tzrēt* ; en tlemc. راه شابه
 Zekk., *qā-újéð*, je l'ai (déjà) emmené ;

ou bien devant un pronom personnel pour rendre le verbe être (cf. Verbe être) :

milla úlīð dénīj uūdrār qā-sékk dārgāz, si tu montes sur la montagne, tu es un homme.

FORMES

Forme en s (1^{re} forme).

Chez les Beni-Snouts, comme dans les autres dialectes, la première forme s'obtient en préfixant un *s* à la racine (1).

Elle exprime généralement la *causativité*. Ex. :

sâû, boire; I. *sessu*, faire boire;
éiūr, marcher; I. *siūr*, faire marcher;
étš, manger; I. *sétš*, faire manger;

parfois aussi la *transitivité*. Ex. :

énz, être vendu; I. *zénz*, vendu;
éry, être brûlé; I. *séry*, brûler;
 B. Izn., *érs*, être posé; I. *sérs*, poser;
 — *ézyel*, être chaud; I. *sezyel*, chauffer;
 — *éni*, être monté; I. *séni*, monter;
 Zekkara, *ékker*, se lever; I. *sékker*, faire lever;
 — *étš*, manger; I. *sétš*, faire manger;
 — *éry*, être allumé; I. *séry*, allumer;
 — *éssâu*, boire; I. *séssâu*, faire boire;
 B. B. Zegg., *éryeθ*, être dépiqué; I. *séryeθ*, dépiquer.

L'*s* factitif peut devenir *z* au contact d'un *d*. Ex. :

dûkel, accompagner; I. *zdûkel*, faire accompagner;

ou au contact d'un *ð* qui devient alors *d*. Ex. :

1. R. Basset, *Études*, p. 137; *Man. kab.*, p. 38; *Zen. de l'Ouars.*, p. 45; *Le dial. des B. Men.*, p. 26; H. Stumme, *Handb. des Sch.*, p. 69; A. de C. Motylinski, *Le dial. de R'dam.*, p. 33. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 26.

édyel, retourner ; I. *zdúl*, faire retourner ;

ou au voisinage d'un z. Ex. :

énz, être vendu ; I. *zénz*, vendre ;

Zekk., *énz* ; I. *zénz* (mais on trouve *édyel*, revenir ; I. *sdúl*, faire revevenir).

L's peut devenir *š* au contact d'un *š*. Ex. :

ékkāl, passer la journée ;

I. *séššel*, faire passer la journée ;

énsef, être plumé ;

I. *sénsef*, plumer.

L's peut aussi devenir *š* au voisinage ou au contact d'une emphatique. Ex. :

izēd, être doux ; I. *sižēd*, adoucir ;

éttēs, dormir ; I. *šûdēs*, endormir ;

éttēf, saisir ; I. *šûdēf*, faire prendre ;

dhēs, rire ; I. *šdhēs*, faire rire ;

ésmēd, être froid ; I. *šésmēd*, refroidir ;

Zekk. *éttēs* ; I. *šûdēs* ;

B.Izn. *éttēd*, téter ; I. *šûdēd*, allaiter.

Les voyelles de la racine peuvent être modifiées ; dans les verbes de forme $eC^1C^1eC^2$ (ex. *éffēγ* sortir) (1) l'e initial devient *ú* (*ú*) ; I. $súC^1C^2eC^2$ ou $súC^1eC^2$. Ex. :

éttēd, téter ; I. *šûdēd*, allaiter.

éggγēd, avoir peur ; I. *súggγēd* (2), effrayer.

éffēγ, sortir ; I. *súfēγ*, faire sortir, extraire.

1. Mais non ceux de la forme $aC^1Ce^1C^2$. Ex. : *dzzel*, courrir ; I. *sázzel*, faire courir (Z. *ázzel*, I. *zízzel*).

2. On dit aussi : *séggγēd* et *stggγēd*.

éttēs, dormir; I. *šûdēs*, endormir.

étter, demander; I. *sûther*, demander, faire demander.

éttēf, saisir; I. *sûdēf*, faire prendre.

Figuig, *éffēr*; I. *sûfēr*.

Zekk., *éttēs*, I. *šûdēs*; *éqquēd*, avoir peur; I. *súqquēd*, faire peur; *éffēr*, I. *sûfār*.

B.Izn., *éttēd*, I. *šûdēd*.

Dans les verbes de forme *dC¹C²* l'*a* initial devient *i* à la 1^{re} forme. Ex. :

drû, enfanter; I. *sirû*, accoucher.

âdef, entrer; I. *sîdef*, introduire.

âfi, voler; I. *sîfi*, faire voler.

dlî, monter; I. *stlî*, faire monter.

âhel, être fatigué; I. *sîhel*, fatiguer.

âyuēd, apporter; I. *styuēd*, faire venir.

dmî, monter à cheval; I. *sîmî*, faire monter à cheval.

B.Izn. *âdef*, entrer; I. *sîdef*, introduire.

— *âli*, monter; I. *sîli*, faire monter.

Zekk. *âdef*, entrer; I. *sîdef*, introduire.

— *âli*, monter; I. *stli*, faire monter.

— *âhel*, être fatigué; I. *sîhel*, fatiguer.

— *ên*, être monté; I. *sên*, monter.

— *ârû*, enfanter; I. *sîrû*, accoucher.

Figuig (1) *éttš*, manger; I. *sîttš*, faire manger.

— *âdef*, entrer; I. *sîdef*, faire entrer.

Les voyelles peuvent être modifiées à l'intérieur même de la racine. Ex. :

qâr, être sec; I. *sér*, dessécher.

1. Cf. R. Basset, *Dial. de Fig.*, p. 24.

La première consonne de la racine est parfois redoublée à la 1^{re} forme. Ex. :

sâu, boire ; I. *séssâu*, faire boire.

Dans certains cas, la première consonne de la racine se modifie en passant à la 1^{re} forme. Ex. :

q devient γ

qîm, rester ; I. *sîm*, faire rester.

qâr, être sec ; I. *sîr*, dessécher.

A une consonne redoublée dans la racine, peut correspondre à la 1^{re} forme une seule consonne, précédée alors d'une voyelle longue :

t devient *q*

éttéd, téter ; I. *sûdéd*, allaiter.

éttéf, saisir ; I. *sûdêf*, faire prendre.

t devient θ

étter, demander ; I. *sîther*, faire demander.

k devient *s*

ékkâl, passer la journée ; I. *séssel*, faire passer la journée.

Zekk. *éqqâr*, être sec ; I. *sîr*.

— *qînem*, rester ; I. *sîm*.

Certains verbes usités dans le dialecte à la 1^{re} forme ne le sont pas à l'état simple. Ex. :

sénker, se lever pour manger pendant les nuits du mois de Ramadhan. (Cf. R. Basset, *Loqmân*, p. 325.)

skitsû, livrer aux vers.

Conjugaison d'un verbe à la 1^{re} forme.

Prétérit. Sa conjugaison est toujours régulière.

Quand le verbe à la forme factitive est de forme *svc* (ex. : *sif* tamiser, *s̄r̄* tendre) l'*s* est redoublée aux personnes *b*. (Voir *suprà*, p. 127.) Ex. :

issif, il tamise ;
néss̄r̄, nous tendons ;

de même à l'aoriste et au participe :

að-issif, *issifen*.

Au prêt. nég. l'*m* et l'*n* des 2° et 3° p. du m. pl. sont redoublées :

ūr sif̄emmeš, vous n'avez pas tamisé ;
ūr sif̄ennes, ils n'ont pas tamisé.

Aoriste. — Contrairement au zouaoua (1), l'*a* primitif des verbes tels que *sili*, *s̄def*, etc. (de *dli*, *d̄def*, etc.) ne reparait pas à l'aoriste. Ex. :

dr̄ū, enfanter ; I. *s̄r̄ū* ;
pr. *s̄r̄ū̄̄r̄*, aor. *að-s̄r̄ū̄̄r̄* ;
pr. *is̄r̄ū*, aor. *að-is̄r̄ū*.

Principaux verbes usités à la 1^{re} forme.

<i>érs</i> , être posé ;	I. <i>sérs</i> , poser.
<i>étš</i> , manger ;	I. <i>sétš</i> , faire manger.
<i>éns</i> , passer la nuit ;	I. <i>séns</i> , faire passer la nuit.
<i>é̄r̄</i> , être brûlé ;	I. <i>sé̄r̄</i> , brûler.
<i>ékk</i> , être trouble ;	I. <i>sékk</i> , troubler.
<i>ús̄ser</i> , être vieux ;	I. <i>sús̄ser</i> , vieillir.

1. Cf. R. Basset, *Man. kabyle*, p. 39.

<i>úff</i> , être gravé;	I. <i>súff</i> , gaver.
<i>úf</i> , être mouillé;	I. <i>súf</i> , mouiller.
<i>úhem</i> , se tromper;	I. <i>súhem</i> , tromper.
<i>úhen</i> , être facile;	I. <i>suhen</i> , faciliter.
<i>áγ</i> , prendre;	I. <i>sáγ</i> , acheter.
<i>íř</i> , être tamisé;	I. <i>síř</i> , tamiser.
<i>fâđ</i> , avoir soif;	I. <i>sfâđ</i> , altérer.
<i>lâz</i> , avoir faim;	I. <i>slâz</i> , affamer.
<i>éřyel</i> , fuir;	I. <i>séřyel</i> , faire fuir.
<i>ékker</i> , se lever;	I. <i>sékker</i> , faire lever.
<i>éřres</i> , égorger;	I. <i>séřres</i> , couper.
<i>émlel</i> , être blanc;	I. <i>sémlel</i> , blanchir.
<i>ézdêγ</i> , habiter;	I. <i>sezdêγ</i> , faire habiter.
<i>énnèđ</i> , être roulé;	I. <i>sénnèđ</i> , rouler.
<i>émγer</i> , être grand;	I. <i>sémγer</i> , agrandir.
<i>éřni</i> , ajouter;	I. <i>séřni</i> , faire ajouter.
<i>émze</i> , être petit;	I. <i>sémze</i> , rapetisser.
<i>észya</i> , traverser;	I. <i>sészya</i> , faire traverser.
<i>éřsed</i> , être puant;	I. <i>séřsed</i> , rendre puant.
<i>éřyel</i> , être chaud;	I. <i>séřyel</i> , chauffer.
<i>éřsi</i> , être éteint;	I. <i>séřsi</i> , éteindre.
<i>éřsel</i> , épouser;	I. <i>séřsel</i> , faire épouser.
<i>éřni</i> , être monté;	I. <i>séřni</i> , faire monter, enfiler.
<i>éřles</i> , être malade;	I. <i>séřles</i> , rendre malade.
<i>émnda</i> , être achevé;	I. <i>sémnda</i> , achever.
<i>ésfi</i> , être fondu;	I. <i>sésfi</i> , faire fondre.
<i>éřmèđ</i> , être froid;	I. <i>séřmèđ</i> , refroidir.
<i>éřser</i> , être gâté;	I. <i>séřser</i> , gâter.
<i>béđđ</i> , être debout;	I. <i>sbéđđ</i> , faire tenir debout.
<i>iúr</i> , marcher;	I. <i>siúr</i> , faire marcher.
<i>háf</i> , tomber;	I. <i>sháf</i> , faire tomber.

<i>rû</i> , pleurer;	I. <i>srû</i> , faire pleurer.
<i>nâm</i> , être habitué;	I. <i>snâm</i> , habituer.
<i>béršen</i> , être noir;	I. <i>sbéršen</i> , noircir.
<i>dhès</i> , rire;	I. <i>sdhès</i> , faire rire.
<i>úsā</i> ع, être large;	I. <i>súsā</i> ع, élargir.
<i>mîr</i> , être versé;	I. <i>smîr</i> , verser.
<i>dúlla</i> , descendre;	I. <i>zdúlla</i> , faire descendre.
<i>líssu</i> , être fané;	I. <i>slíssu</i> , faner.
<i>kúttêf</i> , être pincé;	I. <i>skúttêf</i> , pincer.
<i>kúmmeš</i> , être ridé;	I. <i>skúmmeš</i> , rider.
<i>kitšu</i> (?),	I. <i>skitšu</i> , livrer aux vers.
<i>éttêd</i> , têter;	I. <i>súttêd</i> , allaiter.
<i>éggúeð</i> , avoir peur;	I. <i>súggúeð</i> , effrayer.
<i>éffêr</i> , sortir;	I. <i>súffêr</i> , expulser.
<i>éttès</i> , dormir;	I. <i>súttès</i> , endormir.
<i>étter</i> , demander;	I. <i>sútter</i> , faire demander.
<i>éttêf</i> , saisir;	I. <i>súttêf</i> , faire saisir.
<i>ârû</i> , enfanter;	I. <i>strû</i> , accoucher.
<i>ádef</i> , entrer;	I. <i>stdef</i> , introduire.
<i>áfî</i> , voler;	I. <i>stfî</i> , faire voler.
<i>álî</i> , monter;	I. <i>sílî</i> , faire monter.
<i>áhel</i> , être fatigué;	I. <i>sthel</i> , fatiguer.
<i>áveð</i> , apporter;	I. <i>stveð</i> , faire venir.
<i>ánî</i> , monter à cheval;	I. <i>sinî</i> , faire monter.
<i>izâi</i> , être lourd;	I. <i>sizâi</i> , alourdir.

Forme en *m* (2^e forme).

La deuxième forme s'obtient, ainsi que dans divers dialectes, en préfixant un *m* à la racine (1).

1. Cf. René Basset, *Études*, pp. 140-141; *Man. kab.*, pp. 39 et 40. C'est l'*m* forme de M. H. Stumme, *Handb. des Sch.*, p. 70.

Elle lui donne une signification réfléchie. Ex. :

éřz, être brisé; II. *méřz*, se briser;
iru, être rassemblé; II. *míru*, se rassembler;

ou bien le sens de la réciprocité. Ex. :

énγ, tuer; II. *ménγ*, s'entre-tuer;
dúkel, accompagner; II. *mdúkel*, aller de compagnie;
lâga, rencontrer; II, *mlâga*, se rencontrer;

Figuig, *mlak'a* (R.B.)(1);

— *mdúkel*;

B.Iznacen, *méřzeg*, être amer;

— *ménγ*, se disputer;

Zekkara, *mlâga*, se rencontrer;

— *mdúkel*, aller de compagnie;

— *ménγ*, se disputer;

— *mírrau*, se réunir;

— *méřz*, briser.

ou encore celui du passif. Ex. :

zér, voir; II. *mzèř*, être vu;

Les expressions françaises : être mangeable, être vendable, etc., se rendent par cette forme en *m*. Ex. :

énz, être vendu; II. *ménz*, se vendre, être vendable;

étš, être mangé; II. *métš*, être mangé, être mangeable;

Zekk., *ménz*, se vendre.

Principaux verbes usités à la 2^e forme.

énγ, tuer;

II. *ménγ*, s'insulter.

1. Cf. René Basset, *Figuig*, p. 25.

<i>dûkel</i> , accompagner ;	II. <i>mdûkel</i> , se tenir compagnie, aller de compagnie.
<i>érs</i> , être posé ;	II. <i>mérs</i> , être posé, être vide.
<i>îru</i> , être rassemblé ;	II. <i>mîru</i> , se rassembler.
<i>éřz</i> , briser ;	II. <i>méřz</i> , être brisé, cassant.
<i>énz</i> , être vendu ;	II. <i>ménz</i> , être vendable.
<i>ézđ</i> , moudre ;	II. <i>mézđ</i> , susceptible d'être moulu.
<i>lâğa</i> , rencontrer ;	II. <i>mlâğa</i> , se rencontrer.
<i>éhzer</i> , regarder ;	II. <i>mĥâzer</i> , se regarder l'un l'autre.
<i>qâbel</i> , placer en face ;	II. <i>mġâbel</i> , se présenter l'un devant l'autre.
<i>étš</i> , manger ;	II. <i>métš</i> , être mangé.

La forme en *m* peut se combiner avec la forme en *s*.

Ex. :

stÿel, parler ; II-I = *msđÿel*, se parler l'un l'autre ;

senγ? II-I. *msénγ*, s'entre-tuer ;

Zekkara, *msáÿeθ*, se donner des coups réciproquement ;

B.Iznacen, *msúθ*, se frapper l'un l'autre.

Forme en *n* (1) (2^e forme *bis*).

La forme en *n* s'obtient en préfixant *n* à la racine. Cet *n* est généralement suivi du son *ú*. Ex. :

éřzem, lâcher ; II. *nûřzêm*, être lâché ;

éřθel, ouvrir ; II. *núřθel*, être ouvert.

Cet *n* donne au verbe le sens du passif ; mais le verbe est précédé du verbe *être*. Ex. :

1. Cf. H. Stumme, *Handb. des Sch.*, p. 70.

la porte a été ouverte, $\theta\acute{a}\nu\psi\acute{u}\tilde{r}\theta$ $\theta\acute{e}ll\acute{a}$ $\theta n\acute{u}f\theta\acute{e}l$;
 le chien a été lâché, $\acute{a}i\acute{d}i$ $i\acute{l}l\acute{a}$ $i\hat{n}\tilde{u}\tilde{r}\tilde{z}\acute{e}m$;

et aussi le sens réfléchi :

la porte s'ouvre (seule), $\theta\acute{a}\nu\psi\acute{u}\tilde{r}\theta$ $q\acute{a}$ - $\theta n\acute{u}f\theta\acute{e}l$;
 le chien se détache (seul), $\acute{a}i\acute{d}i$ $q\acute{a}$ - $i\hat{n}\tilde{u}\tilde{r}\tilde{z}\acute{e}m$.

Forme en *t*, *tva* (3^e forme).

On trouve, chez les Beni Snoûs, la forme passive qui s'obtient en préfixant un *t* à la racine (1). Ex. :

$\acute{e}t\acute{s}$, manger;
 $t\acute{e}t\acute{s}$, être mangé;
 Zekkara, $\acute{u}\psi\theta$, frapper;
 — $i\tilde{t}\tilde{u}\theta$, il a été frappé;

mais plus fréquemment on préfixe *tvá*, *tvâ* (2). Ex. :

$\acute{i}r\acute{i}$, jeter;	III. $t\acute{v}\acute{a}i\acute{r}i$, être jeté.
$\acute{i}r\acute{u}$, rassembler;	III. $t\acute{v}\acute{a}i\acute{r}u$, être rassemblé.
$\acute{e}f\acute{r}\acute{i}$, clore;	III. $t\acute{v}\acute{a}f\acute{r}i$, être clos.
$\acute{e}t\acute{t}\acute{e}f$, saisir;	III. $t\acute{v}\acute{a}t\acute{t}\acute{e}f$, être saisi.
$\acute{a}r\acute{i}$, écrire;	III. $t\acute{v}\acute{a}r\acute{i}$, être écrit.
$\acute{e}r\acute{z}e\acute{m}$, lâcher;	III. $t\acute{v}\acute{a}r\acute{z}e\acute{m}$, être lâché.
$\acute{e}q\acute{q}\acute{e}n$, attacher;	III. $t\acute{v}\acute{a}q\acute{q}\acute{e}n$, être attaché.
$\acute{a}\psi\theta$, frapper;	III. $t\acute{v}\acute{a}\psi\theta$, être frappé.
$b\acute{e}d\acute{d}$, être debout;	III. $t\acute{v}\acute{a}b\acute{e}d\acute{d}$, être debout.
$\acute{e}z\acute{z}i$, traire;	III. $t\acute{v}\acute{a}z\acute{z}i$, être traité;
$\acute{e}g\acute{r}e\acute{s}$, égorger;	III. $t\acute{v}\acute{a}g\acute{r}e\acute{s}$, être éborgné.

1. Cf. Stumme, *Hand. Taz.*, p. 71, § 116.

2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 40, § 41; *Études*, p. 141; *Zen. de l'Ouars.*, pp. 45-46; *Dial. des B. Men.*, p. 10; *Dial. du Rif*, p. 93. — A. de Motylinski, *Le dial. de R'ed.*, p. 33. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 27.

Le passif au Figuig se rend aussi par *tsya*. Ex. :

itsyáttêf, il a été saisi.

itsyáqqèn, il a été attaché.

itsyáser, il a été volé.

Zekkara, *éfrü*, être clos, clore; III. *tyáfri*, être clos.

éttêf, être pris, prendre; III. *tyáttêf*, être pris.

ézzem, être lâché, lâcher; III. *tyarzem*, être lâché.

éqqèn, attacher, être attaché; III. *tyáqqèn*, être attaché.

B. Iznacen, *tyáttêf*, être saisi.

tyáqqèn, être attaché.

tyáfrü, être clos.

Dans les racines de forme $\acute{e}C^1C^2$, l'*é* est rejeté à l'intérieur de la racine. Ex. :

énγ, tuer; III. *tyánnêγ*, être tué;

érz, briser; III. *tyárrêz*, être brisé;

ou bien on observe un *a* (bref). Ex. :

étš, manger; III. *tyátsš*, être mangé;

érz, briser; III. *tyárrz*, être brisé;

Zekkara, *tyátsš*, être mangé; *tyárrz*, être brisé;

ayrúm ityátsša, le pain est mangé;

lkâs ityárrz, le verre est brisé.

Cette forme peut se combiner avec la forme en *s*; cette III-I forme a le sens passif. Ex. :

I. *sihel*, fatiguer; III-I. *tyásihel*, être fatigué.

I. *sérs*, poser; III-I. *tyásérs*, être posé;

Zekk., *ituasérs*, il est posé.

Elle peut aussi se combiner avec la 2^e forme; cette III-II forme a le sens passif :

I. *mérs*, être vide; III-II. *tyâmers*, être vide.

Conjugaison. — La conjugaison d'un verbe à la III forme est régulière.

Aux personnes (*a*) des verbes dont la première consonne est redoublée, on trouve cette consonne à l'état simple :

ettêf, saisir; III. *tyâttêf*, être pris;
tyâtfêr, j'ai été pris;
tyâtfem, vous avez été pris.

Au prélérit négatif, l'*m* et *n* finals de la 2^e et de la 3^e pers. du m. pl. sont redoublés :

ūr-tyâtfemmes, vous n'avez pas été pris;
ūr-tyâtfennes, ils n'ont pas été pris.

A l'aoriste, la particule *að* est toujours *a* à toutes les personnes :

ā-tyâtfêr, je serai pris (id. Zekk.);
ā-itâttêf, il sera pris;
ā-tyâtfen, ils seront pris.

Formes d'habitude.

Certaines formes, dites « formes d'habitude », sont employées pour marquer l'habitude, la continuité, l'actualité.
Ex. :

Les Beni Snoûs vendent ordinairement leurs nattes à Tlemcen (habitude), *ssâren ât-Snūs izérdâlensen i-Tlémsîn*.

L'eau de la rivière coule (continuité), *tâzzelen amân ütîzêr*.

Ton frère est en train de jouer (actualité), *ūmâh qâ ittūrâr*.

On emploie aussi la forme d'habitude pour rendre l'im-
pératif ou le futur négatifs. Ex. :

ne cours pas, *ūr-tāzzéleš*;
il ne viendra pas, *ūr-ittāzdeš*.

REMARQUE. — A Figuig, chez les Beni-Iznacen, les Beni-
Bou-Zeggou, les Zekkara, on emploie souvent à ces deux
derniers temps une forme particulière tirée de la forme
d'habitude (la voyelle *a* devient *i*). Ex. :

Figuig :

avoir soif, <i>éffād</i> ;	H. <i>tfād</i> ,	Aor. nég. <i>tfid</i> ;
avoir faim, <i>éllāz</i> ;	H. <i>tlāz</i> ,	— <i>tliz</i> ;
frapper, <i>ūyeθ</i> ;	H. <i>tšāθ</i> ,	— <i>tšīθ</i> ;
trouver, <i>āf</i> ;	H. <i>ttāf</i> ,	— <i>ttif</i> ;
monter, <i>āli</i> ;	H. <i>tāli</i> ,	— <i>tīli</i> .

B. Iznacen :

porter des fruits, <i>érsa</i> ;	H. <i>térsa</i> ,	Aor. nég. <i>térsi</i> ;
être debout, <i>bédd</i> ;	H. <i>tbédda</i> ,	— <i>tbéddi</i> ;
dépiquer, <i>sérueθ</i> ;	H. <i>sérueθ</i> ,	— <i>sérueθ</i> ;
entendre, <i>séll</i> ;	H. <i>tsélla</i> ,	— <i>tsélli</i> ;
acheter, <i>éssēy</i> ;	H. <i>ssāy</i> ,	— <i>ssīy</i> ;
être aveugle, <i>dér̄yēl</i> ;	H. <i>dér̄yāl</i> ,	— <i>dér̄yīl</i> ;
déménager, <i>éggāz</i> ;	H. <i>dgāz</i> ,	— <i>dgīz</i> .

B. B. Zeggou :

creuser, <i>éyz</i> ;	H. <i>qqāz</i> ,	Aor. nég. <i>qqiz</i> ;
dépiquer, <i>sérueθ</i> ;	H. <i>sérueθ</i> ,	— <i>sérueθ</i> .

Zekkara :

guérir, <i>génfa</i> ;	H. <i>tgénfa</i> ,	Aor. nég. <i>tgénfi</i> ;
frapper, <i>ūyeθ</i> ;	H. <i>tšāθ</i> ,	— <i>tšīθ</i> ;
courir, <i>āzzel</i> ;	H. <i>tāzzāl</i> ,	— <i>tīzzēl</i> ;

jeter, <i>iri</i> ;	H. <i>ggār</i> ,	Aor. nég. <i>ggir</i> ;
mourir, <i>émmeθ</i> ;	H. <i>tmétta</i> ,	— <i>tmétti</i> ;
retourner, <i>édyel</i> ;	H. <i>dúqqel</i> ,	— <i>dúqqül</i> ;
rendre, <i>érr</i> ;	H. <i>térta</i> ,	— <i>térri</i> ;
trouver, <i>áf</i> ;	H. <i>ttáf</i> ,	— <i>ttif</i> ;
revêtir, <i>éls</i> ;	H. <i>tlás</i> ,	— <i>tlis</i> ;
venir, <i>ásed</i> ;	H. <i>tsed</i> ,	— <i>tised</i> ;
voler, <i>áxer</i> ;	H. <i>táxer</i> ,	— <i>tíxer</i> .

Forme en *t* (1) (5° forme).

Le *t* préfixe peut exprimer — en dehors de l'idée passive ou réfléchie — l'idée d'habitude, de fréquence. Dans le dialecte des B.Snoûs, c'est, parmi les formes d'habitude, celle qui est le plus fréquemment employée. Ex. :

<i>áriä</i> , écrire;	H. <i>táriä</i> ;
<i>ázzel</i> , courir;	H. <i>tázzel</i> ;
<i>ésrez</i> , labourer;	H. <i>tésrez</i> ;
<i>éffeγ</i> , sortir;	H. <i>téffeγ</i> ;
<i>égg</i> , faire;	H. <i>tégg</i> , etc.

B.B.Zeggou :

<i>ízzif</i> , crier;	H. <i>tízzif</i> ;
<i>ázzel</i> , courir;	H. <i>tázzel</i> ;
<i>qéss</i> , couper;	H. <i>tqéss</i> ;
<i>γénna</i> , chanter;	H. <i>tγénna</i> , etc.

Zekkara :

<i>élef</i> , répudier;	H. <i>télef</i> ;
-------------------------	-------------------

1. Elle tient lieu des 4° et 5° formes de M. René Basset, cf. *Man. Kab.*, pp. 41-43; *Études*, p. 142 et suiv.; *Zen. de l'Ouars.*, p. 46; *Dial. du Rif*, p. 93. — V. aussi : H. Stumme, *Handb. v. Taz.*, p. 82; A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad.*, p. 33; G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, pp. 27-28.

<i>ázzel</i> , courir;	H. <i>tázzel</i> ;
<i>úsu</i> , tousser;	H. <i>túsu</i> ;
<i>génfa</i> , guérir;	H. <i>tgénfa</i> ;
<i>tīrār</i> , jouer;	H. <i>tīrār</i> , etc.

B. Iznacen :

<i>éffer</i> , cacher;	H. <i>téffer</i> ;
<i>étter</i> , demander;	H. <i>tétter</i> ;
<i>éni</i> , monter;	H. <i>téni</i> ;
<i>zû</i> , aboyer;	H. <i>dzû</i> ;
<i>inez</i> , s'abaisser;	H. <i>tinez</i> , etc.

Figuig :

<i>ouggoud</i> , craindre;	H. <i>touggoud</i> (1);
<i>dlü</i> , monter;	H. <i>táli</i> ;
<i>éffēγ</i> , sortir;	H. <i>téffēγ</i> ;
<i>ádef</i> , entrer;	H. <i>tádef</i> ;
<i>éqqèn</i> , attacher;	H. <i>téqqèn</i> ;
<i>éllem</i> , filer;	H. <i>téllem</i> ;
<i>sērēz</i> , labourer;	H. <i>tésrež</i> ;
<i>áf</i> , trouver;	H. <i>táf</i> ;
<i>ásed</i> , venir;	H. <i>tásed</i> .
<i>ári</i> , écrire;	H. <i>tári</i> ;
<i>âved</i> , apporter;	H. <i>tâved</i> .

Le *t* de la V^e forme peut devenir *d* au contact d'un *z*, d'un *ž*, d'un *ǵ*, d'un *g*, d'un *b*, d'un *d*. Ex. :

zû, aboyer; H. *dzû*;
éžya, bêler; H. *dzúǵjya*, etc. (Cf. Phonétique : le *d*.)

La V^e forme se combine rarement avec les trois premières, fréquemment avec celles qui vont suivre. (Voir *infra*.)

1. Cf. R. Basset, *Dial. de Figuig*, p. 25.

Principaux verbes usités à la 5^e forme.

<i>âzer</i> , descendre ;	H. <i>tâzer</i> .
<i>ârû</i> , enfanter ;	H. <i>târû</i> .
<i>âyi</i> , emporter ;	H. <i>tâyi</i> .
<i>âyeð</i> , apporter ;	H. <i>tâyeð</i> .
<i>âriï</i> , écrire ;	H. <i>târi</i> .
<i>âzef</i> , entrer ;	H. <i>tâzef</i> .
<i>âhel</i> , être fatigué ;	H. <i>tâhel</i> .
<i>âsem</i> , être jaloux ;	H. <i>tâsem</i> .
<i>âdzu</i> , mesurer ;	H. <i>tâdzu</i> .
<i>âlii</i> , monter ;	H. <i>tâlii</i> .
<i>âniï</i> , monter ;	H. <i>tâniï</i> .
<i>âseð</i> , venir ;	H. <i>tâseð</i> .
<i>ârs</i> , devoir ;	H. <i>târs</i> .
<i>âiem</i> , puiser ;	H. <i>tâiem</i> .
<i>âfiï</i> , voler ;	H. <i>tâfiï</i> .
<i>âf</i> , trouver ;	H. <i>tâf</i> .
<i>âzzel</i> , courir ;	H. <i>tâzzel</i> .
<i>îzem</i> , blesser ;	H. <i>tîzem</i> .
<i>îrîð</i> , être lavé ;	H. <i>tîrîð</i> .
<i>înez</i> , se baisser ;	H. <i>tînez</i> .
<i>îzîf</i> , crier ;	H. <i>tîzîf</i> .
<i>ûrâr</i> , jouer ;	H. <i>tûrâr</i> .
<i>ûsu</i> , tousser ;	H. <i>tûsu</i> .
<i>ûf</i> , être mouillé ;	H. <i>tûf</i> .
<i>éffer</i> , cacher ;	H. <i>téffer</i> .
<i>éffêr</i> , sortir ;	H. <i>téffêr</i> .
<i>éggueð</i> , craindre ;	H. <i>téggueð</i> .
<i>étter</i> , demander ;	H. <i>tétter</i> .
<i>ékkés</i> , enlever ;	H. <i>tékkés</i> .

<i>énnèd</i> , être roulé;	H. <i>ténnèd</i> .
<i>éddez</i> , piler;	H. <i>téddez</i> .
<i>éllem</i> , carder;	H. <i>téllem</i> .
<i>édder</i> , vivre;	H. <i>tédder</i> .
<i>éqqèn</i> , attacher;	H. <i>téqqèn</i> .
<i>éttès</i> , dormir;	H. <i>téttès</i> .
<i>éssu</i> , faire un lit;	H. <i>téssu</i> .
<i>éttu</i> , oublier;	H. <i>téttu</i> .
<i>énnūm</i> , s'habituer;	H. <i>tnūm</i> .
<i>ézzî</i> , traire;	H. <i>tézzî</i> .
<i>édder</i> , vivre;	H. <i>tédder</i> .
<i>ézzi</i> , griller;	H. <i>tézzi</i> .
<i>ézzû</i> , planter;	H. <i>tézzû</i> .
<i>éssia</i> , se plaindre;	H. <i>téssia</i> .
<i>égg</i> , faire;	H. <i>tégg</i> .
<i>lâz</i> , avoir faim;	H. <i>tlâz</i> .
<i>fâð</i> , avoir soif;	H. <i>t/fâð</i> .
<i>sûd</i> , souffler;	H. <i>tsûd</i> .
<i>hûf</i> , tomber;	H. <i>thûf</i> .
<i>mîr</i> , être versé;	H. <i>tmîr</i> .
<i>hûz</i> , expulser;	H. <i>thûz</i> .
<i>zètt</i> , tisser;	H. <i>dzètt</i> .
<i>érni</i> , continuer;	H. <i>térni</i> .
<i>éγres</i> , égorger;	H. <i>téγres</i> .
<i>ésfî</i> , fondre;	H. <i>tésfî</i> .
<i>éřzem</i> , lâcher;	H. <i>téřzem</i> .
<i>éhsü</i> , être éteint;	H. <i>téhsü</i> .
<i>ékuer</i> , insulter;	H. <i>tékuer</i> .
<i>éřsa</i> , être chargé de fruits;	H. <i>téřsa</i> .
<i>rû</i> , pleurer;	H. <i>trû</i> .
<i>élhâ</i> , être occupé;	H. <i>télhâ</i> .

<i>aɣāfes</i> , écraser ;	H. <i>taɣāfes</i> .
<i>hétteb</i> , demander en mariage ;	H. <i>thétteb</i> .
<i>sélek</i> , sauver ;	H. <i>tsélek</i> .
<i>génfa</i> , guérir ;	H. <i>dgénfa</i> .
<i>hāla</i> , aboyer ;	H. <i>thāla</i> .
<i>qerreɓ</i> , approcher ;	H. <i>tqerreɓ</i> .
<i>sétteɥ</i> , danser ;	H. <i>tsétteɥ</i> .
<i>fétteɥ</i> , dire la « <i>fatiḥa</i> »	H. <i>tfétteɥ</i> .
<i>rziɣi</i> , trembler ;	H. <i>terziɣi</i> .
<i>aɣālleg</i> , suspendre ;	H. <i>taɣālleg</i> .
<i>aɣāgel</i> , connaître ;	H. <i>taɣāgel</i> .
<i>bāɣāz</i> , trouer ;	H. <i>dbāɣāz</i> .
<i>sétel</i> , raser ;	H. <i>tsétel</i> .
<i>hém</i> , regarder ;	H. <i>thém</i> .
<i>aɣāber</i> , mesurer ;	H. <i>taɣāber</i> .
<i>hess</i> , faucher ;	H. <i>thess</i> .
<i>fellēg</i> , fendre ;	H. <i>tfellēg</i> .
<i>rūyēh</i> , aller ;	H. <i>trūyēh</i> .
<i>aɣādel</i> , arranger ;	H. <i>taɣādel</i> .

Redoublement d'une consonne (6^e forme).

La VI^e forme s'obtient en redoublant l'une des consonnes de la racine (1), ordinairement la seconde radicale. Elle exprime l'idée d'habitude (chez les Zekkara, elle peut exprimer l'idée passive). Ex. :

ézd, moudre, être moulu ;
imēndi iézzēd, l'orge peut se moudre ;

1. Cf. René Basset, *Études*, p. 146 ; *Man. kab.*, p. 43 ; H. Stumme, *Handb. des Sch.*, p. 81 ; A. de C. Motylinski, *Le dial. de Ghad.*, p. 33.

éřz, casser, être cassé ;
éłkás iéřřéřz, le verre se casse.

B.Sn. La consonne médiane peut être redoublée. Ex. :

éřřü, être clos ; H. *féřřü*.
éhsü, être éteint ; H. *héssü*.

Cette consonne redoublée peut être modifiée, γ devient *qq*. Ex. :

éřyel, chauffer ; H. *zéqqèl*.

θ devient *tt*. Ex. :

éřθel, ouvrir ; H. *féttel*.

ψ devient *ggü*. Ex. :

éđyel, retourner ; H. *dúggüèl*.

éřyel, fuir ; H. *rúggüèl*. (Cette forme est fréquemment employée aux A.Larbi, tandis qu'au Kef on emploie plutôt la V^e-VI^e forme.)

Zekkara :

<i>éřya</i> , franchir ;	H. <i>zéqqya</i> .
<i>éđyel</i> , retourner ;	H. <i>dúqqyel</i> .
<i>éřyel</i> , fuir ;	H. <i>rúqqyel</i> .
<i>éřyes</i> , garder ;	H. <i>rúggjes</i> .
<i>âđèl</i> , tarder ;	H. <i>âttèl</i> .

B.Izn. :

<i>éřdel</i> , prêter ;	H. <i>réttèl</i> (et A.L.).
<i>émdel</i> , enterrer ;	H. <i>méttel</i> (et A.L.).
<i>éřyel</i> , chauffer ;	H. <i>zéqqèl</i> .
<i>éřyel</i> , fuir ;	H. <i>rúqqyel</i> .
<i>éřya</i> , descendre ;	H. <i>húqqya</i> .

Figuig :

<i>éduel</i> , retourner;	H. <i>dúǧǧuél</i> .
<i>éruel</i> , fuir;	H. <i>ruǧǧuél</i> .

B.B.Zeggou :

<i>érni</i> , continuer;	H. <i>rénni</i> .
<i>ézyel</i> , chauffer;	H. <i>zéqqel</i> .
<i>érzu</i> , chercher;	H. <i>rézzu</i> .
<i>éfrüi</i> , clore;	H. <i>férrüi</i> .

Ou bien c'est la première consonne qui est redoublée; elle peut être modifiée. Ex. :

B.Sn. :	<i>iür</i> , marcher;	H. <i>ggür</i> .
	<i>iri</i> , jeter;	H. <i>ggár</i> .
A.L. :	<i>isi</i> , lever;	H. <i>géssi</i> .
	<i>éry</i> , lire;	H. <i>qqár</i> .
	<i>éhs</i> , vouloir;	H. <i>qqás</i> .
	<i>éyz</i> , creuser;	H. <i>qqáz</i> .
Zekkara :	<i>éini</i> , coudre;	H. <i>génni</i> .
	<i>éijer</i> , jeter;	H. <i>ggár</i> .
	<i>iür</i> , marcher;	H. <i>ggür</i> .
	<i>γér</i> , lire;	H. <i>qqár</i> .
B.Iznacen :	<i>éry</i> , lire;	H. <i>qqár</i> .
	<i>éhs</i> , vouloir;	H. <i>qqás</i> .
Figuig :	<i>iri</i> , jeter;	H. <i>ggár</i> .
	<i>éüür</i> , marcher;	H. <i>ggür</i> .
B.B.Zeggou :	<i>éyz</i> , creuser;	H. <i>qqáz</i> .

Le redoublement peut aussi affecter la dernière consonne; *d* devient *tt*; *γ* devient *qq*. Ex. :

<i>ézd</i> , moudre;	H. <i>zéttt</i> .	
<i>énγ</i> , tuer;	H. <i>néqq</i> .	
Zekkara, B.Izn. :	<i>énγ</i> , tuer;	H. <i>néqq</i> .

La VI^e forme se combine avec la V^e. Cette V^e-IV^e forme exprime l'idée d'habitude. Ex. :

<i>érzēm</i> , détacher;	H. <i>trézzēm</i> .
<i>éfrü</i> , clore;	H. <i>tférrü</i> .
<i>éfräh</i> , se réjouir;	H. <i>tférräh</i> .
<i>éhlêd</i> , arriver près de;	H. <i>théllêd</i> .
<i>ézli</i> , filer;	H. <i>dzéli</i> .
<i>ésnef</i> , rôtir;	H. <i>tšénnef</i> .
<i>éfreð</i> , balayer;	H. <i>tférreð</i> .

A la V^e-VI^e forme, les consonnes redoublées peuvent être modifiées. Ex. :

ɥ devient *ǰǰʷ* :

<i>éžʷa</i> , bêler;	H. <i>dzúǰǰʷa</i> .
<i>húʷen</i> , voler;	H. <i>thúǰǰʷen</i> .

ʒ devient *g* :

<i>tsi</i> , lever;	H. <i>dgéssi</i> .
<i>tru</i> , réunir;	H. <i>dgérru</i> .
<i>irêd</i> , habiller;	H. <i>dgérrêd</i> .

d devient *tt* :

<i>émdêl</i> , enterrer;	H. <i>tméttêl</i> .
<i>ébdâ</i> , partager;	H. <i>dbéttâ</i> .

ɣ devient *qq* :

<i>ézɣel</i> , chauffer;	H. <i>dzéqqel</i> .
<i>éɣɣ</i> , brûler;	H. <i>tréqq</i> .

θ devient *tt* :

<i>éθel</i> , ouvrir;	H. <i>tféttel</i> .
-----------------------	---------------------

	<i>émmeθ</i> , mourir;	H. <i>tmétta</i> .
Zekkara :	<i>émmeθ</i> , mourir;	H. <i>tmétta</i> .
B.Izn., Fig., B.B.Zegg. :		
	<i>énγ</i> , tuer;	H. <i>néqq</i> .

Ainsi qu'on le voit, la voyelle initiale *é* ou *ɛ* tombe après le *t* :

<i>ézli</i> , filer;	H. <i>dzélli</i> .
<i>isi</i> , lever;	H. <i>dgéssi</i> .
<i>tru</i> , réunir;	H. <i>dgérru</i> .

La voyelle *u* ne tombe pas et se trouve rejetée après la première radicale :

<i>úrza</i> , chercher;	H. <i>trúzza</i> ;
-------------------------	--------------------

l'*i* bref est aussi conservé :

<i>izif</i> , crier;	H. <i>tízzif</i> .
----------------------	--------------------

La VI^e forme se combine assez fréquemment avec les VII^e, VIII^e, IX^e et X^e formes (voir *infra*).

Autres exemples de verbes usités à la V^e-VI^e forme :

<i>š'hen</i> , montrer;	H. V ^e -VI ^e <i>tšéhhen</i> .
<i>ésrež</i> , labourer;	— <i>tšérrež</i> .
<i>éqya</i> , être gras;	— <i>tqúyya</i> .
<i>bréš</i> , s'agenouiller;	— <i>tbérreš</i> .
<i>ésreš</i> , s'associer;	— <i>tšérreš</i> .
<i>ébna</i> , bâtir;	— <i>tbénna</i> .
<i>úrza</i> , chercher;	— <i>trúzza</i> .
<i>izif</i> , crier;	— <i>tízzif</i> .
<i>háyyeθ</i> , tomber;	— <i>tháyyeθ</i> .

Forme en *a* interne (7^e forme)(1).

C'est une forme d'habitude. Elle s'obtient en intercalant le son *a* avant la dernière radicale. Ex. :

	<i>édfér</i> , suivre ;	H. <i>dfâr</i> .
	<i>sélmèd</i> , apprendre ;	H. <i>selmâd</i> .
Zekkara :	<i>sésmèd</i> , refroidir ;	H. <i>sésmâd</i> .
	<i>sázzel</i> , faire courir ;	H. <i>sázzâl</i> .
B.Iznacen :	<i>séruèθ</i> , dépiquer ;	H. <i>séruâθ</i> .
	<i>ðérγel</i> , être aveugle ;	H. <i>ðérγâl</i> .
	<i>sézzel</i> , réchauffer ;	H. <i>sézzâl</i> .
Figuiq :	<i>sûfêγ</i> , faire sortir ;	H. <i>sûfâγ</i> .
	<i>sîli</i> , faire monter ;	H. <i>sîlaij</i> .

Les verbes de forme *C'éC'* changent l'*e* médian en *a* (VII^e forme) ; en même temps la première consonne est redoublée (VI). Ex. :

	<i>séγ</i> , acheter ;	H. <i>ssâγ</i> .
	<i>sél</i> , entendre ;	H. <i>ssâl</i> .
	<i>ðér</i> , couvrir ;	H. <i>ddâr</i> .
	<i>zéγ</i> , voir ;	H. <i>zzâr</i> .
B.Iznacen :	<i>séγ</i> , acheter ;	H. <i>ssâγ</i> .
Zekkara :	<i>ðér</i> , couvrir ;	H. <i>ddâr</i> .
Figuiq :	<i>zéγ</i> , voir ;	H. <i>zzâr</i> .

Dans les formes en *s* (*siX*) provenant d'une racine *aX*, l'*a* initial reparait à la I^{re}-VII^e forme. Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 148 ; *Man. kab.*, p. 44 ; *Zén. de l'Ouars.*, p. 46 ; *Zén. du Mzab.*, p. 17 ; *Dial. du Rif*, p. 94. — H. Stumme, *Handb. d. Sch.*, p. 80. — A. de C. Motylinski, *Le dial. de R'dam.*, p. 34. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 29.

sīḏef, introduire; H. I^{re}-VII^e *sādāf*.
sīrēḏ, laver; H. — *sārūḏ*.
sīyēḏ, faire venir; H. — *sāyūḏ*.

Exemples de verbes usités à la I^{re}-VII^e forme :

<i>sīyēḏ</i> , faire venir;	H. <i>sāyūḏ</i> .
<i>sīli</i> , faire monter;	H. <i>sālai</i> .
<i>s^hhen</i> , indiquer;	H. <i>sāḥan</i> .
<i>sēḏmer</i> , parler;	H. <i>sēḏmār</i> .
<i>sīrū</i> , accoucher;	H. <i>sāraū</i> ;
<i>sīrēḏ</i> , laver;	H. <i>sārūḏ</i> ;
<i>sīḥel</i> , fatiguer;	H. <i>sāḥāl</i> .
<i>sīḏef</i> , faire entrer;	H. <i>sādāf</i> .
<i>sīnez</i> , abaisser;	H. <i>sānāz</i> .
<i>séḥsi</i> , éteindre;	H. <i>séḥsai</i> .
<i>séγres</i> , couper;	H. <i>séγrās</i> .
<i>zdūl</i> , faire retourner;	H. <i>zdūāl</i> .
<i>sūrēγ</i> , jaunir;	H. <i>sūrāγ</i> .
<i>sīyēl</i> , parler;	H. <i>sīyāl</i> .
<i>séssāu</i> , irriguer;	H. <i>séssau</i> .
<i>séglef</i> , aboyer, arrêter;	H. <i>séglāf</i> .
<i>sūrēḏ</i> , abreuver;	H. <i>sārūḏ</i> .
<i>sūfēγ</i> , expulser;	H. <i>sūfāγ</i> .

Forme en *i*, *u* interne (8^e forme)(1).

On obtient la VIII forme en intercalant un *i* ou un *u* avant la dernière radicale. Ex. :

zīreḏ, allonger; H. *zīrēḏ*.
zūγr, traîner; H. *zūγūr*.

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 149; *Man. kab.*, p. 45; *Zén. de l'Ouars.*, p. 46; *Zén. du Mzab.*, p. 17; *Dial. du Rif*, p. 94. — H. Stumme, *Handb. d. Sch.*, p. 81. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 29.

Elle se combine avec la I^e forme. Ex. :

<i>sifef</i> , tamiser;	H. <i>sifif</i> .
<i>sûden</i> , embrasser;	H. <i>sûdûn</i> .
<i>zdâkel</i> , faire accompagner;	H. <i>zdûkûl</i> .

Mais généralement, on trouve la V^e-VIII^e forme. Ex. :

<i>zinen</i> , bourdonner;	H. <i>dzînîn</i> ;
<i>îrêd</i> , revêlir;	H. <i>tîrîd</i> ;
<i>ûrêγ</i> , être jaune;	H. <i>tûrîγ</i> ;
<i>lîssu</i> , être fané;	H. <i>tlîssiu</i> ;
<i>éns</i> , passer la nuit;	H. <i>tnûs</i> ;
<i>émγer</i> , être grand;	H. <i>témγîr</i> ;

ou avec la II^e forme :

mdûkel, aller de compagnie; H. *mdûkûl* (II^e-VIII^e) et *témdûkûl* (V^e-II^e-VIII^e).

Zekkara :

<i>sûdês</i> , endormir;	H. <i>şûdûs</i> .
<i>sûfêγ</i> , extraire;	H. <i>sûfûγ</i> .
<i>zénz</i> , vendre;	H. <i>znûz</i> .
<i>sûzzer</i> , vanner, secouer;	H. <i>sûzzûr</i> .
<i>sûsem</i> , se taire;	H. <i>sûsûm</i> .
<i>sîrêd</i> , laver;	H. <i>sîrîd</i> .
<i>sérkes</i> , mentir;	H. <i>sérkûs</i> .
<i>âfru</i> , voler;	H. <i>tîfriû</i> .
<i>frûri</i> , éclore;	H. <i>tfrûrui</i> .
<i>sûzzer</i> , vanner;	H. <i>sûzzûr</i> .
<i>sûfes</i> , cracher;	H. <i>sûfus</i> .
<i>şûdêd</i> , lêter;	H. <i>şûddûd</i> .

Beni-Iznacen :

<i>sûzzer</i> , vanner;	H. <i>sûzzûr</i> .
-------------------------	--------------------

<i>sérkes</i> , mentir ;	H. <i>sérkūs</i> .
<i>šûdêd</i> , allaiter ;	H. <i>šûdûd</i> .
<i>zûyêr</i> , traîner ;	H. <i>zûyûr</i> .
<i>sîred</i> , laver ;	H. <i>sîrîd</i> .
<i>érzi</i> , rêver ;	H. <i>tîrzi</i> .

Figuiç :

mdûkel, s'accompagner ; H. *mdûkûl*.

Beni-Bou-Zeggou :

sûfes, cracher ; H. *sûfûs*.

Principaux verbes usités à la VIII^e forme.

<i>sîfef</i> , tamiser ;	H. <i>sîfi</i> .
<i>ûrêr</i> , être jaune ;	H. <i>tûrîr</i> .
<i>lîssu</i> , être fané ;	H. <i>tlîssiu</i> .
<i>zînen</i> , bourdonner ;	H. <i>dzînin</i> .
<i>émγer</i> , être grand ;	H. <i>témγîr</i> .
<i>îrêd</i> , revêtir ;	H. <i>tîrîd</i> .
<i>ékθer</i> , être nombreux ;	H. <i>tékθîr</i> .
<i>ûsser</i> , être vieux ;	H. <i>tûssîr</i> .
<i>zîreθ</i> , être long ;	H. <i>dzîrîθ</i> .
<i>zîzu</i> , être bleu ;	H. <i>dzîziu</i> .
<i>dérγel</i> , être aveugle ;	H. <i>ddérγû</i> .
<i>élmed</i> , apprendre ;	H. <i>télmîd</i> .
<i>éngêš</i> , diminuer ;	H. <i>téngîš</i> .
<i>sérkes</i> , mentir ;	H. <i>sérkūs</i> .
<i>sûsem</i> , se taire ;	H. <i>sûsûm</i> .
<i>séssen</i> , interroger ;	H. <i>séssûn</i> .
<i>sûkkven</i> , se fâcher ;	H. <i>sûkkvun</i> .
<i>sûden</i> , embrasser ;	H. <i>sûdûn</i> .

Forme en a final (9^e forme)(1).

Cette forme d'habitude s'obtient en ajoutant un *a* après la dernière radicale d'un verbe primitif. Ex. :

IX^e *tšâr*, être plein; H. *tsára*;
džáll, jurer; H. *džálla*;

ou d'un verbe à la première forme. Ex. :

I ^e -IX ^e <i>sfâš</i> , altérer;	H. <i>sfâša</i> .
<i>sétš</i> , faire manger;	H. <i>sétša</i> .
V ^e -I ^e -IX ^e <i>shûf</i> , faire tomber;	H. <i>tsehûfa</i> .
I ^e -VIII ^e -IX ^e <i>séns</i> , faire passer la nuit;	H. <i>snûsa</i> .
<i>sérs</i> , poser;	H. <i>srûsa</i> .
<i>zénz</i> , vendre;	H. <i>znûza</i> .
I ^e -VII ^e -IX ^e <i>sérγ</i> , brûler;	H. <i>srâγa</i> .
<i>séγr</i> , instruire;	H. <i>sγâra</i> .
<i>smir</i> , verser;	H. <i>smâra</i> .

REMARQUE. — Au lieu de *â* long médian, on peut avoir *á* bref; mais la consonne qui suit est redoublée. Ex. :

sldz, affamer; H. *slúzza*.
éřz, briser; H. *trézřâ*.
émmeθ, mourir; H. *tmétta*.

Elle peut dériver aussi d'un verbe à la II^e forme :

V^e-II^e-VII^e-IX^e *métš*, se manger; H. *tmátša*;
 V^e-II^e-IX^e *ménγ*, s'insulter; H. *tménγa*;
 — *ménz*, se vendre; H. *tménza*;

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 140; *Man. kab.*, p. 46; *Zén. de l'Ouars.*, p. 46. — Stumme, *Handb. d. Sch.*, p. 80. — G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 80.

ou d'un verbe à la III^e forme :

III^e-IX^e *tyāls*, être mangé; H. *tyātsa*;

ou d'un verbe à la V^e forme (habitude d'un primitif). Ex. :

V^e-IX^e *éřz*, casser; H. *térzā*.

Zekkara :

<i>séll</i> , entendre;	H. <i>tsélla</i> .
<i>sbédd</i> , dresser;	H. <i>sbédda</i> .
<i>émmēθ</i> , mourir;	H. <i>tmétta</i> .
<i>úmmʷ</i> , cuire;	H. <i>túmmʷa</i> .
<i>éřr</i> , rendre;	H. <i>térra</i> .
<i>édz</i> , laisser;	H. <i>tédza</i> .
<i>lāl</i> , naître;	H. <i>tlūla</i> .

Beni-Iznacen :

<i>sérs</i> , poser;	H. <i>srúsa</i> .
<i>tšâr</i> , remplir;	H. <i>tšâra</i> .
<i>séssu</i> , irriguer;	H. <i>séssya</i> .
<i>zénz</i> , vendre;	H. <i>znúza</i> .
<i>bédd</i> , être debout;	H. <i>tbédta</i> .
<i>séll</i> , entendre;	H. <i>tsélla</i> .
<i>éřr</i> , rendre;	H. <i>térra</i> .
<i>qūiem</i> , être debout;	H. <i>tγīma</i> .

Figuig :

<i>sérs</i> , poser;	H. <i>srúsa</i> .
<i>éřz</i> , briser;	H. <i>térza</i> .
<i>smîr</i> , verser;	H. <i>smâra</i> .
<i>émmēθ</i> , mourir;	H. <i>tmétta</i> .
<i>sbédd</i> , dresser;	H. <i>sbédta</i> .
<i>gâz</i> , déménager;	H. <i>tgâza</i> .

**Principaux verbes usités à la
9^e forme.**

IX ^e <i>tšár</i> , être rempli ;	H. <i>tsára</i> .
<i>džáll</i> , jurer ;	H. <i>džállá</i> .
I ^e -IX ^e <i>sfâð</i> , altérer ;	H. <i>sfâda</i> .
<i>sbédd</i> , mettre debout ;	H. <i>sbédda</i> .
<i>súyyu</i> , faire cuire ;	H. <i>súyya</i> .
<i>sîûr</i> , faire marcher ;	H. <i>sîûra</i> .
<i>sbéršen</i> , noircir ;	H. <i>sbéršna</i> .
<i>sétš</i> , faire manger ;	H. <i>sétša</i> .
<i>sékk</i> , troubler ;	H. <i>sékka</i> .
I ^e -VII ^e -IX ^e <i>smîr</i> , verser ;	H. <i>smîra</i> .
<i>sýér</i> , enseigner ;	H. <i>sýára</i> .
<i>séry</i> , brûler ;	H. <i>srâra</i> .
<i>snûm</i> , habituer ;	H. <i>snûma</i> .
<i>súff</i> , mouiller ;	H. <i>súffa</i> .
I ^e -VIII ^e -IX ^e <i>sérs</i> , poser ;	H. <i>srûsa</i> .
<i>séns</i> , passer la nuit ;	H. <i>snûsa</i> .
<i>zénz</i> , vendre ;	H. <i>znûza</i> .
V ^e -II ^e -IX ^e <i>mény</i> , se disputer ;	H. <i>tménya</i> .
<i>ménz</i> , se vendre ;	H. <i>tménza</i> .
V ^e -II ^e -VII ^e -IX ^e <i>métš</i> , se manger ;	H. <i>tmátša</i> .
III ^e -IX ^e <i>tyátša</i> , être mangé.	
V ^e -IX ^e <i>éžž</i> , laisser ;	H. <i>téžža</i> .
<i>érz</i> , briser ;	H. <i>téržâ</i> .
<i>ékk</i> , passer ;	H. <i>tékka</i> .
<i>gâž</i> , déménager ;	H. <i>dgâža</i> .
<i>bédd</i> , être debout ;	H. <i>dbédda</i> .
<i>qim</i> , rester ;	H. <i>tyîma</i> .
<i>hûf</i> , tomber ;	H. <i>thûfa</i> .
<i>héžž</i> , aller en pèlerinage ;	H. <i>théžža</i> .
<i>qûr</i> , être sec ;	H. <i>tyâra</i> .

Forme en *i* ou *u* final (10^e forme) (1).

La X^e forme s'obtient par l'adjonction des sons *i* et *u*, à certaines formes dérivées. Elle sert de forme d'habitude, soit à un verbe primitif. Ex. :

IV^e *bédd*, être debout; H. *tbéddi*;
béss, uriner; H. *tbéssi*;

soit à un verbe factitif :

I^e-II^e-VIII^e-X^e *sméns*, faire souper; H. *smúnsu*;
 I^e-X^e *sbédd*, dresser; H. *sbéddi*;

soit à une deuxième forme :

II^e-VIII^e-X^e *méns*, souper; H. *múnsu*.

Noms verbaux.

Les noms verbaux s'obtiennent des diverses manières suivantes :

I^e FORME.

Emploi du radical simple = *XXX* (2). Ex. :

izzīf crier, *izzīf* cris;
 B. Izn. *úrār* jouer, *úrār* jeu;
 Zekk. *úǧǧ* pétrin, *úǧǧ* action de pétrir.

La voyelle est parfois modifiée :

1. Cf. R. Basset, *Études*, p. 151; *Man. kab.*, p. 46; *Étude sur la Zenatia du Mزاب.*, p. 18; *Zenat. de l'Ouars.*, p. 47.

2. Pour ce chapitre cf. R. Basset, *Manuel kab.*, p. 49; *Études*, p. 155. — A. de C. Motylinski, *Dial. de Ghad.*, p. 38.

éffāð avoir soif, *fāð* soif;
éllāz avoir faim, *lāz* faim.

Formes secondaires. — a) I-A, préfixation et suffixation d'un $\theta = \theta XXX\theta(1)$. Ex. :

ûsu tousser, *θûsûθ* toux;
úff être mouillé, *θúffeθ* fait d'être mouillé.

Dans cette dernière forme l'une des voyelles (interne ou finale) du radical peut être modifiée ou déplacée. Ex. :

isi lever, *θisét* action de soulever;
lâl naître, *tlâlét* naissance;
éls tondre, *tlâsét* tonte.

b) I-B intercalation d'un *a* avant la dernière radicale = *XXXaX*. Ex. :

dfi voler, *áfai* vol;
dli monter, *álai* montée;
anî monter à cheval, *ánaî* chevauchée;
âdef entrer, *âdâf* entrée;
âpêd arriver, *âpâd* arrivée;
âben couvrir, *âbân* action de couvrir.

c) I, A-B, forme $\theta XX\theta$:

ádzu mesurer, *θádžûθ* action de mesurer;
ânî monter à cheval, *θânîθ* course à cheval.

II^e FORME.

Préfixation d'un *a* au radical (2). Ex. :

nâm rêver, *ânûm* rêve;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 59; *Études*, p. 155.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 49; *Études*, p. 156.

siyèl parler, *ásiyèl* langage ;
rú pleurer, *áru* pleurs ;
sérfeg souffleter, *ásérfeg* action de souffleter ;
súsem se taire, *ásúsem* silence ;
súfes cracher, *ásúfes* action de cracher ;
súǧǧuèð effrayer, *ásúǧǧuèð* action d'effrayer ;
súfèγ faire sortir, extraire, *ásúfèγ* extraction, sortie ;
šúðèš endormir, *ášúðèš* action d'endormir ;
séfrūri égrener, *ásfrūri* action d'égrener ;
sízzel faire courir, *ásízzel* action de faire courir ;
súddem suinter, *ásuddem* suintement ;
séħsi éteindre, *áséħsi* extinction ;
súref franchir, *ásúref* action de franchir ;
síssen interroger, *ásessen* interrogation ;
síreð blanchir, *ásíreð* blanchissage ;
zûγ̄er traîner, *ázûγ̄er* action de traîner ;
éłmu laisser têter, *áłmu* action de laisser têter ;
gérri roucouler, *ágérri* roucoulement ;
slíl laver, *áslíl* lavage ;
súden embrasser, *ásúden* embrassement ;
smárdèš étrangler, *ásmárdèš* action d'étrangler ;
šúð souffler, *ášúð* action de souffler ;
smír verser, *ásmír* action de verser ;
érzizi trembler, *árzizi* tremblement ;
séruèð déchirer, *áséruèð* déchirement ;
síðef introduire, *ásíðef* introduction.
Zekk. *ézzú* planter, *ázzú* plantation ;
B.Izn. *síðef* introduire, *ásíðef* introduction.

a) II-B forme *aXXaX* (1). Ex. :

ézdèγ habiter, *ázdaγ* habitation ;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 49.

éfren sarcler, *áfran* sarclage ;
éfred balayer, *áfrað* balayage ;
éduel retourner, *áduál* retour ;
érdël prêter, *árdäl* prêt ;
éšrez labourer, *ášrāz* labour ;
éřzēm lâcher, *árzām* action de lâcher ;
éřsel se marier, *ársāl* mariage ;
éřsèd puer, *ársād* puanteur ,
éřuel courir, *áruāl* course ;
éřres égorger, *ářrās* égorgement ;
éřsü s'éteindre, *ářsāi* action de s'éteindre ;
émđe! enterrer, *ámđāl* action d'enterrer ;
édfer suivre, *ádřār* action de suivre ;
éřdel ouvrir, *ářdāl* ouverture ;
éřyel se chauffer, *ázřāl* chaleur, action de s'échauffer ;
éřmeð apprendre, *ářmāð* étude ;
ússër vieillir, *áussār* vieillesse ;
áđer descendre, *áđār* descente ;
řru réunir, *ářrau* action de réunir ;
éřmü pousser, *ářmüi* croissance ;
éřřri clore, *ářřāi* clotüre ;
éřlii tordre, *ářlii* torsion ;
iněz se courber, *áināz* action de se courber ;
řzem blesser, *ářzām* action de blesser ;
éřři fondre, *ářřāi* fonte, fusion ;
éřziü mouiller, *ářziüi* action de se mouiller ;
édřen étourdir, *áđřrān* fait d'étourdir ;
éřřes nouer, *ářřrās* action de nouer ;
éřřneř rôtir, *ářřnāř* action de rôtir ;
éndem se repentir, *ándām* repentir ;
éřhleř malade, *ářhleř* maladie ;

éγleb vaincre, *áγlāb* victoire ;
éhbēs griffer, *áh̄bās* action de griffer ;
éfqēs crever, *áfqās* action de crever ;
éqšer écorcher, *áqšār* action d'écorcher ;
éns̄er étendre, *áns̄ār* action d'étendre ;
ébrēs s'agenouiller, *ábrās* action de s'agenouiller ;
éγrū avorter, *áγrāi* avortement ;
esrū vider complètement, *ásrāi* action de vider complètement.

b) et aussi la forme II-F : addition d'un *i* après la fin du radical (1). Ex. :

zénz vendre, *ázēnzi* vente ;
séγr enseigner, *ásēγri* enseignement ;
méns dîner, *ámēnsi* dîner ;
ménγ se battre, *ámēnγi* combat ;
sbēdd faire tenir debout, *ásbeddi* action de dresser ;
zētt tisser, *ázētti* tissage ;
bēdd être debout, *ábbeddi* station ;
q̄iem être assis, *áγ̄imi* action de s'asseoir ;
é̄īer, *tri* jeter, *á̄iri* jet ;
sérs poser, *ásērsi* action de poser ;
γ̄ézz ronger, *áγ̄ézz̄e* action de ronger ;
zēmm serrer, *ázēmmi* action de serrer ;

c) La deuxième consonne de la racine peut être redoublée : (II°-V° forme).

é̄b̄da couper, *áb̄ētt̄ü* partage ;
á̄yi emporter, *á̄ȳȳai* action d'emporter ;
é̄b̄na doubler, *áb̄ennu* doublement.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 50 ; *Études*, p. 158.

III^e FORME.

Obtenue par la préfixation de *u* au radical (1) *uXXX*.

Ex. :

nām s'habituer, *ânūm* action d'habituer;
sūf mouiller, *ūsūf* action de mouiller.

Formes secondaires. — a) III A = *θuXXXθ* (2). Ex. :

éγres égorger, *θúγrest* action d'égorger;
éssu faire un lit, joncher, *θúsūθ* action de faire un lit;
ézzú planter, *θúzūθ* plantation.

b) III-D = *uXXuX* (3) forme fréquente dans le dialecte.

Ex. :

d̄def entrer, *úḏūf* entrée;
éγγuḏ craindre, *úγγūḏ* crainte;
éffēz mâcher, *úffūz* action de mâcher;
áhél être fatigué, *úh̄ul* fatigue.

Généralement les verbes de forme *éc'c'ec²* donnent au nom d'action, au lieu de *uc'c'uc²*, une forme *úc'úc²*. Ex. :

ézzér arracher de l'alfa, *úsūr* action d'arracher de l'alfa;
éffēγ sortir, *úfūγ* sortie;
ékkés enlever, *úkūs* enlèvement;
ékker se lever, *úkūr* action de se lever;
éqqèn attacher, *úqūn* action d'attacher;
éqqèl voir, *úqūl* vue;
éqqès piquer, *úqūs* piquère;
éqqeḏ mettre des points de feu, *úqūḏ*;
énnèḏ enrouler, *únūḏ* enroulement;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 50; *Études*, p. 158.

2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 50; *Études*, p. 158.

3. Cf. R. Basset, *Études*, p. 159.

La consonne est parfois différente dans le radical et dans le nom d'action. Ex. :

éttès saisir, *úđũf* saisie ;
étter demander, *úđũr* demande.

On rencontre, mais plus rarement, les formes III-E — *uXXu*. Ex. :

éts manger, *útsũ* nourriture ;
Zekk. *ádef* entrer, *úđũf* entrée.

IV° FORME.

Cette forme obtenue par la préfixation au radical d'un *i* se rencontre rarement (*iXXX*). Ex. :

ézd moudre, *izèd* mouture ;
édder piler, *idez* action de piler.

La consonne redoublée dans le radical peut devenir simple au nom d'action et se trouve modifiée. Ex. :

éttès dormir, *idès* sommeil.

Formes secondaires. — a) IV-A forme *θiXXθ*. Ex. :

érz briser, *θirzèt* ;
Zekk. *ézzi* traire, *izzì* action de traire ;
B.Izn. *éttès* dormir, *idès* sommeil.

V° FORME (1).

Obtenue en redoublant la seconde articulation. Ex. :

đrũ accoucher, *árraũ* accouchement ;
irèd habiller, *árrũd* vêtement.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 50 ; *Études*, p. 160.

On rencontre surtout la forme secondaire V-A, les voyelles sont parfois déplacées et modifiées. Ex. :

éžya bêler, *θžūǵǵueθ* (ou *θi*) bêlement;
érzu chercher, *θrúzzεθ* recherche;
éqya engraisser, *θqūuuεθ* (ou *θi*) action d'engraisser.

Un *i* peut apparaître après le *θ* :

érni ajouter, *θirénneθ* action d'ajouter;
éžya traverser, *θižūǵǵuet* traversée;

ou après la première radicale :

εγz creuser, *θγizza* ou *θiγiza*.
 Zekk. *érni* ajouter, *θrénnūθ* addition.

VII^e FORME.

Forme simple : préfixation d'un *θ* (1).

Formes secondaires. — a) VII-c = *θXXXa*. Ex. :

ázzel courir, *θázzla* course.
éhven voler, *θhúna* vol.

Le *θ* peut être vocalisé en *a*. Ex. :

éññūr marcher, *θáññura* marche;
éryèl fuir, *θárūla* fuite;
ésrež labourer, *θásérza* labourage;

ou en *i*. Ex. :

éuueθ frapper, *θiññiθa* coup;
ári écrire, *θíra* écriture;

1. Nous n'avons pu en trouver d'exemples dans ce dialecte. Sur cette forme cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 51; *Études*, p. 161.

ẓẓāll prier, *θiẓẓellā* prière;
dẓẓāll jurer, *θiẓẓilla* serment;
γér lire, *θίγ̣ira* lecture;

ou en *u* :

ēdz abandonner, *θúdza* abandon;
ēkker se lever, *θúkkra* action de se lever;
ēffer se cacher, *θúffra* cachette.

Parfois, une consonne redoublée dans la racine se trouve à l'état simple dans le nom d'action. La voyelle qui précède est modifiée :

ēllef répudier, *θúlfa* répudiation.

b) VII-F forme *θXXXi* (1). Ex. :

génfa guérir, *θgénfi* guérison;
ēllem filer, *θilmi* filage;
fél placer une natte sur le métier, *θifūli* action de
 placer une natte sur le métier.

Le *θ* peut être vocalisé en *i*; cette forme *θiXXXi* est surtout employée pour former le nom verbal des verbes exprimant un état. Ex. :

ēmlēl être blanc, *θimēlli* blancheur;
ūrēγ être jaune, *θiurγi* fait d'être jaune;
ēzūyēγ être rouge, *θizūγi* rougeur;
bēršen être noir, *θiberšni* noirceur;
ēmγēr être grand, *θimēγri* grandeur;
ēmzē être petit, *θimzēi* petitesse;
irza être amer, *θárzūzi* amertume;
izēd être doux, *θáẓẓūdi* douceur;

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 51; *Études*, p. 162.

érséd être puant, *θársūde* puanteur ;
ðérɣel être aveugle, *θidderɣelt* aveuglement ;
ðérðer être sourd, *θidderðerθ* surdité ;
zírēθ être long, *θázzírēt* longueur ;
qūðed être court, *θáqūðet* brièveté ;
úzzūr être grossier, *θázzūrēt* grossièreté ;
iriū être large, *θáhriūθ* largeur.

VIII^e FORME.

Obtenue par la préfixation de *θ* et la suffixation de *in* (1) ; elle est rarement employée. Ex. :

ásēm être jaloux, *θásmīn* jalousie.

Une forme *θXiūθ* (2) donne les noms d'action de quelques verbes tels que :

² *tšār* remplir, *tšáriūθ* remplissage ;
² *ggāž* déménager, *θgāžiūθ* déménagement ;
édder tresser, *ddáriūθ* tressage ;
éqqār être sec, *θγáriūθ* séchage.

Le *θ* (*θa*) est parfois suivi d'un *m* (3) pour donner des noms d'action de verbes à la 1^{re} forme. Ex. :

úšš donner, *θmúššīūθ* cadeau ;
zér voir, *θámezriūθ* vue ;
ēns passer la nuit, *θámēnsīūθ* action de passer la nuit ;
séɣ acheter, *θámēsɣīūθ* achat ;
sél entendre, *θámēsliūθ* audition ;

ou à la I^{re}-II^e forme :

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 52 ; *Études*, p. 163.
2. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 52 ; *Études*, p. 163.
3. A côté de *θádžiθ*, nom d'act. de *édž* laisser, on trouve *θímedža*, abandon.

sménγ se disputer, *θménγiūθ* dispute.

Parfois le nom verbal est emprunté à une racine ou à une forme autre que celle du verbe. Ex. :

θiγγι cuire, *θinenni* cuisson ;

dzáγen rassasié, *θiáγint* rassasiement (et *stγèn*).

CHAPITRE III

SUBSTANTIF ,

GENRES — ANNEXION — DIMINUTIF
NOM D'UNITÉ

Des genres masculin et féminin.

Les noms de personnes et d'animaux mâles sont masculins, les noms de personnes et d'animaux femelles sont féminins.

Le féminin se forme généralement en préfixant et en suffixant *θ* au masculin. Ex. :

álus beau-frère, *θálust* belle-sœur ;
áirād lion, *táirat* lionne ;
árba petit garçon, *θárbat* petite fille ;
ásli fiancé, *θásliθ* fiancée ;
ál-yém chameau, *θál-yémt* chamelle ;
iyéd chevreau, *θiyédēṭ* chevrette ;
áyūll âne, *θáyūll* ânesse ;
áidit chien, *θáidit* chienne.

C'est de la même façon que se forme le diminutif :

ázərθil natte, *θázərθilt* petite natte ;
iyzer rivière, *θiyzerθ* ruisseau ;
ás-yin corde, *θás-yint* ficelle ;
ifri grotte, *θifriθ* petite caverne ;
áiddiθ outre, *θáiddit* petite outre ;

ábrĩð chemin, *θábrĩt* sentier;
ázdúz massue, *θázdúzt* marteau;
dięzzĩm pioche, *θádięzzĩmt* sarclette.

On trouve parfois la terminaison *st* (pour *it*) :

ięnsi hérisson, dim. *θĩnsešt*;

et aussi la terminaison *it* (mis pour *ęst*) :

lézard = *θázelmumm^uĩt*;
 B. Izn., — *θázelmummešt*;
 lapin = *θáqęnennið*;
 B. Izn., — *θáqęnennesšt*.

Un substantif à forme féminine peut parfois désigner un être mâle. Ex. :

θáða désigne le frère de lait et la sœur de lait;
θásiqęánt désigne aussi bien le milan mâle que sa femelle.

Dans ce cas le *θ* final fait généralement défaut (et parfois le *θ* initial) :

<i>θáitša</i> ver;	<i>θqúnda</i> araignée;
<i>θéllidura</i> ver luisant;	<i>θídda</i> sangsue;
<i>kúrzma</i> crabe;	<i>θázgętta</i> fouine.

C'est cette forme terminée par *a* que revêtent un certain nombre de noms féminins s'appliquant à des choses sans sexe. Ex. :

<i>θábɣa</i> mère;	<i>θámra</i> troupeau;
<i>θbixa</i> pluie;	<i>θáfza</i> tuf;
<i>θáɣda</i> poutre;	<i>θázĩri</i> lune, etc.

Le *θ* initial peut faire défaut. Ex. :

fús main, *fúsęt* petite main;

dâr pied, *dâret* petit pied ;
dâd doigt, *dâdēt* petit doigt.

Le *θ* final fait fréquemment défaut, et, dans ce cas, le correspondant masculin est généralement inusité dans le dialecte :

<i>θâlēfsa</i> vipère ;	<i>θâmza</i> ogresse ;
<i>θidda</i> sangsue :	<i>θâšna</i> co-épouse.

Ces substantifs terminés par *a* se présentent sous une forme incomplète (plur. en *ψin*) :

B.Sn., B.Izn. <i>âlēfsiu</i> serpent ;
— <i>âšniu</i> jumeau.

Un *i* (1) ou un *u* faisant partie de la racine et ayant disparu au masculin peuvent apparaître au féminin ou au diminutif :

âγēnza cuiller, *θâγēnzaiθ* petite cuiller ;
âziza vert, *θâzizauθ* absinthe ;
âγerða rat, *θâγerðaiθ* souris ;
mâš chat, *θmîššūθ* chatte ;
ânūžī hôte, *θânēžziuθ* hôtesse.

Par contre, un substantif à forme masculine peut désigner un être femelle :

isγi aigle (mâle ou femelle) ;
âγilās panthère (mâle ou femelle).

Le masculin et le féminin se traduisent souvent par deux mots empruntés à des racines différentes. Ex. :

1. Cf. R. Basset, dans la *Revue critique*, 31 déc. 1906, p. 503.

bāba, *ba*, *b̄ya* père, *henna* mère ;
dādda grand-père, *nānna* grand'mère ;
ārgāz homme, *θāmēttūθ* ;
iīs cheval, *θāimārθ* jument ;
isērrī mouton, *θihsī* brebis ;
lhīgūn perdrix mâle, *θāskkūrθ* femelle ;
aε āθrūs bouc, *θγāf* chèvre ;
hāqūl coq, *θiāzet* poule ;
āšede sanglier mâle, *θilēfθ* sanglier femelle.

Noms masculins.

Selon que les noms commencent par *a*, par *i*, par *u*, ou par une *consonne* nous distinguerons les formes suivantes :

- 1° *aX*. Ex. : *ārgāz* homme.
- 2° *iX*. Ex. : *isērrī* mouton.
- 3° *uX*. Ex. : *ūsšen* chacal.
- 4° (*a*)*X*. Ex. : *dād* (pour *adād*) doigt.
- 5° (*i*)*X*. Ex. : *būyen* (pour *ibayen*) fèves.

1° *aX* : Certains, parmi les substantifs de cette forme, deviennent à l'état d'annexion *yuX* ; nous les désignerons par la forme *aX(yu)*. Ex. :

ārgāz homme, ann. *yūrgāz* (1).

D'autres ont, à l'état d'annexion, la forme *yaX*, nous les représenterons par la forme *aX(ya)*. Ex. :

āri alfa, ann. *yāri* (2).

1. On dit aussi (rarement) : *iūsed yērgāz* (ou *yūrgāz*) un homme est venu.

2. *ieymi yari* ou *ieymi ari* l'alfa a poussé.

D'autres, très nombreux, ayant généralement plus de deux syllabes, sont précédés, à l'état d'annexion, d'un *n* ; ils seront représentés par *aX(nu)*. Ex. :

ázëllif tête, ann. *núzëllif* (1).

Enfin d'autres, de forme *aiX* ou *auX* font à l'état d'annexion *ψiX*, *ψūX* (2), et seront désignés par *aX(ψi)* et *aX(ψū)*. Ex. :

âidi chien, ann. *ψidi-*; *âuzir* vizir, ann. *ψuzir*.

Noms de forme *aX(ψū)* (3). Ils sont peu nombreux. Ex. :

âuzir vizir;
âussar vieillard.

Noms de forme *aX(ψi)*. Voici les principaux :

âidi chien;
âisum viande;
âirâd lion;
âirzūm gorge;
âizzim pioche.

Noms de forme *aX(ψa)*. Voici les principaux :

<i>áss</i> jour;	<i>âψāl</i> parole;
<i>âri</i> alfa;	<i>âllaψ</i> pente;
<i>âdū</i> vent;	<i>âmmās</i> milieu;
<i>âfer</i> aile;	<i>ârba</i> enfant;
<i>âman</i> eau;	<i>ârraū</i> enfants;

et les noms d'action qui suivent :

1. *ψemda uzerōil* ou *ψemda azerōil* la natte est finie.
2. *itsiψi ψidi* ou *itsiψi âidi* le chien m'a mordu.
3. *innaiψi ψussar* ou *inna ψi ussar* le vieillard m'a dit.

<i>áfai</i> vol;	<i>áhkam</i> habillement;
<i>aððar</i> tressage;	<i>áðāf</i> entrée;
<i>amād</i> passage;	<i>áðān</i> action de couvrir;
<i>āiām</i> puisage;	<i>ayyaï</i> action d'apporter;
<i>adzau</i> mesurage;	<i>āhlāš</i> maladie.
<i>arrūd</i> ramassage;	

Noms de forme (a)X.

Un certain nombre de substantifs masculins, qui, dans différents dialectes (notamment en zouaoua) ont une forme *aX*, sont privés, chez les B.Snoûs, de l'*a* initial (forme (a)X). La forme d'annexion de ces noms est *uX* (1). On observe parfois ici, chez ces substantifs, l'allongement de la voyelle interne (des vocables zouaouas) (2). D'autrefois ce sont des permutations des voyelles qui se produisent à l'intérieur du mot (3).

1. Cette forme s'emploie aussi (mais on l'entend rarement) quand le nom est sujet et placé après le verbe : Le chat a pris une souris, *ieṭṭeš ūmūš táyerdaïð* ou *ieṭṭeš mūš táyerdaïð*.

2. Ex. :

roseau *yánim* (B.Sn., Fig.), B.M. *ar'alim* (R.B.), Z. *ar'anim* (R.B.);
 puce *šurðu* (B.Sn., Fig.), B.M. *χoured* (R.B.), Z. *akoured* (R.B.);
 main *fūs* (B.Sn., Fig., B.M., B.Izn., Zekk., B.B.Zeg.), Z. *ofous* (R.B.);
 doigt *qūq* (B.Sn., Fig., B.M., B.Izn., Zekk., B.B.Zeg.), Z. *adhadh* (R.B.);
 genou *fūš* (B.Sn., Fig.), Taz. *afud* (H.S.);
 boue *lūq* (B.Sn., Fig.), Z. *aloudh* (R.B.);
 meule *yáref* (B.Sn., Fig.), Z. *ar'aref* (R.B.);
 corbeau *žárfe* (A.L., B.B.S.), *žárfa* (Fig.), Z. *agarfou* (R.B.);
 pied *qār* (B.Sn., Fig., B.Izn., Zekk., B.B.Zeg.), Z. *adhar* (R.B.);
 soc *žāilu* (B.Sn., B.Izn., B.M.), *azaglou* (R.B.);
 coq *žázēq* (B.Sn., B.Izn.).

Voir sur la chute de la voyelle initiale des substantifs : R. Basset, *Le dial. des B. Men.*, p. 31; C. de Motylinski, *Le Dj. Nefousa*, f. I, p. 4; G. Mercier, *Le Ch. de l'Aurès*, p. 4; A. Hanoteau, *Gr. Tam.*, p. 17; E. Gourliou, *Gr. mzab.*, p. 17; H. Stumme, *Sch. von Taz.*, p. 18.

3. Ex. : chat *mūš* (B.Sn., Fig., B.Izn., B.B.Zekk.); Z.B. *amchich* (R.B.);
 paille *tām* (B.Sn., B.Izn., Zekk.).

En outre, la première consonne, redoublée en certains cas en zouaoua [ac^1c^1X], se rencontre à l'état simple chez les Beni-Snoûs (a) cX (1).

La voyelle initiale i de quelques noms zouaouas peut aussi disparaître (2), forme $i(X)$.

Noms de forme iX . Parmi ces noms, les uns, précédés d'un n à l'état d'annexion, seront représentés par $iX(n)$. Les plus usités sont :

îšërri mouton, *îmi* bouche ;
îmèndi orge, *îsi* giron, etc.

et les pluriels masculins tels que :

îfunāsen bœufs, *îzîšād* oiseaux, etc.

Les autres sont précédés, à l'état d'annexion, d'un i (i) ; chez les uns, la voyelle initiale est longue (forme $iX(i)$). Ex. :

îzi mouche, *îššer* ongle ;
îzε fiel, *îlès* langue ;

1. Ex. :

terre *šdl* (B.Sn., B.Izn., Zekk.), Z. *akkal* (S.S.) ;
genou *fîš* (B.Sn., B.Izn., Zekk., B.B.Zeg., Fig.), Taz. *affud* (H.S.) ;
cheveu *zdf* (B.Sn., B.Izn., Zekk., B.B.Zeg., Fig.), Taz. *azzār* (H.S.).

Les mots zouaouas de forme ac^1c^1X ne perdent pas l' a initial en passant chez les B.Snoûs. Ex. :

neige *ššfel*, Z. *ad'fel* (R.B.) ;
chemin *šbrîš*, Z. *abrid* (R.B.) ;
âne *šrîšul*, Z. *ar'ioul* (R.B.) ;
homme *šrgāz*, Z. *argaz* (R.B.) ;
oiseau *ššîšîl*, Taz. *agdyq̄* (H.S.) ;
montagne *ššbrār*, Z. *adrar* (R.B.) ;
chameau *šrîšem*, Z. *alr'em* (R.B.).

2. Ex. :

aigle, enfant méchant *ššer*, Z. *igider* (R.B.) ;
arboise *ššnu*, Z. *isisnou* (R.B.) ;
fève *bāu*, Z. *ibiou* (R.B.).

irðen blé, *ilef* porc;
irðen cendre, *idès* sommeil;
isen jumeau;

chez les autres cette voyelle est brève (f. *iX(i)*). Ex. :

i/fri trou, *tyzer* cours-d'eau;
tyès os, *issi* filles;
tyed chevreau;

Noms de forme *uX-ann. yuX* (1).

Noms féminins.

Ils sont de forme :

θaX. Ex. : *θaməffūθ* femme.
θiX. Ex. : *θimssi* feu.
θuX. Ex. : *θúšsent* chacal femelle.
θX. Ex. : *θmálla* tourterelle.

Noms de forme *θaX*. Il est certains de ces noms qui conservent l'*a* à l'état d'annexion, forme *θaX(a)*. Les plus usités sont :

<i>θála</i> étang, bassin,	<i>θággönt</i> taon;
<i>θáqqa</i> génévrier,	<i>θállést</i> ténèbres;
<i>θázzèrθ</i> figue,	<i>θánγi</i> mamelles;
<i>θámemθ</i> miel,	<i>θáγūθ</i> brouillard;
<i>θáílula</i> bryone,	<i>θârθa</i> chassie;
<i>θáqèθ</i> pouvoir,	<i>θáddèhθ</i> aisselle;
<i>θázzgetta</i> fouine,	<i>θáðla</i> gerbe.
<i>θábya</i> mûre;	

1. Le chacal a pris un mouton *ieffef yussèn iserri* ou *ieffef ussèn iserri*.

Noms de forme *θiX*. Parmi ces noms, il en est qui conservent l'*i* à l'état d'annexion.

Cet *i* est généralement long ou suivi d'une consonne redoublée (formes *θicv*, *θic'c'v*). Forme *θiX(i)*, les plus usités sont :

<i>θini</i> datte,	<i>θira</i> écriture ;
<i>θiya</i> dos,	<i>θizzi</i> alfa sec ;
<i>θéθ</i> œil,	<i>θidi</i> tresse ;
<i>θila</i> tamis,	<i>θidi</i> coup ;
<i>θili</i> ombre,	<i>θidda</i> sangsue ;
<i>θibbi</i> mauve,	<i>θimmi</i> sourcil ;
<i>θidi</i> sueur,	<i>θiúffa</i> crachat.

Ce sont parfois des féminins par *θ...θ*, ou des diminutifs :

<i>θissθ</i> pou,	<i>θisserθ</i> ail ;
<i>θyzerθ</i> ruisseau,	<i>θleθ</i> truie, etc.
<i>θiierθ</i> tronc,	

Le nom d'unité se forme aussi en préfixant et en suffixant au collectif un *θ* :

<i>áylal</i> escargots,	<i>θáylalt</i> un escargot ;
<i>llúz</i> amandes,	<i>θilúzét</i> une amande ;
<i>lzúz</i> noix,	<i>θilúzét</i> une noix, etc.

Les noms *θilúzét*, *θilúzét*, etc., désignent aussi l'arbre qui porte ces fruits (pl. *in*).

Noms de métiers.

La plupart des noms désignant des professions sont tirés de l'arabe. Ex. :

Cultivateur <i>áfëlläh.</i>	Jardinier <i>ábħħar.</i>
Menuisier <i>ánëdžar.</i>	Boulangier <i>áhbbaz.</i>
Maçon <i>ábënnaj.</i>	Brodeur <i>ádr räz.</i>
Boucher <i>ágzzar.</i>	Forgeron <i>áhddad.</i>

Quelques-uns sont tirés d'une racine berbère et ont même forme que les précédents :

<i>ëzdem</i> couper du bois,	<i>ázddam</i> bûcheron ;
<i>ëfres</i> balayer,	<i>áfrrađ</i> balayeur.

Annexion (1).

1^{er} ψ .

Certains mots masculins, lorsqu'ils sont à l'état d'annexion, soit que la voyelle initiale soit modifiée, soit qu'elle reste intacte, sont précédés d'un ψ . On rencontre ce ψ :

1° Devant les noms de forme uX . Ex. :

idämmën ψ úl, le sang du cœur ;
θav ψ ürθ ψ ürθu, la porte du jardin ;
alëmdíl ψ últma, le mouchoir de ma sœur ;
azëllif ψ úššen, la tête du chacal.

(Voir pour *âma* : emploi de n .)

2° Devant les noms de la forme $aX(\psi a)$:

zëú ψ âri, un brin d'alfa ;
θašmüde ψ âmân, la fraîcheur de l'eau ;
ëlhéz ψ âđü, le souffle du vent ;
imí ψ érba, la bouche de l'enfant.

1. Cf. sur l'annexion R. Basset, *Man. Kab.*, p. 61- ; *Zén. du Mzab.*, p. 22 ; *Zén. de l'Ouars.*, p. 51 ; *Dial. du Rif*, p. 25 ; Mercier, *Chaouta de l'Aurès*, p. 9 ; H. Stumme, *Schil. v. Taz.*, p. 44.

(Voir emploi de *n*.)

3° Devant les noms de la forme $aX(\psi u)$:

abḥám ψúslī, la maison du fiancé ;
fús ψúmzer, le manche de la faucille ;
abrīð ψúðrār, le chemin de la montagne ;
iššaún ψúγlāl, les cornes de l'escargot.

4° Devant les noms de forme $aX(\psi i)$ ou $aX(\psi \bar{u})$.

$aX(\psi i)$. Ex. :

iššér ψírāð, les griffes du lion (voir emploi de *n*) ;
rriḥð ψisum, l'odeur de la viande ;
θiγmās ψði, les dents du chien.

$aX(\psi \bar{u})$. Ex :

illīs ψúzīr, la fille du vizir.

2° *n*.

On emploie *n* pour marquer le rapport d'annexion :

1° Devant les noms à forme féminine :

θaX — *fús èntmèttūð*, la main de la femme (femme *θámètt-
fūð*).

θiX — *ilès èntléfsiwin*, la langue des vipères (vipères *θiléf-
siwin*).

θuX — *imé ntúψúrð*, l'entrée de la porte (porte *θáψúrð*).

θX — *ifér ntmálla*, l'aile de la tourterelle (tourterelle
θmálla).

θāmémð èndzizui, le miel des abeilles (abeilles *dzizui*).

θaXa — *āmán ntála*, les eaux du lac (lac *θála*).

$\theta iX(i)$ — *θaskuarð èntini*, un sac de dattes (dattes *θini*).

2° On peut aussi l'employer devant les noms à forme masculine $aX(\psi u)$, $aX(\psi a)$, $aX(\psi i)$, $a(X)$. Ex. :

aX(ψu) — *iš nūzerf*, une corne d'argent (argent *azerf*).

a(X) — *azēllif nāmūs*, la tête du chat (chat *mūs*).

aX(ψa) — *šψi nuāmān*, un peu d'eau (eau *āmān*).

aX(ui) — *iššér nuīrað*, la griffe du lion (lion *dirað*). (Voir emploi de *ψ*.)

amán ñ tγzer, l'eau du cours d'eau (cours d'eau *tγzer*) (O.L.) (rare).

(i)X — *dâr niēnsi*, le pied du hérisson (hérisson *iēnsi*) (O.L.) (rare).

iX — *idž ψūrú nimendi*, une poignée d'orge (orge *imendi*) (pq. général).

3° Devant des noms étrangers :

amzψár en mārs, le commencement de mars ;

illīs nēlbāša, la fille du Bacha ;

aψhām nelqāiēð, la maison du Caïd.

4° Devant quelques noms de la forme *úX*. Ex. : *úmafús nūmā*, la main de mon frère.

(*ú* long correspondant à *eγ* en Zouaoua).

3° *i*.

Tandis que chez les Oulad Larbi, on emploie indifféremment *n* ou *i*, devant les substantifs commençant par *i* ; au Kef on emploie exclusivement *i* :

1° Devant les noms de forme *iX*, tels que :

id nuit ; *θāllest id*, les ténèbres de la nuit.

izə bile ; *lbénneθ izə*, le goût de la bile.

izi mouche ; *āfēr izi*, l'aile de la mouche.

Au contraire devant les mots *imi*, *isi*, on emploie exclusivement *n* :

θiγmās nīmi, les dents de la bouche (ou *nīmi*, ou *nītmī*);
dffū nīsi, la tiédeur du giron (ou *nīsi* ou *nītsi*).

2° Devant les noms de deux syllabes, tels que : *ifri*, *irđen*, *tγēs*, etc., on emploie généralement *i*, rarement *n* (l'*i* bref s'allonge). Ex. :

īmī iifri, l'entrée de la grotte;
θihēbbet iirđen, un grain de blé;
tērf iilēs, la pointe de la langue;
āslēm iizēr, le poisson de la rivière.

Mais l'on dit (forme *iX*) :

dār nīγēd, le pied du chevreau;
hennās iisen, la mère de l'enfant.

Devant les mots de plus de deux syllabes, devant les pluriels commençant par *i*, on emploie de préférence *n* (voir emploi de *n*).

3° Devant les noms de forme (*i*)*X* on emploie *i*. Ex. :

azëllif iēnsi, la tête du hérisson.

Formation du pluriel.

Chez les Beni-Snoûs, le pluriel se forme de trois manières différentes (1).

1. Sur le pluriel cf. R. Basset, *Man. kabyle*, p. 62; H. Stumme, *Schil. v. Taz.*, p. 61; A. de C. Motylinski, *Le Dj. Nef.*, fasc. I, p. 9; G. Mercier, *Ch. de l'Aurès*, p. 6.

Une première catégorie comprend des noms masculins et des noms féminins, dont le pluriel peut être ou externe ou interne, où à la fois externe et interne.

Une deuxième catégorie comprend quelques noms masculins ou féminins, qui forment leur pluriel par la préfixation d'une désinence marquant le pluriel : *id.*

Enfin certains substantifs d'origine arabe, ou ayant une forme arabe, ont des pluriels établis à la façon arabe.

PREMIÈRE CATÉGORIE

Elle renferme des noms masculins et des noms féminins.

A. — *Noms masculins.*

Nous distinguerons :

- I. — Des pluriels externes.
- II. — Des pluriels internes.
- III. — Des pluriels mixtes.

I. — Pluriels externes (1).

1° *en.*

Un certain nombre de noms forment leur pluriel en ajoutant simplement *en* au singulier. Ex. :

<i>áṡāl,</i>	pluriel	<i>áṡālën</i>	parole ;
<i>árār,</i>	—	<i>árārën</i>	jeu ;
<i>íffis,</i>	—	<i>íffisën</i>	hyène ;
<i>āḍūf,</i>	—	<i>āḍūfën</i>	os de la cuisse ;
<i>báú,</i>	—	<i>báúën</i>	fève.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 63; *Zenat. de l'Ouars.*, p. 52.

2° *i-en*.

Un certain nombre de substantifs forment leur pluriel en préfixant *i* au singulier et en suffixant *en* (la dernière consonne peut être redoublée).

(a) $x = iaXen$.

<i>dār</i> ,	pluriel	<i>idārrèn</i>	piéd.
<i>šād</i> ,	—	<i>išáttèn</i>	serpent.
<i>záf</i> ,	—	<i>izáffen</i>	cheveu.
<i>idžed</i> ,	—	<i>iidžedèn</i>	coq.
<i>jársel</i> ,	—	<i>ijárslèn</i>	champignon.

Des substantifs de la forme aX ont au pluriel une forme $iXen$ ou iXn . Ex. :

<i>afūnas</i> ,	pluriel	<i>ifūnāsèn</i>	bœuf.
<i>ábrīð</i> ,	—	<i>ibrīðèn</i>	chemin.
<i>ásūn</i> ,	—	<i>isūnèn</i>	douar.
<i>ārgāz</i> ,	—	<i>trgāzèn</i>	homme.
<i>áirāð</i> ,	—	<i>írāðèn</i>	lion.
<i>áñūzil</i> ,	—	<i>iñūzilèn</i>	orphelin.
<i>áγilās</i> ,	—	<i>γilāsèn</i>	panthère.
<i>āsēlm</i> ,	—	<i>tsēlmèn</i>	poisson.
<i>áfðīð</i> ,	—	<i>ifðīðèn</i>	pou de chien.
<i>āgdāl</i> ,	—	<i>īgdālèn</i>	prairie.
<i>áγras</i> ,	—	<i>γrāsèn</i>	ruche.
<i>ābsšīs</i> ,	—	<i>ibššīsèn</i>	urine.
<i>ázērdāb</i> ,	—	<i>izerdābèn</i>	trou.
<i>āqēllūs</i> ,	—	<i>īqēllūsèn</i>	gourde.
<i>aγāddis</i> ,	—	<i>īγāddīsèn</i>	ventre.
<i>āsēnnañ</i> ,	—	<i>isēnnañèn</i>	épine.
<i>árba</i> ,	—	<i>īrbān</i>	enfant.

<i>ánězziu,</i>	—	<i>inězziyēn</i> hôte.
<i>ámězday,</i>	—	<i>imězdāyēn</i> habitant.
<i>áyězzis,</i>	—	<i>iyězzisēn</i> côté.
<i>áγārur,</i>	—	<i>iyārurēn</i> dos.
<i>ágēmḡūm,</i>	—	<i>igēmḡūmēn</i> bec.
<i>áskkum,</i>	—	<i>iskkumēn</i> asperge.
<i>ásḡḡās,</i>	—	<i>isḡḡāsēn</i> année.

Une consonne redoublée au singulier peut devenir simple au pluriel et réciproquement ; l'accent est alors modifié :

áḥhām maison, pl. *iḥāmmēn* ; Zekk. *áḥḥām*, pl. *iḥḥāmmēn*.

Des substantifs de forme *iX* changent l'*i* initial en *a* au pluriel. Ex. :

<i>is̄ser,</i>	pluriel	<i>ás̄sāren</i> ongle ;
<i>iš̄erri,</i>	—	<i>ás̄rāren</i> mouton ;
<i>is̄š,</i>	—	<i>ás̄šaun</i> corne ;

on trouve aussi les pluriels *is̄sāren*, *is̄rāren*, *is̄šaun*.

3° an.

Des substantifs de la forme *úX*, *iX*, (*a*)*X* forment leur pluriel en ajoutant *ān* au singulier :

iX, pl. *iXan*.

<i>iyz̄er,</i>	pluriel	<i>iyz̄rān</i> cours d'eau ;
<i>ilēs,</i>	—	<i>ils̄ān</i> langue ;
<i>id̄,</i>	—	<i>id̄ān</i> et <i>idd̄ān</i> nuit ;
<i>iyēs,</i>	—	<i>iȳsān</i> et <i>iȳssān</i> os ;
<i>if̄ef,</i>	—	<i>iff̄ān</i> mamelle ;

iləf, pluriel *ilfān* porc;
ifker, — *ifkrān* tortue;

l'*i* final tombe au pluriel :

iθri, pluriel *iθrān* étoile;
iʒe, — *iʒān* mouche;
ifri, — *ifrān* grotte;

mais non *ī* :

iniī, pluriel *iniīān* pierre du foyer.
āzdiī, — *izdiīān* fuseau.

úX, pl. *úXān*.

úšsen, pluriel *úšsnān* chacal.

L'*u* final tombe au pluriel :

útsu, pluriel *útsān* mets.
úrðu, — *úrðān* jardin, verger.

cX, pl. *cXān*.

īis, pluriel *īisān* cheval.

4° *i-an*.

L'*a* initial devient *i* (règle générale) :

aX = *iXān*.

āsli, pluriel *islān* fiancé.
āidi, — *īdān* chien.
āzūer, — *izūrān* racine.
āmzer, — *imīrān* faucille.
ālinti, — *ilintān* berger.
āzrū, — *izrūān* falaise.

Le mot *ass* jour, fait au pluriel *ussan*.

5° *i-un*.

D'autres le forment en ajoutant *un, uen* au singulier :

ámětta, pluriel *íměttayen* larme ;
ámza, — *ímzayen* ogre ;
ázttá, — *ízttayen* tissage ;

mais on trouve plus souvent *aun, ayen*. Ex. :

forme *iX*, pl. *iXaun*
ilés, pluriel *ílsaun* langue ;
ífkér, — *í/kraun*, tortue ;

forme *uX*, pl. *uXaun*
úl, pluriel *úlaun* cœur ;
údem, — *úđmaun* visage.

Quand le substantif est terminé par *i*, cet *i* devient *a* au pluriel. Ex. :

forme *iXi*, pl. *iXaun*
ísyi, pluriel *ísyayen* aigle ;
ími, — *ímayen* bouche ;
íęnsi, — *íęnsayen* hérisson ;
ísi, — *ísayen* giron.

Lorsque le substantif est de la forme *aX*, le pluriel est de forme *iXaun* (r. gén.). Ex. :

ásyer, pluriel *íseyraun* charrue.

6° *i iun*.

On trouve aussi la terminaison *iyen, iun* :

ísen, pluriel *ísníyen* jumeau ;
áfer, — *ífriyen* feuille.

7° *t*sen.

L'*i* initial ne figure pas dans certains pluriels :

dáddā, pl. *dáddātsen* grand-père ;
henna, — *hennātsen* mère.

II. — Pluriel interne (1).

1° *i*-a.

La dernière voyelle du mot (*u*, *i*, *e*) devient *a*. Ex. :

Xuc, pl. *Xac*.

<i>áγūl</i> ,	pluriel <i>íγāl</i> âne ;
<i>ázēūq</i> ,	— <i>ízēūq</i> ânon ;
<i>áfērgūs</i> ,	— <i>ífērgās</i> toison ;
<i>áfērdūs</i> ,	— <i>ífērdās</i> nœud ;
<i>ázāθrūs</i> ,	— <i>ízāθrās</i> bouc ;
<i>áhidūr</i> ,	— <i>íhidūr</i> peau ;
<i>diendūz</i> ,	— <i>īendāz</i> veau ;
<i>áhēnnūs</i> ,	— <i>íhēnnās</i> petit porc ;
<i>áhēnfūj</i> ,	— <i>íhēnfāj</i> visage ;
<i>áfēntūs</i> ,	— <i>ífēntās</i> jeune bœuf ;
<i>aiērzūm</i> ,	— <i>īērzām</i> gorge ;
<i>áθemmum</i> ,	— <i>íθemmam</i> meule.

Xec, pl. *Xac*.

<i>ásires</i> ,	pluriel <i>ísiras</i> sacoche ;
<i>ámdukel</i> ,	— <i>imdukāl</i> compagnon ;
<i>ásγūn</i> ,	— <i>ísγūn</i> corde.

1. Cf. René Basset, *Man. kab.*, p. 64 ; *Zenat. de l'Ouars.*, p. 53 ; Moly-
 linski, *Dial. de R'ed.*, p. 12 ; *Dj. Nef.*, p. 10.

Xic, pl. Xac.

<i>ázərθil</i> ,	pluriel	<i>izərθāl</i>	nalte;
<i>ázərned</i> ,	—	<i>izərnād</i>	cou;
<i>áγəsmír</i> ,	—	<i>iγəsmār</i>	clou;
<i>áiddāð</i> ,	—	<i>iiddāð</i>	outre;
<i>áiərziz</i> ,	—	<i>iərzāz</i>	lièvre;
<i>áiəzzim</i> ,	—	<i>iəzzām</i>	pioche.

2° *i-u-a*.

Dans les noms terminés par *cvc*, par exemple *áðrār*, *árnān*, le son est introduit au pluriel avant *cvc*. Ex. :

<i>áðrār</i> ,	pluriel	<i>iðurār</i>	montagne;
<i>árnān</i> ,	—	<i>inurār</i>	aire;
<i>áðdēð</i> ,	—	<i>iðudāð</i>	oiseau;
<i>ánfif</i> ,	—	<i>inūfāf</i>	corbeille d'alfa pour faire cuire le couscous.

On trouve aussi ce son *u* dans les pluriels :

<i>dād</i> ,	pluriel	<i>iðudān</i>	doigt;
<i>bábūs</i> ,	—	<i>ibūbās</i>	burnous.

III. — Pluriel mixte (1).

1° *i-a-en*.

iX, pl. *i-a-en*.

<i>išerri</i> ,	pluriel	<i>išrāren</i>	mouton;
<i>iššer</i> ,	—	<i>iššāren</i>	griffe.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 65; *Zénat. du Mz.*, p. 25; Motylinski, *Dial. de R'ed.*, p. 13; *Dj. Nef.*, p. 10; Hanoteau, *Gr. Kab.*, p. 27; *Zénat. de l'Ouars.*, p. 53.

(a)X, pl. *i-a-en*.

<i>fád</i> ,	pluriel	<i>ifáddèn</i>	genou;
<i>fás</i> ,	—	<i>ifássèn</i>	main;
<i>ziž</i> ,	—	<i>izádžen</i>	pieu;
<i>ávil</i> ,	—	<i>ivállèn</i>	bras.

B. — *Noms féminins* (1).

Nous distinguerons également :

I. — Des pluriels externes.

II. — Des pluriels internes.

III. — Des pluriels mixtes.

I. — *Pluriels externes*.

Le *t* (θ) final fait place au pluriel à la terminaison *in*. Ces substantifs sont généralement de la forme θXθ, θXeθ. Ex. :

§ 1. — θiXθ, pl. θiXin.

<i>θiḡēdfēt</i> ,	pluriel	<i>θiḡēdfin</i>	fourmi;
<i>θimēdzēt</i> ,	—	<i>θimēdzin</i>	oreille;
<i>θiḡzzēmt</i> ,	—	<i>θiḡzzmin</i>	palmier nain;
<i>θiḡḡret</i> ,	—	<i>θiḡḡrin</i>	épi;
<i>θištḡēdneθ</i> ,	—	<i>θištḡēdnin</i>	orteil;
<i>θiržēt</i> ,	—	<i>θiržin</i>	tison.

Souvent ils correspondent à un pluriel masculin externe par *en* :

§ 2. — θaXθ, pl. θiXin.

<i>θāirāt</i> ,	pluriel	<i>θāirāḡin</i>	lionne;
<i>θābsāt</i> ,	—	<i>θābsāḡin</i>	petite main;

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 65; *Zénat. du Mz.*, p. 25; *Zénat. de l'Ouars.*, p. 54; Motylinski, *Diat. de R'ed.*, p. 14; id., *Dj. Nef.*, p. 12; Hanoteau, *Gr. Kab.*, p. 31; *Gram. tam.*, p. 24.

<i>θáfāist</i> ,	pluriel	<i>θifāisīn</i>	marteau ;
<i>θámēllāit</i> ,	—	<i>θimēllāīn</i>	œuf ;
<i>θāiuzīit</i> ,	—	<i>θiuzīīn</i>	orpheline ;
<i>θālsāst</i> ,	—	<i>θilsāsīn</i>	parcelle de terrain ;
<i>θāskkūrθ</i> ,	—	<i>θiskkurīn</i>	perdrix ;
<i>θāγrāst</i> ,	—	<i>θiγrāsīn</i>	ruche ;
<i>θāzīāfθ</i> ,	—	<i>θizīāfīn</i>	cuvette ;
<i>θāsēllūfθ</i> ,	—	<i>θisēllūfīn</i>	vermine ;
<i>θāmṣṣāt</i> ,	—	<i>θimēṣṣdīn</i>	cuisse ;
<i>θābrīt</i> ,	—	<i>θibrīṭīn</i>	sentier ;
<i>θāumʿāθ</i> ,	—	<i>θiumʿāṭīn</i>	génisse ;
<i>θisīθ</i> ,	—	<i>θisīṭīn</i>	miroir ;
<i>θāddārθ</i> ,	—	<i>θiddārīn</i>	maison ;
<i>θārbāt</i> ,	—	<i>θīrbāṭīn</i>	petite fille.

ou bien ils correspondent à un masculin formant son pluriel par *an*. (La voyelle interne est parfois modifiée et déplacée). Ex. :

<i>θāhlišt</i> ,	pluriel	<i>θihēlzīn</i> ;
<i>θālγēmt</i> ,	—	<i>θilēγmīn</i> chamelle ;
<i>θišmešt</i> ,	—	<i>θišēmzīn</i> négresse ;
<i>θásrafθ</i> ,	—	<i>θisērfīn</i> silo ;
<i>θāmḏelt</i> ,	—	<i>θimēḏlīn</i> tombe.

§ 4. — *θin*.

Parfois le *θ* final est conservé. Ex. :

<i>θisīθ</i> miroir,	pluriel	<i>θisīṭīn</i> ;
<i>θāumʿāθ</i> génisse,	—	<i>θiumʿāṭīn</i> ;

ou bien ce *θ* disparaît et fait place aux terminaisons *īn*, *awin* :

§ 5. — *ayin*.

θ^γί^ρδ^εμ^τ, pluriel θ^γί^ρδ^εμ^αυ^{ιν} scorpion;
 θ^λά^θ. — θ^ιλ^ιυ^{ιν} ravin.

§ 6. — *an*.

Certains noms qui (comme ceux du § 3) ont un pluriel masculin par *an*, prennent au pluriel féminin cette même terminaison (au lieu de *in*). Ex. :

θ^ύσ^σε^ντ, pluriel θ^ύσ^ση^νάν chacal (f.);
 θ^ίγ^ζε^ρθ, — θ^ίγ^ζρ^āν ruisseau;
 θ^άϊ^δι^τ, — θ^ιϊ^δā^ν chienne.

§ 7. — *a*.

Le θ final peut faire place aussi à la terminaison *a*. Ex. :

θ^άσ^ιρ^θ, pluriel θ^ισ^ιρ^α moulin;
 θ^μά^ρθ, — θ^ιμ^ιρ^α barbe;
 θ^άμ^υρ^θ, — θ^ιμ^υρ^α pays;
 θ^άψ^υρ^θ, — θ^ιψ^υρ^α porte.

§ 8. — L'*i* ou l'*u* finals disparaissent devant cet *a*. Ex. :

δ^ζι^ζυ^ι, pluriel θ^ιζι^ζυ^α abeille;
 θ^άγ^ζυ^θ, — θ^ιγ^ζα dépôt alluvionnaire.

§ 9. — *θi-ayin*.

Un certain nombre de noms forment leur pluriel en suffixant *ayin* ou *ayin*; ce sont généralement des singuliers de forme θ-*a* ou θ-*i* (voir § 5). Ex. :

θ^έτ œil, pluriel θ^έτ^αυ^{ιν};
 θ^ιμ^ι sourcil, — θ^ιμ^ιυ^{ιν};
 θ^άϊ^τσ^α ver, — θ^ιϊ^τσ^αυ^{ιν};

θiddā sangsue, pluriel *θiddāyin*;
θissūbla grosse aiguille, — *θissūblayin*.

§ 10. — *yin*.

Des noms de forme *θaX* peuvent conserver l'*a* au pluriel.

Ex. :

θāla bassin, pluriel *θālāyin*;
θáqqā genévrier, — *θáqqāyin*;
θāðla gerbe, — *θāðlāyin*.

§ 11. — *iyin*.

L'*a* final peut devenir *i*. Ex. :

θālefsa (1), pluriel *θilefsiyin* vipère;
θábγā, — *θibγiyin* fraise;
θámzā, — *θimzēyin* ogresse;

on trouve aussi *θišent* (2) jumelle, pl. *θišniyin*.

§ 12. — *yin*.

L'*a* final peut disparaître. Ex. :

θārga rigole, pluriel *θirgyin*;
θaššā branche — *θiššayin*.

§ 13. — *u*.

On trouve aussi la terminaison *u*. Ex. :

θíya dos, pluriel *θíyāu*;
dzíya plat, — *θízíyāu*.

1. Forme complète : *alefsiu* serpent (B.Sn., B.Izn.).

2. Forme complète : *ašniu* jumeau (B.Sn.).

Un *i* apparaît au pluriel après le θ initial des noms singuliers de forme θX . Ex. :

$\theta m\ddot{a}ll\ddot{a}$ tourterelle,	pluriel	$\theta im\ddot{a}ll\ddot{a}y\ddot{i}n$;
$\theta mi\ddot{s}\ddot{s}\ddot{u}\theta$ chatte,	—	$\theta imi\ddot{s}\ddot{s}\ddot{i}y\ddot{i}n$;
$ts\ddot{u}mba$ oreiller,	—	$\theta is\ddot{u}m\theta ay\ddot{i}n$;
$\theta \gamma\ddot{a}t\ddot{s}a$ filet,	—	$\theta i\gamma\ddot{a}t\ddot{s}iy\ddot{i}n$.

II. — Pluriels internes (1).

§ 1. — Changement de *e* en *a* (le θ final disparaît au pluriel) (2) :

$\theta i\ddot{n}zer\theta$ nez,	pluriel	$\theta i\ddot{n}z\ddot{a}r$;
$\theta i\ddot{z}z\ddot{e}l\ddot{t}$ rein,	—	$\theta i\ddot{z}z\ddot{a}l$;
$\theta i\ddot{f}l\ddot{e}l\ddot{e}st$ hirondelle,	—	$\theta i\ddot{f}l\ddot{e}ll\ddot{a}s$;
$\theta i\ddot{\gamma}mest$ molaire,	—	$\theta i\ddot{\gamma}m\ddot{a}s$;
$\theta i\ddot{\gamma}\ddot{e}d\ddot{e}l$ chevrette,	—	$\theta i\ddot{\gamma}\ddot{e}d\ddot{a}d$;
$\theta i\ddot{s}\ddot{s}\ddot{e}n\ddot{e}f\theta$ aiguille,	—	$\theta i\ddot{s}\ddot{s}\ddot{e}n\ddot{a}f$;
$\theta \ddot{a}rselt$ colonne,	—	$\theta i\ddot{r}s\ddot{a}l$;
$\theta i\ddot{i}er\theta$ tronc,	—	$\theta i\ddot{i}\ddot{a}r$;
$\theta \ddot{a}m\ddot{d}ukelt$ amie,	—	$\theta im\ddot{d}uk\ddot{a}l$;
$\theta isernest$ boucle,	—	$\theta isern\ddot{u}s$;
$\theta \ddot{a}s\ddot{e}\ddot{a}b\ddot{i}\theta$ ravin,	—	$\theta is\ddot{e}\ddot{a}b\ddot{a}i$.

§ 2. — Changement de *i* en *a*. Ex. :

$\theta \ddot{a}\ddot{\gamma}\ddot{e}zz\ddot{i}s$ côté,	pluriel	$\theta i\ddot{\gamma}\ddot{e}zz\ddot{a}s$;
$\theta \ddot{a}\ddot{z}\ddot{e}rn\ddot{e}t$ cou,	—	$\theta iz\ddot{e}rn\ddot{a}d$;
$\theta \ddot{a}\ddot{i}zzim\ddot{t}$ pioche,	—	$\theta i\ddot{z}z\ddot{a}m$;
$\theta \ddot{a}mzirt$ clairière,	—	$\theta imiz\ddot{a}r$.

§ 3. — Changement de *u* en *a*. Ex. :

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 66; *Zen. de l'Ouars.*, p. 55.

2. Cf. plusieurs masculins internes.

θáγiũlt	ânesse,	pluriel	θiγĩāl;
θáserðunt	mule,	—	θiserðān;
θázahmũmt	merle,	—	θizehmām;
θāfkunt	fourneau,	—	θifukān;
θázèknunt	grappe,	—	θizeknān.

§ 4. — Dans les noms terminés par *cvcθ*, un *u* se place avant *cvcθ*. Ex. :

θánfiθ	keskas,	pluriel	θínufāf;
θázđēf	oiseau (f.),	—	θizũdād;
θágmamθ	muselière,	--	θiqũmām.

§ 5. — Ainsi que dans divers noms de forme *θac¹c²X*.
Ex. :

θáqbũšt	petite marmite,	pluriel	θiqũbās;
θaiđũrθ	marmite,	—	θiũdar;
θángult	pain,	—	θínugγ ⁴ al;
θáhsaiθ	citrouille,	—	θihusai.

III. — Pluriel mixte.

§ 1. — θi-a-in.

θfũrket,	pluriel	θifurkādĩn;
θiεársēθ,	—	θiεársāθĩn;
θáðmerθ,	—	θiðmāĩn.

DEUXIÈME CATÉGORIE

Formation du pluriel par *id* (1).

Les mots *aiθ*, *aθ*, *ad*, *id* signifient gens, peuple, fils; il sert à former le pluriel de quelques mots de ce dialecte. Ex. :

1. Cf. H. Stumme, *Schil. v. Taz.*, § 62.

bāb maître, pluriel *t̪bāb̄*;
ūma frère, — *at̪mā*.

On trouve aussi cette désinence *id* devant des noms féminins. Ex. :

lāllā maîtresse, pluriel *t̪lāllā* ou *idlāllā*, ou *lāl* pluriel *t̪lāl*.

TROISIÈME CATÉGORIE

Pluriels ayant une forme arabe.

Les plus usitées de ces formes sont indiquées dans les exemples suivants :

<i>zénq̄əθ</i> ,	pluriel	<i>zénq̄āθ</i> ;
<i>lāmba</i> ,	—	<i>lāmbāθ</i> ;
<i>zbīf̄ar</i> ,	—	<i>zbit̄arāθ</i> ;
<i>lborz</i> ,	--	<i>lbrūz</i> ;
<i>lh̄orz</i> ,	—	<i>lēhrūz</i> ;
<i>tésbīh</i> ,	—	<i>tsābāh</i> ;
<i>sénduq</i> ,	—	<i>snāđeq</i> ;
<i>sénsləθ</i> ,	—	<i>snāsel</i> ;
<i>lb̄əl̄yēθ</i> ,	—	<i>lēbt̄ari</i> ;
<i>télīif̄əθ</i> ,	—	<i>téklaīf</i> ;
<i>lm̄alik</i> ,	—	<i>ləml̄aika</i> , etc.

Substantifs employés seulement au pluriel dans le dialecte (1).

ird̄ən, blé. Ex. :

B.Sn. *ird̄ən īrl̄ān* le blé est cher;
 Zekk. *ird̄ən ērl̄ān*.

1. Cf. R. Basset, *Man. kab.*, p. 66,

iγd̄en, cendre. Ex. :

iγd̄en ehm̄an, la cendre est chaude.

m̄idden, gens. Ex. :

m̄iddén ūzd̄en (1), les gens sont venus.

θ̄emz̄in, orge. Ex. :

θ̄emz̄in γ̄ém̄ient, l'orge a germé.

θ̄in̄ifin, pois. Ex. :

θ̄in̄ifin uγ̄int, les pois ont mûri.

id̄ammen, sang. Ex. :

id̄ammen z̄úγ̄en (2), le sang est rouge.

d̄d̄an, boyau. Ex. :

d̄d̄an eff̄γ̄én s̄ūγ̄γ̄āddis̄ennes, les intestins lui sortirent du ventre.

izz̄ān, ordures. Ex. :

izz̄ān qa t̄ers̄iden, les ordures sentent mauvais.

iḥ̄b̄ān, excréments.

ām̄ān, eau. Ex. :

ām̄ān qa t̄azz̄āl̄en, l'eau coule.

ib̄s̄is̄en, urines. Ex. :

ib̄s̄is̄en t̄azz̄āl̄en d̄id̄derb, l'urine coule dans la rue.

iγergnen, sacoche. Ex. :

iγergnén qa t̄s̄ūren, la sacoche est pleine.

1. Z. kk. *ūs̄ānd m̄idden*.

2. Zekk. *id̄ammen iz̄úγ̄γ̄āγ̄en*.

**Substantifs employés au singulier et dont
le pluriel dans le dialecte est emprunté
à une autre racine.**

Ces substantifs sont rares ; citons :

<i>θāmēttūθ</i> femme,	pluriel	<i>θīseḏnān</i> ;
<i>mēm̄mi</i> fils,	—	<i>árraū</i> ;
<i>illi</i> fille,	—	<i>issi</i> ;
<i>ú</i> fils,	—	<i>ḏθ</i> ;
<i>últma</i> sœur,	—	<i>issma</i> ;
<i>úma</i> frère,	—	<i>áḏma</i> ;
<i>īs</i> cheval,	—	<i>θiγállin</i> (1).

ADJECTIFS QUALIFICATIFS

L'adjectif qualificatif s'accorde en genre et en nombre avec le nom auquel il se rapporte. Il est placé après le nom qu'il qualifie.

Le féminin se forme par la préfixation et la suffixation au masculin d'un *θ* (*t*) :

<i>áussar</i> vieux,	féminin	<i>θáussarθ</i> (Zekk. id.) ;
<i>míriu</i> large,	—	<i>θmíriuθ</i> (Zekk. id.) ;
<i>núfsus</i> léger,	—	<i>θnúfsusθ</i> (Zekk. id.) ;

Un *u*, un *i* qui ont disparu au masculin réapparaissent parfois au féminin :

<i>áziza</i> bleu,	féminin	<i>θázizauθ</i> (Zekk. id.) ;
<i>mírza</i> amer,	—	<i>θmírzaíθ</i> (Zekk. id.) ;
<i>míza</i> lourd,	—	<i>θmízaiθ</i> (Zekk. id.) .

1. Sur ces pluriels cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 66.

1° Le pluriel masculin se forme généralement de la façon suivante *i-en* :

<i>āderγāl</i> aveugle,	pluriel	<i>iderγālēn</i> (Zekk. id.);
<i>āmēllāl</i> blanc,	—	<i>imēllālēn</i> (Zekk. id.);
<i>āmqqrān</i> grand,	—	<i>imqqrānēn</i> (Zekk. id.);
<i>múzzur</i> grossier,	—	<i>imuzzūrēn</i> (Zekk. id.);
<i>núfsus</i> léger,	—	<i>inufsūsēn</i> (Zekk. id.).

2° Un *i* ou un *u* peut réapparaître au pluriel :

<i>mīrza</i> amer,	pluriel	<i>īmerzain</i> ;
<i>mīza</i> lourd,	—	<i>īmīzain</i> ;
<i>āzīza</i> bleu,	—	<i>īzīzayen</i> (Zekk. id.).

3° B. Sn., Zekk. <i>ūšbeḥ</i> beau,	pl.	<i>ūšbeḥen</i> ;
— <i>ūqbeḥ</i> méchant,	—	<i>ūqbeḥen</i> ;
— <i>ūγmeq</i> profond,	—	<i>ūγmeqen</i> .

4° <i>āmēllāzu</i> affamé,	pluriel	<i>imēllūza</i> ;
<i>āmēllaizu</i> —	—	<i>imēllūiza</i> .

5° <i>āderḏūr</i> sourd,	pluriel	<i>īderḏār</i> ;
<i>āmāhlūs</i> malade,	—	<i>īmāhlās</i> ;
<i>āmāhbūl</i> fou,	—	<i>īmehbāl</i> ;
<i>ābēkkūs</i> muet,	—	<i>ībēkkās</i> ;
<i>āzḥāf</i> impotent,	—	<i>īzḥāf</i> ;
<i>āmeršūḏ</i> puant,	—	<i>īmeršād</i> ;
Zekk. <i>āmāhlūs</i> malade,	—	<i>īmāhlās</i> ;
<i>āmeršūḏ</i> puant,	—	<i>īmeršād</i> .

Le féminin pluriel se forme du masculin pluriel :

m. pl. <i>imēllalen</i> ,	f. pl. <i>θimēllālin</i> (blanc);
— <i>ūšbeḥen</i> ,	— <i>θūšbeḥīn</i> (beau);
— <i>imēllūza</i> ,	— <i>θimēllūza</i> (affamé);

m. pl. <i>izizawen</i> ,	f. pl. <i>θizizawin</i> (bleu);
— <i>izerðar</i> ,	— <i>θizerðar</i> (sourd);
— <i>imërşād</i> ,	— <i>θimërşād</i> (puant);
Zekk. <i>imëllälēn</i> ,	pluriel <i>θimëllälin</i> ;
— <i>işbehen</i> ,	— <i>θuşbehin</i> ;
— <i>imërşād</i> ,	— <i>θimërşād</i> .

Lorsque l'adjectif se rapporte à un nom indéterminé, jouant dans une phrase le rôle de sujet ou de complément direct, cet adjectif est précédé de la particule *ð* qui s'assimile au *θ* du féminin pour donner un *t* (1). Ex. :

mättä wüdi? wüdi işerri dábërşān, Qu'est ceci? c'est un mouton noir.

qā γri θāfünāst tāmëllält, Il y a chez moi une vache blanche.

niyed iñēdn dīmzziānen, Nous avons amené de petits chiens.

zēzēn θiγallin timqqrānin, Ils ont vendu de grandes montures.

iūðef θγri mūs dábërşān, Un chat noir est entré chez moi.

Zekk. *γri āiðt ābërşān*, J'ai un chien noir.

Mais on n'emploie pas *d* devant l'adjectif, si le nom indéterminé qu'il qualifie est précédé d'une préposition. Ex. :

zrēγ iššāwen nufunās āmëlläl, J'ai vu les cornes d'un bœuf blanc.

iūš aγrüm iñrbān imzziānen, Il a donné du pain à de petits enfants.

ou bien si la phrase est interrogative :

1. Cf. R. Basset, *Man. Kub.*, p. 67.

mtγer aidi amellāl Qui a un chien blanc?

ou bien si la phrase est négative :

állis ɛγri iis āziza, Je n'ai pas de cheval gris.

Zekk. ābīγ tɥf uis abersān, J'ai frappé la tête du cheval noir.

On n'emploie pas non plus la particule *ɔ* devant l'adjectif qualifiant un nom déterminé :

γri iserri abersān lli iāɔeɔ, J'ai chez moi le mouton noir que tu as amené.

mā-ilīn iisiu āziza, à qui est ce cheval gris?

āi āfundās abersān ɔ bœuf noir!

Comparatif (1). — Il s'exprime au moyen de la préposition *h*. Ex. :

āɔfel dāmellāl hēddūfɔ, La neige est plus blanche que la laine.

āzenna dāzizā hēnnīl, Le ciel est plus bleu que l'indigo.

ārgāziu, dāmqqrān hē, Cet homme est plus grand que moi.

lkitābiūdi iγlā-ḥyīn, Ce livre est plus cher que celui-là.

« Meilleur que » se traduit par *hēr-zi*, *hēr ɛzzi* :

hēr ɛzzi Meilleur que lui.

lqáhveɔ hēr-zi-γatāi, Le café est meilleur que le thé.

Zekk. šēkk hērɛzzi, dāmqqrān hfi, Tu es meilleur que moi, plus grand que moi.

āγrām hēr zūγ-γisūm, Le pain est meilleur que la viande.

Superlatif (2). — Le superlatif se rend de la même façon :

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 68, § 97.

2. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 68, § 80.

ārgāziu dāmqrān-disen ou *ārgāziu dāmqrān ékðer-zisen*, Cet homme est le plus grand d'entre eux.

nettān dāmellāl-hsen ou *disēn* ou *ékðer-zisēn* ou *ésðer-zisēn*.

Formes d'adjectifs (1).

Les plus nombreux sont dérivés d'un verbe d'état (cf. *suprà*, p. 133) de la façon suivante : on préfixe *a* à la racine et la voyelle qui précède la dernière consonne devient *a*. Ex. :

<i>ūrēγ</i> être jaune,	<i>ūrāγ</i> jaune ;
<i>zizu</i> être bleu,	<i>āziza</i> bleu ;
<i>dérγel</i> être aveugle,	<i>āderγāl</i> aveugle ;
<i>nēγnēγ</i> être nasillard,	<i>ānēγnāγ</i> nasillard.

Zekk. : jaune *āūrāγ*, bleu *āziza*, aveugle *āderγāl*, nasillard *ānēfnāf*.

Quand la racine a trois consonnes et que la consonne médiane est simple, elle peut se trouver dans l'adjectif à l'état redoublé :

<i>ésmēđ</i> être froid,	<i>ašēmmād</i> froid ;
<i>éздеđ</i> être mince,	<i>azēddađ</i> mince ;
<i>ūser</i> être vieux,	<i>āussar</i> vieux ;
<i>ézuēγ</i> être rouge,	<i>āzūγγāγ</i> rouge ;
<i>émlel</i> être blanc,	<i>āmellāl</i> blanc.

Zekk. : froid *ašēmmād*, mince *azddađ*, vieux *āussar*, rouge *āzūqqāγ*, blanc *āmellāl*.

Si, au contraire, la consonne médiane est redoublée

1. Cf. R. Basset, *Les noms des métaux et des couleurs en berbère*, Paris, 1895, in-8, p. 2.

dans la racine, elle se trouve dans l'adjectif à l'état simple.

Ex. :

qūddēd être court, *āqūdeḍ* court.

Parfois on ajoute à la racine l'*n* du participe :

ēmγer être grand, *āmqqrān* grand ;
ēmze être petit, *āmzẓiān* petit ;
bērsen être noir, *ābersān* noir ;
ēsbūε être riche, *āsbbaεān* riche.

Zekk. : grand *āmēqqrān*, petit *āmzẓiān*, noir *āberγān*, riche *āsbbaεān*.

L'*a* initial se trouve parfois suivi d'un *m* :

ēhles être malade, *āmāhlūs* malade ;
ēhbel être fou, *āmāhbūl* fou ;
ēllāz être affamé, *āmēllāzu* affamé ;
ērşēd être puant, *āmērşūd* puant.

Zekk. : malade *āmāhlūγ*, fou *ābāhlūl*, affamé *āmēllāz*, puant *āmērşūd*.

Certains adjectifs sont formés par la simple préfixation d'un *m* à la racine. Ex. :

īrza être amer, *mīrza* amer ;
īzā être lourd, *mīzā* lourd ;
īzēd être doux, *mīzēd* doux ;
īriu être large, *mīriu* large ;
úzzur être grossier, *múzzūr* grossier ;

Zekk. *miriu* large ;

ou bien par la préfixation d'on *n*. Ex. :

úfsūs être léger, *núfsūs* léger.

Zekk. *nufsus* léger.

NOMS DE NOMBRES

De l'ancienne numération (1), les Beni Snous n'ont gardé que le premier nombre : *idžen* un, féminin *θišt*. Ex. :

idz ūfūs une main.

Zekk. : *idžen* un, féminin *išt* :

idz ūdād un doigt.

Les autres nombres sont empruntés à l'arabe (de même chez les Zekkara).

Nombres cardinaux.

un <i>ṽáhēd</i> , fém. <i>ṽáhda</i> ,	onze <i>áhdāğās</i> ;
deux <i>θndiēn</i> ou <i>zūz</i> ,	douze <i>tnāğās</i> ;
trois <i>θlāθa</i> .	treize <i>θeltāğās</i> ;
quatre <i>árbəa</i> ou <i>rbəa</i> ,	quatorze <i>arbatğās</i> ;
cing <i>hámsa</i> ,	quinze <i>hamstāğās</i> ;
six <i>s'tta</i> ,	seize <i>sttāğās</i> ;
sept <i>sébəa</i> ,	dix-sept <i>sbatāğās</i> ;
huit <i>θménja</i> ,	dix-huit <i>θmentāğās</i> ;
neuf <i>tésəa</i> ,	dix-neuf <i>tsātāğās</i> ;
dix <i>əšra</i> ,	vingt <i>əšrīn</i> ;

vingt et un *ṽáhd ūəšrīn* ;

vingt-deux *θndiēn ūəšrīn* ;

vingt-trois *θlāθa ūəšrīn* ;

1. Voir sur l'ancienne numération : R. Basset, *Man. Kab.*, pp. 68 et suiv.

treute *tlâθin*, soixante-dix *sebεain* ;
 quarante *εrbεain*, quatre-vingts *θmaniin* ;
 cinquante *hamsin*, quatre-vingt-dix *tεsεai* ;
 soixante *sttin* ; cent *miá* ;

deux cents *mēitîn* ;
 trois cents *θéltmïa* ;
 quatre cents *arbεámïa* ;
 mille *âlef* ;
 deux mille *âlfēin* ;
 trois mille *θeltâlâf* ;
 dix mille *εasrâlâf* ;
 quinze mille *hamstâεas âlf* ;
 vingt mille *εasrin âlf* ;
 million *béliân*, pl. *blâien*.

Les nombres de « deux » à « neuf » (compris) sont suivis du nom berbère au pluriel. Ce nom est en annexion avec le nom de nombre :

Kef *θnâien iîrgâzēn* deux hommes ;
hamsá wússnân cinq chacals ;
sttá ntsénnân six femmes ;
 A. L. *hamsá nîrgâzen* cinq hommes.

De « dix » à « dix-neuf » (compris), le nombre est suivi du substantif singulier arabe.

! L'*r* de عشر réapparaît alors ; mais les indigènes accolent cet *r* au nom qui suit. On dit :

onze femmes *ahdâεas êrmra* ;
 quinze vaches *hamstâεas érbégra* ;
 seize juments *sttâεas érεâuda*.

Après les noms de nombres « vingt, trente, quarante »,

etc., on emploie le substantif arabe singulier; ce nom n'est pas à l'état d'annexion :

vingt femmes *ʕašrin ʕmra*;
cinquante mules *ḥamsin beʕla*.

Employé seul, « cent » se dit *mīa* :

šḥāl isrārén ʕrāḥ? ʕrī mīa, Combien as-tu de moutons?
J'en ai cent.

mīā zīsēn, Cent d'entre eux.

Suivi d'un nom, il se dit *mīāt* :

mīāt ʕbēʕla, Cent mules.

ʕélt mīāt ʕmra, Trois cents femmes.

ālēf kebš, Mille moutons.

ʕélt ālāfezdī, Trois mille chevreaux.

Une douzaine, *tēzēneθ*.

ʕiūūia nifunāsēn, Deux bœufs, une paire de bœufs.

ʕiūūia iʕiāl, Deux ânes, une paire d'ânes.

Nombres ordinaux.

Seul le mot « premier » est rendu par un terme berbère :

premier *ámzyar*, féminin *ʕámzyārēt*; masc. pl. *ímzyūra*,
fém. pl. *ʕímzyūra*.

Pour les autres nombres ordinaux, on dit :

<i>ʕénni</i> , <i>ʕénni</i> , <i>iénni</i> , <i>ʕiénni</i> ,	<i>néʕnūiēn</i>	deuxième;
—	—	<i>néʕlāθa</i> troisième;
—	—	<i>nérβɛa</i> quatrième;

ou *ʕin*, *ʕin*, *inʕin*, *ʕinʕin* *néʕnāiēn*, etc.

« Dernier » se dit : *ánggar*, fém. *θánggarèt*; pl. *ínggūra*, fém. *θínggūra*.

Fractions.

Les fractions se rendent de la façon suivante :

un demi *nnūs*,
 un tiers *θélt* ou *θúluθ*,
 un quart *érrúbεα*,
 un cinquième *lhúms*,
 un sixième *ssáús*,
 un septième *ssábεα*,
 un huitième *θámna*,
 un neuvième *ttásεα*,
 un dixième *λεásra* ou *lüfúáíθ* *λεásra*.

Depuis « dix » on emploie l'expression *lüfúáíθ* :

un douzième *lüfúáíθ* *θnεás*.

Un fermier au « cinquième » se dit *dhémmas*; un fermier au « quart » se dit *árébbεα*.

Une « part », une « fraction » se dit *θúnt*, pl. *θúna* :

trois-quarts *θláθa ntúná hérbεα*;
 cinq-sixièmes *hámsa ntúná hś' tta*.

CHAPITRE IV

PRÉPOSITIONS, ADVERBES, CONJONCTIONS, INTERJECTIONS.

PRÉPOSITIONS

Les prépositions les plus usitées sont les suivantes :

- 1° dans, *ði* (*ðeğ*, *ðuğ*, *eğ*, *ğ*);
de, *si* (*seg*, *suğ*).
- 2° à, *i*;
avec (en comp. de), *áki*;
devant, *zzáði*;
derrière, *zzéfri*;
sous, *súáddi*;
sur, *ðéni*.
- 3° sur, *h*;
vers, *yer*;
avec (au moyen de), *s*;
avec (en compagnie de), *ð*;
comme, aussi bien que, *am*.
- 4° jusqu'à, *al*.

Préposition *ði*. — La préposition *dans* se rend, chez les Beni-Snoüs par *ði*, *ðeğ*, *ðuğ*, ou par *i*.

1° On emploie exclusivement *ði* devant les noms à forme féminine :

- θaX devient θX , *ði-ðeddarð* dans la maison ;
 θiX devient θX , *ði-ðəmziñ* dans l'orge ;

θuX reste θuX , $\delta i-\theta uddrin$ dans les maisons;
 θX reste θX , $\delta i-dziya$ dans le plat;
 $\theta aX(a)$ reste θaX , $\delta i-\theta \tilde{a}la$ dans le bassin;
 $\theta iX(i)$ reste θiX , $\delta i-\theta \tilde{i}la$ dans le tamis.

On dit aussi : $\delta i \theta \bar{u}$ dans celle-ci, $\delta i \theta \bar{i}n$ dans celle-là.

On emploie aussi δi devant les substantifs empruntés à l'arabe. Ex. :

$\delta i ss\grave{e}ndiq$ dans la caisse.

2° On emploie \acute{g} ou $e\acute{g}$ devant les formes suivantes :

$aX(\psi u)$, $\acute{g}ubri\tilde{s}$ ou $\acute{e}gubr\tilde{s}$ dans le chemin;
 $aX(\psi i)$, $\acute{g}\psi ts\acute{u}m$ ou $\acute{e}g\psi is\acute{u}m$ dans la viande;
 $aX(\psi \bar{u})$, $\acute{g}\acute{u}z\bar{i}r$ dans le vizir;
 $iX(n)$, $\acute{g}mendi$ dans les céréales;
 — $\acute{g}mi$ dans la bouche;
 $iX(i)$, $\acute{g}fri$ dans la grotte;
 — $\acute{g}res$ dans l'os;
 $iX(i)$ $\acute{g}i\gamma den$ dans le blé;
 — $\acute{g}id\grave{e}s$ dans le sommeil;

On emploie $u\acute{g}$ (ou $\acute{u}g$) devant les formes suivantes :

$(a)X$, $\acute{u}g\acute{s}\tilde{a}l$ dans la terre;
 — $\acute{u}g\acute{f}\bar{u}s$ dans la main;
 $aX(nu)$, $\acute{u}gzer\theta\tilde{i}l$ dans la natte;
 $aX(\psi a)$, $\acute{u}g\psi \bar{a}m\bar{a}n$ dans l'eau.

On n'emploie $\delta u\acute{g}$ que dans ces mêmes cas, mais on entend plus souvent $u\acute{g}$ que $\delta u\acute{g}$.

On n'emploie guère $\delta e\acute{g}$ que devant les pronoms ψu , ψin :

$\delta e\acute{g}\psi u$ dans celui-ci;
 $\delta e\acute{g}\psi in$ dans celui-là.

i mis pour *ði*, s'emploie devant tous les substantifs (voir *i*). Ex. :

ðéggit i úrānim elle l'a placée dans un roseau.

Devant les pronoms affixes, *dans* se traduit par *ði* et s'emploie comme *si* (voir *si*). Ex. :

issaṣūl dīs il médit de lui.

ði se retrouve aussi en composition dans *mīdi*, dans quoi. Ex. :

mīði ggīd amān dans quoi as-tu placé l'eau?

úšīi dziya mīdi ašeggér ábelbūliu donne-moi un plat dans lequel je placerai ce couscous.

Préposition *si*. — La préposition *de* marquant l'éloignement, le point de départ, l'origine, se rend par la préposition *s* (*s*, *seg*, *sūg*, *si*).

On emploie *seg* :

1° devant les substantifs commençant par *i*.

a) La forme *iX(i)* devient *əX*. Ex. :

iffēr seg əfri il sortit de la grotte ;

Zekk. *zeggəfri* de la grotte ;

— *zeggīzer* de la rivière.

b) La forme *iX(i)* reste *iX* :

nəttān ḍamahlūs seg ilēs il a mal à la langue ;

Zekk. *zəggīles*.

c) La forme *iX(n)* devient *X* :

səgmi de la bouche ;

ihūf səgsi il tombe du giron ;

səgmendi de l'orge ;

Zekk. *zəgmi* de la bouche.

2° Devant les noms commençant par *a* ou par *u* :

a) Dans les formes *aX(ψu)*; *aX(ψi)*; *aX(ψū)*; *aX(na)*; *uX*, la préposition devient *sêg*. Ex. :

sêg-udrar de la montagne;

sêg-ψisum de la viande;

sêg-ūzir du vizir;

sêg-aïθma des frères;

sêg-ušsen du chacal.

Zekk. *zúgūrθu* du jardin.

b) Devant les formes *aX(nu)*, *aX(ψa)* et *(a)X* la préposition devient *súg* (ou *sūg*). Ex. :

súg-zerθil de la natte;

súg-ψāri de l'alfa;

súg šāl de la terre; Zekk. *zúg-šāl*.

On emploie *si* devant les noms à forme féminine. Ex. :

θaX, de la maison *si-θéddārθ* (*θeX*);

de la femme *si-tméttūθ* (*θX*);

du moulin *si-tsirθ* (*θX*);

θaiX, de la chienne *si-θižil* (*θiX*);

θauX, de la vieille *si-θússarθ* (*θuX*);

θaX(a), de l'étang *si-θāla* (*θaX*);

θiX, du feu *si-θmessi* (*θX*);

θiX(i), de l'ombre *si-θili* (*θiX*);

θuX, de l'oreiller *si-θúsūθ* (*θuX*);

tX, du plat *sidziya* (*tX*).

Devant les thèmes pronominaux joints aux prépositions *s* devient *zz* :

1° p. s. *zziya*, 2° p. m. s. *zzih*, 2° p. f. s. *zzim*, 3° p. m. et f. s. *zzis*, 1° p. p. *zzināγ*, 2° p. m. p. *zziyen*, 2° p. f. p. *zziyent*, 3° p. m. p. *zzisen*; 3° p. f. p. *zzisent*.

s entre dans l'expression *mānis*, « où » interrogatif :

mānis ūzdeð d'où viens-tu ?

« où » non interrogatif :

qāh ðimûrð mānis qā-tazdeð il est au pays d'où tu viens.

Prépositions *i* dans, à.

ðēni au-dessus, sur, de *āni* monter.

zēfri derrière, en arrière de (*ēdfer* suivre).

zāði au devant de, devant.

syāddi au-dessous de, sous.

āki avec, en compagnie de.

1° Employées devant un nom, ces particules ont la même influence sur les noms qui suivent. Ex. :

turgāz à l'homme ;

zēfri derrière le chien ;

aktūzir en compagnie du vizir ;

ðēni *yāri* au-dessus de l'alfa ;

ðēni *userðun* sur le mulet ;

zāði *ifri* devant la grotte ;

āki *yzer* avec la rivière ;

zāði *imi* devant la bouche ;

syāddi *imendi* sous l'orge ;

āki *uſſen* avec le chacal ;

ðmeſſû à la femme ;

ðiðil à la chienne ;

zāði *ðūssārt* devant la vieille ;

ðēni *ðāla* au-dessus de l'étang ;

ðidda à la sangsue ;

zēfri *ðuſſent* derrière le chacal (fém.).

REMARQUE. — 1° On dit aussi : *ifūs* à la main ; *zzéfri-mūs* derrière le chat. — 2° On trouve : *zzāb ifri* devant la grotte ; *syāddi iyēs* sous l'os ; *aki iyēd* avec le chevreau. — 3° On dit aussi : *zzābi ĩimi* devant la bouche ; *denĩi ĩisi* sur le giron.

2° Employés devant des pronoms (1), on obtient :

1^{re} p. s. *zzābi* ; 2° p. s. *zzābāh*, f. *zzābēm* ; 3° p. s. *zzābes* ;
1^{re} p. p. *zzābnāγ* ; 2° p. p. m. *zzābūen*, f. *zzābūent* ; 3° p. m.
p. *zzābsen* ; 3° p. f. p. *zzābsent*.

Les prépositions *zēfr(i)* et *syādd(i)* s'emploient de la même façon :

aki donne avec ces pronoms :

aki, *akih*, *akim*, *akis*, *akināγ*, *akiuen*, *akiuent*, *akisen*,
akisent.

denĩi donne :

denĩi, *denĩāh am*, *denĩēs*, *denĩināγ*, *denĩiūen-uent*, *denĩisen-sent*,

Elles accompagnent aussi un pronom démonstratif. Ex. :

zzābiūu devant celui-ci ;
zzéfrīdu après celle-ci ;
syāddi ūin sans celui-là ;
ākībīn avec celle-là.

Préposition *h*, sur. — « Sur » se rend chez les Beni Snods par *h* ou par *zēnĩi*.

h s'emploie : 1° devant les noms ; 2° devant les pronoms.

1. On obtient avec *i* : *ĩi*, *iāh*, *ām*, *iās-iandγ*, *iaūen*, *uent*, *iāsen*, *sent*.

1° **Devant les noms.** — Il s'emploie devant toutes les formes :

aXyu devient *hyéX* et *hyúX* : *hyéðfel* et *hyúðfel* sur la neige.

aX(ψi) devient *hyíX* : *hyízzim* sur la pioche.

aX(ψu) devient *húX* : *hússär* sur le vieillard.

(a)X devient *hûX* : *hûfûð* sur le genou.

aX(ψa) devient *hyaX* : *hyári* sur l'alfa.

aX(nu) devient *hûX* : *hûzellif* sur la tête.

iX(i) devient *hîiX* : *hîifri* sur la grotte ; *hîðsser* sur l'ongle.

iX(n) devient *hiX* : *hîmi* sur la bouche ; *hîmendi* sur l'orge.

uX devient *hyéX* ou *hyúX* : *hyéðsën* et *hyúðsën* sur le chacal.

Les noms féminins ne donnent lieu à aucune irrégularité.

θaX devient *θX* ou *θeX* : *hθéddürθ* sur la maison ; *hθ^s fū-nāst* sur la vache.

θaiX devient *hθiX* : *hθiðit* sur la chienne.

θauX devient *hθúX* : *hθúrahθ* sur la jaune.

θiX devient *hθX* ou *hθeX* : *hθémsi* sur le feu ; *hθ^s frið* sur la grotte.

θuX devient *hθuX* : *hθúsusθ* sur l'oreiller.

θaX(a) devient *hθaXa* : *hθála* sur le lac.

θiX(i) devient *hθiX* : *hθini* sur les dattes.

θX devient *hθX* : *hθédzūya* sur le plat.

Zekkara : *héf* sur :

hîmi sur la bouche ;

hθmūrθ sur le sol.

2° Devant les pronoms :

1 ^{re} pers. du sing. <i>hí</i> ,	Zekk. <i>hfi</i> ;
2 ^e pers. du sing. <i>háh</i> ,	— <i>hék</i> ;
2 ^e pers. du f. sing. <i>hém</i> ,	— <i>hém</i> ;
3 ^e pers. du sing. <i>hés</i> ,	— <i>hés</i> ;
1 ^{re} pers. plur. <i>hnáχ</i> ,	— <i>héfnaχ</i> ;
2 ^e pers. pl. m. <i>húén</i> ,	— <i>háúyén</i> ;
2 ^e pers. pl. f. <i>húént</i> ,	— <i>háúyént</i> ;
3 ^e pers. pl. m. <i>hsen</i> ,	— <i>hésén</i> ;
3 ^e pers. pl. f. <i>hsent</i> ,	— <i>hésént</i> ,

Elle accompagne aussi les pronoms démonstratifs :

<i>húú</i> sur celui-ci,	<i>húin</i> sur celui-là;
<i>hóú</i> sur celle-ci,	<i>hóin</i> sur celle-là.

S'emploient de la même façon les prépositions *γer*, chez, vers; *s*, avec, au moyen de :

γer-γéðrär vers la montagne;
γer-ïïfri vers la grotte;
γráh vers toi;
γérsén chez eux.

Préposition *s* avec.

s signifie « au moyen de, avec ». Il s'emploie devant les noms comme *h* (voir p.), sauf aux formes *aX(γū)* qui devient *syúzχ* :

syúzir avec le vizir;

ïX(i) qui devient *siX* :

stγes avec de l'os.

Devant les pronoms, elle devient *z* :

<i>zziā</i> avec moi,	<i>zziyen</i> avec vous ;
<i>zzih</i> avec toi,	<i>zziyent</i> avec vous (f.) ;
<i>zzim</i> avec toi (f.),	<i>zzisen</i> avec eux ;
<i>zzis</i> avec lui, elle,	<i>zzisent</i> avec elles ;
<i>zzinaγ</i> avec nous.	<i>szin</i> avec celui-là ;
<i>szu</i> avec celui-ci,	<i>sθin(stin)</i> avec celle-là ;
<i>sθu, (stu)</i> avec celle-ci,	

Préposition *γer*, vers, chez.

γer signifie « vers, chez », cette préposition s'emploie devant les noms ; elle les modifie de la même façon que *h* (voir p. 221), sauf la forme *aX(ψu)* qui devient *γer uuX* :

γer uússar chez le vieillard ;

on dit :

γer imi (ou) *γer iimi* vers la bouche ;

γer s'emploie aussi devant les pronoms :

γer ψú chez celui-ci.

Suivi de *i, äh, am, as*, etc., elle sert à rendre le verbe *avoir* (cf. p. 122).

Préposition *am*, comme, s'emploie comme *h* ; on dit cependant *aX(ψu)* :

am-ürgāz comme un homme.

Le *θ* féminin devient *t* après *am* :

am tél-γemθ comme une chamelle ;

am tmälla comme une tourterelle.

Préposition *δ*, avec. (Voir *infra*, Conjonction.)

Préposition *al*, jusqu'à. — Elle s'emploie devant les noms et n'a sur eux aucune influence :

âl-âḍrâr jusqu'à la montagne ;
âlfūḍ jusqu'au genou ;
âliḡzer jusqu'à la rivière ;
âlḡayḡart jusqu'à la porte, etc.

Jusqu'à moi, à toi, etc., se disent *âlḡri*, *âlḡrâh*, etc.

Jusqu'à celui-ci, celle-ci, etc., se disent *âl-ḡîn*, *âl-ḡîn*, etc.

ADVERBES

a) Adverbes de négation.

La négation se rend chez les Beni-Snoûs au moyen de la particule *ūr* qui précède le verbe (1), et de la particule *š* qui le suit. Ex. :

ūr-itturâr-eš il ne joue pas.

L'*r* de *ur* peut s'assimiler à la plupart des consonnes qui suivent (sauf aux articulations *m*, *b*, *h*, *ḡ*), notamment aux dentales et aux sifflantes. (Cf. phon. *suprà*.)

L'*r* du *ūr* peut tomber devant *i*. Ex. :

uittâlîš il ne monte pas ;

mais jamais devant *a*, ni devant *u*. Ex. :

ūr-ūsîdēḡeš je ne suis pas venu ;

ūr-âs-iḡšḡš il ne lui a pas donné.

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 31-34; *Zénat. du Mزاب*, p. 15; *Zénatia de l'Ouars.*, p. 44; Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 29; id., *Le Dialecte de R'edamès*, p. 34-35; G. Mercier, *La Chaouia de l'Aurès*, p. 25-26; Hanoteau, *Essai de grammaire kabyle*, p. 175-178; id., *Gram. tamachek*, p. 87-89.

L'*r* de *ūr* tombe pour faire place à un *ð* devant les pronoms régimes indirects :

ūd-idá idáved il ne m'apporte pas ;
ūdīm idūs il ne t'a pas donné (à toi f.) ;
ūdih indāreš je ne t'ai pas dit.

De même, devant les pronoms régimes directs de la 1^{re} personne :

ūdināy idfires il ne nous a pas suivis.

mais devant les pronoms régimes directs de la 2^e et de la 3^e personne on ne trouve ni *r* ni *ð* :

ūkun nedfer nous ne vous suivrons pas ;
ūh zrineš ils ne l'ont pas vu ;
ūt nezrūs nous ne l'avons pas vue.

On trouve cette particule *ur* redoublée dans les expressions telles que les suivantes :

ūr-uragey adazdey je ne veux pas venir ;
ūr-uriag adietš il ne veut pas manger ;
ūr-urragen adhedmen ils ne veulent pas travailler ;

mais on dit aussi :

ūriag adietš il ne veut pas manger ;
ūragey adazdey je ne veux pas venir.

La particule *š* est parfois remplacée par *šái* (une chose), on dit :

ūr ittettes ou *ūr ittet šái* il ne mange pas ;
ūr iqqāreš ou *ūr iqqār šái* il ne dit pas ;

ou par *yalu* (rien). Ex. :

ūr-ittet yalu il ne mange rien.

La particule *š* disparaît après les verbes tels que : savoir, pouvoir, craindre, etc., suivis d'un infinitif, et devant *la*, *iað* :

ūr-issīn atssauw̄lën il ne sait pas parler ;
ūr iqéd attenkārën il ne peut pas se lever ;
ūr iteggūð attmēttān il ne craint pas de mourir ;
ūr-tšīγ lā-šūγī lá ḡāmān je n'ai bu ni lait ni eau.

Pour la négation devant le verbe avoir (*ūrīš*, *ūllīš ɛγri* *γdlu γri*), voir *suprà*, p. .

Pour la négation accompagnant le verbe être (*ma-šī*), voir *suprà*, p. .

ur ... aɛað rend l'expression ne ... pas encore, accompagnant un passé :

ūr iūsides aɛað il n'est pas encore venu ;
ūr tštγes aɛað je n'ai pas encore mangé.

Avec un présent ou un futur on emploie les expressions *ūr-ūšīγ*, *ūr-ūšīð*, *ūr-iūsī*, etc., devant l'aor. av. part. *að*. Ex. :

ūr iūs ađiāsed il ne vient pas encore ;
ūr-ūšīn ađsiulën ils ne parlent pas encore.

« Ne... jamais » se rend par la négation précédée de l'expression invariable *ɛamru* (عمر) :

ɛamrú ūr-iūsides da il n'est jamais venu ici ;
ɛamrú ūhɛrɛγes je ne t'ai jamais vu.

Non, *lá*, *lāla*, *lāwāh*, *drah*, *ihī-i*.

Pas même, *ūlāð...ur* :

ūlāð ba ūr-iūsides même mon père n'est pas venu.

b) **Adverbes d'affirmation.**

Oui ! *ənăɛám, ɛh, iɛh, ɥäh.*

Soit ! *bənnīja, sənnūjəθ.*

Volontiers, *āɥya, ɛya.*

Sûrement, *bəššāh, nnit*; Zekk. *stidet*. Ex. :

ur truš, nnit ājāsed ne pleure pas, il viendra.

c) **Adverbes de doute.**

Peut-être, *iɛmken, ɥāqɛla.*

Qui sait ! *māgəs issnen* !

d) **Adverbes de temps (1).**

Aujourd'hui, B.Sn. *ássu*; Zekk. *údú.*

Ce matin, B.Sn. *θūfāt ɥássu.*

Cet après-midi, B.Sn. *θamddiθ ɥássu.*

La nuit prochaine, *idú.*

Midi (الظهر), *tizárnin.*

Hier, *idənnād* (B.Sn., Zekk.).

Demain, *áitsa, ájətsa* (B.Sn., Zekk.).

Avant-hier *fəriɛdənnād* (B.Sn.); *zāɥiɛdənnād* (Zekk.).

Après-demain, *ɥffəriɥaitsa, fəriɥaitsa* (B.Sn., Zekk.).

Maintenant, *úləq* (B.Sn., Zekk.); *úləqqú* (B.Sn., Zekk.).

Tout à l'heure (passé), *éllin* :

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 77-78; id., *Zénat. du Mzab.*, p. 32; id., *Zénat. de l'Ouars.*, p. 42; id., *Dial. du Rif*, p. 29; de Motylinski, *Djeb. Nefousa*, p. 39; id., *Dial. de R'edamès*, p. 44; Mercier, *Chaouia de l'Aurès*, p. 34-35; Stumme, *Handb., d. Schilh.*, p. 121-122; Hanoteau, *Gram. Kab.*, p. 244.

il est venu tout à l'heure, *iṣsed əllin* (B.Sn.); *iṣsed iləl-lin* (Zekk.);

au futur on emploie *ɛála həl* (B.Sn., Zekk.).

Dès maintenant, *si lɣoɣθu*.

Jusqu'à maintenant, *əluləq, əssatuləq*.

Une fois, *θišt elmərreθ* (B.Sn.); *hīst ikkelt* (Zekk.).

Toujours, *dīma* (B.Sn.); *θīma* (Zekk.).

Chaque jour, *kúl-āss* (B.Sn., Zekk.).

Chaque nuit, *kúlilid* (B.Sn.); *kúləlliləθ* (Zekk.).

Ce mois, *iṛiṛiθi* (B.Sn.); *iṛu* (Zekk.).

Cette année, *asgǧǧāssiu* (B.Sn.); *asgǧǧassu* (Zekk.).

Le mois prochain, l'année prochaine, *iṛ, asgǧǧas itāz-dən, iṛ, asgǧǧas iggūrən*.

De bonne heure, *ziš* (B.Sn.); *zix* ou *ziχ* (Zekk.).

Il y a trois jours, *aiju θlāθá uússān*.

Dans trois jours, *azdenni ntlāθá uússān*.

Premièrement, *θi-θémzūra*.

Dernièrement, *θi-θénggūra*.

Il y a trois ou quatre jours, *iddin*.

— cinq ou six jours, *ázdin*.

— six ou sept jours, *fériiddin*.

— huit ou neuf jours *defri fériiddin*.

— quatorze jours environ *feruázdin*.

— seize jours environ *defri feruázdin*.

e) Adverbes de lieu (1).

Ici, *ða* :

je demeure ici, *qa zəyéγ ða* (B.Sn.);

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 77; id., *Zén. du Mزاب.*, p. 30-31; id., *Zénat. de l'Ouarsenis*, p. 61-62; id., *Dial. du Rif*, p. 29; Stumme, *Handb. de Schilhisch*, p. 119-120.

cet homme mourut ici, *āterrāsú immūθ da*.

airu :

Viens ici, *árūāh āiru* (B.Sn.); *árūāhed āuru* (Zekk.).

Là-bas, *ðinn, ðinni, ðienni* :

mon frère est là-bas, *ūmá qāh-ðinn* (B.Sn.);
mon cheval est là-bas, *ūsinú qāh-ðinni* (Zekk.).

Là-bas au loin, *áψin* :

accours là-bas au loin, *ázzél áψin* (B.Sn.);
fuis au loin, *éruel ðihi* (Zekk.).

D'ici jusqu'à là-bas, *ssá al-áψin* (B.Sn.); *zissá γás-alal-ðihi* (Zekk.).

De là, *stssin* :

Je suis venu de là-bas, *uzdéγ stssin* (B.Sn.); *ustγd zíssihi* (Zekk.).

Par ici *ssa* :

passe par ici, *ékk-sa*.

Par là *sin* :

passe par là-bas, *ékk-sin*.

Au lieu de *ssa*, on dit aussi *síssa, síssāði*.

Au lieu de *sin*, on dit aussi *síssin*.

En haut *γérnez* (B.Sn., Zekk.) :

je monte en haut, *adaléγ γérnez*.

D'en haut, *stγérnez* :

je viens d'en haut, *ūzdéγ stγérnez* (B.Sn.); *ustγd zíγrēnez* (Zekk.).

- En bas, *γer-γádda* (B.Sn.); *γer-γáddaï* (Zekk.).
 D'en bas, *sīγerγádda* (B.Sn.); *zīγer-uáddaï* (Zekk.).
 Par dessous, *γádda* (B.Sn.); *γáddaï* (Zekk.).
 De dessous, *sisγádda* (B.Sn.).
 Par dessus, *sénnez* (B.Sn.).
 De dessus, *sisennez* (B.Sn.).
 Au dehors, *bérra* (B.Sn., Zekk.).
 Du dehors, *si bérra* (B.Sn.); *zibérra* (Zekk.).
 Au dedans, *γer dáhel* (B.Sn., Zekk.).
 Du dedans, *sīγer-dáhel* (B.Sn.); *zīγer dáhel* (Zekk.).
 En deça (d'un point), *di lzihθ uáiru*.
 Vers ce côté-ci, *γer iáiru*.
 De ce côté-ci, *sūgüáiru*.
 De ce côté-ci (d'une rivière), *di-lbérriu*; *azúmmādiu*.
 Sur la rive opposée, *di-lbérriün*; *azúmmādeün*.
 Au milieu, *γámmās*.
 En avant, *γérzżāθ* (B.Sn., Zekk.).
 En arrière, *sizzfer* (B.Sn.); *sezzfer* (Zekk.).
 A côté, *ākt-ūγezdis*, *zżāθ-iūγezdis* (B.Sn. Zekk.).
 A droite, *di-lzihθ táfusāθ* (B.Sn.); *húfusi* (Zekk.).
 A gauche, *di-lzihθ tázēlmāt* (B.Sn.); *húzēlmād* (Zekk.).
 Par ici, de mon côté, *áiru* :
 Viens par ici, *ékk áiru*.
 Par là (de ton côté), *áurrāh* :
 Passe par là, d'un autre côté, *ékk áurrāh*.
 Entre toi et moi, *áurdāh*, *sáurdāh* :
 Passe par là, entre toi et moi, *ékk áurdāh*.
 Au delà, *di lzihθ uγūrīn*.
 Vers le côté opposé, *γer-γūrīn*.
 Du côté opposé, *sēg-γūrīn*.

f) Adverbes de quantité (1).

Combien? se dit *ášhāl*, *‘shāl* :

Combien vaut ton cheval? *ášhāl isyá ñsennāh* (B.Sn.);
ášhāl isuqqá ñsennex (Zekk.).

Pour combien? *mízzi*.

Beaucoup, *ñsāε* :

Il a beaucoup de blé, *γ’res irđen ñsāε* ;

on emploie aussi le verbe *erru*, être abondant :

beaucoup de viande, *āsum ierru* ;
beaucoup de levain, *θamtūmt térru* ;
beaucoup de cendres, *īγđen érrūn* ;

Zekkara : *αγrūm ierru*, beaucoup de pain ; *amān érrūn*,
beaucoup d'eau.

Un peu, *δrūs*, *šúñña*, *súñña* (B.Sn.) ; *δrūs* (B.Sn., Zekk.).

Tout, entièrement, *lkvél*, *qaza* (B.Sn., Zekk.).

Pas du tout, *úllisuálu*.

Autant, *γér-am*, *lqèdd* :

Donne-moi autant qu'à lui, *úññi γér am nésš am nēttān*,
úññi lqèddēnnes, *úññi qèdqéd nésš-ākis*.

Plus que, *éκθer zzi*, *éšθer zzi*, *hér zzi* (B.Sn., Zekk.).

Moins que, *qèlzzi*, *δrūs-ḥ* (B.Sn., Zekk.).

Assez, *bārka* :

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 78; *Zénat. du Wzab.*, p. 32; *Zénat. de l'Ouarsenis*, p. 62; *Dial. du Rif*, p. 30; de Motyl., *Djebel Néf.*, p. 35-36; id., *Diul. de R'edamès*, p. 42-43; Stumme, *Handb. der Schilhisch.*, p. 122-123; Mercier, *Chaouia de l'Aurès*, p. 35-36.

assez de paroles, *bārka-sūgarā̄l*;
 j'en ai assez, *bārkaīi*;
 tu en as assez, *bārka šek*;
 il en a assez, *bārkaḥ*;

ou bien : *ʿγri mättá aḏāiqēdden*.

A peu près, *béttēqdār*.

g) Adverbes de manière (1).

Comment? (cf. *suprà*) :

dis-moi comment il a fait, *ināiī māmes iggu*.

Vite, *fissāza*.

Doucement, *slāhya*.

A pied, *bidārren*.

A cheval *hūiīs*.

A la main, *sūfus*.

Exprès *bēlāni*.

De force, *šēzzēz*.

De bon gré, *hēlhādēr*.

Par ruse, *sthilēθ, sthili*, etc.

CONJONCTIONS (2)

« Et », *θ, θ*, préposition signifiant « avec », sert à rendre la conjonction « et ». Voici divers exemples de son emploi :

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 78; *Zénat. du Mزاب.*, p. 32; *Zénat. de l'Ouarsenis*, p. 62-63; *Dial. du Rif*, p. 30; de Motylinski, *Dial. de R'edamès*, p. 43.

2. Cf. R. Basset, *Manuel Kabyle*, p. 79; id., *Zénat. du Mزاب.*, p. 33; id., *Zénat. de l'Ouars.*, p. 63-67; *Dial. du Rif*, p. 30-31; de Motylinski, *Le dial. de R'edamès*, p. 45-46; Mercier, *Chaouia de l'Aurès*, p. 34; Hanoteau, *Gram. Kab.*, p. 235-239.

L'enfant et l'homme, *arbá duérgāz* ou *duúrgāz* ;
 Le chacal, et le chien, *uśśén duidi* ;
 Le roi et le vizir, *āzellid duúzir* ;
 Le chien et le chat, *āidi dāmūs* ;
 Le lait et l'eau, *āyi duāman* ;
 Le rat et le bœuf, *aγērdá dūfūnās* ;
 La maison et la grotte, *θāddārθ dīfri* ;
 La terre et les cendres, *śāl dīγdēn* ;
 La langue et la bouche, *ilés dimi* ;
 La brebis et le mouton, *θiḡst dīserri* ;
 Le cheval et la vache, *iis ifūnāst* ;
 Les moutons et les chevaux ; *aśrārén tγállin* ;
 Le chacal et sa femelle, *uśśén túśśént* ;
 Le fleuve et l'étang, *iγzer tálā* ;
 Le raisin et la datte, *asēmmúm tiri* ;
 L'aigle et la tourterelle, *isγt tmállā*.

On répète devant chaque substantif. Ex. :

Il lui donna du pain, de la viande et du lait, *iúśās aγrúm
duisúm dūγi*.

δ traduit aussi l'expression « quant à » :

Le hérisson partit, quant au chat il resta à la maison,
iēṛōh iēnsi dāmūs iqqtūm gúhḡām.

On emploie δ pour joindre des pronoms :

mon frère et lui, *ūmá dnéttān* ;
 moi et celui-là, *néts ēduṡn*.

δ devient parfois n :

lui et toi, *néttān nsékk* ;
 moi et lui, *néts énnéttān* ;
 lui et eux, *néttān énnéhnin*.

« Lorsque », *si*, devant un passé :

Lorsqu'il entra, je sortis, *si iudéf fəɣáy*;
 Quand nous eûmes mangé, nous partîmes, *si nētšú nróh*
 (ou *arróh*).

Zekk. *mişem netši arróh*.

si, devant un présent :

Quand il me voit, il me frappe, *sidta izzár itšáðii*;
 Zekk. quand je mange du miel, j'ai soif, *zi tétteɣ θāmém*
tffáðeɣ.

sa, devant un futur :

sa iáseð umá sálləm hēs, quand mon frère viendra, salue-
 le.

Zekk. *ziɣra tróh ultmá úsās aɣrúm*, quand ma sœur vien-
 dra, donne lui du pain.

Au lieu de *si*, on emploie aussi *mélmil ma* suivi du passé
 ou du présent. Ex. :

Quand ils eurent bu, ils se levèrent, *mélmil-ma sɣin*
ékkren;

Quand il parle, je me tais, *mélmil ma issauál súsúmeɣ*.

Zekk. *mélmtmma illúz iusās aɣrúm*, quand il eut faim, il
 lui donna du pain.

On emploie aussi, notamment chez les Oulad Larbi,
 l'expression *segga* :

Lorsqu'il laboura...., *segga iserréz*....

A côté de *si*, *assi*, on trouve aussi *assienni*, le jour où :

Quand j'eus fini le tout... *assienni sémdaɣ elkuíl*...

Afin que, *mízzi* :

Il prit un bâton pour me frapper, *ĩisi θαγρῶ mĩzzi adáiuueθ.*

Donne-moi du pain afin que je mange, *úšĩĩi αγρῦm mĩzzi atš̄eγ.*

Il prit un bâton pour me frapper, Zekk. *ĩisi θαγρῶ mánzi δ̄eγrá-iúueθ.*

Donne-moi du pain afin que je mange, Zekk. *úšĩĩi αγρῦm mánzi αγρά tš̄eγ.*

Jusqu'à ce que, *ási, alsi, assi*, devant un passé :

Ils mangèrent jusqu'à ce qu'ils furent rassasiés, *tš̄ĩĩi āsi džiūnēn.*

Ils le frappèrent jusqu'à ce qu'il fut mort, Zekk. *ūθĩnt γássāl ĩimmūθ.*

alsa, assa, devant un présent (futur) :

Je resterai ici jusqu'à ce qu'il revienne, *adqimēγ d̄ĩni assá-iāsed.*

Je le pleurerai jusqu'à ce que je meure, Zekk. *truhhēs γasmá mtēγ.*

« Depuis que » se traduit par *si, si* *lyogθenni sugasdenni.*

Qu'as-tu fait depuis que tu es venu, *mátta ggĩ si-ūzded.*

Il ne travaille plus depuis qu'il est malade, *ur ithédmeš sil̄yógθ mĩdi-hleš.*

Il lit depuis qu'il est levé, *si ikkér nēttán iqqr.*

Il n'a pas dormi depuis que tu es parti, *ur iřfēses sugazdenni si rōhēd.*

Mais, *yaláinni* :

Cette viande est bonne, mais elle est chère, *āisumiu δáyah̄di yaláinni nettá iēyla* ; Zekk. *āisumu zēlēn yaláinni iēyla.*

Ce café est chaud mais amer, *qáhmediu dáhma yalainni tmírzaïð*.

Ou, *nây* :

Sors ou je te frappe, B.Sn. *éffey nây áhūdey* ; Zekk. *éffey nây áxūdey*.

Est-il venu ou non ? B.Sn. *iūsed nây ūr-iusideš* ; Zekk. *iūsad nây ūr-dīusa*.

Mange du pain ou de la viande, Zekk. *éts aγrūm nây δāisum*.

Bois de l'eau ou du lait, B.Sn. *seú amán nây áγi*.

Entre ou sors, B.Sn. *dðēf nây éffey*.

ni ni, *la la, lað lað* :

Je ne mange ni pain ni viande, *ūr tštý lá-δaγrūm lá-δaisum*.

Je n'ai vu ni chien, ni chat, *ūr zrty lá-aīdi lá-mūš*.

Ni mon père ni mon frère n'est venu, *ūrdiūsá lá bbua lá δūma*.

Comme, de la façon que :

Il fit comme il le lui avait dit, *tggu māmés idisina*.

J'ai fait comme tu m'as dit, Zekk. *eggīy mīsem di-ðernið*.

INTERJECTIONS (1)

Pour appeler, *ô = a* :

áultma, *ô* ma sœur ;

áīārba, *ô* enfant.

1. Cf. R. Basset, *Man. Kab.*, p. 79 ; id., *Zénat. du Mزاب.*, p. 43 ; id., *Zénat. de l'Ouarsenis*, p. 67 ; Motylinski, *Le dial. de R'edamès*, p. 46 ; Stumme, *Hand. d. Schilh.*, p. 124-125 ; Hanoteau, *Gram. Kab.*, p. 245 ; id., *Gram. tam.*, p. 126.

ia :

ia ūma, ô mon frère;
ia iārba, ô enfant.

Ah! oh! (d'étonnement) :

ia ohti ou *ia ohtēh*, ô ma sœur!
ia huā ou *ia huāh*, ô mon frère!
ia laṭef ô Dieu;

Par Dieu! *ṣūllah*.

Allons! *iallah*.

Tant mieux! *lhāmdullah*.

Ô mon Dieu! *ia rebbi*.

Attention! *tri ṭaṭṭennāh* : *ṛāh*! *bālēk*.

Excuse-moi! *hāsāk*.

Certainement! *ēva*.

A ta santé! *śāhha*.

Fil *ebb*.

Eh! *uik*.

Ô mon cher! *auddi*.

Malheur! *áyili*.

TROISIÈME PARTIE

TEXTES

TEXTES

I

Ussën diénsi (1)

Iésres ússën nëttān diénsi; rōhen āḍ-hēḍmen tmēndi; iēk-kāl iēnsi, iēttās sūāddi ūzrū; ússën iēthēddem ās-iētāhhāl, iēnsi jirōh iinās: « — Šékk, āḍ-hēḍmed, si-dūfūḍ imillā-tēyli; néts, āttfār āzrū, mahēḍ ū-iēthūfāš āhnāγ ». — Āl-tāmēd-dḍ, sirōh ussën iinās: « — Ā-εāmmi néts ūttgēddāyēs āttfār; iršékk, ā-εāmmi iēnsi. » — Ēḍ-ψāss ēnninēd, rōhén āssrūḍēn; ússën iēkkāl isérūḍ; diénsi iēkkāl iēttās; āsi sēm-dān ūj-serueḍ, idzuen imēndi gšāšān; rōhen āḍ-hēznēn; smirēn di-tsérfin.

Qimēn-dinn ās-ādehsén āḍ-sērzhēn: inna-iās iēnsi: « — Ā-εāmmi ūssēn, iāllah ānsilī ḍēmzīn. » — Rōhen āsi-ūzdēn ēzzāḍ its' rāfḍ. Inna-iās ūssēn: « — Ā-εāmmi iēnsi, hūψueḍ šékk. » — Ihūψueḍ iēnsi, silien, Si-sēmdān ūj-silt, inna-iās ūssēn: « — Ūlēq, šékk, ūšk-ēzḍeγeš. » — Inna-iās iēnsi: « — Zdūllā-īī ḍādlāzāḍ ārās-ggēγ šūī-nimēndi, āh-αψtγ iγārrau īnū, tmēttān šūlāz gūbhām-īnu, mattā iātsēn ». — Si-zdūllā-iāst, iēggu imānnēs si-sūādda; iēggu

1. Dicté par Si Ḥamza Ben el-Ḥādj En Nācer, du Kef.

hés sūt-nimēndi. Inna-īās : « — Žbēdīi θādāēāθ ». — Izbēdit, nētātān diēnsinni dīs-iffen ; lqenniīāh, iēqqēn tās-rāfθ ; iīrōh irūyāh sīmēndi ; iētferrāh, iētdahaš ; ūzdēn rēs arrāū iēnsi. Ēnnān-ās : « — Māni qā bādnār ». — Innā-īāsēn : « Éqqnēy hés di-tsrāfθ ». Nētātān, inna-īās : « — Āqli-ḏādi, ūssgguādeš arrāū-īnu ; lqenniīāh, iēffēy si-syāddi imēndi.

TRADUCTION

Le chacal et le hérisson.

Le chacal prit le hérisson comme associé. Ils allèrent cultiver de l'orge. Pendant que le chacal se fatiguait à travailler, le hérisson passait le temps à dormir sous un rocher : « Tu travailleras tout le jour, disait-il au chacal ; et moi, je soutiendrai la falaise, afin qu'elle ne tombe pas sur nous ». Le soir venu, comme le chacal partait, il dit à son associé : « Mon oncle, je ne suis pas capable de rien soutenir ; il n'y a que toi qui le puisses, ô mon oncle le hérisson ! » Un autre jour, ils allèrent dépiquer l'orge. Le chacal passa son temps à battre le grain ; quant au hérisson, il dormit jusqu'à ce que le dépiquage fut terminé. Alors, ils mesurèrent l'orge dans des sacs d'alfa, puis l'emmagasinèrent en le versant dans des silos.

Ils restèrent ainsi jusqu'au jour où ils voulurent labourer. Le hérisson dit alors au chacal : « O mon oncle, allons sortir l'orge du silo ». Arrivés au silo : « Descends, toi, ô mon oncle le hérisson, dit le chacal ». Le hérisson descendit. Quand ils eurent achevé de vider le silo : « Maintenant, fit le chacal, je ne te remonterai pas ! — Fais-moi descendre la musette, dit l'autre, j'y mettrai un peu de grain et tu l'emporteras à mes enfants qui meurent de

faim à la maison ». Quand le chacal eut tendu la musette, le hérisson y prit place et se recouvrit d'orge. « Tire-moi cela ! dit-il alors ». Le chacal obéit et remonta la musette ainsi que le hérisson qui y était caché. Et ayant fermé le silo, tout joyeux, il emporta l'orge en riant. Les enfants du hérisson vinrent à lui : « Où est notre père ? demandèrent-ils. — J'ai refermé sur lui le silo ! dit le chacal. — Eh ! chacal, n'effraie donc pas ainsi mes enfants, s'écria le hérisson, je suis ici ! » Et à l'instant même, il sortit de dessous l'orge.

II

Uššén dięnsi (1).

*Idz-ųššēn, ǰidz-ięnsi mdúkūlēn ; idz-ųdss, rǰhēn āđ-
hāunen lēbšēl ; ūđfēn gūdz-ųūrǰú si-ubāēiz mdēųųēq iūsāē.
Uššēn, ęēr-si-iųđēf, lęqīm āittēt ām-idz-ųúmza ; dięnsi, nēt-
tān ittēt, ųalāinni, múdda múdda, illā itǰohā ęēr-ubāēiz-
ēnni, itqqās āēāđđis-ēnnes āki-úbāēiz, mizzi āiǰēdd āiǰfēę.
Si-džiun uššēn, ięhs āiǰfēę si-ubāēiz ; ūiǰēddeš. Inā-iās
ięnsi : « — Qięem đinni ; ēǰǰ imānnāh múđēđ Sāđiāsēđ bāb-
ēntēbhīrǰ āšek-ittēf sūǰ-đār, išek-iuri ęēr-ęūrīn nēlhēđ ». —
Īǰǰu imānnes immūđ ; iisi ųlārǰrēnnes ūǰ-żenna ; ifǰēl imīn-
nes.*

*Lęēnniǰāh, iųsed āǰǰēr iēnni bāb-ēntēbhīrǰ ; ittēf lbēlęę-
ǰēnnes tesbēhēnnes, isērsēhen ēǰmi ntúųųūrǰ, iųđēf-ēęres.
Si-iǰrǰu iussēn, lęil nētān immūđ, ittēfēh sūǰđār, iurēh-
bērra ; lęēnniǰāh ihųųnās lbēlęęǰ tesbēh ; lbēlęęǰ, ięrdēt,
ettesbēh, ięǰǰēh ūǰǰžērnēđēnnes ; irǰh āki-ięnsi.*

1. Dicté par Ben 'Ađiya ould El-Hāđǰ Mohand, du Kef.

Ūfān, ūgbrīd, ilintān; iēnsi iqqīm iṣāḍāsen lbēndair; ennéhnīn tūrāren, dūssen iḥēttēf θiṣṣēttēn; iēnsi iqqār-ās : « — Ā-εāmmi-ušsen, ḥēttēf θenni ūidzūggūānes, ḥēttēnni idzūggūān, rēzmēt ». — Āsi-iḥēttēf ūsāe, iṣnās : θenni idzūggūān āttfēd, θenni ūidzūggūānes, ātrezmeḍ. Iḡgu iušsēn māmes iḍis-inā iēnsi; qqiment tiṣṣēttēn āḍēāḍēn; ilintān dzāhkān, dzīn ihāūliḡenssen, tīš-tebšīšt ākīsen. Iṣiḡen iēnsi, iṣōh ḡer-ihāūliḡēn, iṣzēm ḍisen tīmssi; tebšīšt, iḡggūt sūāddi itādēhθennes, iṣōh; ilhēḡ ūssen, iṣfāh ittēt tiṣṣēttēn ḡīfri; iṣnās iēnsi : « — Ākēh-tšēḡ »; — iṣnās-ušsen : « — ūkiḡittēttēdes ».

Iṣusem iēnsi, iḥēmmem, iṣnās : « — Āεāmmi ūssen, ūs-iḡi ḡēr idz-ṣāḍān. » — Iḡenniḡāh, iṣsās ūssēn āḍānēnni; iqqīm iēnsi ūrittēttēš, iqqīm iṣsūd-ḡes; si-iṣsūd, iṣṣū zziš āki-lhēḡ iḡīfri. Si-ṣlu lhēss, iḡḡēḍ ūssen, iṣṣel; ḍ-iēnsi, iṣṣu iēnni ā-εāmmem ḍāḍūnt di-tebšīšt.

Si-ṣṣel ūssēn, iṣnās : « — Sékkiten, tšīḍ ḍāḍūnt inu. » — Iṣnās iēnsi : « — Sékkiten tšīḍit, ennéts, ūtšīṣes ». — Iṣnās ūssen : — ḍṣenni ḡēr-ḍiserkāš ». — Iṣnās iēnsi : « — Āṣṣāh ānnēḡḡer imānnāḡ, ānnḡēl māḡēs āiṣēḍden ḍāḍūnt sēḡ-εāddisēnnes ». — Iṣnā-ḡās ūssen : « — Éḍḍa, sékkiten, éḍḍa éḡḡer imānnāh ». — Itteḡḡ iēnsi tābšīšt sūāddi itādēhθennes; iḡḡerit selhēdmīḍ, ḍéḡḡēḡ ēzziš ḍāḍūnt; ittēf ūssen lhēdmīḍ, iṣṣu imānnes; iḡḡēḡ āḍān immūḍ ūssenēnni; iqqīm iēnsi ittētt ṣāhdes.

Nēttān ittēt ḍīdz-ṣūssen ennīnēḍ āsi hlēḡ iṣnās : « — Ā-εāmmi iēnsi ānēmdūkūl nētš-ākēh. Iṣnās iēnsi : « Āṣṣāh ». — Iṣḍēf ēṣrēs, iqqīm ittēt ākiš. Ūssēnienni āsi-sēmdān aisūm, iṣnās iēnsi : « Ā-εāmmi ūssen iḍllāh ānnhāṣes ». — Rōhen; tāḍfen tāmmūrḍ téḡḡen tāmmūrḍ; nēhnīn ūfān idz-

essérz; inās iēnsi : « *Ā-ämmi úššen, árṣah ánnqās sérz-iūdi miḥ iūsed* ». — *Itnās úššen* : « *Ā-ämmi iēnsi, ébda, šékkiten* ». — *Iibda iēnsi, iggu hēs usšén essérz, ūr-iūsides lqéddennes*; iūsed iēnsi inās : « — *Ā-ämmi úššen, égg-āru θṣannāh* ». — *Iggū hēs iēnsi essérz. Iūséd lqéddennes, di-lūgēnni išed éhhés idz-ṣáhzām, iggās éllāzméθ, inéqqēz, iūsed ḡṣammās éntriθ. Iggū šṣāber ḡūḍārēnnes, iqqīm itnūḥṣēh. Si-itnūḥṣēs, itnéqqāz usšén idzāḥka zīs.*

Tādfen támmūrθ, téffṣen támmūrθ ási heldén idz-itṣzēr; inās : « — *Ā-ämmi úššen áš-sáḥmēṣ* ». — *Isidfeh ṣámmās éntála, ūr-iḥsēs áð-iṣṣēieb úššen, éḍṣúššen itrōhá áð-immeθ. Lqēnniḡāh, éffṣen sí-θāla, rōhen ási rgebén hidz-ūsūn. Inās úššen* : « — *Ā-ämmi iēnsi, mānis ánnekk* ». — *Iinās iēnsi* : « — *Ā-ämmi úššen, qū-zzārēð idemra šḡāl* ». *Néhniṣ, āiēn díberhās. Rōhen, ékkīn héttēf ṣūsūn díberhās. Zrīn usšén-iēnni; úzden zāḥkān. Si-hēs léḡgēn, inéqqēz, iffer iēnsi ṣṣāddi idzēbleθ nūṣṣūl éḍṣusšén, léḡgēnt iḍḍān, ényīnt; ḍiēnsi úhzrīntēs.*

Qāren aθ-Ārbi (1) : *Ídzén ṣusšén išreš néttá dídzén iēnsi. Séggā héðmen tāfēllāḥθ, qqīmen sérvāðen, gōrrṣen imēndi di-ídžén nṣúmsān. Āl-ázd-ēnni sēmdān, iūsed usšén, inās iēnsi* : « — *Ūð-ás tsitsēṣēs si-tēmzēn iūḍiāḥ* ». — *Iūsed insi isúkkṣen inā-iās* : « *Ā-ṣṣiēn ṣusšén, mīmi ūð-iīi tsitsēðēs si-ṣṣāiēn éntēmzēn. Má-netš héðmēṣ áktš éssúrūðēṣ áktš, ḍálqū útteḥsēðēs áð-iīi-tūsēð ággēn-inú. Nétsniṣ ánnrōḡ úlqū áḥnēṣ ferrēgēn ífēllāhen* ». — *Iūsed inna-iās úššen* : *Ánnrōḡ* ». — *Rōhen ṣer-íféllāhen; ḥkān-āsen éddā-éṣṣēð-*

1. Conté par Ahmed Ould Mḡammed Belkheir, des O. Larbi.

ensen. Ūzd en ěnnān-ās en. « — Īmi lā-kěnnūyen dīsrīś en, lā-ūāh ěbdām tāfěllah ěnnuěn dīnnōś zārāb-ay en. Rōhen.

Iūsed uśśěn, innā-īās : « nětsnīn ād-ěněrrōh yer-ěttěmzěn dānemsāma dānāsed nětāzzel γě-millā itěmzěn ; yěnni isěbqěn, ād-īāni těmzěn ». — Iūsed ěnsī, ěnās : « — Ānāzzel ». — Iūsed ěnsī ěyěd arrāūnnes ěěffer-ěhen dī-ubrīd, kūll-īdzěn dī-ūmśān, ěěffer ědzen tāīnā dī-īměndī. Qměn tāzzělen. Itāzzěl uśśěn, ěmmědrěn zěffrěnnes, innā-īās : « — māni qā-śěkk, ā-ěěnsī » ; ěd-nětta, ěkker-ās memmīs, innā-īās : « — Āqělīī zěffrěnnes, āzzěl, āzzěl ». — Iqqīm itāzzěl, nětta ěhlěd itěmzěn, dnětta ěqqěl zěffrěnnes, innā-īās : « — māni qā-śěkk, ā-ěěnsī » — Innā-īās : « — Āqělīī dī-īměndī, qā-tādzyěr ». — dīěnsī ěsī ěměndī ěnnī-nnes.

TRADUCTION

Le chacal et le hérisson.

Un chacal et un hérisson allaient de compagnie. Un jour, pour voler des oignons, tous deux entrèrent dans un jardin par un trou très étroit. A peine entré, le chacal se mit à manger comme un ogre. Quant au hérisson, il mangeait, lui aussi ; mais, de temps à autre, il allait au trou par lequel il était venu ; et, afin de pouvoir sortir du jardin, il réglait, sur cette ouverture, le volume de son ventre. Quand le chacal fut rassasié, il voulut sortir par le trou, mais il ne put y arriver : « Reste ici, dit le hérisson, et fais le mort. Quand le maître du jardin arrivera, il te prendra par une patte et te jettera de l'autre côté de la clôture ». Le chacal fit le mort, leva les pieds en l'air et resta là, la bouche ouverte.

Bientôt, le maître du jardin, un faqr, arriva ; il déposa

à la porte, avant d'entrer, ses chaussures et son chapelet. En voyant le chacal, il le crut mort, le saisit par le pied et le jeta dehors. Aussitôt, le chacal prit les chaussures et le chapelet du faqir, mit à ses pieds les *bolr'as* et passa le chapelet à son cou. Puis, il partit avec le hérisson (1).

En chemin, ils trouvèrent des bergers. Le hérisson se mit à les amuser au son du tambour ; et, pendant ce temps, le chacal s'emparait des chèvres : « O mon oncle le chacal, lui dit le hérisson, prends celles qui ne crient pas ; quant à celles qui bêlent, laisse-les ! » Quand le chacal eut emmené beaucoup de chèvres : « Et maintenant, lui dit son compagnon, prends celles qui crient et laisse les autres ! » Le chacal suivit ce conseil : les chèvres se mirent à bêler. Aussitôt, les bergers accoururent, laissant là leurs vêtements et une outre. Resté seul, le hérisson mit le feu aux vêtements et, prenant l'outre sous son aisselle, il partit. Il atteignit le chacal qui était en train de dévorer les chèvres dans une grotte. « Je vais manger avec toi, dit-il à son compagnon. — Tu ne mangeras pas avec moi, fit le chacal ».

Le hérisson se tut, et ayant réfléchi : « O mon oncle le chacal, dit-il, donne-moi seulement un boyau ». Le chacal le lui donna. Au lieu de manger, le hérisson souffla dans le boyau et quand il l'eut gonflé, il en frappa les parois de la caverne. Au bruit, le chacal eut peur et s'enfuit. Le hérisson se mit à manger ; puis, il remplit de graisse l'outre qu'il avait apportée.

Quand le fuyard revint : « C'est toi, dit-il à son compagnon, qui as mangé ma graisse. — Non, c'est toi, dit le hérisson, quant à moi je n'ai rien mangé. — Ceci n'est

1. Cf. sur ce conte et ses similaires : R. Basset, *Contes populaires berbères*, Paris, 1897, in-18, p. 18 et notes p. 144-146 ; *Nouveaux contes berbères*, Paris, 1897, in-18, p. 13-14 et notes p. 257.

que mensonge, dit le chacal ! — Viens, fit l'autre, nous fendrons notre ventre et nous verrons bien lequel d'entre nous en fera sortir de la graisse. — Commence, toi, dit le chacal, commence à t'ouvrir le ventre ». Le hérisson, prenant l'outre sous son aisselle, la frappa d'un coup de couteau. Il s'en échappa de la graisse. Le chacal prit ensuite le couteau et d'un coup se fendit le ventre ; ses entrailles sortirent et il mourut. Le hérisson resta seul à manger les chèvres (1).

Pendant qu'il mangeait, voici qu'arriva un autre chacal : « O mon oncle le hérisson, dit-il, nous serons compagnons, moi et toi. — Viens, répondit le hérisson ». Le chacal entra et se mit à manger avec son nouveau compagnon. Quand le chacal eut entièrement dévoré la viande, le hérisson lui dit : « Allons nous promener ». Ils partirent, arrivèrent à des régions qu'ils traversèrent et enfin trouvèrent une selle : « Viens, dit le hérisson à son compagnon, nous allons essayer auquel de nous deux ira cette selle. — Commence par essayer, toi, fit le chacal ». Le hérisson se plaça sous la selle, mais elle ne lui allait pas. Il se retira en disant à son camarade : « A ton tour, donne ici ton dos ». Il lui plaça, sur le dos, la selle qui allait bien à sa taille. Vite, le hérisson lui passa une sangle, lui mit un mors, et, d'un bond, se plaça au milieu de la selle. Il ajusta des éperons à son pied et se mit à piquer le chacal. Celui-ci, sous la piqure, se mit à sauter et à courir, emportant son cavalier.

1. Cf. G. Delphin, *Recueil de textes*, p. 68 ; trad. G. Faure-Biguet, p. 23. — Belkasssem Ben Sedira, *Cours de langue kabyle*, p. 281. Un trait analogue existe dans un conte scandinave : Stephens et Cavallius, *Old Norse Fairy Tales*, Londres, s. d. in-12 ; *The boy and the Giant*, p. 101-110 ; id. *Schwedische Volkssagen* übers. von Oberleitner, Vienne, 1848, in-12 ; I. *Der Hirtenknabe und der Riese* ; A. *Der Knabe der mit dem Riesen Wettete*, p. 1-7 et les variantes citées p. 337-339. (RENÉ BASSET.)

Ils traversèrent une grande étendue de pays ; arrivèrent auprès d'un cours d'eau. « Eh ! mon oncle, dit le hérisson, je te ferai prendre un bain ». Il fit arriver le chacal au milieu d'un bassin de l'oued ; mais comme il ne voulut pas abandonner sa monture, celle-ci faillit se noyer. Enfin, ils sortirent de l'oued, et reprirent leur course. Arrivé en vue d'un douar, le chacal demanda : « Par où passerons-nous ? » — L'autre répondit : « Mon oncle, tu vois quel grand troupeau est devant toi ». Or, c'était un troupeau de chiens. Le chacal et le hérisson passèrent à proximité du douar, près des chiens. Ceux-ci virent le chacal et accoururent. Pendant la poursuite, le hérisson sauta et se vint blottir dans du crottin d'âne. Les chiens ne le virent pas ; mais ils atteignirent le chacal et le tuèrent.

Le chacal, disent les Aït L'arbi, devint l'associé du hérisson. Quand les travaux de culture furent terminés, les deux associés dépiquèrent l'orge et réunirent le grain en un même endroit. Le jour où tout fut achevé, le chacal s'en vint dire à son compagnon : « Je ne te donnerai pas un seul grain de cette orge ». Le hérisson se fâcha : « Ce chacal ! s'écria-t-il ; et pourquoi ne m'en donnerais-tu pas ! N'ai-je pas travaillé avec toi ? ne t'ai-je pas aidé à dépiquer ? Et maintenant tu refuses de me donner ce qui me revient. Nous allons de suite trouver les cultivateurs qui feront le partage entre nous. — Allons, dit le chacal ». Arrivés près des cultivateurs, ils leur exposèrent leur affaire : « Puisque vous êtes associés, dirent les juges, naturellement vous vous partagerez la récolte à parts égales ». Les deux associés se retirèrent.

Le chacal, alors, se mit à dire : « Prenons pour but le tas d'orge ; nous partirons ensemble, nous accourrons vers le grain ; celui qui devancera l'autre emportera l'orge.

— Courons ! dit le hérisson ». Ce dernier alla chercher ses enfants et cacha chacun d'eux en un point de la route. Il en plaça aussi un dans l'orge. Puis, il se mit à courir avec le chacal. Tout en courant, celui-ci regarda derrière lui : « Où es-tu, mon oncle ! cria-t-il ». Un des enfants du hérisson surgit : « Me voilà derrière toi, dit-il, cours, cours ! » Le chacal reprit son galop. Arrivé près de l'orge il se retourna en criant : « Où es-tu, hérisson ! — Me voilà dans l'orge, en train de mesurer, lui répondit-on ». Et le hérisson emporta son orge (1).

III

Qsējjeθ uššēn tsékkūrθ dberrārez (2).

Uššēn tsékkūrθ šēršen ; θāskkūrθ θéqqim gūzrū átārū Āsi-θedlū, éffjén-iferkās ; iéqqim iqqār-ās uššēn : « — Ūs-iii idž-üferkūs ». — θūsās, iétšeh uššēn, iinās dyaíta : « — Ūs-iii idž-enninēd, jēr-āmēnni ». — Ās-ihēn isēmdá lkúll, iqqim jēr-idžēn. Iúsed berrārez jēr-tsékkūrθ, iinās : « — Mážārem jēm jēr idž-üferkūs-iūdi ». — θinās nēttānt : « — Iétšehen uššēn iēdz-iii jēr-uūdi ». — Iúsed berrārez, iinās. iuššēn : « — Ārjūh, ād-āh-séhnay θāmra áttšed ». — Iisih ūg-zēnná, iēuiēh, iirih θt-lēbhar.

Iúsed uššēn iqqār : « — Ā-rebbi, séllēk-iii st-lēbhar ». — Iinās : « — Éffjēy berra ». — Isúfējeh ; iqqim uššēn itérzi. θinās θist-mēttūθ : « — Mážārāh tertziθ ». — Iinās : « — Súsem, qa-qārēy θi-lhizeb ». — θinās : « — Ād-āh ouđēy arrāū-inu, séjrehen ». — Iinās uššēn : « — Áudiheh ».

1. Cf. sur ce conte et ses similaires : R. Basset, *Contes populaires berbères*, p. 14-15 et notes p. 139 ; *Nouveaux contes berbères*, p. 195-197.

2. Dicté par Mhammed Ben El-Hâdj En-Nâcer, du Kef.

Iéγzu usšén idz-udhfir; iqqm is-ára; kulläiüm, üttét idzen. Âlsi-hen isëmdá, itsu sëttá nlyáγes. Úused hënnätsén, θinās : « — Mâni-rôhen arrâü-ïnu ». — Iinās nëttân : « — Rôhén úd-zedmën ». — Úused nëttâð, θeqqim dïnni; úhël θeqqim, úr-usidnes; θinās : « — Mâniqai arrâü-ïnu. » — Ússën iegγvéð si-t' mëttûð; ieruel âk-ïlfrinni. Þéttfëh süg-zentët; iqqm iedhás, itézæf : « — Þéttëf di-lbérγag ». — Þérzëmëh; lqenniâh, ïrôh ieruel.

TRADUCTION

Le chacal, la perdrix et la cigogne.

Le chacal et la perdrix s'associèrent. Celle-ci pondit des œufs sur un rocher, et, après qu'elle les eut couvés, des petits éclorent : « Donne m'en un, dit le chacal ». Elle lui donna un petit et il le mangea : « Donne m'en un autre, dit-il le lendemain ». Il finit de la sorte par manger toute la couvée, sauf un seul petit qui resta. Une cigogne vint alors chez la perdrix et lui dit : « Comment se fait-il que tu n'aies que ce seul petit? — Le chacal les a mangés, répondit la perdrix, il ne m'a laissé que celui-ci ». La cigogne vint trouver le chacal : « Viens, lui dit-elle, je te montrerai un troupeau que tu mangeras ». Puis, l'enlevant, elle l'emporta et le jeta à la mer.

« O mon Dieu, se mit à dire le chacal, sauve-moi de la mer! — Sors de l'eau, ordonna Dieu ». Et Il le fit sortir de la mer. Comme le chacal était là à grelotter, une femme lui demanda : « Qu'as-tu à trembler ainsi? — Tais-toi, lui dit-il, je récite des versets du Qoran. — Je t'amènerai mes enfants, continua la femme, et tu les feras étudier. — Amène-les moi, dit le chacal ».

Il creusa un trou et se mit à enseigner. Chaque jour, il

mangeait un enfant. La mère vint, alors qu'il en avait mangé six : « Où sont mes enfants? demanda-t-elle : — Ils sont allés chercher du bois, répondit le chacal ». La mère resta là, resta jusqu'à en être fatiguée, et les enfants ne venaient pas : « Où sont donc mes enfants? dit-elle ». Le chacal, pris de peur, courut au trou qu'il avait creusé. Comme il fuyait vers sa retraite, la femme le saisit par la queue. Le chacal se mit à rire : « Elle n'a saisi qu'une tige d'asphodèle! s'écria-t-il ». La femme, à ces mots, lâcha le chacal qui, aussitôt, reprit la fuite (1).

1. Ce conte renferme deux récits bien distincts qui ont été juxtaposés et auxquels on a adapté une fin appartenant à un autre conte. Le premier est un épisode du *Kalilah et Dimnah* qui manque dans la version arabe, publiée par De Sacy, mais elle existe dans celle de Boulaq, 1249 hég., p. 107, jointe à une autre. Benfey (*Pantschatantra*, Leipzig, 1879, 2 vol. in-8) s'appuyant sur un passage de la version latine de Raymond de Béziers (*Liber Kalilae et Dimnae* ap. Hervieux, *Les fabulistes latins*, t. V, Paris, 1899, in-8, p. 772) avait déjà montré que ce conte a passé par un intermédiaire arabe. Il a été conservé aussi dans la version hébraïque attribuée à Joel (J. Derenbourg, *Deux versions hébraïques du conte de Kalilah et Dimnah*, Paris, 1881, in-8, p. 306) et la traduction latine par Jean de Capoue (*Directorium humanæ vitae*, éd. Puntoni, Pise, 1884, in-8, ch. xvii, p. 264 : le héron est remplacé par un moineau et le chacal par un renard. Elle existait aussi dans l'ancienne version espagnole du XIII^e siècle (cf. Clifford G. Allen, *L'ancienne version espagnole de Kalila et Digna*, Mâcon, 1906, in-8, p. 199). C'est sans doute l'arabe qui a été la source, médiata ou immédiate, des autres versions de ce conte : en Nouba (dialecte de Fadidja : Reinisch, *Die Nuba-Sprache*, I, Vienne, 1879, in-8, n° IV); en Bilin (nord-est de l'Abyssinie), le renard effraie le canard sauvage, en le menaçant d'abattre le baobab où il niche s'il ne lui donne un de ses petits (Reinisch, *Die Bilin-Sprache*, Vienne, 1883, in-8, p. 231-234), mais la fin de l'histoire diffère. Il en existe une autre version kabyle aux environs d'Azeffoun (Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie*, t. I, 4^e fasc., Paris, 1894, in-8, n° XVII, p. 227 : *Le chacal, l'alouette, la cigogne et la laie*) et chez les Basoutos de l'Afrique australe (E. Jacottet, *Contes populaires des Bassoutos*, Paris, 1895, in-18 : *Le chacal, la colombe et la panthère*, p. 34). Dans ce dernier, comme dans le conte de la Grande Kabylie et celui des B. Snous, le premier épisode est joint au second. En Occident, nous le rencontrons seul en finnois (Emmy-Schreck, *Finnische Märchen*, Weimar, 1887, in-8, p. 189); dans un conte des Slaves du sud (Krauss, *Sagen und Märchen der Süd-Slawen*, Leipzig, 1883, t. I, n° 10 : *Le renard et la colombe*) et chez les

IV

Ussén dúrîül (1).

Idz-udss, iused idžen-urîül, iisi leayin nihëmmäsen, arûm dūrē. lused ussén, imlāga arîül gūbrtð, iéggu imānnes ðámähtuš siudārēnnes; inná-iās : « — A-εāmmi-arîül, séñii sēnnez hðiyannes ». — Iused arîül, tsēñit; si-ięñiu ussén, iqqim itettās arûm dūrē nihëmmäsen iumddükēlennes; nēttān ittét; ishūf ši-nūrē hūrîül; inna-iās : « — A-εāmmi-ussén, máttā-ūði ðeggēð ». — Inná-iās : « — Oli-fēsésy ðáderritð ». — Isusem arîül; iqqim iggūr; dūšsen, si-isemda gūtšú, inná-iās urîül : « — A-εāmmi-arîül, nētš svihlēy; ūlég ūðrohēy ».

Si-itūēð hihëmmäsen, énnān-ās : « — Māniqai arûm dūrē ». — Inná-iāsen : « — Ítsii ussén séñih hðiyainu, iufa leávinēnni, itšit, tṛōh ». — Ennānās : « — Ātāudet, ānāy āšékk énnāy ». — Uzdén tsāden-ðis. Inná-iāsen arîül : « — Érzmeñii, að-ávent-āudēy ».

Saxons de Transilvanie (Haltrich, *Zur Volkskunde der Siebenbürgen Sachsen*, Vienne, 1879, in-8, n° XXI. Cf. aussi Chauvin, *Bibliographie des ouvrages arabes*, t. II, Liège, 1897, in-8, p. 112.

Le deuxième épisode, joint au premier, comme dans les contes de la Grande Kabylie et de Basoutos, existe aussi ailleurs : chez les Zoulous, Callaway, *Nursery tales, traditions and histories of the Zulu*, Natal, 1888, in-8, p. 25-27; *Uhlakanyana et le léopard*) et à la limite nord des populations de race bantoue, dans l'Ounyoro, (Casati, *Dix années en Equatoria*, Paris, 1892, in-8, ch. XXI, p. 282; c'est le chien qui emploie ce stratagème avec le léopard. La version de la Grande Kabylie est plus développée et plus complète que celle des B. Snous.

Pour la conclusion du conte (le chacal faisant croire à la femme qu'elle ne tient pas sa queue, var. sa patte), les diverses variantes finnoises, laponnes, suédoises, françaises, grecques, indiennes, africaines et brésiliennes ont été étudiées par Kaarle Krohn, *Bär (Wolf) und Fuchs* ubers. v. O. Harkman, Helsingford, 1889, in-8, p. 62-65. (RENÉ BASSET.)

1. Dicté par Si Mohand ou-Ghânem, des Ait Lârbi.

Idyèl aγiūl; iγgūr ir-állmèrreb; āsi-itūed yer-iifri nyus-sén, iéggū imānnes immūb, iéttès zzāb-iifri; iisi idārrennes úgzenna; idzu izān tādfen gminnes. Ússen tušsént llān tsén Tússént tékker sēgīdēs; túsēd ēgmī iifri; θāfa aγiūl immūb; lqenniiāh néttānt tūdef, θerru imānnes fēttēs; θenna-iās iyússen: « — Ā si-ēali, nētš ērziθēγ idzēn yūγiūl qāh ēgmī nifri, immūb ». — Innā-iās ússen: « — γ' rem āsérkseθ ». — θennā-iās: « — Ékker, rōh āzrēθ ».

Ékkren θnāziēn, ūfān aγiūl, θinās: « — Ámmu intγās ». Innā-iās-ússen: « Áisum-ūdi θayāhdi, árūah annsidéf gi-frinnāγ ». — Néttānt téqqēn tāēānābθ-ēnnes θidāēānābθ yūγiūl, θinās iúrgāz-ēnnes: « — Iállah, ā-si-ēali, šékk édfāe θnētš ádzūγrēγ ». — Néttānt tūhēl sūg-ūzbūb, néttān iūhēl sūg-údfāe; yaldinni, aγiūl ūhhēzzēnnes sūg-ūmsānnes; yússen-isúkkēn, inna-iās: « — Šēnniyent, tisēnnān, ūr-θiyent lfāideθ ». — Iqqēn θāēānābθ-ēnnes θi-θāēānābθ yūγiūl, rēttān izbed, θāmēttūb-ēnnes tédfāe si-zzfer.

Áγiūl, si-zrū ússen iqqēn qēbbūālá, ikker, irōh ijerjerdīs γér āl-iθēmmāsen; inna-iāsen: « — Áqqa iússen itšīn árūm dāγe ». Ettfent; iinān: « — Át-nēnγ ». — Inna idz-ēnninēd: « — Ut-netnéqqēs, hēr-atnéslēb, iēdder, atnér-zēm, ur-itqēddās āiūtēr gūzēzzu ūr-itqēddās aittēs ». — Sél-hent rézment. θēlla θāmēttūb-ēnnes θrúzza-hēs. θēzrū lmēs-kīn-ēnni θina-iās: « — Iā-šékkīten ya iérdēd lqērfān āzūg-γay, ūzrēdēs si-ēali bēn-lúsef ». — Iina-iās ússen: « — Áinnetš, āzint lēmnām-hē ».

TRADUCTION

Le chacal et l'âne.

Un jour, un âne allait porter des provisions aux fer-

miers : du pain et du lait. Chemin faisant, il rencontra un chacal qui, en le voyant, fit semblant d'avoir mal au pied : « O mon oncle l'âne, dit le chacal, fais-moi monter sur ton dos ! » L'âne l'y plaça. Une fois juché là, le chacal se mit à dévorer, à son compagnon, le pain et le lait des travailleurs. Pendant qu'il mangeait, il fit tomber sur l'âne un peu de lait : « Qu'est-ce que tu fais-là ? ami chacal, dit l'âne. — Je suis en train de percer une tumeur, dit le chacal ». L'âne se tut et continua de marcher. Quand l'autre eut achevé de tout manger : « Eh ! l'ami, fit-il, me voilà reposé ; et maintenant, je pars ».

L'âne arriva près des ouvriers : « Où sont les provisions ? demandèrent-ils. — C'est le chacal qui les a mangées, répondit l'âne. Je l'ai monté sur mon dos ; il a trouvé les provisions et a tout mangé ; puis, il est parti. — Tu vas nous l'amener, dirent-ils, ou bien nous te tuons ». Et ils se mirent à le frapper : « Lâchez-moi, dit l'âne, et je vous l'amènerai ».

L'âne partit et marcha jusqu'au coucher du soleil. Arrivé à l'entrée du terrier du chacal, il s'y coucha et fit le mort, les pieds en l'air, laissant les mouches entrer dans sa bouche. Le chacal et sa femme étaient endormis. Celle-ci se réveilla ; venant à l'entrée du terrier, elle y trouva l'âne mort. Elle rentra aussitôt et, feignant de dormir, elle dit au chacal : « Eh ! si 'Ali, j'ai rêvé qu'un âne était mort à la porte de notre demeure. — Prends garde de mentir ! dit le chacal. — Lève-toi, dit-elle, et va voir ».

Ils se levèrent tous deux et trouvèrent l'âne : « Je te l'avais bien dit, fit la femelle — Quel festin ! s'écria le chacal ; viens que nous le fassions entrer dans notre maison ». Elle attacha sa queue à celle de l'âne : « Allons ! si 'Ali, dit-elle, pousse et moi je tirerai ». Elle se fatigua à tirer et lui, à pousser ; mais l'âne ne bougea pas. Le chacal se

fâcha : « Vous autres femmes, dit-il, n'êtes bonnes à rien ». Il s'attacha la queue à celle de l'âne, et tira, pendant que la femelle l'aidait par derrière.

L'âne, voyant le chacal solidement attaché, se leva et partit avec lui. Il le traîna jusqu'auprès des ouvriers : « Voilà, dit-il, le chacal qui a mangé le pain et le lait ». Ils l'attrapèrent : « Nous le tuons, dit l'un. — Non, dit un autre, ne le tuons pas; mieux vaut l'écorcher vif, puis, nous le lâcherons; il ne pourra plus ni marcher dans les genêts épineux, ni dormir ». Ils l'écorchèrent et lui donnèrent la liberté. Sa compagne, qui le cherchait, vit le malheureux et lui cria : « Toi qui portes un vêtement rouge, as-tu vu si 'Ali Ben Yoûsef? — C'est moi, dit le chacal. Ah! quel beau rêve tu m'as fait là! (1) »

V

Ússen, đyirâd, diénsi (2).

Ússen đyirâd mdúkülèn; iqqim ädfél ittāγ, iqsāh äirâd sēg-dārrèn; ïnās iγússen : « — *Débber-ly mâmes ädeggēγ* ». *ïnnās* : « — *Rôh, äyed tist-fünäst ävili täussārð θétset θékseðās ahîdūr; θaudét äð-ih-eggēγ zzið bümmtel* ». — *lγôh, iūdih, iggās bümmtel, mâmes id-is-inna; iggäst gðárrèn; iziïëräs-hès; ïnās* : « — *Sâ-ðili θbixa ür-téffγes, sâ-ðili tfúïð, éffēγ* ». — *Íggu äirâd mâmes ïnās ússen*.

Äs-ihð iqqūr, ütqeddās äiïūr; iqqim itnūsá, isγúïï, ikkäl isγúïï. Äl-idz-uass, iðsed iensí itháγγes, iðfāh isγúïï, itnās : « — *Mázāräh* ». — *ïnnās* : « — *Qa-iziïër hē bú-*

1. La première partie de ce conte existe en Kabyle; cf. R. Basset, *Contes populaires kabyles*, p. 41.

2. Conté par Slimán Ould El-Qornábi, du Kef.

mëntel ». — *Iqqim itáudās āmán, isúffyah tkksāst, dpušsén iruel.*

Āl-idž-uāss, iēttfeh āirād, inās : « — Šékk āhē iziirēn mizzi āzmeðēγ ». — Inās : « — Má-ši-ðnetš ». — Inās-āirād : « — Qa-εáqlēγ šékk sídagürtēt ». — Inās : « — Ágürtēt, millā hseð, ādih-audēγ lādmija ». — Inās : « — Rôh āudihen ».

Iirôh ussén ilγábeð, iiru úššnān ināsen : « — Sād-izzeḡēγ, sγērsen, ðerγáðhem ». — Iqqēnehen dilγábeð si-tieānābin. Si-ihlēð tál-āirād, iēzḡēf, slinās usšnān, sγērsen vizānābinn-sen āsihēldēn úššnān; inās iγirād : « — Inin ». — Iqqim itšáh, issūsem.

ðāllest eqqén, rôhen attsén hīsēf yūzrú. Iúsed úššenēnni helhāfeð, dγirād iúsed dilziheð élúsāē; ēγγēð (1), iúsed-ussén súγ-γūrīnnes, inās úššen : « — Āqli dilhāfeð qāi adháūfēγ ékγhez āurrāh ». — Āirād ūr-issin lzihēð, ikγhez γer-lhāfeð itγil imānnes qāh γer-lúsāē, iúsed helhāfeð, ihūf āl-dādzér yūzrú, itfertēh; tšint úššnān.

TRADUCTION

Le lion, le chacal et le hérisson.

Le lion et le chacal allaient de compagnie. La neige s'étant mise à tomber, le lion eut froid. « Que dois-je faire? dit-il au chacal. — Va, lui dit celui-ci; prends une vache qui soit vieille; mange-là, enlève-lui la peau et apporte-la moi, je te ferai des sandales ». Le lion partit, amena une

1. Avec un *d* emphatique (*ā*).

vache et, comme il l'avait dit, le chacal lui fit des sandales. Il les lui plaça aux pieds en les serrant fortement : « Lorsque la pluie tombera, dit-il à son compagnon, ne sors pas ; mais lorsque le soleil se montrera, va te promener ». Le lion suivit ce conseil.

La peau se desséchant, le lion ne put bientôt plus marcher. Il passa ses nuits, il passa ses jours à rugir de douleur. Une fois, un hérisson qui se promenait, trouva le lion rugissant et en eut pitié : « Qu'as-tu ? lui dit-il. — Les sandales me serrent, dit le lion, et me font bien souffrir ». Le hérisson apporta de l'eau, en imbiba les sandales et les enleva au lion ; la bête féroce, alors, cessa ses rugissements. Quant au chacal, il avait déguerpi.

Un jour cependant le lion l'attrapa : « C'est bien toi, lui dit-il, qui m'a comprimé les pieds dans des sandales au point de me faire mourir. — Ce n'est pas moi ! dit le chacal. — Je te reconnais, dit le lion, à ta queue coupée. — Mais si tu le veux, dit l'autre, je t'amènerai cent chacals sans queue. — Amène-les, dit le lion ».

Le chacal partit dans la forêt, rassembla les chacals et leur dit : « Lorsque je vous appellerai, coupez et accourez ». Et, les ayant attachés par la queue, il partit. Quand il arriva près du lion, il se mit à crier. Les chacals l'entendirent. Brisant leur queue, ils s'élançèrent et arrivèrent près du lion : « Les voilà, fit le chacal ». Et le lion resta à les considérer en silence.

Comme les ténèbres arrivaient, les chacals allèrent dormir au sommet d'une falaise. Notre chacal vint tout au bord du rocher, tandis que le lion s'en tenait à quelque distance. Pendant la nuit, le chacal passa de l'autre côté du lion « Serre-toi, lui dit-il ; me voilà au bord du rocher et je vais tomber ». L'autre, désorienté, se serra du côté de la falaise, croyant le faire du côté opposé. Arrivé au bord du

précipice, il tomba et vint s'écraser en bas du rocher. Les chacals le mangèrent (1).

VI

Léq̄s̄iēθ nēnnābi tlefsá d̄yúššen (2).

Iḡsed idz-ēnnābi it̄h̄āyēs āki-θišt-túfūθ; nēttān ittāf θišt-ēntlefsá θhúnzēr, iis̄it, iēggūt ḡsinnes, mahēd átēhma. Ássaēā ūr-iēhmās, isnēqlit dilltām. Si-dēhma, iinās : « — Hūyēd, áddēbred māni ázzedyēd ». — θinās : « — Ūyri māni tróhēy; aīū dāmsānīnu ». — Iúh̄el, itēhs̄ em-θis, ūr-tēhs̄es̄ áθāder. Iinās : « — Iállah, árroh yer-ēlqāde ». — θēnnā-iās : « — árroh ».

Rōhen yer-al-úššen, ērrint delqāde; θēggim nettāθ áttegg azéllifennes zzādiimī nēnnābi θsāyūāl ākis sillā issāyūāl. Iinās úššen : « — Maši θnāien āsiūlen ḡidz-īmi ». — θhūyēd θälēfsá, θúsed ām-yáwin; úššen iinās : « — Iā-nābi-llah, ēssém ūr-itnā-ādāqēs ». — Iúθit iēnyet.

Iinās : « — Ái-uššen, qā-sidfēy sékk ilzénneθ ». — Iinās. « — Iā-sid-ēnnābi, ūr tqēbbleyēs lzénneθ ». — Iinās : « — Éggūi ēθθélt ḡuhárrāg ». — Iinās : « — Rōh, qā-ggiyāh ēθθélt ḡuhárrāg; ḡyassú, qā-ittett uššén kθér-iθθélt.

1. Cf. G. Delphin, *Recueil de textes*, p. 69. Les deux premiers épisodes se trouvent dans un conte berbère de Ouargla, *Le hérisson, le chacal et le lion* (cf. R. Basset, *Nouveaux contes berbères*, p. 14-17), et dans un conte de Bougie, *La panthère, le chacal et le hérisson* (R. Basset, *op. laud.*, p. 18). Cf. sur les rapprochements avec un conte ossète du Caucase, un conte arabe de Mossoul, un conte arabe des Hooouara du Maroc, un des Berbères du Tazeroualt : R. Basset, *op. laud.*, p. 257-259.

2. Conté par Ben Lakhdar ould El-Hād̄j 'Ali, de Tr'alfmet.

TRADUCTION

Histoire du prophète, de la vipère et du chacal.

Un prophète, un jour, se promenait à l'aube. Il trouva une vipère morte de froid, la prit et la plaça dans son giron pour la ranimer. Comme elle ne se réchauffait point, il la déposa dans son *lithâm*. Quand le reptile eut repris vie, le prophète lui dit : « Descends et trouve à te loger ailleurs. — Je ne sais où aller; répondit la vipère, c'est ici ma demeure ». Le prophète essaya, mais en vain, de la faire rougir de sa conduite; elle ne voulut point quitter le lithâm : « Alors, dit le prophète, viens avec moi devant le qâdi. — Allons, dit-elle ».

Ils allèrent devant le chacal, qui rendait la justice. Comme le prophète exposait sa plainte, la bête venimeuse parlait, elle aussi, en plaçant sa tête devant la bouche du plaignant : « Il ne faut pas que deux voix sortent d'une même bouche, fit le juge ». La vipère alors descendit et se tint à l'écart. « O prophète de Dieu, dit le chacal, il ne saurait y avoir de miséricorde pour le poison ». Et il tua la vipère.

Le prophète dit alors au juge : « Chacal, je te fais entrer en Paradis. — Je ne veux pas du Paradis, dit l'animal; accorde-moi plutôt le tiers d'un troupeau. — Va, dit le prophète, c'est accordé ». Aujourd'hui, en effet, le chacal mange plus du tiers d'un troupeau (1).

1. Cf. sur les rapprochements avec les diverses versions de cette fable dans les littératures orientales : R. Basset, *Contes populaires kabyles*, p. 140-142 et *Nouveaux contes berbères*, p. 197-202.

VII

Ússen d̄yirâd tf̄unāst diffis (1).

İused āirâd, ih̄uȳȳen t̄af̄unāst; iēggit ḡūhliz; iused iffis d̄yūs̄sen ūf̄an ddini; ěnnānās : mátaqa tēgged dādi; ̄m̄nās nēt̄tāda : iūd̄iū āirâd, iēggiū dādi ḡūhlizu; iused iffis, iūyi ̄āf̄unāst.

İused āirâd, idzāhka, iēzreh us̄s̄en, iinās : ā-iffis, ét̄t̄ef āki-tf̄unāst āurdāh, adz̄āll̄er̄ t̄iz̄arn̄in; iinās : l̄ȳoq̄ ̄im̄ēdēi; iused us̄s̄en, iērȳel; ih̄l̄ed āirâd h̄iif̄is iinās : máttā-̄ū̄di; iinās-iffis : t̄af̄unāst, nettāda-inu; ih̄l̄ed ēhs̄en, it̄sihen; d̄ūȳus̄s̄en iērȳel.

TRADUCTION

Le chacal, le lion, la vache et l'hyène.

Un lion ayant volé une vache la cacha dans un buisson. Une hyène et un chacal vinrent et la trouvèrent en cet endroit : « Que fais-tu là? lui demandèrent-ils. — C'est le lion, dit-elle, qui m'a amenée dans ce fourré ». L'hyène emmena la vache.

Mais le lion arriva, en courant, derrière eux. Le chacal le vit venir : « Passe par là-bas avec la vache, dit-il à l'hyène; moi, je vais faire la prière de midi. — Mais l'heure est passée, dit l'hyène ». Le chacal prit la fuite. Le lion tomba sur l'hyène : « Qu'est ceci? lui dit-il. — C'est une vache qui m'appartient, fit-elle ». Le lion la mangea ainsi que la vache. Quant au chacal, il avait fui.

1. Conté par Embarek ould Guendouz, du Kef.

VIII

Lheðmēð nūzērōil (1).

Irgāzen tsēnnān trōḥān ilγābeð; ārgāz itékkēs ēllif sūz-zīm; tméttūð sēqsār ðillif. Asítteggēn ērbeá nāγ hámsa ntγúggūān, ddúggūālēn iūhḥām; tisēnnān tγīmān, tféssunt ðillif, dzéggūðent. tbéttānt tiēāmidīn, téllment: táudēn ēllif, téggēnt ḥōūqīð, ttīli sūiūā θueāla; srūsān hēs θauūqīð iēnnīnēð, terššēnt sγādmān mahēð áðiezlū. Tlūγzen stezdēð; tēndēnt sūfūs; sīzārāðent, tēndēnt ḥēzdeð. Si-sméddānt ði-ōilmi, ténnānt dzēllīēnt; si-sméddānt gūzłāi, tmāḥādēnt hižādžen, tsāðen zīz-ðā dūzīz ēnnīnēð aγīn tmāḥādēnt hēs ēllif. Tmāḥādēnt ḥōūfūð, tmeddið, tkāūrent.

ḍyāitšā, ffālēnt hižādžen. Tsāðen θnāiēn izādžen; θnāiēn tsēnnān tγīmānt, tišt-ēzzāð iūzīziū, ðennīnēð, zšāð iūzīziīn; ūz uγēzzāl, tsāðen gūāmmās tišt θsāzzāl tséddān lhēð gidz-uzīz; isra belḥētrēð ssāmāð sēgγúrīnnes, isra belḥētrēð taúd āīrunnes; lkūl-lḥētrēð, θéggār tāssflūð hēs, mahēð āðéttēf lhēð mahēð sādīrīn ḥīfēdzādžen, ūr-itēḥsīrēs. Si-sméddān ūjsīzzēl, tnéttren izādžen, táuden θīγzēūīn, sánāiēn ðisēn ēllif gārēn izādžen ām-γayīn.

Táuden tisēnnān afēdzāz yádda; téggēn ākīs θáγda iēnnīhēs ēllif; tséddānt séfflūð. Tāzden tnāiēn tsēnnān, tγīmān dgóssīnt ḥūfēdzāz yádda ðēllif; zūfēdzāz nēnnež tēttfent tnāiēn tsēnnān nāγ θlāða; téggēn táγda iēnnīnēð ākīzenbēnnes; dzébbðent, tēndēnt ḥūfēdzāz enni nēnnež; lqēnnūiāḥ, ssīūtra tišt-ēzzīšēnt γānīm gūāmmās, tētsāð sīzēzzūeð mahēð millā ilšēqēs nelḥēð ākilbāzād-ennes, āzīnū/θel. Āsisméddān

1. Dicté par Mohand ould Qaddoür, du Kef.

ġunûd srūsant di-θmūrθ; tnēqqāzēh θiś-terbāt millā ntéslit nār-ψūhūām, ssūrūfēh tīś-terbāt dlāēāzba, ssūrūfēh slāēāzem θlāθa lhētrāθ nār-θnāien; dgóssint, tauġint iūhūām.

Millā illās lēbnādem Ƴer-dāhēl, itffēƳ, sādāfent Ƴer-dāhēl, siffƳen irgāzēn, nār-tisēnnān, nār-lyāƳēś.

Ēllān tnāien ifēdzāzen, āfēdzāz nennēz dūfēdzāz yādda. Ēllān tnāien tmēndūin dgóssint āfēdzāz nēnnez; ssādāfent θimēndūin dītterf nufēdzāz yādda, zār-assāyennes.

Āzēttā θiś θlāθa-niƳūnām mizzi thālāfen lēhūūd; yēnni āusāni sūmmant āsēnni, ifēttēś dēllif; ettērf, tēttfent, zettērf ūfēttfennes, āsi-semđan; ēllān tnāien iz'bbāθ, dzēbbden asēnni dēllif.

θāmēttūθēnni iłzēttēn, qā-tyērreθ zezfri-ūzttā; ēllif, ēnnēs ƳerƳūrin, dennēs āiru; ētteg zār-lyūūd sūƳūnim; sishūyūēθ Ƴānim, ifēttel ēllif; nēttāθ, ttāud āri āmēllāl, dzētt idz-ƳƳēθ, ttaēāyēθ āđrāf ābērsān dūūđrāf ēnninēđ āzūġyūƳ dūūđrāf ēnninēđ āūurƳ, nār-āsiza. Ssādāfen āri, mērra slīssset, mērrā sūāđūr; sittegg āri, dgóssi Ƴānim, ēttēāθ zēttēśa yūz-zāl mizzi āđizitēer qēbbūāla.

Ātrāf nuzērdil qārennās āƳēddu, tēggenhen sūāri; si-đbēttān ūġzēttā, tēggen tnāien iƳēddūm tēđđānhen zār-nifēdzāzen.

Si-tbēddān āzērdil, qāren : ēśśś, šēbb, šēbb, mahēđ āđūāfi. Iblis ēlli iūlin-dis. Millā ūqqārēnneś, ēkkālent nhār nhār, nēhnint tnūddūment.

Uēnni itmēƳden zēāθsēnt, ūhqūsēntēś ēūla hāfēr ēkkālent tnūddūmt.

Si-tēkksest āzērdil, tēssunt, tnēfdēnt gāren hēs θāzzārθ, tiri, đqūūqāū, dēzbib; dēlhēzēz thēfēn, tēttēn; đuzērdil dgóssint.

Si-sméddān guzērōil, thēššen elliḥ šhédmiḥ. T-ḡimān tšéh-dēnās qāren : lā ilaha illa llāh, am iyūrgāz itmetta. Sikkēsent āzērōil ntēsliḥ, slēlēyēt.

Ffālen āzērōil dzéllābīḥ, dusélhām dūbu-rābāh, duḥédūs, tā=ābbāw nédḍūf, dubābūs múzzūr. Znūzānhen am-tāḥēlyās iṣṣūq.

TRADUCTION

Confection des nattes.

Hommes et femmes vont à la forêt; l'homme arrache le *lif* avec une pioche, et la femme sépare cette bourre des tiges; ils en font quatre ou cinq bottes et reviennent à la maison. Ils étirent le *lif*, le frappent avec un bâton, puis le partagent en poignées.

Les femmes prennent le *lif*, le placent sur une pierre un peu élevée et en posent une autre par dessus; elles l'arrosent d'un peu d'eau afin qu'il puisse être facilement tordu. Alors, agitant le fuseau, elles tordent la filasse et l'enroulent sur leur main. Quand le fil est suffisamment long, on l'enroule sur le fuseau; on le double et on tord à nouveau. On dévide le fil le matin, sur deux piquets; puis, l'après-midi, on le met en pelote.

Le lendemain, on prépare la trame. On plante deux pieux. Une femme se tient devant chacun d'eux; elles ont placé un bâton entre les deux piquets; l'une d'elles, ayant attaché le fil au premier piquet, le fait passer autour de l'un et l'autre, et alternativement d'un côté et de l'autre du bâton. Chaque fois qu'elle a passé le fil autour des pieux, l'autre femme le fixe au moyen d'un autre fil, appelé *tasfloût*, qu'elle jette par dessus. De la sorte, les fils ne s'em mêleront pas quand on enlèvera les piquets. On ôte en

effet ceux-ci quand l'opération est finie et deux perches sont glissées à leur place.

Les femmes prennent alors la poutre inférieure du métier et plaçant, tout auprès d'elles, l'une des perches portant le lif, elles l'y fixent avec du fil. Puis deux femmes soulèvent le tout. Quant à la poutre supérieure, deux ou trois femmes la saisissent, y adaptent l'autre perche, chargée de lif, et se mettent à enrouler la trame sur cette poutre en tirant sur les fils. En même temps, pour séparer ceux des fils qui auraient pu s'enchevêtrer, une femme fait glisser un roseau entre eux et les frappe avec une baguette.

Quand le fil est enroulé, on pose le tout par terre; si la natte est destinée au lit d'une fiancée ou d'une femme du village, on fait passer rapidement, à deux ou trois reprises, par dessus la trame enroulée, une jeune vierge de l'endroit; puis, on enlève le lif sur les poutres et on emporte le tout à la maison.

Si à ce moment, il se trouve quelqu'un dans la pièce, hommes, femmes ou enfants, on les fait tous sortir.

Le métier à tisser les nattes se compose des deux poutres dont on a parlé. La poutre supérieure repose sur le haut de deux montants dont l'autre extrémité s'engage dans la poutre inférieure où se trouvent ménagées des sortes de mortaises. Il y a aussi trois roseaux destinés à entre-croiser les fils de la trame; celui du milieu se nomme *asenni*, on y a fixé les fils de lif, de façon qu'un fil de la trame soit fixé au roseau pendant que le suivant reste libre. Deux autres roseaux servent à faire mouvoir l'*asenni* et les fils.

L'ouvrière se tient accroupie devant la trame dont la moitié des fils se trouvent en avant et l'autre moitié en arrière. En élevant l'un des roseaux, elle fait écarter les fils de lif, elle prend alors de l'alfa blanc et elle en fait une bande blanche; elle passe aussi, dans le tissu, des fils de

laine noire, de laine rouge, ou bien de laine jaune ou de laine bleue. Elle fait en sorte que les fils successifs de la chaîne passent alternativement devant et derrière les fils de la trame. Quand elle a passé des fils d'alfa, elle soulève le roseau et frappe sur le tissu avec un peigne de fer pour serrer les fibres.

Les deux bandes placées sur les bords de la natte s'appellent *ar'eddou*, on les fait en alfa, et on les dispose avant de commencer la natte entre les deux poutres.

Quand on commence une natte, on dit : « Echchch ! va-t'en ! va-t'en, Iblis ! » afin de faire fuir le diable qui pourrait être dans le tissu. Si on négligeait cette précaution, les ouvrières passeraient la journée à sommeiller. Elles détestent les personnes qui s'étirent en leur présence quand elles travaillent, car cela leur donne envie de dormir.

Quand elles ont enlevé une natte du métier, elles l'étendent, la battent, puis jettent sur cette natte des figues, des dattes, des arachides, du raisin sec ; les gamins du village se les disputent.

Quand la natte est achevée, on coupe les fils de la trame avec un couteau. A mesure que l'on coupe, on récite la formule : *Il n'y a pas d'autre divinité que Allah*, comme lorsqu'un homme va mourir.

Quand on enlève du métier une natte faite pour une jeune mariée, les femmes poussent leurs cris de joie.

On fait aussi, dans la tribu, des jellâbas, des burnous blancs, des couvertures, des burnous noirs, des gandouras de laine, de grandes pièces d'étoffe grossière (*haïk*) dont les femmes s'enveloppent. On les vend au marché comme les nattes.

IX

Šbīreθ (1).

Mizzi thēddmen izērθāl, tšēbbγēn āri ddūfθ; dγāri, tézz-
rent, téggent úγyamān itγima ešrīn-ium nāγ-θlādīn-ium
dzēbbdent, tšēbbnent, téggent γer-tfūiθ ttγima ešér-iām,
tqéllbent hélziheθ énninēd ās-itemlil; dgórrγent, téggent
gūhhām, dzēbbdent, tédzent; súffuānt úγ-yamān, dzēttēnt.

di-zzmān, llān tšēbbγēn aurāγ sulāzzūz, duzūγγūāγ, sel-
qārmēz; tāudent si-lγābēθ, tāfent di-lkurres iūlēf; dibērsān
tšēbbγēn sizūrān éntifzūz. Tšēbbγēn seddūhān lli itēlseqēn
di-tēhnāien, ittāsēd dlmzγāγ; ēdγāssu, sāγen šsbīreθ si-
Maγnīa nāγ si-sidi lāhīa nāγ si-Tlémsīn, tšēbbγēn ézzis.

Nétšnīn, di-γāθ āsārbi, nēttāyed tifzūz nēsnnēnāt di-
θidūrθ āl-irēzzēm lγelleθēnnes, nēttāyed θādūfθ nēttāudīt,
nēttēggūt dāzēllāb; si-ūntāfēs, γēnni itrōha āinfēd θizūzēθ,
nēttāyed lqšūrēnnī nēlzūzēnnes nēttāudīt iūhhām, nēsnnē-
nāt di-θidūrθ ālirēzzēm amānnes dibērsānēn, ānnsēbbeγ ézzis
āqērdās, nēttēggūt ietγārā di-tešdehθ ēnyēhhām, iēkkāl
ietγārā qēbbγālt nētfūiθ; ālmmēddiθ, dgössīnt tisēēnān, ssū-
dāfēnt iūhhām ttāudent āzqū ffūlēnt, dzēttēnt di-uhidūsēnni
iūrgāzēnnsen.

Nétšnīn éttauden ānāγ tūāhīāuīn lqārmēz si-tmūrθēnsen
ilēhmīs nēsārēt hsen, nēttegg ézzis θūsūθ ēlli ntēssūt nšēbbeγ
ézzis θisūmθayīn ēlli-nēttēgg γer-ihsayennāγ; šēbbγēn ézzis
θūsūθ ēlli-tādnēn denīnsen; sēgga tēttēsēn ēggēd; θisēēnān
šēbbγēnt ézzis āhzāmēnsent.

Trōhān iūūrθān, étteksen lhābb nerrēmγān éttauden iūh-

hām, tkérszent éttéggent qébbuált nétfuḏ; it-ārā, éttédzent šébb-γēn ézzis āri dzéttent ézzis θihāluās; šébb-γēn ézzis aqērdās, itteffēγ dāuray éttéggent it-ārā tēuāden ttéggent dil-gārmez ietteffēγ dāzūgguaγ qébbuāla āzžéttēn ézzis θisūm-θauin ietteffēγ hēr iyēnni išébb-γēn γēr- dilqārmez.

Si-üttufānes uḏi, tṛōhān ttéksēn āmēlze ttāuden ēlyēr-qēnnes, ttéggent di-θidūrθ itnenna; šébb-γēn ézzis aqērdās ietteffēγ dāuray, ttéggent ézzis θizéllābiūn ānāγ netṛōhā énttāyed si-uḏrān ntékkēs ēlyērg uizz nēttāudūt iūbhām ttéggent āi-θidūrθ itnenna šébb-γēn ézzis āri éttéksent sitidūrθ ggārent it-ārā, tēuāden, térrānt di-θidūrθ, ttéggēn dis amān nétnḏ, ttéggent itnenna ietteffēγ dābērsān ādzéttēn ézzis θihāluās. Mizzi ānntegg amān nétnḏ, netṛōhā iḥānēt énttāyed θāugeθēnni llūsehēnnes nttéggūt di-tēfkūnt āltē-zuγγ dīmēssi nteksit nggārūt di-θidūrθēnni ēnyamān idūg-γuēl amān ēnni dābērsān.

Netṛōhā i-Tγālimēt énttāyed lās sitmārθ nēssbāhīs si-uḏzrū nūlūs, si-θimāγ uzzārēnnes, nēttāudih gγērgnen nāγ ēi-tēškuārθ āsi-tγāra nedgōssēh énttezzēh ūgfān āsi nēhūssa qā-lyuḏi nsrūssāh itšēmmed ttāuden tīs-dziuā ttéggēn dis šyi uāmān, ggārēn dis idz-uūru nūlūs, thēllḏēn sūfusēnsen āsitnūrziūm ttāudēn aqērdās, tγéttēsēn dis, tγimān déllken ūq qērdās; sizzārēnt iēmlél tnētšrent āuqqār.

TRADUCTION

Teinture.

Pour confectionner les nattes, on teint l'alfa et la laine. L'alfa étant arraché, on place cette plante dans l'eau; on l'y laisse vingt ou trente jours; puis on la retire, on la

frappe à coups de battoir et elle est exposée au soleil pendant dix jours ; on la retourne alors de l'autre côté jusqu'à ce qu'elle soit blanche. Les femmes la ramassent, la placent dans la maison ; quand elles en ont besoin, elles la font tremper dans l'eau, puis ces femmes la tissent.

Autrefois, on teignait en jaune avec le *garou* et en rouge avec le *kermès* que l'on recueillait dans la forêt sur les chênes-kermès. On fabriquait la teinture noire avec les racines du *plombago* ; on employait aussi le noir de fumée, qui se dépose sur les poutres, pour obtenir un rouge-brun. Maintenant, nous achetons les produits qui servent à teindre, à *Maghnia* ou à *Sidi Yahia*, ou à *Tlemcen*.

Pour teindre avec le *plombago*, nous, les *Aït Larbi*, nous faisons cuire cette plante dans une marmite, jusqu'à ce qu'elle ait abandonné son principe colorant. Nous apportons la laine, nous la plongeons dans l'eau ; cette laine servira à faire les *jellâbas*.

Quand on ne trouve pas de *plombago*, on va abattre des noix, on en prend les coques vertes, que l'on fait cuire à la maison dans une marmite jusqu'à ce que l'eau soit noire ; nous teignons, avec cette eau, la laine filée que nous mettons ensuite sécher sur la terrasse en plein soleil. Le soir venu, les femmes l'enlèvent, la portent à la maison, la filent et en confectionnent des burnous noirs pour leurs maris.

Les gens des *Doui Yahia* nous apportent, de leur pays, du *kermès* qu'ils récoltent sur les chênes de leur région ; nous le leur achetons pour teindre en rouge la laine employée dans la confection des nattes sur lesquelles nous dormons, des oreillers sur lesquels nous appuyons nos têtes, des couvertures dont nous nous couvrons pour dormir. Les femmes l'emploient aussi pour teindre leurs ceintures.

Ou bien nous allons aux vergers chercher des grenades, nous les apportons à la maison; on enlève l'écorce que nous mettons sécher au soleil; on la pile et on l'emploie pour teindre en jaune l'alfa dont on fait les nattes ordinaires. Avec cette teinture, on colore aussi la laine que l'on fait sécher, une fois jaunie, pour la plonger ensuite dans le kermès où elle prend une belle nuance rouge. Cette laine employée pour fabriquer nos coussins a une teinte plus vive que celle du kermès employé seul.

Si nous ne trouvons pas de grenades nous prenons des feuilles de *pin d'Alep*, nous les faisons cuire dans une marmite; on teint en jaune, avec ce produit, la laine filée dont on fait nos jellabas.

Ou bien nous rapportons des vergers des feuilles arrachées aux térébinthes, on les fait cuire dans une marmite, on y plonge de l'alfa que l'on fait sécher pour le baigner de nouveau dans le liquide auquel est mêlée de l'eau de *tnit*. Pour préparer cette eau, nous prenons, dans une forge, des scories que nous plaçons dans le fourneau jusqu'à ce qu'elles rougissent: nous les enlevons, nous les jetons dans une marmite pour noircir l'eau qu'elle contient.

Nous allons à *Tr'âlimet*, nous rapportons du gypse pris sur la terre des Spahis, sans que l'on nous voie; nous en rapportons à la maison dans des *tellis*, dans des sacs; nous lavons sept fois ce gypse, nous le mettons sécher sur un sac, quand il est sec nous le faisons cuire dans un plat. Quand nous le supposons cuit, nous le laissons refroidir, puis nous en jetons une poignée dans un plat renfermant de l'eau; on mélange avec les mains et dès que le plâtre commence à prendre, nous plongeons dans la préparation de la laine filée. On agite: quand la laine est blanche, on l'étend pour qu'elle sèche.

X

Lhèdméθ èntiùdār (1).

γερνάγ bisēdnā: thēddment tihālyās ðiirgāzen thēddmen
 lmuēān nūsāl. Troḥān irgāzen tāuden šāl silmāēaden enni
 ði-Tāirēt, Ettāudent ttēggent di-urnānēennes itγāra èttédzent,
 èttrāunent syāmān máhēð aterrént amlāēazin taēājnent
 qébbūala, téggent ðeni-llūleb thēddment térrānt tāidūrθ
 nāγ-edfan nāγ-ðaqbūs āmzziān, ihdem ittēffēγ aγerrāf, ihdem
 ittēffēγ lmēzmer, ihdem ittēffēγ ðahéllāðð. Si-smēddān, ted-
 zānt itγāra gūammās uūhhām nāγ ðeni-tēšdēht.

Sissēnni troḥān itγābeθ, tāuden isγārēn mízzi tāhmān
 úfūrēnsen rézzmen disen timsst; téggen dinn tiùdār ènni
 hédmen, suwūān tiùdār-ènni. Si-tnénnānt dgóssinhen siū-
 fūr, téggen tiùdār ðeni-zzāileθ tāuīenhen i-Tlémsin, nāγ
 i-Sébdū, nāγ i-Māγnia nāγ i-Uzdāð, nāγ i-Lāēārīsa mahēð
 āhén-zenzen. ðiùdārēnni ūhsen teggenés èttéli.

TRADUCTION

Poteries.

Aux *Ait Larbi*, les femmes font des nattes, les hommes fabriquent des poteries.

Ils vont chercher de la terre à une carrière située sur le *Tairēt*. Ils la placent sur une aire spéciale et la réduisent en poudre quand elle est sèche. Puis il ajoutent de l'eau

1. Dicté par Mohammed Bel Kheir, des *A. Lárbi*.

pour en faire une pâte, qu'ils pétrissent bien; alors ils prennent de la pâte, la placent sur le tour, la travaillent et façonnent une marmite (1), ou un plat (2), ou un bol (3), ou un réchaud (4), ou une terrine; quand ils ont fini, ils laissent sécher l'objet dans la cour de la maison ou sur la terrasse.

Ensuite, ils vont à la forêt, en rapportent du bois avec lequel ils chauffent le four à poteries; ils placent les objets qu'ils ont confectionnés dans le four, près du bois allumé, les vases cuisent; la cuisson une fois achevée, on enlève les poteries du four, on les place sur des montures et on les porte à *Tlemcen*, à *Sebdou*, à *Maghnia*, à *Oujda*, à *El 'Aricha* pour les vendre.

Ces poteries ne sont pas vernies.

XI

Taṣṣiāt nisēlmén di-Tâfna (5).

Aθ-Snūs trôḥan iḥzèr áttfen isēlmen degübábūs nāḥ ditsénnārθ nāḥ ūg-sénnāz; gūnébdu, tilin isēlmén šāmṭin ūtšéidēnnes; di-lmešta, tilin isēlmén bēnnen; yálūkṽān amān dišemmāden tádfen gīzér, tēttfenhen. Táuden θnāien ibū-bās; qérnenhen sélhēd, téggen tīšt-s'kkūārθ gūámmās. θnāien iḥrgāzen, kūl-idzén iḥtṭef bábūs; ggūren diḥālā, dzéřzen θas'kkūārθ gūámmās éntála. Éllān inninéd tšūg-

1. *ḥáidūrθ*, pl. *ḥūdūr*, marmite en terre (supportant le *kesks*).
2. *fān*, pl. *tfaǧǧʷen*, plat pour faire cuire le pain.
3. *áyērrūf*, pl. *týērrāfen*, bol pour boire, pour faire ses ablutions.
4. *lmézmér*, pl. *lémzāmer*, réchaud en terre. Ils fabriquent aussi des casseroles (*áqbūs*, pl. *tqūbōs*), des terrines (*vāhēllābt*, pl. *ḥthallābin*), des sortes de cuvettes (*áqlūs*, pl. *tqllās*). Une marmite se vend de 0 fr. 60 à 0 fr. 75, un bol 0 fr. 15; un plat à pain de 0 fr. 50 à 0 fr. 75; une terrine 0 fr. 20; un réchaud 0 fr. 25.
5. Dicté par Si-Laḥsenould En-Nāšer, du Kef.

gen isəlmén zəādsen; dīsəlmen tṛōḥān ilziḥ iūbābūs; tsāðēn
 ḡāmān siṛēzlan didārrēnnsen; isəlmen tēggūden trūggūālen
 tādsen ūḡ-bābūs dgóssin bābūs, sufārent berra; téksen isəl-
 mén, tēggen ḡērgnen náy di-ts'kkūār Tēggen isəlmén
 dtzzit; tqéllān isəlmén, súḡḡān isəlmén ḡāmān dtfēfel
 tīsserð dēliēbzār. İllā yēnni iteggen ásennāz sḡāri; iz dullāh
 ditāla mahēð iettēf isəlmen. Aθ-Bāḥdēl tséjūden isəlmén āki-
 Tāfna máhēð ahen-awīēn i-Tlémsin náy i-Sébdū znūzānhen.

TRADUCTION

La pêche dans la Tafna.

Les *Beni-Snous* vont à la rivière prendre des barbeaux dans des burnous ou dans une nasse, ou à la ligne. En été, le poisson a mauvais goût et on ne le pêche pas; mais, en hiver, il est bon et bien que l'eau soit froide, nous entrons dans la rivière pour le prendre. Nous plaçons côte à côte deux bournous, nous les cousons en plaçant un sac au milieu. Deux hommes saisissent chacun l'un des burnous et parcourent l'étang en traînant le sac au fond. D'autres chassent les poissons devant eux, dans la direction du sac, en frappant l'eau avec des bâtons et avec les pieds. Les poissons ont peur, ils fuient et entrent dans les burnous et dans le sac. Les pêcheurs enlèvent le tout, tirent le sac hors de l'eau, prennent les barbeaux et les placent dans des sacs d'alfa.

Ils mangent le poisson frit dans l'huile, ou cuit dans l'eau avec du poivre, des ails et des épices. Il en est qui font des nasses en alfa et les placent au milieu des bassins pour prendre les poissons. A *Beni-Bahdal*, des gens pêchent le poisson pour venir le vendre à *Tlemcen* et à *Sebdou*.

XII

Trúzzet hélmāneθ (1).

Sí-ttīli θīst-ēlmāneθ gīdz-γumsān, γalāīnni ūttstnēn mār-amsān, tāūīēn sγī īrden náy ēlqēsβēr; tséttādent gūmsān ēnni māni tsékkān; tséttādent dīnni; θγāītsá, trōhān thēm-men; millā úfānt īrú, qārēn : « — Qā-dāsi lmāneθ ». Qāzēn, tāfent. θmillā úfān īrdenēnni náy ēlqēsβēr izērbāz qārēn : « Qā-ullīs ».

TRADUCTION

Recherche des trésors (2).

Quand un trésor est en quelque endroit, mais que l'on n'en connaît pas l'emplacement exact, on prend un peu de blé ou des grains de cerfeuil, on les éparpille à l'endroit où l'on suppose que le trésor se trouve. Le lendemain on vient regarder les graines que l'on a jetées. Si on les trouve réunies en un point, c'est là qu'est le trésor; on creuse et on le découvre. Mais si l'on trouve les graines de blé ou de cerfeuil éparpillées, c'est qu'il n'y a pas de trésor.

XIII

Dzízγa (3).

Sittīli t̄dz-essīh̄ it̄sūr̄ sézzízγa, téffγent berrá ākīssōltān-sen. Āl-idz-uāss, sittīli t̄fúīθ̄ it̄γīma iddūr̄ úg-zēnna; it̄sāθ̄

1. Dicté par Belkacem ould Mohammed, du Kef.
2. Sur les légendes des trésors en Afrique, cf. R. Basset, *Contes berbères*, préface, p. v-x.
3. Dicté par Moḥand Ben 'Abd er-Rahmān, du Kef.

gādž-īzz nāy di-trōmmānt. Itrōḥa bābēnsen itēdduirθ; idgōssi idž-yaḥrās, ittīli ihlā; ithemma timsst diḥtīzzi, itbēhber hēs aḥrās; millā illās nubāeiz, itrōḥa ittaued lēyḥār nifunāsen, ittēqneh slēyḥār. Itrōḥa ittaued nānāe nēdzizya, iddehneh iḥrās siyer-dāhel. Itrōḥa tāl-aḥrās mānis iffēy lferḥ ittekkes tīst-lēqqimθ nēttāmemt; ittaudēh, itteggūt dižžēnb yūyḥrās sizzeun yāri. Idgōssi aḥrās, itrōḥa yer-ēlferḥ, ishūfāh sūfūsēnes gūyḥrās-enni ūgfūs enninēd. Si-itāeamrēh, isrūsāh di-ḥmūrθ, ittegg-āhēs lhiser, di-minnes itteg-āhēs ḥāmdelt, ālmi-innūm. Āsi itnāmā, idgōsseh ittauiēh itēdduirt isrūsāh zžādi idž-yaḥrās; itāden hēs idž-yaḥlās bāli, itedžāh. Trōḥānt tīziyā ilābeθ, thēddānt ihlā. Si trūyḥānt tāuden nūydr ēgdārrennes issoltān; ittēt, tāudēnnās āmān ēgmaunnsen, mīzzi üttrūggūales, lā-hāḥer lūkyān aiffēy, āh-dēffrent.

Ḍēssheθ hēddment sinnūyār, ḍūsēdfūr thēddment sellqāh iīzz; tēqqnen zzis ibāeizen sūg-sēmmēd; ḍēssheθ tāryēn dīs tāmemθ. Trōḥānt innūyār nēlherrūb thēddānt; ttāsed tāmemtensen dīs tīst-elbennēθ tāyahdīθ, yalāinni ttāsed tāhrēs; ḥāmēmt iūrden ttāsed tāyahdīθ hēr-ēzzi iḥenni lherrūb.

Sittīli ḍbīxa ttāy, ittīli zerrēθ tāmeqqrānt, tāyinnāsen tāmemt iāyḥrās; tfārēnt gūyḥrās idzizya, mahēθ ātsent nāy tāyinnāsen āren iūrden, tfārēnt gūyḥrās mahēθ ātsent.

Si-itšūra iāyḥrās stāmēmt, ittāyi bāb entēdduirt tīyīrin yḥēs ittegg tākūmmāy ittkes ḥāmdelt; ittaud tāhēdmāθ, ityīma itqēsš di-tnūggūāl entāmēmt; itteg di-tyīrθ āsisemda; ittauiūt āhbām, tyīmān džēmnen di-tyīrin, thēm mānt idž-ēšyūjā. Tēggent di-ḥidūrθ nāy-ḍilbūs, tēttent nāy-znūzānt itēmdint.

Si-qqāsen āḍauden iḥrāsēn, trōḥān iḥmūrθ nēlfernān; tqēsšēn si-syādda, tqēsšēn sēnnez lqēdd idž-ēlmetrā tfēzḍent, tēggen-ās syāddi iugšār iqššyād ākt-lzenbēnes, tšāden āsih-

*tékksen; srúsānt táuḡint iúḡhām; dbáāzent, téggennās tīr-zuḡin sḡāri dūfligenni dēllānt sléḡbār nīfunāsen, dzizya téq-
qnent sūsēdfūr. Téggēn tamdēlt sīsēnneḡ, téggēn tiḡzzi sí-
sḡādda.*

TRADUCTION

Les abeilles.

Quand une vieille ruche est remplie d'abeilles, celles-ci sortent et fuient avec leur reine. Un jour, quand il fait grand soleil, elles se mettent à tourner en l'air et s'établissent dans un térébinthe ou dans quelque grenadier. Le propriétaire du rucher prend une ruche vide; après avoir enflammé de l'alfa sec, il expose la ruche (*ar'rās*) à la fumée qui se dégage; s'il y a des trous, il les ferme avec de la fiente de bœuf; puis, il va chercher de la menthe d'abeilles, il en frotte la ruche à l'intérieur; alors il prend dans la ruche, d'où l'essaim s'est enfui, un rayon de miel qu'il fixe au moyen de quelques brins d'alfa sur le côté de celle qu'il a préparée. Il se rend ensuite près de l'essaim et, d'une main, le fait tomber dans l'*ar'rās* qu'il tient de l'autre main; puis il place la ruche à terre, la couvre d'herbe et ferme l'ouverture avec un couvercle; il la laisse jusqu'à ce que les abeilles soient habituées à leur nouvelle demeure. Alors, il prend le tout et vient placer, dans le rucher, cette nouvelle ruche à côté d'une autre, après l'avoir recouverte d'un vieux *barda*. Il la laisse et les abeilles vont butiner dans la forêt ou dans les champs. Elles rapportent à la reine des fleurs dans leurs pattes et de l'eau dans leurs bouches pour qu'elle mange et boive et pour qu'elle ne fuie pas de nouveau, car alors, elles devraient la suivre.

Elles fabriquent les rayons avec les fleurs; quant à la

substance nommée « *asedfoûr* » dont elles ferment les ouvertures de leur ruche pour se préserver du froid, elles la prennent sur les bourgeons des térébinthes. Elles remplissent les rayons du miel qu'elles prennent sur les fleurs; quand elles butinent sur les caroubiers, le miel qu'elles rapportent à bon goût, mais il durcit vite; celui qu'elles recueillent sur le blé est de meilleure qualité.

Quand il pleut et que la pluie est persistante, on apporte, aux abeilles, du miel que l'on verse dans leurs ruches pour qu'elles trouvent de quoi manger; on leur donne aussi de la farine.

Lorsque la ruche est pleine de miel, on apporte des marmites au rucher; le propriétaire place sur son visage un masque de fil de fer, enlève le couvercle; puis avec un couteau, il détacha les gâteaux de miel, les place dans des marmites qu'il emporte à la maison; on presse les rayons de miel dans la marmite et on chauffe un peu: le miel coule, il est recueilli dans des pots de terre; on le mange ou bien on le vend à la ville.

Pour faire une ruche, on va là où il y a des chênes-liège, on coupe un chêne-liège en bas et en haut sur une longueur d'un mètre, on incise l'écorce et on glisse, par dessous, des coins de bois sur lesquels on frappe pour enlever le liège, d'une seule pièce; on emporte l'écorce à la maison, des trous sont creusés sur les bords de l'écorce et, avec de l'alfa, on réunit les deux lèvres de l'entaille que l'on garnit ensuite de fiente de bœuf. Les abeilles parfont ce travail de suture avec de l'*asedfoûr*, on ferme la ruche avec un couvercle de bois en haut et un bouchon d'alfa par en bas.

XIV

Lud̄ges i-Āt-Snūs (1).

Tis-mēttū, si-tēqqās ā-θissi āēāddis trōhā yer-imrābdēn. Dzūr huárrau; millā inšās Rēbbi, ā-θissi āēāddis; θmillā ūdis-iūsūs Rēbbi ūr-dgōssi. Ttāyi ššēmāēā nāy āyrum nāy iāzēdēn. Tsāēālen ššūmāēāθ nāy tēdzān dinni; θurūm, tēt-tent, diāzēdēn tγersenhent.

Si-θēqqās ā-θarū, ttādef dīlfrāsēnnes tēārdēn helqābla. Tēggen ās-rūn ūg-zenna. θi-tēhnaīen, dēniis. Si-thūfa iārbā, tqēssās θēmēt θlāθa nīdūdān dgōssēh lqābla, ttēggeh gēhāulīen ēndūfθ; ddēhnēh séddhen, ttēndēh gēhāulīen sētšūnnet, tēmēt, tēggūt itšūnnet, tēggen tāina θi-tšūnnet lhōrz tēγlāl māhēd ū-res tāzdennež léjnūn; si-ittāsed lzēnn tγtma thāladis itrūggual ūttēgennes tnāīen. Millā tēggen tnāīen, θīn tēqqār iēnninēd : « Hāla šékk » -θyīn iqqār iθin : « Hāla šēmm » -ūtthālānes la-θyīn lá-θīn, ūssēggūdēennes θlzēnn.

θsūrya-iās hēnnās θāqneftā, tēggent syārēn iθrdēn dēddhen tšūtsennāst tēttit. Tāudennās ēddūnīθ bērkūkēs, tēttēh. Tāz-dent, tergbēt-hēs, tēttent tazēmmēt tāqnefta kúl-tīst zzisent ttāyi θyī ndzēmmēt iūhāmēnnes ūárrauñnes.

Si-ittlāla iārbā tsāmmānt išmez; si-itsēbbaē tāuden idz-ryēd, γersent, qārennās : « Qā-nγērs-išékk hlisem Mōhānd; tsāmmānt Mōhānd; tīsēnnān tēāidēnnās : « Ā Mōhānd! ā Mōhānd. » — Tēggen abēlbūl syūsum, tāūien abēlbūl iūēnni iūdēn bērkūkēs azēnni ūárrau; tāūien θāina abēlbūl iθēt ilγāši.

1. Dicté par Belqāçem ould Moḥammed.

Si-ittāla γrés ārbā itferrāh kōer-m̄ya γrés tlāla vārbat; si-tmlāqa āki-idzēn, itqārās : « Mbārek mazād eāndek ».

Āzdēnni si-ithēffās vēnni ithēffen tēggēnnās lmelṭi dṡātāi. Itāealmās ēbbās θγāt stīmēdzēθ; itqgēs timēdzēt itist-γāt ādili θγātēnni iṡērba māhēθ nēttān itēmγir θγāt-tārū, āzdēnni, si-itēmγir ittāfit ttrū-iās dhērrāg nāγ θdserēūfθ.

İllā vēnni tedzān θāgēttāiθ illā vēnni ūd-th-tenzānes θā-gēttāiθ.

Si-trōha hēnnās ātēffred nāγ ātēzze tēggās θahēdmēθ ttržēt tmlēhēt yer ūzēllif ṡērba māhēθ ūhēs-dūrnnes lējnūn.

Si-tēffγēnnās θiγmās tγōssint ttrbādīn hōtṡaunsent tāuṡint āki-ihhāmen tšūtšen-āsen drā dībāyen dītrēn, tāuṡint iūh-hām, tēggen ibāyen di-θtāūrθ ṡāhēdsēn dīrdēn ṡāhēdsēn dēdrā ṡāhēdēs sūṡṡānt dbēttān iṡinni dīsēn iūsīn.

Si-itēmγir, itγimā idzāsāfit tēggās isēlṡān gīfēs, māhēθ ūifēttēdēs; tēggās lhēnni.

Si-itmetta idz-ṡērba, tēzze hēnnās ṡṡi-nūγē dīdīs tēγlālt-tāzirārθ, tāuṡēh tāl-nannās tmēttlēh āki-nennās θēqqār-ās : « Āγēnnāh qāh tāl-nannah » māhēθ ā-θettū memmīs, nāγ-illis.

Si-ittāla idz-ṡērba gāt-Snūs itrōha lāēārtif isēssun hīērbān, ṡhānēnnās iṡrbān, itrōha lāēārtif iūh-hāmēnni mīγēr iṡrbān, itγima itšāθ lγōllāl dēzzāmer tšūtšēnnāsen fraṡk nēttān itšūtšāsen idz-ēlhēd ēllāhrīr dābērsān tēggent dītēssast ṡērba, tēggen-āsen āmensi, tmūnsūyen, dṡātṡa hōūfūd trōhān. Si-tšūtšen-āsen timuzūnīn tērrhēn, qāren : « Āna bāiēāt sidi-flān būhssārtu ».

TRADUCTION

L'enfant chez les Beni Snouïs.

Lorsqu'une femme désire un enfant, elle va rendre visite au tombeau de quelque saint. Si Dieu lui accorde la faveur demandée, cette femme deviendra enceinte; sinon, elle restera stérile. Elle emporte avec elle des bougies, ou du pain, ou des poules. Elle allume des bougies sur le tombeau, mange le pain avec ses compagnes; quant aux poules, elles sont égorgées à cet endroit.

Lorsqu'une femme est sur le point d'accoucher, elle se met au lit et on fait venir la sage-femme; on attache, aux poutres du plafond, une corde au-dessus de la malade. Quand l'enfant vient au monde, la sage-femme coupe le cordon ombilical d'une longueur de trois doigts. Elle prend ensuite l'enfant et le place dans des lambeaux d'étoffe de laine, elle le roule dans ces langes, puis elle le lie au moyen d'un gros cordon d'étoffe de laine dans lequel on a placé une partie du cordon ombilical, des amulettes et un petit escargot. Cet escargot ne laisse pas les génies approcher de l'enfant; quand l'un d'eux vient, il se met à aboyer et le génie prend la fuite. On ne place jamais dans le cordon deux de ces escargots; autrement, un génie viendrait-il à s'approcher: « Aboie, toi, dirait l'escargot femelle. — Non, dirait l'autre, aboie, toi ». Et ni l'un ni l'autre n'effraierait le génie.

La mère de l'accouchée lui prépare la *taqnetta* avec de la semoule de blé que l'on fait cuire dans du beurre. La jeune mère en mange; on en sert aussi aux femmes qui viennent lui rendre visite et qui lui apportent du *berkoûkes*. Elles mangent aussi de la *tazemmit* et chacune d'elles en emporte à la maison pour ses enfants.

Quand l'enfant vient au monde, on l'appelle « *ichmej* » (nègre). Sept jours après sa naissance, on amène un chevreau que l'on égorge en lui disant : « Je t'égorge sur le nommé Mohand ». Et l'enfant s'appelle Mohand. Les femmes se mettent à crier : « ô *Mohand!* ô *Mohand!* » On fait du couscous à la viande et on en donne à tous ceux qui ont apporté du *berkoukes* à l'accouchée, le jour de la naissance. On porte aussi du couscous à la fontaine pour les gens.

Quand un enfant naît à quelqu'un, si c'est un garçon, le père se réjouit plus que s'il lui était venu une fille. Lorsqu'une personne le rencontre, elle lui dit : « Que l'enfant qui vient de te naître soit béni ! ».

Le jour où, pour la première fois, on coupe à l'enfant ses cheveux, on prépare pour le coiffeur du *meloui* et du thé; le père coupe à une chèvre, pour la reconnaître, le bout d'une oreille; cette chèvre est alors la propriété du petit garçon, ainsi que les chevreaux qu'elle mettra bas plus tard; de sorte que l'enfant, devenu grand, trouve tout un troupeau ou bien tout au moins cinq ou six chevreaux qui lui appartiennent.

A certains enfants, on laisse une touffe de cheveux, à d'autres on n'en laisse pas.

Lorsque la mère d'un enfant va balayer ou traire, elle place un couteau, un tison et une pierre de sel près de la tête de son enfant; de la sorte, les génies ne viennent pas tourner autour de lui.

Quand un enfant met des dents, les petites filles l'emportent sur leurs épaules dans chaque maison, on leur donne du maïs, des fèves, du blé, qu'elles emportent à la maison. Elles placent, dans une marmite, les fèves seules, le blé seul, le maïs seul; elles font cuire tout cela et le distribuent à ceux qui leur ont donné.

Quand l'enfant grandit, il mord sa mère en tétant ; elle met alors de la suie à son sein, afin que son nourrisson refuse de le prendre ; elle y met aussi du *henna*.

Quand un enfant non sevré meurt, sa mère met un peu de son lait dans un escargot long ; elle le porte ensuite sur la tombe de la grand'mère de l'enfant et là, elle l'enterre en disant à son petit défunt : « Ton lait est chez ta grand'mère ». Elle peut ainsi oublier son fils ou sa fille.

Quand un enfant mâle naît chez les Beni Snoûs, un musicien vient, se fait indiquer les maisons des nouveaux-nés ; il s'y rend et fait de la musique à la porte sur un long tambour et avec une flûte ; on lui donne un franc et il fait, en échange, cadeau d'un fil de soie noire que l'on attache à la main du petit garçon. On prépare à souper aux musiciens, ils dînent et partent le lendemain.

Si on leur donne de l'argent, ils disent à haute voix : « Je profite de la générosité de Monsieur un tel ».

XV

Ēttéhāreb (1).

ḍi-ḥmārḥēnnāy, yēnni ittili swāggennés idziḥḥēnāsen dimz-ziānen, hāmsa nīsjǧvassen nāy sētta; ḍmīyer ulliḥ, itēdzihen āst-temḥiren. Sittilḥ dimzziānen ḥēr-ēzzi idmēḥri.

Āzd-ēnni nuziḥḥēn, ssārūḍs hennās ihāuliḥēn diyāhḍiḥēn; tséllēqās imēllāḥ itēttihent; ittāsed yēnni idziḥḥēn isḥrīma iārbaḥēnni ḍenḥi dziya; itēggās thādemt dinnēfsēnnes, izbeḥ lēmḡēs iqqār-ās : « Āḡel āyerda ūḡ-zēnna; nēttān itḥāh, issāfaiḥāst slēmḡēs; ārba itḥim aīttru. Si-smeddā, tīsēnnān

1. Dicté par Belqâçem ould Mohammed.

slələyēt hēs; isúzzūr-ās ēddya, itēggās tš-kéttānt hēnnéf-sēnnes. Tšēnnān tāuīēnt ārbaiú hōiyansen, māhēs āhtsūs-men ḡqéddī-ēnni itēggīt ūj-sāl ntīēdfīn lli-iūden. Si-smēddá t-ḡébren sḡáddi īnī ntēfkunt.

TRADUCTION

Circoncision.

Dans notre pays, celui qui a une situation aisée fait circoncire ses enfants quand ils sont petits, à l'âge de cinq ou six ans; ceux qui n'ont rien les laissent grandir sans les faire opérer. Circoncire les enfants tout jeunes vaut mieux qu'attendre un âge plus avancé.

Le jour de la circoncision, la mère habille son enfant de beaux vêtements; elle lui fait cuire des œufs qu'il mange. Arrive l'opérateur. Il fait asseoir l'enfant sur un plat de bois renversé et lui glisse un anneau à la verge. Alors, tirant des ciseaux, il dit au petit garçon: « Regarde la souris qui est là-haut ». L'enfant regarde et l'autre tranche avec les ciseaux. Aussitôt l'enfant se met à pleurer, pendant que les femmes poussent leurs cris de joie. L'opérateur saupoudre la plaie avec des médicaments(1) et enveloppe la partie blessée dans un morceau d'étoffe de coton. Puis les femmes emportent l'enfant pour le consoler.

La partie détachée du petit garçon est placée, par l'opérateur, dans de la terre de fourmilière qu'il a apportée et qu'il place ensuite sous l'une des pierres du foyer.

1. On emploie surtout: le *harmel* pilé, la cendre de palmier nain, la sciure de figuier rongé par les vers, le cœur de carroubier pourri, des bourgeons de ronces desséchés et pilés, des feuilles d'aulne pilées, la mousse verdâtre du fond des oueds (*ḡā, lūḡō ityzer*), puis de la graisse ainsi que des fumigations de feuilles de laurier rose.

XVI

Ārsāl (1).

İllä yenni itrétsélen sittili θnāεāšer-āεām nāγ θelθεāšer-āεām di-lāεāmerennes; tméttūθ θmén-nsnīn nāγ āεāštra; yaldinni qlil māgēs itrétslen θ-āmzziān āmmu; qlil θenni itrétslen tāmzziānt lkūθredienni miγer hāmsa ū-εāšrin-āεām āgitrétslen; tsénnān lkūθred hūmstāεāšer āεām āgiteršlen.

Āzertif ittilin θamerkuānté, itrétsel giūr mīdi ithéttēb, dūzertif ittilin θēlmeskin itγima āsgγuās mīllā aεāθ-īisi nāγ itγima ekθér iūsγγuās.

Si iqqūs idzen āirsél, itrōha issāfēθ ibbās θīs tāussārθ θqqār-ās: « Ā-flān iināh memmih: éršel-īi θāmttūθ, éršeliī iūllis nēšlān. » — Millū iēhs bbās, ādīs-ihdēb; mīllū ūr-ihšés, ūdīst-ithéttēbeš.

Si-hsen āggen ūrār, trōhān āki-tiš-θūfūθ téttren iγiāl, trōhān adzēddemen i-Zāštra nāγ i-Tāint tsārān iγiāl siisγāren nēlkūrreš dufādes mizzi āssuyen trēθ θ-éttāεām. Si-lāεāšer, nēhnīn sūyān dītrīθ, γer alāmmās-īēd.

Si-ttilin sūyān dītrīθ, itrōha iāslī iūrθunnes, nāγ itrōhā iγābeθ la-hāθer itēsshā si-lγāldēinnes. Āzdēnni tāuīen θisēnnān θimūhγvai nētrīθ itslīθ; āzdēnni tsammānt āss nhéttāba.

θyāitšā, lhēnni; āki-dūfūθ, dfāεān imiddēn trēθ ettāmemt. Ekkālen tiseθnān tūrārent, θélγāšī tūrāren lbārūθ; θyēslī išlū di-lγābeθ isrāh; θyāki θmeddīθ, ittāsed giđz yūmsān itγima as-itrōhā t' fūθ. Si-tēgqēn tallést tāzden γrés lγāšī, tāuīent stēmza θēlbendair, tāuīent ūbhāmēnnes, itγima εiis-dāh nāγ dīddūrθ gūāmmās lγāšī; dfāεānt ir-berkūkēs ilzē-

1. Dicté par Mohammedould L'Arbi, du Kef.

māēāð, tmúnsiŷen tqéssren stémza, tséssen ātāi, ðyū itšūtš iŷū lqáhŷeð kúl-īdzen itāēūið húbērrāð; ðŷésli ɣér-itšāh māgēs iséhsāren iūsāe ðmāges iséhsēren ðrūs ām-nēhnin ittēgg gūrārensen.

Sí-teggēn tallést, tsénnān tedzént lhēnni, sīfifént, thēm-mānt-āmān, táuden āslí, táudent ɣāší stémza dēlbendaír; tisnnān slēlŷent, taudént lhēnni. Tīstēzsisent, téggās iŷfas-sen. ðēnni ðīs-īteggēn itēggās rīḡāl gminnes; táuden ālēmḡil téssūnt hēs sinieð; iḡbēð idzén tmūzūnīn, tɣiman īr-gāren hsinieð. Sí-teggēn iūsāe dgōssin ālēmḡilēnni tɣōhān tisēnnān tfēgðen.

Āslí tsāmmānt sōlḡān; idzen sēgmdūkālēnnes nāɣ eāmū-mŷis ittilīn ūr-īršileš tsāmmānt āuzir. ðŷāūtša āki-ðūfūð, itnēkkār āslí, itɣōha ḡidz-ŷārðu, ikkāl iēttēs, ittaudās āuzi-rennes ābēlbūl mattā-iaitš; ðūḡŷāss tɣōhān, táuden tāslīð iūhāmēnsen hōimārð; millā āhām ībaēāð, táudent hōimārð; millā āhām īgreb, idgōssit idz-ŷurgāz hūdmerēnnes itɣōha idzāhka-zzīs. Tāzdent tisēnnān tɣēnnīnt; ðelɣāší, thēllān lbār-rūð; ðiḡššāben tsāden lūhmāse ēḡmēzuarēnsen.

Sí-tēggēn tallést, tɣōhān, táuden āslí, sādāfent hōmēttū-ðēnnes. Sí-ttāsed āiāðef ittāf hennās, nēttānt dgōrreð idz-ūzellūb nāɣ ðāselhām, ttāsed ḡmí ntēādārð ŷūsli, tuŷérrūk-ðinn; ittāsed āslí, idzāhka issūrūfit.

Sí-thēllēð āhēs, ittāfit tīrēð ŷalāinni blā-idhām. Nēttān, ɣér ittāðef itšūtšās ḡlāða nāɣ ērbāeā ɣérðāð iðiyannes; ðŷēnni ittilīn iɣēzzān hēs, itšāðit āsí tēdza-iās āisumēnnes ðāziza, māheð āzdēnni sādīffēɣ, āðḡim téggūðeð.

Tāŷinnās tisēnnān lmēlŷi tāzzārð dēlqáhŷeð ðŷātāi. Lqáh-ŷŷeð ðŷātāi, tsūtšēh iimzziānen dēlmēlŷi ttāzzārð, téffrēh iimēḡqrānen. Sittāzden imēḡqrānen tālīen izdāh, tɣimān

dérdzen *ūr-thūyūāðennes* γέμιλλά *ūsīnāsen* *lmélvī ttāzzārð*
thūyūāðen millā ūðisen-ūsīnes, *trénnīn dérdzen*.

Si-tsāð θaméttūðennes, *itēffēγ* āsli *idzēmmāē ākī-imzīānen*
tgēssren *īr āl-nēs* *īēð*. *Dfāēānnāsen ūtsu*, *tétten téffēγen ēgmi*
ntūyūārð *tédzan āsli ðiteddārð*. *Idgēmmēð* *h̄tméttūðennes*.
Néhnīn thellān læāmāreð. *Sūsāγen* θāēābāīð *ntēslīð*, *tset̄tah*
ēzzīs tīs-méttūð *néttānt dgōssūt mīzzi atzārēn* *ēddūnīð*, *ðlég-*
sāšbūā tsāden *θāmzā* *ðelbēndair*. *Si-tsemdá*, *tšūtšūt ihēnnās*
ēnt' slīð; θēnni *itset̄then* *tšūtšennās* θnāīen-ilemdāl *tšēršennās*
tīmuzūnīn.

ðyāūtša ākīūfūð, *itšūsās thādemð* *ðulemdāl*, *millā iufāt*
tāyahdīð. *ðmillā iūfāt tūqbēhð* *ūðis-itšūtšes*.

Az-denni ntéltīām, *itēffēγ* āsli *īγzēr*, *ittāγlūdū* *idzēmmāē*
ākī-imzīānen, *tsēssen ātāī*, *tétten tēāām tāuīennās* *lmélvī*
sūhāmmennsen; *yalāinni ūr-itēddemes*; *sēbāēū* *ūām ūri-*
thēddemes yālu.

Éttslīð, *ttili ði-teddārðennes*, *ðéggīm dīnn ākī-tšennān*.
Tāzden ēlbēz *ðelūāγsūð*, *trōhān mīzzi ātzārēn*. *Tnēkkāren*
tisēnnān *mīzzi tékksenāsen* *šsmāli tšūsāī* *tšūtšēnēhent* *itslīð*.
Néttāð *tērra-īāsen*, *dnéhnīn tāūdennās ūtsu* *nāγ šyī yātāī*,
millā ūr-tšūtšennes *ūrāsen-tšūtšes* *yēnni āsen-hētfent*.

Si-tšēbbāē θāslīð, *θāhžēm*, *θēffēγ* *si-teddārðennes*, *tšēbbāh*
tsūdūn āzēllīf nhēnnās *ðuzēllīf* *nēbbās* *yērbā*, *thēddem*;
ðyērbā *itnēkkār* *assūdī zīs*, *ītrōhā* *īγābēð* *nāγ iūrðu* *itēddem*
itūāyγes. *Sīdgēmmāð* *lmēγreb* *ittāsed*, *ittādef* *iddārðennes*;
yalāinni *itγīma* *θlāðā-yūssān* *nāγ-erbāēā* *ūr-itγīmās* *zzāð-*
ībbās *dzāð* *ihēnnās* *īēhsem* *zīsen*, *issūdūn* *āzēllīf* *nhēnnās*
ðuzēllīf *nēbbās*.

Itγīma *hāmstāēāšer* *iūm* *nāγ ēāšrīn-iūm*, *ītrōhā* *γer-udūg-*
γvalennes, *issūdūnās* *āzēllīfennes*, *issūdūn* *āzēllīf* *iddūggval-*
tennes; *tmēttūð*, *ūttrōhās* *ūhγūm* *nēbbās* *āsītmedd* *nnēs* *nū-*

sūjǧǧas tǧérsennās lbēhīmeθ, lgāšūs tettēh, ddinθ itāuīūt iūhāmennes, léttent.

Támēttūθ ūr-tsámmās ārgāzēennes dizzāqqeθ nāǧ sīttīlīn mīddēn gūhām tsámmāh īr-sīttīlīn nēhnīn tnāīen tsámmāh : A-flān, nēttān īsemmāt ā-flāna. Tsēm̄ma bbās ūrgāzēennes ā-sīdi flān, dhēnnās tsēm̄mat ālalla flāna; dnēhnīn sēm̄mānt θīslīθīnu ūlūkān ǧrés ārrāū.

TRADUCTION

Le mariage.

Il arrive que les hommes se marient à douze ou treize ans; les femmes à huit ou dix ans; il est cependant rare que, soit chez les garçons, soit chez les filles, on se marie aussi jeune : les jeunes gens prennent femme ordinairement de vingt à vingt-cinq ans, les jeunes filles entrent en ménage vers quinze ans.

Le jeune homme qui est riche se marie dans le mois qui suit la demande en mariage. Celui qui est pauvre attend un an ou plus.

Quand un garçon veut se marier, il envoie à son père une vieille femme qui lui annonce : Ton fils te dit : « Donne-moi pour compagne la fille d'un tel ». Si le père y consent, il demande pour son fils la jeune fille en mariage; sinon, il s'abstient.

Quand ils veulent célébrer le mariage, les Beni Snoûs vont, dès l'aube, demander des ânes, pour aller chercher du bois. Ils partent à *Zaītra* ou à *Taint*, chargent les ânes de chêne et de lentisque. C'est pour faire cuire les *trīds* et le couscous. A partir de *l'εašer*, ils font frire des beignets jusqu'au milieu de la nuit.

Pendant que l'on fait cuire les *trīds*, le fiancé s'est retiré

dans le verger ou dans la forêt, car il a honte de se trouver en présence de ses parents. Les femmes portent un plat de beignets à la fiancée. On appelle ce jour « jour de la *hèttaba* ».

Le lendemain s'appelle « jour du *henni*(1) ». De bonne heure, on sert à tout le monde des beignets et du miel. Les femmes passent la journée à jouer ; les hommes tirent des coups de fusil. Quant au fiancé, il passe la journée dans la forêt à garder les troupeaux.

Vers le soir, il se rend à certain endroit où il reste jusqu'au coucher du soleil. Les ténèbres venues, la foule vient le trouver et l'emmène à sa maison au son de la flûte et du tambourin. Il s'assoit dans la grande pièce ou sur la terrasse, parmi les invités ; à ceux-ci, l'on ne sert à dîner que du *berkoukes*. La soirée se passe en musique, à boire du thé ; l'un offre du café à l'autre ; chacun fait venir un *berrâd* de thé. Le fiancé observe la dépense faite par chacun ; selon que les invités se montrent, ou chiches, ou généreux, il dépensera peu ou beaucoup le jour de leur mariage.

Pendant ce temps les femmes ont pilé le *henna*, l'ont passé au tamis et jeté dans l'eau bouillante. On amène le fiancé au son des flûtes et du tambourin ; les femmes poussent des cris de joie et apportent le *henna*. L'une d'elles pose la préparation sur les mains du jeune homme. Celui-ci place dans la bouche de cette femme une pièce de deux francs. Alors, on étale un mouchoir, on place un plat par dessus ; les assistants tirent de l'argent et le jettent dans le plat. Quand il y en a beaucoup, on enlève le mouchoir et les femmes se partagent la somme.

1. Gaudefroy-Demombynes, *Les cérémonies du mariage chez les indigènes de l'Algérie*, Paris, 1901, p. 30 ; E. Doulté, *Figuig*, p. 194 ; Narbeshuber, *Aus dem Leben der arabischen Bevölkerung in Sfax*, Leipsig, 1907, in-4, p. 25, § 3, *Lilt-elheuna*, p. 5, 8, 12.

Le fiancé est appelé le sultan; parmi ses amis ou ses cousins non mariés, il se choisit un vizir (1).

Le lendemain, dès l'aube, le futur marié se retire de nouveau au verger; là, il passe la journée à dormir; son vizir lui apporte du couscous. Dans la journée, on amène la fiancée à la maison qu'occuperont les jeunes mariés. Si la maison est éloignée de celle qu'habite la jeune fille, on monte celle-ci sur un mulet; si la maison est toute proche, un homme enlève la fiancée dans ses bras et l'emporte en courant jusqu'au domicile du fiancé. Les femmes viennent et chantent; les hommes lâchent des coups de feu, pendant que les musiciens jouent de la flûte en précédant la mariée.

Le soir arrive; la foule amène le fiancé auprès de la jeune fille. Au moment où il va entrer chez elle, le jeune homme trouve, à la porte, sa mère vêtue d'une *jellaba* ou d'un burnous, couchée sur le seuil. D'un bond, il passe au-dessus d'elle et arrive auprès de sa fiancée.

Derrière un rideau tendu au milieu de la pièce, il la trouve toute parée, mais *sans ceinture*. A peine entré, il donne, à celle qui va être sa femme, trois ou quatre coups de poing dans le dos. Quand le jeune homme est mal disposé, il la frappe à lui en laissant le corps tout bleu, mais, de la sorte, la femme craint son mari. Les invitées apportent du *meloui*, des figues, du café, du thé. La jeune fille donne, aux enfants qui sont là, le café et le thé. Elle garde le meloui et les figues pour les gens âgés. Ceux-ci montent sur la terrasse au-dessus de la chambre où se trouvent les fiancés et frappent du pied, refusant de descendre, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu du meloui et des figues.

Le fiancé quitte la jeune fille et passe avec ses amis à

1. Cf. G. Demombynes, *Cérémonies du mariage*, ouv. cité, p. 42.

moitié de la nuit. A ce moment, les invités, après avoir mangé sortent au dehors, devant la porte, laissant le jeune homme à l'intérieur. Le mariage consommé, on tire des coups de fusil. On apporte la chemise de la mariée; une femme se met à danser au son de la musique, étalant cette chemise aux yeux de tous; puis elle la remet à la mère de la mariée. On donne à cette danseuse deux mouchoirs et de l'argent.

Le lendemain, le marié donne à sa femme, s'il est content d'elle, une bague. S'il ne l'a pas trouvée telle qu'il la désirait, il ne lui donne rien du tout.

Puis il descend à la rivière, y fait ses ablutions; là, avec ses amis, il boit du thé, mange du *couscous*, les jeunes gens lui apportent du *meloui*: pendant sept jours, il ne se livre à aucun travail.

Quant à la jeune femme, elle reste à la maison avec les femmes; les enfants, garçons et filles, viennent la voir et les femmes cherchent à leur enlever leur *chemla* ou leur *chéchia* qu'elles donnent à la jeune mariée. Celle-ci ne rend aux enfants ce qu'on leur a pris qu'en échange de quelque mets ou d'un peu de thé.

Après sept jours de mariage, la jeune femme *reprend sa ceinture*. Elle sort de sa chambre, embrasse sa belle-mère et son beau-père et se met au travail. De même, ce jour-là, le nouveau marié se lève de bonne heure, va à la forêt ou à son verger, il s'y promène ou travaille. Quand le soleil est couché, il revient à la maison; mais il reste encore trois ou quatre jours sans oser paraître devant son père et devant sa mère. Puis il vient les embrasser à son tour(1).

Il laisse écouler quinze ou vingt jours. Alors il se rend

1. Cf. G. Demombynes, *Cérémonies du mariage*, p. 75; E. Doutté, *Merrâkech*, pp. 331-339; Aboubekr Abdesselam, *Usages*, p. 97.

chez son beau-père, lui embrasse la tête ; il embrasse aussi sa belle-mère. Quant à la jeune femme, elle ne se rend chez ses parents qu'au bout de six mois. Ce jour-là, ils égorgent à leur fille un mouton, elle mange le *gâchouch*, quant à l'arrière-train de la bête, elle l'emporte à sa maison et le mange avec son mari.

La jeune femme n'appelle pas son mari dans la rue, ni en présence d'autres personnes. Quand ils sont seuls, elle l'appelle : ô un tel. Le mari appelle sa femme : ô une telle. La femme dit à son beau-père : ô sidi un tel ; et à sa belle-mère : ô lalla une telle. Ses beaux-parents l'appellent du nom de « *taslit* » même après qu'elle a eu des enfants.

XVII

Ámdâl (1).

Ídz-yúrgās si-ítehlīs tróhān írgāzen tísnnān térgben hēs mizzi ázsrēn millā damāhlūs qébbūāla ānāy ārāh.

Millā áimmeθ, tāzden tísnnān élkul ; téggen dārt hēs, t-yimān trūn, lšāden áizūūr. Tāūden lkéttān sí-thūna tsūtšent ittēlba thūūdent mizzi átkefnen ; dyénnīnēd téhmān āmān, sārādent. Sismēddān, téggennās árrūđēnni ihūūden, téggent di-lkfēn, téqqnent hēs yer-úzllifēnnes trennīn yer-ídārrēn. Tédzān ākīdes ídzen nessuāl, ittāri-īās lefqēh mizzi áissiyēl hūénnī-mmūden.

Sittāsed húyoqt nyēmūāl, tāzden b-yāši, téggen améttiēnni dī-nnāzās tādnen hēs subābūs ; dyōssīnt, táuūint, tsénnān trūn ; írgāzēn t-yēnnīn : lā ilaha illa llāh. Tāzden írgāzen

1. Dicté par 'Amer Ben 'Atīya.

z̄z̄āḍi-iūmetti, tisnnān tāzden z̄éffrennes; yaldāinni tisnnd̄n
ūtrōḥānes āltemd̄elt dz̄émmāz̄an dilūsāe.

Mīdāen-ellkūl trōḥān, q̄āz̄ēn-ās ḍāmd̄elt; ḍyēnninēd̄ taudēn
tūūq̄ai. Siltāz̄den thēll̄d̄ēn itemd̄elt, sr̄asant. T̄f̄ēlba t̄yimān
q̄āren-hēs. Sismēddān didz̄ēll̄ā, ḍnāiēn shūf̄ant di-temd̄elt
ṣūḍūsent hūz̄ed̄isēnnes āf̄ūsi maṣi h̄ḍiyannes. Tāmd̄elt,
tēggen-d̄is ēṣṣber; yēnni leāmālēnnes ḍ-ayah̄zi, teggen d̄inn
ithūyēḍ; ḍyēnni leāmālēnnes ḍūqbēh, teggen d̄inn ūittāg
āḍihūyēḍ; taēāfsen hēs mīzzi āhsādāfen di-temd̄elt.

Si-tēggen di-temd̄elt, tēggen hēs tūūq̄ai; trēnn̄in sāl
ir̄ūyūnen, trēnn̄in sāl iq̄ūren trēnn̄in ṣydhēḍ, idz̄en yer-uzēllif
ḍidz̄ēn yer-idārr̄ēn.

Si-smēddān, sārāden ifāssēnnes, ḍyāmān iq̄ūnēn trēṣṣen
ēz̄zis tāmd̄eltēnni, timēdl̄in elli sāmānt h̄yuf̄ūsi h̄ūz̄ēlmād̄.

Trōḥān-middēn; ḍelfēgēh, it̄yīma yer-uzēllif nūmētti,
ittēq̄āmās shāz̄ēḍ. Si-it̄shādās lef̄gēh, itnekkār amētti ḍitē-
d̄eltēnnes sēlz̄ēhēḍ, thēz̄ez-zis ḍāmūr̄; ḍelfēgēh, it̄rōḥ it̄rūyāh.

Dēggēd̄, t̄yērsen iūh̄ām numētti idz̄ ueāḍr̄ūs; tēggen
ābēlbūl sūf̄ayent bērra ittēlba, tēāyāden t̄sūsēnāsen arbēā-
dūro nāy-hāmsa ḍiūnni iq̄āzen tamd̄elt, tsūsēn-āsen sr̄ā ntmū-
zūn̄in, q̄āren-āsen: « Iūuddi sām̄hēt di ḍiḍinn̄yēn ». —

Qārēnnās: « Qū-nsām̄hīt, ḍi-ḍūddar̄ḍiu di ḍūddar̄tūin ». —
Ellān yēnni ūtēttēf̄ēnnes, q̄āren: q̄ā-nhēddem ir-ḍi-sābillah

Āz̄dēnni medl̄ēnt, it̄rōḥa ḡḡēd̄ ūmās anāy-ēbbās; it̄rōḥa
yer-tēmd̄eltēnni, ittayī timssi ḍi-lmez̄mēr; ittayī ṣyī-lbārūḍ.
Si-ttaud d̄inn, itteg timssi ḍi-lbārūḍ; q̄āren mīzzi millā
āiūsed iffis, āisēm̄ errihēḍ lbarūḍ, āir̄yel.

ḍi-ḍēd̄ū, tnūsān tisēnnān ākilāhlēnnes iūh̄āmēnnes mīzzi
aṣēbbrenchen.

ḍyūit̄sa, ḍf̄ēryūit̄sa, ḍyāss̄n̄ni z̄ēffērsen trōḥān tisēnnān

yer-témdélt; táuïen aγrūm táz̄art, tférrq̄ent, téttent. Táuïen tāinā t̄is-tifilt, téz̄z̄unt di-témdéltenni, mízzi át̄dq̄elen; ðénnübeð enninēd, téggen-hēs s̄al ámellāl.

Tédz̄ān ellāhenni istrīden-hēs amōttī, it̄yima 0lāða yússān di-úh̄hām yénni-mmūden.

Árgāz, si-itmetta, 0lāða lz̄umüēāð itrāza di-lyáldāïnnes. Si-trōhān tréggben hēs, táuïen aγrūm, ts̄ūt̄sent ehēs imiddēn tilin d̄ïnni. Si-théll̄dēn dinn, néttān izzārehen, néhnin ūh-zārennes; ittāsed zārāz̄āsen idz-ēsšfāq dāzdāð am-élkāyēd nāy lébs̄el.

Si-itmetta bnādēm táuïin élēamerēnnes, tauïint úg-zenna; sādāfent di-tišt-bāz̄išt am-ðénni nēdzizyi; ðelkerkēreð, θγimá ði-θmūrð.

Idz-yúrgāz si-itnéqgen ḡidz-yubrīð, t̄yima ðinn ššūreðēnnes. Si-idgēmmādes hēs égḡed ðinn, itff̄er̄ ðis, itt̄yima ittru. Uēnni itēdhisen ithūfa ði-θmūrð, yénni ūr-itēdhisen. ūr ithūfās it̄yima itnékkār dinn āsi théllān el-medfāe ḡúmšānēnni, trōha senni ššūreð.

Si-tgēmmāden iðbāb ēnsúkk̄yēr di-lēm̄q̄etleð ēn-Tinjalīn égḡed sālennāsen mázza yénni ittrūn, mázza yénni is̄yūiūn, mázza yénni idahsēn mázza yénni itnāz̄āēan.

Qāren mīddēn tišt-sézz̄erð úg-zennā ðis 0išt-yérq̄et ikúl-idzen. Millā θiurq̄etēnnāh táz̄izawð, itt̄ili γrāh nez̄hā q̄ébb̄yāla ði-ddūn̄ð; 0išt-yérq̄et, si-tt̄ili téllissūy, itt̄ili bābēnnēs dāmahlūs. Si-tt̄ili 0išt-yérq̄et teqq̄ūr thūfa, itmettā bābēnnes.

Idz-yúrgāz (1) si-itmetta, itt̄ili ðáyah̄ði āki Rebbī, ittāz-dās Mālik elmūt, ittāzdās dūsbēh̄ am ētt̄ileb. Si-hēs ithéll̄dē ði-temd̄elð, iqq̄ūr-ās : « Māgēs rrēbbēnnāh ». — Iqq̄ūr-ās :

1. Ce qui suit a été dicté au café maure du Kof, par divers indigènes du village.

« Rébbi ū-Rébbek *ɔidʒen* ». — *Íqqār-ās* : « *Lla-dzǎllǎz náγ-ārāh* ». — *Íqqār-ās* : « *Lltγ dzǎllǎr* ». — *ɔnettǎn*, *itγima* *idzǎllǎ qébbváltennes*; *íqqār-ās* : « *Ūšid lǎzǎšūr náγ-ārāh* ». — *Íqqār-ās* : « *Ūšr* ». — *Íqqār-ās* : *Ūšid ɔzskát náγ-ārāh* ». *Íqqār-ās* : « *Ūšit táina* ». — *Síqqās āz-irōh Málík ɔlmūt*, *itšéjjeb šwí nérrihé* *ɔ* *nélzenné* *ɔ* *ɔyúrǒz ɔnni immáben itéksās tist-qérdiū* *ɔ* *nelkettǎn sílksfen*, *ittári ɔis*, *ittauūt i-Rebbi*.

Idz-würǒz si-ítmetta, *ittili ɔúqbe* *áki Rebbi*, *ittǎzdās Málík ɔlmūt düqbé* *am-šisməz* *γ* *res tγmās timggrānin*, *idǒssi tist-tarǒ*, *ɔis-senslé*, *túyzen méitn qǎntǎr*, *ittǎzdās úm-érris*. *Si-hés ithélle* *itemdél*, *íqqār-ās* : « *Mǎgēs rrébbennāh* ». — *Néttǎn ittuyǒz*, *íqqār-ās* : « *Šékkiten ain ɔrébbi* ». — *ɔilúyenni*, *itšábe* *Málík ɔlmūt stéγrōennes*. *Si-itšá*, *ittauéd sebāza ū-sebāzin ɔlǒmā*. *Segǎzǎzih ɔamdél* *γer-ɔmūr*, *íqqār-ās* : « *Mǎgēs rrébbennāh* ». — *Íqqār-ās* : « *Rébbi ū-Rébbek yáhéd* ». — *Íqqār-ās* : « *Mǎzār-āh ū-dzǎllǎdes* ». — *ɔmillǎ íqqār-ās* : « *Ūr-ssinēγ ályqāren itγirǎ nédzǎllǎ* ». *Íqqār-ās* : « *Iúsāh Rébbi imi mǎzzi ɔsesne*, *γúsāh ɔéttāyin mǎzzi dzǎrǒz*, *iúsāh ifassen mǎzzi āz-áǒlúdúd* ». — *Íqqār-ās* : « *Mǎzār-āh ɔllǎz tšid āggen ɔmúddén* ». — *Íqqār-ās* : « *Mǎzār-āh ɔllǎz sǎdzé ɔyánzār* ». — *Síqqās āz-irōh Málík ɔlmūt*, *itšéjjeb hēs tist-tšémmušt nérrihé* *ɔ* *nzákennōma*, *itéksās tist-qérdiū* *ɔ* *nelkettǎn sílksfen*, *ittári ɔis*, *ittauūt i-Rebbi*.

Lǒrǎd tméttǎn ɔis ɔddün, *itγima γér Málík-ɔlmūt*. *Íqqār-ās Rébbi* : « *Éqbéd zámrek bǎdik* ». — *Si-ítmetta itezze* *selhárr nelmūt*, *ási tésfien izǒrǒan*, *idduyǒval kul-š* *zámān*. *Tǎrǎn ámánenni*, *tγémniēn bnādém am-igǎrslen*. *Tlǎsed tist tǎmūr* *ɔ* *téttchen*, *nettát tǎzerǎlt*. *Íttāséd mǎš*, *idzǎhka áki itimūr* *ɔ* *enni mahé* *úr-tetteš*. *Ási tēmγeren irǒzén*, *dduyǒval ɔisén ɔrrǒh*: *tnékkāren*, *tǎzden hezzin nsidna* *Iúsef*, *tsemmān hezzin lálla zilcha*.

Si-immūt idzén, lkérkèrèθ dèssûrèθ tγīmān dīθmūrθ derrôh ttrôhá ūj-zenna γér-Rebbi. Āl-âzdenni nelqūāmá, lqénniñiāh thūwūyèd errôh γer êlkérkèrèθ, itfāqū bnâdem. Tâzden lmielâikāθ. táuien-hen γer-ennâbi, γer-Sidna εīsa nāγ γer-Sidna lāεâqūb, iqqār-âsen : « Nélsiten, mási nnâbi-nnyen. Rôhèm γer-ennâbi-nnyen. dennâbi-nnāγ ittūli aεâd ūr-ifāqes, âsah isfāq Mâlik-êlmūt. Si-itfāqa ittāf umtis di-lāεâzâb. Lqénniñiāh itteg isbèddu-ïāsen lhisâb ū-leiqāb.

Uenni itnéqgen errôh dīddârôijin itémšūraε âki yenni ihienγin. Iqqār-âs ennâbi Môhammed : « γéfrîh nāγ ūh-tγéfrezès ». — Iqqār-âs : « Ūh-tγéfrezès, âh-enγéγ mâmes iz-ūâ inγū. Itnéqgeh māmés-inγū; θmillâ iγéfrêh, ūh-itnéqges, itedzâh itroha.

Uyenni itsin âisum êmidđen iqqār-âs : « Mâzâr-âh tsîð âggen êmidđen ». — Iqqār-âs : « Ūr-tsiγes ». — Tâzden lmielâikâθ néhnin dèsshūð, qârënnâs : « dðékk âitšin âisumënni gūmsân yâi flâni, âzden ni nêlflâni ». — Tγīmān dzébbden lémqés tqéssënnūs âisum si-lγūâiem-ënnes, téggen âisumënni di-lmizân âsi iterra âisum lebhimeθ êlli ihūyenen.

TRADUCTION

Enterrement (1).

Lorsqu'un homme est malade, les gens du village, hommes et femmes, viennent le visiter, afin de savoir s'il est sérieusement atteint ou bien si le mal est peu grave.

Si l'individu vient à mourir, les femmes du village viennent toutes à sa maison; elles se placent en rond

1. Cf. E. Doutté, *Merrakech*, pp. 354-365; *Figuiq, Notes et Imp.*, p. 196; Abou Bekr Abdesselam, *Usages*, p. 111.

autour du défunt et se mettent à pleurer et à se déchirer le visage. On va acheter de l'étoffe de coton, on la donne aux tolbas qui, (à gros points), cousent les vêtements du défunt. D'autres font chauffer de l'eau pour laver le mort (1); le lavage terminé, ils l'habillent, puis l'enveloppent dans un suaire qu'ils lient au-dessous des pieds et au-dessus de la tête. Parfois, on laisse au défunt une amulette que lui a écrite le *feqih* : c'est elle qui répondra pour le mort aux questions qui lui seront posées dans la tombe.

A l'heure de l'enterrement, la foule arrive; on place le corps sur une civière, on le recouvre d'un *haïk* et on l'emporte en chantant : *ia ilaha illa llah*. Les hommes marchent en avant, tandis que les femmes, en pleurs, suivent le convoi; elles ne s'avancent pas jusqu'à la tombe, mais s'en tiennent à quelque distance.

On arrive à la tombe; tous les hommes ont aidé à creuser la fosse, ou bien ils ont transporté des dalles. On dépose le corps devant la tombe ouverte. Les tolbas récitent des prières. Quand ils ont achevé, deux hommes descendent le mort dans la fosse; ils le couchent sur le côté droit et non sur le dos. La fosse n'a d'ailleurs qu'un empan de largeur; cependant, si, durant sa vie, le défunt a accompli de bonnes actions, dès que le corps est posé sur les bords de l'étroite fosse, il y descend aussitôt. Si, au contraire, il a passé son existence à mal faire, son cadavre refuse d'entrer dans la tombe et l'on doit, en appuyant, le faire entrer de force sous terre.

Alors on place au-dessus du mort les dalles dont on a parlé. On les recouvre tout d'abord de terre, préalablement arrosée d'eau; puis, on achève de remplir la fosse avec la

1. Si on retourne le mort, on a soin de le prendre par la *gueffaia*, si le défunt en a une, ou bien par les oreilles, afin, dit-on, de ne pas lui faire mal.

terre qui reste; il n'y a plus qu'à placer deux pierres tombales, l'une à la tête, l'autre aux pieds.

Quand tout est fini, les assistants se lavent les mains, et avec l'eau qui reste, ils aspergent la tombe, et aussi, à droite et à gauche, les sépultures voisines.

La foule se retire. Seul, le feqth ou l'un des tolbas, reste près de la tombe du côté où repose la tête du défunt, et là, il récite la *chehâda*. Alors, dans sa tombe, le mort se relève avec force, faisant trembler la terre. Puis, le feqth revient au village.

A la maison, on égorge un bouc; on prépare du cous-cous et on le sert aux tolbas; on leur donne aussi quatre ou cinq *doûros*. A ceux qui ont creusé la fosse, on donne quelques sous en leur disant : « Mes amis, pardonnez au défunt d'avoir fait couler votre sueur (en creusant sa tombe). — Nous le lui pardonnons, disent-ils, dans cette vie et dans l'autre. » D'autres n'acceptent pas d'argent, disant : « Nous avons travaillé pour l'amour de Dieu ».

Ce même jour, quand la nuit est venue, le frère ou le père du défunt se rend auprès de la tombe; il emporte du feu dans un réchaud et un peu de poudre. Arrivé sur la tombe, il y fait brûler la poudre. C'est, dit-on, afin que, au cas où quelque hyène viendrait rôder autour de cette sépulture, elle sente, en ce lieu, l'odeur de la poudre, et prenne la fuite.

Pendant cette première nuit les femmes du village restent avec les parentes du défunt pour les consoler.

Le lendemain et les deux jours qui suivent, elles vont au cimetière, emportent du pain et des figues qu'elles se partagent et mangent près de la tombe. Elles emportent aussi une scille qu'elles plantent en ce lieu, pour reconnaître la place où repose leur parent. D'autres fois, on place sur le tertre, de la terre blanche.

La planche qui a servi à laver le mort reste, pendant trois jours, devant la porte de la maison qu'il habitait.

Un individu enterré attend pendant trois semaines la venue de ses parents. Quand ceux-ci lui viennent rendre visite, ils apportent du pain et le distribuent aux personnes présentes. Le mort les voit, mais eux ne peuvent le voir; il y a entre eux un voile mince comme du papier ou une pelure d'oignon.

L'âme d'une personne qui vient à mourir est emportée au ciel, où elle est enfermée dans une cavité comparable aux cellules des gâteaux que font les abeilles : quant au cadavre, il reste dans la terre.

Si une personne a été tuée sur un chemin, son ombre reste en cet endroit. Quand quelqu'un passe la nuit sur le lieu du crime, l'ombre accourt en pleurant. Si le passant est peureux, il tombe à terre; s'il est courageux, il s'en va; l'ombre reste présente jusqu'à ce que quelqu'un tire un coup de fusil en cet endroit; alors l'ombre s'en va.

Sur la route du Kef à Oujda, si quelque contrebandier passe de nuit au lieu dit « Tinyalin » il entend des voix : les uns pleurent, d'autres poussent des cris de joie, d'autres rient, d'autres gémissent.

On dit qu'il y a au ciel un arbre qui porte une feuille pour chaque homme. Si votre feuille est verte, vous aurez sur terre beaucoup de bonheur; si la feuille est fanée, c'est que son maître est malade. Lorsqu'elle vient à se détacher de l'arbre, la personne meurt.

Quand un homme ayant bien servi Dieu, vient à mourir, l'ange de la Mort se présente devant lui, beau comme un *taleb*. Entré dans le tombeau, l'ange questionne le défunt : « Qui est ton Dieu? — Mon Dieu et le tien ne font qu'un, répond le mort. — As-tu prié? — J'ai prié, dit-il » Et il fait la prière en présence de l'ange : « As-tu payé l'*'achoûr*?

— Je l'ai payé. — Et la *zekkat*? — Je l'ai payée aussi. » Au moment de se retirer, l'ange répand sur la dépouille mortelle de cet homme un peu du parfum du Paradis, et, lui enlevant un morceau de son suaire, il écrit (sur le tissu les réponses faites) et va le remettre à Dieu.

Mais quand l'individu a mal rempli ses devoirs envers Dieu, l'ange de la Mort lui apparaît vilain comme un nègre, avec des dents très longues, portant, au moyen d'une chaîne, un bâton pesant deux cents quintaux, qu'il manie comme une plume. Quand il se présente au défunt, couché dans son tombeau, l'ange lui demande : « Qui est ton Dieu ? » L'autre, pris de crainte, répond : « C'est toi qui es mon Dieu ». Aussitôt l'ange le frappe de son bâton, et, quand il cesse de frapper, le défunt se trouve à soixante-dix-sept brasses sous terre. Alors la tombe le rejette à la surface et l'ange lui demande : « Qui est ton Dieu? — Mon Dieu et le tien ne font qu'un ». L'ange demande alors : « Pourquoi n'as-tu pas prié? » Et si le mort répond : « Je ne savais pas lire la prière » l'ange lui dira : « Dieu t'a donné une bouche pour interroger, des yeux pour voir, des mains pour faire tes ablutions. Et pourquoi as-tu volé le bien d'autrui? Et pourquoi as-tu écouté ce qui se passait chez ton voisin? Avant de partir, l'ange jette sur le mort un sachet rempli d'odeur de l'enfer, il lui enlève un morceau de son suaire, écrit les réponses sur l'étoffe et l'emporte chez Dieu.

Le jour du *Qirâd* tous les hommes mourront. Seul l'ange de la Mort ne mourra pas. Dieu lui dira alors : « Prends ton âme dans ta main ». Et en rendant l'âme, l'ange poussera un grand cri que les affres de la mort lui arracheront. Ce cri fera fondre les rochers, tout sera changé en eau. Cette eau s'évaporerait et les hommes sortiraient de terre comme des champignons. Alors, arrivera une jument aveugle qui les broutera. Mais un chat surviendra qui fera

courir la jument pour qu'elle ne puisse manger. Les hommes grandiront, l'âme leur reviendra, ils se lèveront, beaux comme Joseph, et les femmes seront belles comme Zuleikha.

Lorsqu'un individu meurt, le cadavre et l'ombre restent sur terre, quant à l'âme, elle va au ciel chez Dieu. Quand arrivera le jour de la Résurrection l'âme descendra près du corps et l'individu se réveillera. Alors arrivent les anges qui conduisent les hommes devant quelque prophète : Sîdna 'Isa ou Sîdna Iagoûb. Mais ceux-ci leur diront : « Nous ne sommes, ni l'un ni l'autre, votre prophète, allez le trouver ». Or notre prophète Moïammed est encore à ce moment couché sans vie, puis arrive l'ange de la Mort qui le ressuscite. A son réveil, le prophète trouvera son peuple dans l'angoisse et aussitôt se mettra à nous juger.

Celui qui, dans la vie de ce monde, aura tué son semblable, sera amené, avec sa victime, devant le Prophète : « Pardonne-tu à ton meurtrier, demandera celui-ci. — Je ne lui pardonne pas, répondra la victime, je le tuerai comme il m'a tué ». Et cet individu prend la vie de son meurtrier comme celui-ci avait pris la sienne. Ou bien, s'il lui accorde son pardon, il ne le tue pas et le laisse aller.

A celui qui a mangé la viande d'un animal volé, le Prophète demande : « Pourquoi as-tu pris le bien des gens ? — Je n'ai pas volé ! dira l'autre » Mais les anges témoins arriveront : « C'est toi qui as mangé la viande de la bête volée, à tel endroit et tel jour. » Et tirant des ciseaux, les anges couperont dans la chair des membres du voleur un morceau qu'ils placeront dans la balance ; ils tailleront dans ses chairs jusqu'à ce qu'il ait restitué un poids de viande égal à celui de la viande volée.

XVIII

Läsid amqqrān (1).

Edënni sebä'ä ü-cäsriñ ittegg löfqēh dzüä néttacām sed-dinö wsum tméllälin tini dëzbib dëzzüz; ittaudēh illāmä, iddfät it-äsi, tétten idš-šuyijä, tsätsēn äsēn äsüm dënnuä, tnëkkārön, tγimān iënninēd; äsi-smeddān, trōhān.

Edënni tnürzūmen leznün üllis mägēs itrōhān ilgürneθ mägēs äz-irōhen dinn äh-üden äh-ēnyen; tétten leznün idām-men lbēhaim lli-γersen.

Hwáfūθ näläsid amqqrān, trōhān itä-lūdün ēgumān lä'ānäsēr lahätēr amān bir-zemzēm tsūdān äzdënni näläsid yënni itä'ümēn ühs-tacaddäs leäfiθ; si-tä'ümēn trōhān dzällān dilzāmäe dlëfqēh, iqqār di-lhädid hädädärüñin dyënni ür-idzällānēs šhāl idis-itγērreθ Sidnä Mälk itšädeh shérruθ θüzyen erbäin qwōñtār täzdäs tnüfsüst am-trišēt. Sismëdda di-lhädid, téffγēn temsérγūyen, kül-idzen ittegg füsënnēs huzëllif ēnyin, itsëllem hufüsënnēs nāγ itsëllēmäs huzëllifënnēs nāγ hüdémér siminnes.

Si-smëddān gūγfār itrōhā löfqēh iteddärθënnēs itγērres lëbhimeθënnēs. Si-téγres löfqēh thëllān lä'amäreθ lbärüd mäheθ äγërsen tγäsi isërri-nsen nāγ θγät-nsen si-ssälēn ilä-ämäreθ. Si-qqāsen äγërsēn, qūzen idz-yähfir, téggen dis θimëlhät ttrzēt, mizzi tmiryān dis izammen. Si-tγërsent, tγéttšēn ulärrënnsen disen mäheθ ür-tfëllëqnnēs süüdfel. Ellān ihāmmen lli-dgössin izammen teffrenhēn idduä. Dgössin wāinä θä'änüθ näläsid, dgössin wāinä izē dgössin idz-šuyijä nalgerruīs ntierzümθ; tbēhγren ëzzis ilmäd.

1. Dicté par 'Abdelqāder ould Si-Lmokhtār.

*Iúmaien dilä'id ākitmēddið, téggen búzlūd; trôḥān ēlbēz
téttren ḥamsá nihūdār ntγdt; θnāien, sārādenhen idārren;
didzen, sizzeffer lzið itγerdin; didzen di-tiūmer; didzen
ḥúzēllif, ittāséd am-úrumi. Tmēttūð téttren lqés nétmēttūð
sārādēt am-tmēttūð; Ärgāz, tsámmānt búzlūd; tmēttūð,
tsámmānt sūna.*

*Trôḥān téttren iḥḥāmen tséttḥen búzlūd it-ābzit ālázēnna
zā'dama ātishūf āssāea, ittāséd sūādda; tγmān bγāsi tsāḥēn-
dīsēn dáḥšen-ḥsen.*

qāren : sūná bγāt elqēddid

*qāren : t' ffāh blá-εaūd
fi-sdér iāmna
āhāima lāslās
nhūdha kélmēšmās
āhāima mālēk mālēk
āhāima réddi bālēk*

dáḥšen θāniá ḥbūzlūd; qāren :

*bū-zlūd māzāl sγēr
dāba nqūmu εārsu
ā-sih elmētūf
bin errickāiz isúf
ā-sih leáriān
bālu εalik ēzz' diān*

qāren iūhidār enni ḥbūzlūd

*ila iḥbes ū-qérqes
lmá fēlberrāda
ila ḥnéz ū-ddūyéd
lmláh fēzzyāda*

Tékkān ēdsér enninēd; āsi-smēddān tsūtšēn-āsen lqēddid

*iqqūren nāγ δāzīza trōḥān iṣēffāḥ tγimān sγimān luāγēs
 δimzziānen; tsūtšēn-āsen θāqēddit tāzizaūt; δimqqrānen,
 tētten yenni-iyin; δimzziānen tāyint aḥḥām suryānt, tētten.*

*θāmēddīθ nēleaid, si-tedden leōšā, trōḥan ēlbēz tētten
 tinsāi ākihāmmen; tγēnnin, qāren :*

*Bu-āḥmu! bu-āḥmu! šḥāl men fērd klīnāh * ḥēbb-ēlkērsa
 ueāin diryāra * klīnāh uḥlīna eāset-mūlāh * kūrāē! kūr-
 riēā!*

Bēḥḥānhen tīs-tīst tāyinhent iūḥhāmmen sūryānhent.

TRADUCTION

La fête de l' *Aid el-Kebir*.

Pendant la nuit de *seba'a* ou *'achrin*, le *fqiḥ* prépare un plat de couscous avec le train de derrière d'un mouton ou d'une chèvre, des œufs, des dattes, des raisins secs, des noix, des amandes. Il apporte ce plat à la mosquée et le sert aux assistants. Chacun mange un peu : on donne à tous de la viande et de tout ce qui garnit le couscous; ils se lèvent ensuite pour faire place à d'autres et s'en vont (1).

Pendant cette nuit, les génies sont lâchés; personne ne se rend à l'abattoir; si quelqu'un y allait, les génies qui sont en train de manger le sang des bêtes égorgées, le fraperaient et le tueraient.

A l'aube, les gens vont faire leurs ablutions dans l'eau des sources. Ce jour-là, en effet, l'eau du puits de *Zemzem* remplit toutes les sources. Le feu de l'enfer ne fera pas de mal à celui qui s'y sera baigné.

1. Coutumes identiques à Tlemcen et aux environs.

Les ablutions faites, on va prier à la mosquée. Le *fqih* parle de l'autre vie, nous apprend combien celui qui n'a pas prié recevra de coups de *Sid El-Mâlik*, armé d'un bâton. Ce bâton pèse quarante quintaux et néanmoins paraît, à l'ange, léger comme une plume.

Quand le prône est fini, les gens sortent. Chacun d'eux, posant sa main sur la tête de la personne qu'il rencontre, lui embrasse en même temps ou la tête, ou la main, ou la poitrine.

Cette cérémonie finie, le *fqih* va à sa maison égorger l'animal de la fête. Dès qu'il l'a égorgé, on tire des coups de fusil, afin que les gens, entendant le bruit des coups de feu, égorgent, eux aussi, leur mouton ou leur chèvre. Ils ont soin de creuser près de l'animal un trou où se réunira le sang ; on place dans ce trou un charbon et un morceau de sel (1). Quand la bête est égorgée, il en est qui plongent leur pied dans le sang ; de la sorte, le pied est préservé des crevasses en temps de neige (2). Il y a des gens qui conservent un peu de ce sang dans leurs maisons, on s'en sert comme remède ; on conserve aussi la vésicule du fiel (3), la queue de l'animal, ainsi qu'un morceau de cartilage de la trachée-artère, qui servira à faire des fumigations en cas de maladie.

Le soir du second jour de l'Aïd el-Kebîr, on habille *Bou-Jloûd*. Les jeunes gens vont demander cinq peaux de moutons ; deux servent à revêtir les jambes, une se place par derrière les épaules, une autre recouvre la poitrine, on place la dernière sur la tête ; l'homme ressemble ainsi à un rouni (déguisé pour la mi-carême).

1. A Mazouna : du charbon, du sel et de l'orge ; on tire des augures de ce sang un peu partout en Oranie.

2. A Tlemcen, pour la nuit de *seba'a* ou *'achrin*, on enduit ses orteils de goudron pour les préserver des génies.

3. Coutume très répandue dans toute la région.

On se procure des vêtements de femme, et l'un des jeunes gens se déguise en femme. L'homme s'appelle *Boû Jloûd*; la femme se nomme *Soûna* (1).

Boû Jloûd et Soûna vont demander aux portes. Ils dansent. Bou Jloûd soulève son épouse dans ses bras, il la fait tomber ou bien c'est lui qui roule sous Souna. Les gens sont là à regarder et à rire. Ils chantent, plaisantent Soûna; ils disent : *Soûna veut de la viande*.

Ils disent aussi : *Dans la poitrine de Yâdna sont des pommes sans noyaux*.

« *O häïma lachlâch, dont les seins, sont comme des abricots.*

« *O häïma, lachlâch, qu'as-tu? qu'as-tu donc?*

« *O häïma! fais attention!* »

On se moque aussi de Boû Jloûd.

Les gens disent : « *Boû Jloûd est encore jeune. Bientôt nous assisterons à son mariage.*

« *O vieil épilé qui regarde entre les béquilles.*

« *O vieux tout nu, les chevreux ont uriné sur toi!* »

Ils disent aux peaux qui recouvrent Boû Jloûd :

« *Si elle sèche et se racornit, il y a de l'eau dans la théière.*

« *Si elle sent mauvais et se remplit de vers, il y a du sel dans le sac de peau.* »

La foule se rend aux autres villages; quand la tournée est finie, comme on leur a donné de la viande sèche ou fraîche, ils vont s'asseoir près du village du *Kef*, sur une grande roche plate; ils font asseoir les jeunes gens et leur distribuent la viande crue qu'on leur a donnée; les enfants l'emportent à la maison pour la faire cuire; les plus grands mangent la viande qu'on leur a donnée toute cuite (2).

1. Cf. E. Doutté, *Merrâkech*, t. I, p. 370.

2. C'est pour la fête du Mouloud que l'on promène à Mazouna un individu habillé de peaux de chèvres et appelé Bou Jloûd. A cette même époque, pendant huit jours, un homme déguisé en femme exécute des danses dans le village, d'autres se masquent.

Quand on appelle à la prière de l'*acha*, les jeunes gens vont dans les maisons demander les pieds de la bête égorgée; ils chantent : *Bou Ahmou! Bou Ahmou!* combien de bœufs et quelle quantité de tripes nous avons mangés! Nous avons vidé la maison du propriétaire (des bœufs). Des pieds! Des petits pieds! » Ils se partagent les pieds qu'on leur a donnés et vont les faire cuire à la maison.

XIX

θáshārθ (1).

Sí-ttīli idzen i-ráb, táuden tis-dziya; téggen idz-él-hét nisēlyān dēlhét iirēden. Táuden θazdēθ uzzāl, téggen-ās lhéd úg-zellif; sbédānt gūammās, dgóssint, tγima ddáhrēz; millā trōh āki-úbrīd amellāl, qāren : « Qā-iddēr u-qā-úsed slásāzem ». Millā trōh āki-úbrīd nisēlyān qāren : « Qā-immūθ náγ ūr-ittāzdes ».

Sí-ttīli tis-mēttūθ θγázza hīdz yurgāz θéggār-ās : úsīi árrūdēnnāh ādēhtšēbnēγ; itsūtšās árrūdēnnes, tγima tšēbnās. Ttīli γrés tásmmūšt nγārén nétnezdāmt ellī idder di-lhāiūd (2); ssúzzūreh iθēubāi yurgāzēnni. Sihent idgōrrēd, itγima hamsa-yússān nāγ-sétta, itγima áisum-ēnnes itnékkār itγima ir-āmmén dāmāhlūs ásitmetta.

θázēlmummūθ θéggār : irbān di-θémdēlt, tīrbāθin, di-θrīθ; dúšād nífunāsen iqqār : tīrbāθin, di-θémdēlt dūrban di-θrīθ.

1. Dicté par Belqâsem ould Moḥammed du Kef.

2. θānezdāmt lhāiūd tnēgqent thārgent dgóssin ārenēnnines síšyēnzaiθ súzzūrent iθtγa nγiūl āmeθbār itγima hamsa-yússān nāγ-sétta, itrábba aisum, itγēmmi záf. Lúk^uān ássúzzren súfúsēnsen áiyimi záf ēg-tūānnes γīsīšsetēnnes.

*Īrbān sittāfen tázelmummūth tneqqent; terbāwin, sittāfent
šād nifūnāsen, tneqqent.*

*Uenni tssumūden āren, thūfanās thimēdzin; uenni issnen,
si-issūmūth āren, iqqārās : āi-āren, edū ās-sūmūthēγ, dūāiśa
āstēγ; ūdīs thūfanēs thimēdzin.*

*Si-iggās idzen āimmēth, tγima thurqethennes tγdra γēr-
Rebbi. Si-thūfa tlēqqēf āggēnnāh, ittāsedāh lhēzzēnes
itmēdzinēnnāh.*

*Si-ttīli Sidna Mālīk ithērreb di lmiẓān, ittāsed lhēzzēni
di-tmēdzin-ēnnāγ, itγima itsērrīāh.*

*Si-zzārēγ isγi subēddi, qārēγ : asūggūassu ūrtēhliseγēs ;
sīzzārēγ isγi suγimī, qārēγ assūggūassu adhēlsēγ.*

*Si-ittēttiγi thēt afūsiθ, tilin dzēbbēden dūā sēlher; si-itrefref
thazēlmāt, tilin dzēbbēden dūā sēšser.*

*Si-ittēttiγi thētenu tēmseht sūfūsīnu si-tēksēγ fūsīnu tsellē-
mābhēs.*

Si-ittēttiγi fūsīnu idzēlmād, qārēγ āttfēγ thimuzūnīn.

Si-tētēnnīγ idārrenīnu, qārēγ : qēl māni āiśa adroher.

*thāmēttēth si-tētētētūl fūsēnes āfūsi, thēqqār : qā-hsēγ āēāz-
nēγ ārēn iūden.*

Si-itnūγer ālīli, qāren : ānebdu qā-iūdef.

*Si-itnūγer dzēzzu, qāren : therrēbiā qā iūdef; ānāγ si-
ssālen igērlēllū.*

*Si-ittēttiγi thīnzerthīnu, qārēγ āstēγ āiśum si-tētētēnīγi isnā-
fīnu, qārēγ : qēl mīh āssellmēγ.*

*Si-itfērred ārgāz, qāren : inēzzūγen ūlēq āzāzden, nāγ
si-itmēγēd āiśinnes nāγ millā ttāēāllēγ thādūfθ di-snāifēnnes.*

*Nāγ-sūttilin tēzzen ēgēmēdi, si-srūsānt ūγ-fān, γēmīllā
zmāēānēs thēbbā ūγfān qāren : qā tāzden inēzzūγen. Millā
zmāēān hāmsa, tāzden hāmsa, millā zmāēān thāda nāγ-sētta,
tāzden thāda nāγ-sētta inēzzūγen.*

Sittāsed izinni ḍāuraγ, qārēnnās ḥābššārḥ; millä tä=älleg imānnes ūǧzennā, qāren : ḍāisum qā-tāudent āhnā=älleg ūǧzenna; nāγ-sittāsed tγīma ddūr, néqqār : uenni qā-iγāben, qā-iūsēd.

ḍinnāier, āzdenni nu=āššeb tṛōḥānt tisēnnān iγāllaγ, tḡēl-lebent ūḡqai truzzān ḥtγtrdēmt; sittāfent tāuient téggent syādḍi tšétšelt máḥeḍ sā-sēndent ākksent dhén iūsā=.

Āzdenni nnēfḡeḥ nēnnāier, tṛōḥānt itiš-t-sézzērḥ númer-šūd, tékksen zšs idz-ūqššūd, tnédzrent šḡēdmḥ, tāuient ilfḡēh ittāri-šis; tāuient, tä=ällgent āki-tebsišť máḥeḍ ākksent dhén iūsā=.

Iššāren, si-temγāren qāren : « — Eblis ittili isḡer syād-dsen; sihen tekksén deḥinhen gidz-ubā=iz máḥeḍ sā-immeḥ āγersén iāseḍ āheniāf din.

TRADUCTION

Sorcellerie.

Autrefois, lorsqu'une personne était absente, on apportait un plat de bois, on y faisait un trait de suie et un trait de cendre. Puis, on prenait un fuseau en fer et on l'attachait par un fil. Le fuseau, étant tenu droit au milieu du plat, on le soulevait par le fil; il commençait à se balancer: si le fuseau suivait la trace blanche (de cendre), on disait: « Celui qui est absent est vivant et il revient rapidement; s'il suivait la ligne de suie, on disait: L'absent est mort; ou bien: Il ne revient pas. »

Quand une femme déteste un homme, elle lui dit: « Donne-moi tes vêtements et je te les laverai. » Il les lui donne et elle se met à les laver. Cette femme prend alors,

dans un sac, de la cendre de lézard des murailles (1). Elle en saupoudre la chemise de l'individu. Quand l'homme a revêtu ces vêtements, au bout de cinq ou six jours sa chair se met à enfler, il reste ainsi malade jusqu'au jour où la mort l'emporte.

Le lézard vert dit continuellement : « Que les garçons soient dans la tombe, et les jeunes filles sur la selle ». Le lézard gris dit, au contraire : « Que les filles soient dans la tombe et les garçons sur la selle. » Aussi, quand les garçons trouvent un lézard vert, ils le tuent, et les jeunes filles ne manquent pas de tuer les lézards gris.

Les oreilles tombent à celui qui a pris comme oreiller un sac de farine ; mais s'il sait se tirer d'affaire, il dira, au moment de poser sa tête sur le sac : « Farine ! je te prends comme oreiller cette nuit ; mais, demain, je te prendrai comme nourriture. » De cette sorte, il conserve ses oreilles.

Quand j'ai une démangeaison à l'œil droit, c'est signe que l'on dit du bien de moi ; si j'éprouve des tremblements aux paupières de l'œil gauche, c'est que l'on médit de moi.

Quand l'œil droit me démange, je le frotte avec la main ; et, au moment où j'enlève celle-ci, je la salue (en y posant mes lèvres).

Quand la main droite me démange, je dis : « Je toucherai de l'argent. »

Quand ce sont les pieds qui me démangent je me demande : « Où donc irai-je demain ? »

1. On brûle le lézard des murailles, on place de ses cendres dans une cuiller, et on en saupoudre le dos des ânes aux points blessés par le bât. Au bout de cinq ou six jours, la chair se forme à nouveau et les poils repoussent. Si l'on se saupoudrait la main de cette cendre, des poils croîtraient à la face interne des doigts.

Quand une femme éprouve une démangeaison à la main droite elle dit : « Je vais pétrir du pain de blé. »

Quand le nez me démange je dis : « Je mangerai de la viande. »

Quand les lèvres me démangent, je dis : « Voyons, quelle personne je vais saluer (en lui baisant l'épaule). »

Le printemps commence quand fleurit le genêt épineux. Lorsqu'on entend le grillon chanter, on dit que la saison d'été commence, de même quand les lauriers-roses fleurissent près des oueds.

Quant un homme se met à balayer, c'est signe que des hôtes vont lui arriver ; il en est de même quand le chien de la maison s'étire ; ou bien lorsqu'un flocon de laine reste suspendu à ses lèvres. Quand nous faisons griller de l'orge, si des grains se réunissent dans la poêle, nous disons : « Des hôtes vont venir. » Si cinq grains sont groupés, c'est qu'il arrivera cinq hôtes ; s'il y a trois grains ou six grains réunis, nous aurons à recevoir, selon le cas, trois ou six personnes.

Quand nous voyons, dans la maison, de ces mouches jaunes que nous appelons *tabechchart* nous disons, si elle plane dans l'air : « On nous apporte de la viande que nous suspendrons (en attendant des hôtes qui vont arriver). » Si la mouche tourne çà et là, nous disons : « Notre parent absent est en train de revenir. »

Pour l'Ennâyer, le jour où l'on va chercher du bois, les femmes partent à la forêt. Elles retournent les pierres afin de trouver un scorpion. Quand elles en trouvent un, elles l'emportent à la maison et le placent sous le vase dans lequel elles font cailler le lait. Elles agissent de la sorte afin que le lait qu'elles battent donne beaucoup de beurre.

Le jour de la *nefqa* d'Ennâyer, elles vont couper une branche à un figuier, ne donnant que de mauvais fruits.

Elles taillent cette branche avec un couteau et l'apportent au *sqih* qui la couvre d'écriture. Elles la suspendent ensuite à l'outré qui renferme le beurre salé ; cela, afin qu'il y ait toujours dans cette outre beaucoup de beurre.

Quand les ongles sont longs, nous disons : « Le diable se cache dessous. » Quand nous les coupons, nous les cachons dans un trou afin que, le jour de notre mort, nous sachions où les retrouver (1).

XX

Mâmes teggén ábélbûl (2).

óinaiü Fátna Bent éabdallah, bélla ósuyá ábélbûl :

Táudêr áren ürdén náç ntéfsûð, náç éntémzen náç néddrâ ;
tsiürêh di-t' zzyüð téksêç muzzûr téggêh ditezlâfð, súffah sýð-
mân isémnáðên tféttlêç áreniü didzýa ám-érreð téggêh
dit' zzyüð dzúggüñêh máhêð ádişáffa múzzûr ségázdâð ; ðmúz-
zûr taçayâðêç tféttlêh sí-terreç ð-üzðâð téggêh éçüénfif
tkâábðêç üst kâábüst téggêh di-ðét-üénfif ; ðyénni iqimén
üh-täéðsêrêçéç téggêh séşşüññâ denüümäs. Si-täçámren ábel-
bûl éçüénfif, tbäçzent sçénzaið, náç süðâð ; téggêç ánfif
hüidürð üttüln hüñiän dis énnés-üãmân téggêç di-üidürð
üißêrð ðlébşêl ðifêlfel ábêrşän ðifêlfel ázüggüçaç ; trénnêç
ézzüð ðýisum nët-éelmi náç nläçanzi. Si-ütfüçüçêr, téggêç
ánfif denüü üidürð áðüáli lüfár iüénfif diubélbûl máhêð äüüçü
séşşüññâ. Si-üttáli téksêç ánfif tqêllêbêh di-tezlâfð tréşşêh
sýðmân téggêç-ðis zäçáfrän téðzêh üttüf ; sí-üttüf, téggêç

1. Cf. R. Basset, *Superstitions relatives aux ongles*, *Revue des Trad. pop.*, tomes IX et suiv. ; E. Doullé, *Merrakech*, I, p. 99.

2. Dicté par Fatna bent 'Abdallah.

*ūgūēnfif denīi-ūidūrō; si-ittāli qēbbāala tēggēh di-t'zzuīd
itsēmmēd; tēggēh di-lmēdrēd trēnnīy ši neddēhēn dhēnēh
sūfūsīnu lqēnniāh sēssayēh sēlmērg yisūm sīdīdūrōēnni.*

*Sī-tetten inēzziyen, tāudēy ēlmēdrēd, millā istēs ši-nerzūd
tšātšēh yārrāū-inu; sī-tetten sārādēy θiγēnzain dēlmēdrēd.
Berkūkēs tēggēh sūrden tšēttlēh, tēggēh hōidūrō, di-yēnfif;
si-itnenna θīst ēlhētrēd tqēllbēh di-dzīya sfruruih gāreh di
θidūrō gārey ākts lēbšēl-ēddūnt. Si-isēmda itnenna, tāudēy
tīst-γēnzaid neddēhēn tēggēht dīs nēttet berkūkēsūdi ām-
ubēlbūl.*

TRADUCTION

Préparation du couscous.

Fātna bent 'Abdallah qui préparait du couscous m'expliqua :

« Je prends de la semoule ou bien de la farine de millet, ou d'orge, ou de maïs. Je secoue la semoule dans une corbeille d'alfa, j'enlève les fragments les plus gros et, après les avoir mis dans un plat en bois, je les humecte d'eau froide. Puis je roule la semoule sous mes doigts en petites boules comme de petits grains de plomb. Je place ce couscous dans la corbeille d'alfa et j'agite afin de séparer les gros grains des petits. Je prends les gros grains de couscous et je les roule à nouveau jusqu'à ce qu'ils soient assez fins. Les grains fins, je les place dans cet ustensile d'alfa que nous appelons *anfif*. Je ferme l'ouverture qui est au fond de l'anfif avec une poignée de couscous serrée en boule. Quant au reste, je ne le serre pas, je le place doucement par dessus. Quand l'anfif est plein, je perce, avec une cuiller ou avec le doigt, la boule de couscous qui en ferme le fond; et je place le tout sur la *guedra*.

C'est cette marmite que voilà sur les pierres du foyer. Je l'ai à moitié remplie d'eau, j'ai ajouté des ails, des oignons, du poivre noir et du poivre rouge, un peu d'huile et de la viande de mouton ou de chèvre. La voilà qui bout, je place l'anfif sur la marmite. La vapeur monte à travers le couscous et le cuit lentement. Quand il est à moitié cuit, j'enlève l'anfif et je verse son contenu dans la corbeille d'alfa. J'arrose le couscous d'un peu d'eau; j'y mêle un peu de safran et quand il est bien humecté, je le place à nouveau dans l'anfif et sur la guedra. Le voilà qui est parfaitement cuit, je le place dans un grand plat de bois, j'ajoute un peu de beurre salé. Les grains de couscous s'enduisent de beurre sous mes doigts. Alors, j'arrose le couscous avec le bouillon qui est dans la marmite; vous allez le manger chaud avec ces cuillers en bois d'olivier. Quand les hôtes ont mangé, j'apporte ce qui reste aux enfants et quand ils ont fini, je lave le plat et les cuillers.

Pour faire le *berkoûkes*, je prends de la semoule, je la roule en grains; après l'avoir fait cuire à moitié dans l'anfif, sur une marmite de bouillon, je le renverse dans un plat. J'agite le couscous entre mes doigts et je le place dans une marmite où il achève de cuire avec des oignons et de la graisse. Quand il est cuit, j'y ajoute une cuillerée de beurre salé et nous le mangeons comme le couscous.

XXI

Imérmez (1).

Sittili imëndi ittūrīy tṛōḥān thēššen; tāuīent iūrnan, tég-gent dāddersa, tsēddānt izzis, tyimān tsāden sūyzzāl; ittāfi

1. Dicté par 'Abd el-Qâder ould Si Mokhtâr, du Kef.

lhébb; dgóssin lbrūmī, gārent nár-táuiēt izzyail. Tsáffān lhébb; sissfa táuiēt iúhhām. tšúyyerent quénfif, téggēn ākis tīmersād. Sittfúyyēr, smārant hūzerbūl; si-tγāra, tséq-sent, zādēnt, trúyyerent ārenienni sūγe ásēmmam, tétten útsuiūdi ásēmmād.

TRADUCTION

Fabrication du *mermez*.

Quand l'orge jaunit (et avant qu'elle soit mûre), les gens vont la couper et l'apportent sur l'aire. Ils la mettent en javelles qu'ils lient avec des tresses d'alfa; puis ils frappent les épis avec une baguette : le grain vole. On enlève la paille que l'on jette ou que l'on donne aux bestiaux. Le grain, une fois nettoyé, est apporté à la maison où on le fait cuire sur l'*anfif* à la vapeur d'une infusion de menthe. Quand le grain est cuit, on le répand sur une natte, on le laisse sécher, pour le griller ensuite et le moudre. On arrose de lait aigre la farine ainsi obtenue et on mange ce mets froid.

XXII

Māmes tétten ābqūq (1).

Asūggwas ittīli nāqēs, trōhān mīddēn ilhēlā, qāzen ābqūq, tāudent iúhhām sārāzēnt, thénfērānt, tēdzēnt, téggēnt itγārā, zādēnt : ittīli ārennes dāmlāl ām-lzīr, téggēnt dēniū itfkūnt úgfan; dzīrēnt ās-itūrīγ; téhmān āmān, smāran

1. Dicté par Sltmān ould Moḥammed.

*hēs āmān tūlīn tēbbhen. Si-t̄rédrent, tāūden dēhén, téggen-dīs
 zēlken̄t, tētten. Ābqūq itēqqēs di-θirzūmt, itleddeγ middēn
 ilgōrzēh-nsen, tāsūn. Si-tētten, qāren : bismillah t̄fūh,
 matta rrih̄ziū n̄ilēf. Ualdinni h̄ēr zzi-lmūt sūlāz.*

TRADUCTION

Comment on mange les bulbes d'*arum*.

Quand l'aunée a été mauvaise, les gens vont, dans la campagne, arracher des *arums*. Ils en rapportent les bulbes à la maison; ils les lavent et après les avoir dépouillés de leur enveloppe, ils les pilent. Ils font alors sécher la bouillie ainsi obtenue et réduisent en poudre ce qui en reste. C'est alors une poussière blanche comme de la chaux. On la place sur le foyer, dans l'ustensile qui sert à faire cuire le pain, et on chauffe jusqu'à ce que cette farine soit rougeâtre. Alors, on verse dessus, de l'eau bouillante quand la bouillie est faite, on y ajoute du beurre; on mélange bien le tout et on le mange. Cette nourriture irrite la gorge: elle pique au gosier ceux qui en font usage et les fait tousser. Avant de manger l'*abqūq*, nous disons : *Bismillah!* Pouah! qu'est-ce que cette odeur de porc! — Mais c'est meilleur que la mort par la faim.

XXIII

Mátta teggén sūγē (1).

*Káll-ass ālīnti ittayī θir̄' t̄tēn zēlbāhīm ittāyīhen tāhātān
 il-γābeθ. Si-tehma t̄fū̄θ ittāūdīhen γer ūh̄hām lēz̄ziēnhen;*

1. Dicté par 'Abd-Allah n'Ali, du Kef.

γερ διρρ' bica dunebdu duggyalen iuhhām itizārnin. di-lhrif, thēnzen aherrāg zis, mahēd aīdzayen; si-idbedda lemgił tkēbbān aherrāg itγzer mahēd ādisuy; si-itsēss, itrōha itgiūiel suād̄di itliuγa; θmēdd̄θ thēnzen thēddān āllmēγrēh tšuyrem. Tēzziēn tisēnnān āγē diθiīdār āγē ntmēdd̄θ sēndūnt tūfūθ dūēnni ntūfūθ, sēndūnt tāmēdd̄θ; mγyer drūs sidūfūθ āl-tūfūθ. Si-tēzziēn tisēnnān, gāren tasf̄aīθ gūnfił tēggēn anfif ēgmī-ntidūrθ; smārān hēs āγē itūddūm di-θidūrθ elli sisuād̄da mīzzi āit̄tēf zāf dlēγbār. Si-tētšil-āγē ašfāi, tēggēnt di-tēbšist tšūddent, dziūrent Tasāllgent ditēhnaīēn nāγ g' msenda; it̄tētfit sūg-būđ itγimā isendu. Si-itnuddu, fērγent iθidūrθ tnēff̄dēn ēddhēn di tēbšist sārābent suāmān, tmēllhent, tēggēnt di-θidūrθ. Si-thāqqān, tēksen itšūiīd, tēggēnt gbelbūl nāγ gūγrūm.

Ilinti itēz̄zē āγē ilγābeθ itēz̄zē āγē di-θuyārθ; ittāud bihēk-kēt st-lqūrnīea itēggēh gūāmmās-neddūf̄θ; itēggēh gūammās ntūyārθ; itēdzāh ās-ittegg itfērγēh; si-ijbēn, ismarāh ēgēlayen itēggēn-īhen itsēddīhen; itēt̄tēh hēsff̄āh; dlyāγes sēssen lmsēnni si-ttili ūllihād itsēssih āidi-nūlinli.

Nāγ tēggēn āγē iasēmām di-θidūrθ, tēggēnnās helāsf̄iθ. As-itnenna, srūsānt di-θmūrθ itsēmmed smārānt ēg-γāhūli; itūddūm, tēkksen tāšlilt tēggēn hēs āγē-ašfāi; tēt̄tent.

Tāfunāst si-ttarū itēt̄tēd ājendūz; sidziuen millā is' tlet tēzziēnt, tēggēnt āγēnni gūqbūš itnenna; itγāra iādehsēnni; idūggual amt' mellālin srūsān taidūrθ, tedzānt itsēmmed; tēt̄tent. Tēggēn ammu sūγē nbēhāīēm γēt̄tēn itārūēn.

Uēnni itsēssen āγē ašfāi, tēggās θimni ēgūhēnfūr āh-netsesseš, nētsess āγē γēr-āsēmām; nāγ sīttilin āmān-uyūn smārān-dīs āγē; srūsān θaidūrt, sēssayen ēzziis ābēlbūl.

TRADUCTION

Usages du lait.

Chaque jour le berger conduit les chèvres et les troupeaux de moutons dans la broussaille où ils paissent. Quand la chaleur se fait forte, on les ramène à la maison et là, on les traite.

Ce n'est qu'au printemps et en été que les troupeaux reviennent à la maison au milieu du jour. En automne, ils vont paître dès le matin; à midi ils descendent à l'oued pour boire et se reposer sous les caroubiers; puis, ils se lèvent pour paître jusqu'au coucher du soleil; alors ils reviennent à la maison. Les femmes traitent le lait dans des marmites. Le lait de l'après-midi est converti en beurre le lendemain matin; celui qui est traité dans la matinée est battu le soir; ou bien, s'il y a peu de lait, on ne fait du beurre que le matin. Les femmes, ayant traité, jettent dans un vase d'alfa des chardons et plaçant ce vase sur l'ouverture d'une marmite elles y versent le lait qui tombe dans l'ustensile placé au-dessous, laissant, sur les chardons, les poils ou la poussière qu'il contenait. Quand ce lait a caillé, on le place dans une grande outre que l'on a solidement attachée; on la suspend aux poutres de la charpente ou bien à un trépied; puis, la saisissant par le fond, on l'agite pour battre le beurre. Quand le beurre est fait, on renverse le tout dans une marmite, et on enlève le beurre qu'on lave dans de l'eau et que l'on place, après l'avoir salé, dans une marmite.

C'est là que chaque fois que l'on en a besoin, on prend du beurre pour préparer le couscous ou pour en mêler au pain.

Le berger traite au pâturage dans une petite outre. Il recueille des fleurs d'artichaut et, après les avoir enveloppées dans un morceau d'étoffe de laine, il les jette dans l'outre. Il les laisse agir sur le lait; quand celui-ci est caillé, il le verse sur des feuilles de palmier nain, qu'il replie et attache ensuite. Le berger mange ce fromage au pâturage même. Quant au liquide qui reste, ce sont les enfants qui le boivent ou bien le chien du berger.

D'autres fois, on place du lait aigre dans une marmite que l'on met sur le feu. Quand le liquide est cuit, on l'enlève et on laisse refroidir. Puis on verse le tout sur un lambeau de *haïk*; on laisse égoutter et on enlève ensuite la partie solide, restée sur le *haïk*; on verse sur ce fromage du lait frais et on le mange.

Quand une vache a vêlé, après que le veau s'est rassasié de lait, on la traite, on place ce lait dans une marmite et on le fait cuire. Quand ce colostrum a cuit, il est semblable à du blanc d'œuf coagulé; on enlève la marmite, on laisse refroidir et on mange ce lait cuit. On fait de même pour le lait des brebis et des chèvres qui viennent d'être mères.

Le visage de celui qui boit du lait frais se couvre de dartres. Aussi nous n'en buvons pas; nous ne buvons que du lait aigre; ou bien, quand nous avons de l'eau chaude, nous en versons sur le lait frais et nous arrosons le cous-cous avec le lait ainsi étendu.

XXIV

Mátta táuden si-lḡâbeθ (1).

Netrôḡha di-ḡûr nekḡûber, nettâliḡ iḡḡrâr állqêḡ ezzis mizzi

1. Conté par Qaddoûr Moûmen, du Kef.

āt-néts ilmešta elbéllūḏ allqēḏ ʔzzis ʔlhébb nettáqqā. nettāu-
dūt di-ḡilyin iúhḡām, téttent izéllūḡen. Ettárfent di-ufān,
esséqšārent, téttent; duénni mīzēḏ, téttent iédder. ʔlhébbēnni
ntáqqā lli-taudén, ettéggent diḡidūrḡ ʔssuānt, ʔggāren dis
áḡe-mīzēḏ.

Trōḡān tāuden sāsnu si-lḡābeḡ, téttent; duénni ittett iḡrḡú
iḡuel ʔámahlūs; néttet tānā igúrslen. dúḡēddu ntásbālt,
ʔbésbās, ʔelḡórniḡ, ʔigérruālen ʔelzúmmuḡḡ ʔttālma.

Tāuden tānā si-lḡābeḡ isḡāren mīzzi théddmen ḡāmém
tmērzaḡ. Tāuden šāl ʔnsénsāl, tédzent, trúḡuḡnent suāmān.
Tbénnānt ʔzzis am-ḡidūrḡ ḡúmsān néssfāḡ máḡeḏ sá-tuddūm
ḡāmém tmūrzaḡ, ūr-tétséséḡ ḡāmūrḡ. Tédzānt táidūrḡ-ʔnni
ḡāra, iéggēn dis izūrān númélze ʔttūḡerḡ. Téggen tímssi
áki-lzēnāb. Ími ntidūrḡ, táḡnent súbúferrāḡ. Si-tēḡma ḡēb-
bḡālā, trédzem ḡūḡerḡ ḡāmémḡ; ḡḡima dzáhka thūḡuḡeḏ ilmēḡ-
bes ʔllí ḡzin díssfāḡ. Āḡūbḡi, ḡélt-iḡām, iḡhémmat bāb-ʔennes,
ittāḡem ḡúddūḡ, ittauḡūt iznūzā di-lḡmīs nāḡ di-Sebdū; ʔmḡḡer
iūsāz, ittauḡūt i-Rās-ʔl-ma, la-ḡāḡer ḡḡḡa zin. Téggent ibnā-
dem ḡénni tīlīn dáḡerḡas, nāḡ sīttilīs nethébbēḡ ḡūḡār nāḡ
ḡéllānt idéḡémḡ mīḡi ázedzeḡ, nāḡ itḡéḡfen.

TRADUCTION

Produits de la forêt.

En octobre, nous allons dans la montagne; nous y fai-
sons la récolte des glands, et nous les mangeons pendant
l'hiver. Nous en rapportons aussi des baies de genévrier
dans des outres. Ce sont les enfants qui les mangent,
bouillies dans l'eau et dépouillées de leur écorce; mais

quand elles sont douces, on les mange crues; d'autrefois, on les consomme cuites mélangées de lait frais.

On rapporte aussi de la forêt des arbouses pour les manger; ceux qui en absorbent beaucoup tombent malades; nous tirons aussi parti des champignons, des tiges de fêrulé, de fenouil, de chardons, des feuilles de sédum, du cœur du palmier-nain, des salsifis sauvages. Nous apportons aussi de la forêt le bois avec lequel nous fabriquons le goudron. On prend de la terre glaise que l'on gâche après l'avoir pilée, avec ce mortier, l'on construit une sorte de marmite dans un endroit rocheux. On prend cette précaution afin que le goudron, quand il distillera, ne soit pas bu par le sol. On laisse sécher cette grande marmite; puis, à l'intérieur, on place des racines et des troncs de tuya. On fait du feu sur les côtés du four à goudron et l'on recouvre l'ouverture (supérieure) avec un plat de terre. Quand la chaleur est forte, le bois abandonne le goudron; celui-ci coule et descend dans une cavité que l'on a creusée dans la roche. Pendant trois jours, l'individu qui prépare le goudron, continue à chauffer; il verse ensuite le goudron dans des outres et va le vendre au Khe-mis ou à Sebdu. S'il en a beaucoup, il le porte à Ras el-Ma où il est cher. On en frotte la tête des teigneux, ou les boulons qui viennent aux pieds; ou bien on en enduit les chameaux ou les chèvres atteints de la gale.

XXV

Asügg̃uās nerr̃ūz (1).

Si-úsügg̃uās nerr̃ūz āl-āirū, hāmssñin nā́j selt̃sñin; ūg-sügg̃uās nerr̃ūz, tm̃ēndi iq̃q̃ūr sj ūīḏ, imm̃ūḏ. ḡēr ñett̃et ḡibbi,

1. Dicté par Lakhḡar ould Slīman, de Tr'ālimet.

ðélgörnin ðyúbqūq ðbúzzfūr ðbúahmu ðyénhūl ðérrūz, táu-
dént si-Maḡnīa, znúzānt-ēdinn. Kúlsī-iyā; āren ġirðén
sténāēās ilkilo; lkilo ntefsūð stménīa; lkilo nerrūz, stménīa;
tāzzār, stménīa ilkilo, ðelhérš sētta-sōldi. Tétten iyssān
ēlhérrūð, tézzinhen, tégginhen di-ðidūrð si-dūfūð ḡér-āl-
tameddūð, tsáffānhen térrānhen, tnénnaḡ ḡuāmān ðelmélh
t'mers-ād.

Trōḡhān iyābeð nāy-ilhlā, táuden lhéršef, ðēlbéllūd, ðú-
sāsnu, máttu mva illān, téttenhen.

TRADUCTION

L'année du riz.

L'époque que nous appelons *année du riz* date de cinq ou six ans. Cette année-là, la sécheresse avait fait périr les céréales. Nous n'avions à manger que des feuilles de mauves, des tiges de chardons, des tubercules d'arum, du son et enfin du riz que l'on nous vendait à Mar'nia. Tout était cher : la farine de blé valait douze sous le kilo; le kilo de *bechna* se vendait huit sous, ainsi qu'un kilo de riz ou de figues; on payait six sous un kilo de grossière farine. Nous mangions même les noyaux de caroubes. On les faisait griller; puis, pendant toute une journée, du matin au soir, on les faisait cuire dans une marmite, en ayant soin de changer l'eau que l'on assaisonnait de sel et de menthe.

On allait aussi à la forêt ou dans la campagne et l'on en rapportait, pour les manger, les artichauts sauvages, les glands, les arbouses que l'on pouvait trouver.

XXVI

Asüggwās nūlāz (1).

θina-ii nānna : sébāēā-snīn ntfūθ, úllīs dbixa, γér gūāss tffūθ, dēggéd γér-θāziri ; εāmru úzzārēn lēγīdm ūǵzenna ; úllīs lēhḡār, ūrssinen ānebdu sītḡādef, ir-si-úlili si-itnūyer gīγzēr. Néhnīn tméttan sūlāz ; sāγen ānsif nelhērrūb zdūro. Sīt-γersen θγāt, tāēārāden āgēddūh idāmmen tāyinhen iūh-ḡām tédzānhen tézmīden sūyūānhen téttenhen ; si-tfēqren γāt, ttāfen θādūntēnnes tābersānt stīzzi, dūisūm ibersēn ām-θādūnt.

Tróhān tsēñīden tiskkurīn sūyūān taskkūrθ sébāēā lhētrāθ ; sēssen γér-lmērg ; dūisūm téffrent ; dūātīsa tāēyāden sūyūānt, tétten āsūmēnnes.

Argāz itēffer sūi-ndūnt ; si-iqqās āiffēγ ilzēmmaεāθ, iddhen tāzūnt isnāifēnnes, máhēθ ātγīlen γāšī qā-ittet, nettān qā-itmetta sūlāz.

Idz-ēnninēd, si-iqqās āiffēγ, ittegg idz-ūγīl iisγārēn ditfkunt itšahhāθ ūdēmennes máhēθ āizyēγ, máhēθ āzzrēn ūdēmennes dāzūggūay máhēθ ūzzārēnnes ūdēmennes dāurāγ sūlāz qāren : qā-ittet.

Argāz itnēqq ūmās, itettēh. Tīs mettūθ gūlāz ūttqēddēs āidgōssīn mémmiss. θiuiēh ālīγzēr θīrik θi-θāla, yālu γrés máttā zīs-tūs āiēts.

TRADUCTION

L'année de la faim.

Ma grand'mère m'a raconté ce qui suit : Sept années

1. Conté par Belqācem ould Moḡammed, du Kef.

de soleil se succédèrent sans pluie ; tout le jour, c'était le soleil, et toute la nuit, le clair de lune. Jamais un nuage au ciel. Pas d'herbe. On ne connut la venue de l'été que par les lauriers-roses qui fleurissent à cette saison. Les gens mouraient de faim ; on payait un *anfif* de caroubes un *douro*. Quand les gens égorgeaient une chèvre, ils recueillaient le sang dans une casserole, l'emportaient à la maison, le laissaient se coaguler et s'en nourrissaient après l'avoir fait cuire. Quand ils ouvraient la chèvre, ils trouvaient sa graisse et sa viande toutes noircies par l'alfa sec que l'animal avait mangé.

Les Beni Snous allaient chasser les perdrix, les faisaient cuire sept fois de suite pour boire le bouillon seulement ; quant à la viande, ils la cachaient pour la faire cuire de nouveau le lendemain, et en boire le bouillon ; le septième jour, ils mangeaient la viande.

Un homme cachait un peu de graisse et, quand il voulait se rendre à l'assemblée publique, il enduisait ses lèvres de cette graisse, afin de faire croire à la foule qu'il avait mangé. Et, cependant, il mourait de faim.

Un autre, avant de sortir, jetait un morceau de bois dans le foyer et approchait son visage de la flamme, afin de le rendre rouge et de cacher aux gens la teinte jaune d'un visage d'affamé ; si bien que les gens voyant son visage coloré, disaient : « Il trouve moyen de manger. »

Un homme tua son semblable pour le dévorer. Une femme affamée, ne pouvant plus porter son enfant, et n'ayant pas de quoi le nourrir, l'emmena à la rivière et le jeta dans l'un des bassins que forme la Tafna en face du Kef.

XXVII

Aḥḥām iát-Snūs (1).

*Millā iḥs idzen aibna aḥḥām, iqqāz di-ḥmūrḥ mīdi aiégg
lmáddeḥ, itáeyāz ittegg lhéḍ hēlhéḍ nelmáddeḥ.*

*Áḥḥām idbēttah abennāi hēdnāien : ḥáddārḥ midī dzed-rén
mīddēn, delḥūs mīdi dzeddēy lhárrāg, téggen-dis sslāh
nēt' fellāhḥ; di-ḥmūrḥ nelḥūs, qāzen tiserfin; idbāb fájēḥ
éllān qāzen tiserfinnsen úguzrū; néšn:n néqqāz tiserfinnāy
úg-sāl anāy di-tefzā sí-ntāf.*

*Tbennān élhēḍ stūqēḥ dāsāl débzīr; tbennān šéssom náy
sélkeddān, téggen eššom di-ḥúddrīn yádda delkeddān tbennān
ézzis di-ḥyér-fāḍin; qlil yēnni itbennān stéfza; éllān māgēs
itbennān stéfkerḥ.*

*Sí-smēddān lhāiūḍ nteddārḥ, irin hēs ḥáhnaiḥ, eáuden
séddēfen hēs térrāh, téggen hēs sāl amēssās; sí-smēddān
tšáḥen sūāhlūs tšébbānt; sí-smēddān dišdūh, téggen-ās
ḥāzāmāmḥ.*

*delḥūs, ūr iūdines élkül yér-ākittērf élli isēggēf. Téggen
tirkizīn, báādent idš-suijā hēlhēḍ zār-nterkizīn; gāren hēsén
zūyūz; zār-nzūyūz delhēḍ, gāren lihānāien. Téggen
tirkizīn dézzūyūz téhnāien détttrāh, lkullāiūdi, téggen
súgmēlze, máhēḥ aīšbēr; illā amēlze iūsāe di-ḥmūrḥennāy.*

*dilhēiūḍ tédzān ttīqān dimzziānen, máhēḥ āggen tfāḥ,
máhēḥ ázzrén berra; tédzān ḥāina ttīqān di-lhēiūḍ nelḥūs;
bāb-yūhḥām iṣāh idderb; āki-ḥuyūḥ élli-tāšfen ākis
ilhūs, néttānt támqqrānt mikhēḥ tādēfen ézzūḍil; táyūḥ*

1. Dicté par Embarek ould El-Guendouz, du Kef.

mikeð tãðfen iddrø nettant támzziãnt hðenninêð, nettant di-lhêð êlli zãr-nêlhûs téddãrø; ði-lhêð nelhûs, téggen idz-ûbêãiz ðamzziãdn máhêð akis-iffêr la-ãtên-nelmãl.

Téddãrø dbéttant hðláða; idzen êgmi ntúyûrø, iused gêdqêð áki-ðuuyûrø, ðinni srûsãn şbãbê; inninêð uealãn h'omûrø sámmanãt êssrír kúll-idzen zzişen, íttili iebná sêliãzûr; téggen êrrémleð túqái iyzer.

Idzen sissrîrênni fêttşen-ðis; ðenii issrír íttili tist-tãhnãid si-lhêðim çer ãl-lhêðiu, dgóssin h'cs túsûð, búrãbãh, tsúm-ðayin; ázerðil íttili ákilhêð tããllgent; vthidãr téggenhen êgzãdzen êlli ttilin ðilhed; si-ttãzêðes núniziu téggenãst ðenit-burãbãh ityima-hsen; sittãzêð êð téssûnhent ðenit-uzerðil máhêð ahsên fêttşen. Tãfen tãina ðinn snãdeq, téggen disen árrûðensên.

Ssrîrênninêð téggen ðis êrrêhêl : ênnããameð irðen, fêm-zen, déddrã, tefsûð, ðuzãimu, téggen ði-têhredin nãr gúqêð-bãd, téggen ibãyen ðêlhêrrûb tázzãrø gúqêðbãden; ðãmemø deddhên, téggent ði-tiúðãr nãr ði-lübyãş; áren teggênt di-ðilwin : êzzit téggent êgyúiddis nãr-ðilübyãş. Tãfen tãina ðinn ðizeðmãn uãri, tçygyãn nellif mizzi thêddmen ázerðil, ði-têhnãien téggen tãðûfð tulin tilisın, illã idqêrdãş, illã áðrãf mizzi áhêddmen árrûð nãr dzúyqên zziş izerðãl.

Zzãði-ðuuyûrø gãzen táfkunt tãennãn inian mið-ássuyen útsu ði-vidûrø ênni-hsen. Íroh áiffey ddúhãn ði-lhûş ãnãr ði-búzûyãl úg-zennã nêteddãrø.

ði-lhûş ttãfen lmãl : áçyul, ðuserðun, ðifunãsen, tifunãsin, ðãsrãren, tçêttên; idzêðên tãrûênt ðittãşûr, ieãllêg gúzenna ði-têhnãien idzêðên fêttşen ði-génnairu, yaldãnni úllis ábhãm iúðãn, nêhnın fêttşen mãni-mãa-hsen çer-têðssen ur-fêttşen-şãi.

Aqah ásγ̄er isbédđant áki-lh̄eđ d̄umzer innéd di-θb̄anta, t̄isb̄eaīn nuγ̄ānīm áki-umzer; áqah azddúz yúbb̄ām ḡyam-más nélmehr̄áz d̄yénfif den̄i id̄idūr̄θ ett-énzaīen úgsénnāz, t̄ébénn̄iθ, éttehsaīθ d̄is-āmān d̄elmúε̄ān enn̄inéd it̄sāε̄.

TRADUCTION

La maison chez les Beni-Snoûs.

Lorsque quelqu'un veut bâtir une maison, il creuse d'abord le sol pour établir les fondations sur lesquelles s'élèveront les murs.

La maison se divise en deux parties : la *taddart*, réservée à la famille, la cour dans laquelle logent les troupeaux et où sont rangés les instruments de culture ; c'est dans le sol de la cour que sont creusés les silos ; les anciens habitants les creusaient dans le calcaire dur ; mais, de nos jours, nous les creusons dans la terre ou dans le grès.

On emploie, pour bâtir, des pierres calcaires, de la terre, de la chaux ; on bâtit soit avec du calcaire dur, soit avec du tuf ; on bâtit en calcaire la partie inférieure de la maison ; la partie supérieure est construite en tuf ; peu de maçons utilisent les grès, mais il en est qui bâtissent avec la couche bien concrétionnée qui recouvre les tufs calcaires.

Quand les murs de la pièce d'habitation sont achevés, on place en travers, de l'un à l'autre mur, des traverses de bois, puis on garnit les intervalles avec des éclats de bois ; on recouvre le tout d'argile blanche ; alors on place par dessus une natte grossière et on frappe sur cette natte avec une dame ; on élève ensuite le mur de la terrasse.

Quant à la cour, elle n'est recouverte qu'en partie, sur

les bords seulement. A quelque distance des murs, on plante des pieux; de l'un à l'autre, on jette des poutres; puis, entre ces poutres et les murs de la cour, on dispose des traverses sur lesquelles on établit des terrasses. Les pieux, les poutres, les traverses, les planchettes débitées à la hache, tout cela est en pin d'Alep, bois très résistant et assez commun dans la région.

Les murs de la pièce d'habitation et ceux de la cour sont percés de petites fenêtres laissant pénétrer la lumière et permettant de voir ce qui se passe au dehors. La porte de la maison donne sur la rue et permet de pénétrer dans la cour intérieure. Elle est assez grande pour laisser passer les bestiaux. Celle qui donne accès dans le *taddart* est plus petite et se trouve percée dans le mur intérieur qui sépare la cour, de la *taddart*. Dans le mur de la cour, on ménage une ouverture étroite qui permet l'écoulement du purin au dehors.

La pièce habitée par la famille se divise en trois parties; l'une au milieu en face de la porte est au niveau du seuil; c'est là que l'on abandonne ses chaussures.

Les deux autres parties sont surélevées on les appelle *srir*; chaque *srir* est bâti en briques, on emploie aussi, comme matériaux, le sable et le gravier de l'oued.

L'un de ces *srirs* sert de chambre à coucher; des poutres qui vont d'un mur à l'autre, supportent les couvertures de laine, les oreillers sur lesquels on dort; les nattes sont suspendues le long des murs; des peaux de mouton, pourvues de leur laine, sont jetées sur des pieux enfoncés dans les murs; si un hôte arrive, on place ces peaux sur des couvertures de laine et l'hôte s'assied dessus. Quand la nuit est venue, on les étend sur des nattes pour dormir. On trouve aussi, dans ce compartiment, les caisses qui renferment les vêtements.

Dans l'autre *srir*, on rencontre diverses choses : des céréales, blé, orge, maïs, sorgho, mil; ces graines sont placées dans des sacs d'alfa ou dans des amphores. On place aussi, dans ces grands vases en terre, les fèves, les caroubes, les figues; le miel et le beurre sont dans des marmites de terre ou dans des pots; la farine est conservée dans un sac de peau; l'huile, dans des outres ou dans des jarres. On trouve aussi là des bottes d'alfa, des ballots de bourre de palmier-nain, employés dans la confection des nattes. Sur des poutres sont jetées des toisons de mouton, ou bien de laine filée, quelquefois teinte : c'est pour faire des vêtements ou pour décorer les nattes.

Devant la porte, on a creusé un trou dans lequel on fait le feu; on a maçonné, sur les bords, trois pierres servant à supporter la marmite dans laquelle cuisent les aliments. La fumée s'échappe par la cour ou par une ouverture pratiquée dans le plafond de la *taddart*.

Dans la cour, on trouve les animaux domestiques : âne, mulet, bœufs, vaches, moutons et chèvres. Un *couffin*, suspendu à une poutre, reçoit les œufs des pondeuses; les poules couchent dans le *gennairou*; mais il n'y a pas de chenil pour les chiens, ceux-ci couchent où ils peuvent, étant là pour garder et non pour dormir.

Voici, contre les murs, la charrue que l'on a dressée, la faucille enveloppée dans une pièce de cuir ainsi que les tubes de roseau (dont l'on garnit ses doigts quand on moissonne, pour éviter de se couper); voici le pilon dans son mortier, puis l'ustensile d'alfa (dans lequel on fait cuire le couscous à la vapeur d'une marmite), les cuillers renfermées dans un petit panier d'alfa, la bouteille, la gourde et beaucoup d'autres ustensiles encore.

XXVIII

Ábhām (1).

Iállah ángāz; éttfem idzēdēn; éggemhen úgsnnāz; áudem ánnets; ékkrem ánnfēs.

Idden háqūl, gémmānāy šyī yāmān dnzāl, nzūl.

Áudēmānāy thābērsānt ānnsū, ssyīm-elkūél, nsúyyū.

Ékkrem, shāūfem ábhām, iryem lhāyayēz, ēbnām fissaēā ábhām; áudem iserdān dt-yīāl, isim séddem siss-yūān; sémdān gusddī.

Isūn iyāidēn tmzziānen; éggem asnnāz idzēdēn; á-qāttum thāzēf idlin sīsīsyen.

Eggemt its' nnašt, isit yfāsēnnem; iállah eādlem thāmūrθ, éssūm ábhām; áyed, sékk, ázddūz, údem izādzen, sémdān.

Áyed tīrsāl, áyia ānsbedd; ábhām qā-ibedd, sbéddem thihárnāfin qā-nsbéddihen.

Rōhēm áudem álii, ánnegg zziš thābriūst; nīyed; éggemt, néggēh. Sémdān ábhām th-lbēniān.

Áh! éggemānāy máttā idnets; aqlānāy némμūθ, náhēl, néllūz. Fisseām, fisseām súyrūm thubēlbūl thbērsānt.

Áudem tházūggūarθ, nīyed. Fériem ábhām. Fériem ssáhēθ; éggem thazribθ it-yéftēn éttémra éttfúnāsīn; qā-neggu.

Eggem án-yūr it-yāidēn dtzmmāren; néggū.

thamēftūθ qā-tasāyīēd, thīnāyēn : mtryem átsēm abēlbūl thúyrūm thbērsānt. Tsim, nétsu lhāmdullah.

Rōh, sékk, id Belqāsem, eāred tīfunāsīn, audihent; rōh, sékkihen, á-Mhānd eāred ihhārrāg qārōhēn; eāidēm ht' seb-nān azzēyēnt āyē; ānzēzē nsēmda; lhāmdullah.

1. Dicté par Si El-Haoussin Ben El-Hadj En Nācer.

TRADUCTION

La tente.

Nous allons déménager : attrapez les oiseaux de basse-cour et placez-les dans le filet! Apportez à manger! Venez dormir!

Le coq a chanté. Donnez-nous un peu d'eau et nous prierons. La prière est faite.

Servez-nous du café noir. Avez-vous tous bu? Oui, nous avons bu.

Levez-vous! réunissez les ustensiles! Démolissez la tente! Pliez-la lentement. Amenez les mulets et les ânes, liez-les avec des cordes; avez-vous terminé?

Enlevez alors les jeunes chevreaux et le filet aux volailles. — Voilà que vous oubliez la poule et ses petits poussins!

Placez-la dans le petit filet; et toi, porte-le à la main.

Allons! égalisez le sol, apportez la dame; disposez les tapis; plantez les pieux; ils ont fini.

Apportez les poutres centrales, allons! dressons-les! Voilà la tente debout!

Placez les nattes! — C'est fait! — Allez chercher de quoi faire des claies! — Voilà! — Arrangez cela! — C'est terminé. — Ils ont achevé la construction de la tente. Nous avons fini!

Eh! apportez de quoi manger. Nous voilà mourant de fatigue et de faim. Vite! vite! du pain, du couscous, du café!

Apportez du jujubier. — En voilà. — Construisons à la tente un enclos, puis un autre enclos plus grand.

Faites une haie pour les chèvres, les montures, les bêtes à cornes. — Entendu!

Préparez le logis des chevreaux et des agneaux. — C'est fait!

Voilà que la femme appelle. Venez! vous dit-elle, venez manger le couscous, le pain et le café. Avez-vous mangé? — Nous avons mangé. Grâces à Dieu!

Va, toi, Belkacem, vois un peu les vaches, amène-les! — Et toi, Moḥammed, arrête les chèvres qui sont parties! Appelez la femme pour les traire! — Nous avons fini de traire. — Louange à Dieu! (1)

XXIX

Árrūd.

*Ṯámēttūḅ tgórrēd tīs-tāēābāw Ṯámēllālt Ṯámēqqrānt;
trēnni Ṯāēābāw Ṯāzūggʿaḥḅ dlizār dāzdād; drūs Ṯinni tgórr-
dēn sérṿāl.*

*Téggent hizáffen-nsent tásēttānt tāmēllālt lqéd núlēmdil,
qārennās Ṯālfāfḅ, mizzi zzi-elli huzēllif, ūr-tfezdes lḥaṿāiež-
ēnnes. Ṯālfāfḅ, Ṯēllā Ṯēnni ṽrés Ṯāqlāt; lqēnniāh, téggent
tāsāḅḅ am-Ṯēnni n'tsēnnān t-Tlemsin; néttāt tāuraḥḅ nāṽ-
tāzūggʿaḥḅ, ṽres sebtēḅ Ṯāuraḥḅ nāṽ-Ṯámēllālt. Téggent
āḥēs idz-ulemdil amēqqrān dāberšān, mism-ēnnēs Ṯāsēbnīḅ.
Tādñent āzēllif-nsent dúžērnēd-ēnsent sēssemleḅ. Trēnnin
téggent alēmdil amēqqrān slāhrir āurēṽ nāṽ-āzūggʿaṽ,
néttān ḅṽrés tīsfiṽin; ēllān zzišēnt ṽnin ēlli bīñent; ēllān
ṽnin ēlli téffrent, néttān tāsāḅḅ, sṽādda iubahnūq, ēllān
ēnninēd téggent abahnūq am-āselhām; ḅnéggʿāb ūttnéq-
qēḅnes ṽṽr-di-ūrār sī-ttīlīn ṽṽnnin; téggen hūdēm-nsent
lšāš.*

1. Cf. G. Delphin, *Recueil des textes*, p. 148.

Sttīli dbīxá, téffrent tādñent subābūš amēqqrān, téggent seddūft támellāl.

Téggent gūammās uēāddīs áγraū, ittīli dīmzūyēg nāγ-áhžām nēsfeha nāγ-buárřūš.

Dgórřdēnt errihāiēð tázüjgqahð, nāγ-thénfūst táurahð, nāγ-tābersānt.

dēñi itšāsīð, téggent sēnsleð tēttēf ábahnūq, thūfānt ézsis sēnsleð tímzīānīn, néhnīnt dgóssīnt tihērziñ uūreγ nāγ-lbermāð nūzerf, tæállqēn dīsēnt lēmnāiēf.

ðimuzūnīn ēñni, ðittērf ēntēlfāfð, hðiiēreð ēnsent, sēm-mānt tábnūqð.

dēñi iífān, tæállqēnt tīsērnās; téggent zārād-āsēnt sēnsleð nūzerf; šllān tīsēnnāñ ēlli téggent tāqlāt ntēmuzūnīn gūðmer ēnsent.

Téggent di-úγīl-nsent lemfāðēl nūzerf nāγ-nūiūs; téggent dūidūdān-nsent tihūðām nūzerf; téggent dūidārřēn-nsent ihelhālen ðimīzāiēñ nūzerf.

Téggent áqššūð nerrīheð di-tšéttānt, tæállqēn-hen ði-t^r sernās; téggent tīsīt ákīðsen.

ðīγgāzen, dgórřdēñ tīs-tæābāið, ðésseryūl dūbābūš. Tēñdēñ sēmleð hīhfēnsen dužērnēð-ēnsen; hīhf-ēnsen téggēñ tīs-tšāsīð ānāγ tīsūšāi.

Illā yēñni idgórřdēñ tqāšīr, sγīn-hen si-Tlemsīñ; ði-idārřēn-nsen dgórřdēñ tīsīla nāγ-bū-mentel.

Lšétreð zēisēñ, γērsen θázēllābð, ðidzen uselhām dāmellāl; yalāīñni, illā yēñni γrēs aselhām dābersāñ ðnéhnīñ að-ēāli ū-Mūsa, ðlēāsās, ð-Að-ēdnāñ.

TRADUCTION

Vêtements.

La femme, chez les Beni Snoûs, est vêtue d'une longue chemise blanche sur laquelle elle en passe une autre de couleur rouge, ainsi qu'une pièce d'étoffe légère, appelée *izâr*. Peu de femmes portent le pantalon.

Elles jettent sur leurs cheveux une pièce d'étoffe de coton, de couleur blanche, et de la largeur d'un mouchoir; ce mouchoir, appelé *talfâft*, est destiné à préserver la parure du contact des chevelures enduites d'huile. La *tâlfâft* est quelquefois bordée d'une rangée de pièces d'argent. Les femmes posent ensuite, sur leur tête, une *chéchia* pointue comme celles que portent les Tlemcéniennes. Elle est de couleur jaune ou rouge, avec une jugulaire jaune ou blanche. Un grand mouchoir noir (sans franges), appelé *tasebnit*, est alors jeté sur la *chéchia*; il est lui-même recouvert par la *chemla* qui couvre aussi le cou. Puis, vient un grand mouchoir de soie jaune, verte ou rouge, garni de franges. C'est le *lemdil*, que la plupart des femmes laissent bien visible; il est cependant des personnes qui cachent la *chéchia* et le *mendil* sous une grande pièce de coton blanc (*abahnôûq*). D'autres femmes portent l'*abahnôûq* à la façon d'un burnous.

Les femmes ne se voilent ici le visage que lors des fêtes, quand elles chantent. Elles se cachent alors la figure avec un morceau de mousseline.

Si elles sortent par la pluie, elles s'enveloppent dans un grand *haïk* de laine blanche.

A leur taille, elles passent une ceinture de laine de diverses couleurs (de la largeur de la main et faisant deux fois le tour du corps) (*ar'raou*), ou bien c'est une ceinture

verte (plus longue et plus large que l'*ar'raou*) ; ou bien une cordelette de laine rouge avec un gland à chaque extrémité (*bou 'arroûj*).

Leurs chaussures sont des *bolr'as* rouges, ou jaunes, quelquefois noires.

Sur la chéchia passe une chaîne (*senselet*) qui maintient l'*abahnouq* ; il s'en détache des chaînes plus petites qui supportent des boucles d'oreilles tantôt en or (*lkhôrsa*) tantôt en argent (*lbermât*) et chargées de pièces de monnaie.

On appelle « *tabniqt* » la rangée de pièces d'argent qui orne parfois le bord de la *talfâft* sur le front.

Au-dessus des seins sont accrochés les *tisernas*, sorte de plaques d'argent que réunit une chaîne de même métal ; quelques femmes portent aussi sur la poitrine un collier de pièces blanches.

A leurs bras sont des bracelets de corne ou d'argent ; à leurs doigts, des bagues également d'argent ; à leurs chevilles, de lourds *khelkhâls* de même métal.

Les femmes placent, dans un morceau d'étoffe, du bois de senteur et l'attachent aux *tisernâs*, ainsi qu'un petit miroir.

Quant aux hommes, ils sont vêtus d'une chemise de coton, d'un pantalon, d'un *haïk*. Une *chemla* leur recouvre la tête et le cou ; sur la tête sont posées une ou plusieurs chéchias.

Il en est qui portent des bas achetés à Tlemcen ; ils sont chaussés de sandales d'alfa, ou de souliers de peau sans talon.

La plupart ont une *jellâba*, un burnous blanc. Mais certains ne portent que le burnous noir : par exemple les Oulâd 'Ali ou Moûsa, les 'Achâhs, les Oulâd 'Amân (1).

1. Cf. G. Delphin, *Recueil de textes*, p. 182 ; E. Doulté, *Merrâkech*, pp. 246-262.

XXX

I éziin.

Tisennān tēhmān amān, téggen dīs ssābūn delʿāsūl, tsér-riien azéllif-nsent, asi-trōha vīnesnest; tmésdēt; ddēhnt sézzō, tbéttānt hēdnāien, trédzlent, téggent dīdberdīn tizūg-ḡʷaḡin; θābrēt, dēlhēd neddūfō elli trédzleni-dīs azéllif.

Téggen lhēnni ḡfassen ūḡ-dārrēn. θéttayīn téggen-āsēnt tázzūlt. Imi, téggen-ās lmésyās āki-teḡmās āst tēzūḡen; dēlhānūk, téggen-ās bīmūmūn, máhēd āizūḡer ūdēm-ēnsent. Táudent llāz mīrza téffzēnt dlānt ūdēm-ēnsent máhēd áimlel. Téggent lhārgyāz ilhāyāzeb-ēnsent; ūḡnebdū, trūyūnēt lhēnni, téggent idīḡerθ-ēnsent ākilhānūk dūzōrnēd, máhēd ād-isen-θūs θāsmūde.

θīrbāḡīn-ēnni itserhēn, sītāfen di-teḡlāl tāmēmt nedzīzūḡō θāḡerḡālt, thēldēt ākis ēddfāl, téggent ēzzīs idz-ēlhēd si-θīḡerθ-ēnsent, ḡer-āl-ēnnēs ēntēnzerθ; θāmēmtin θāūrahθ am-zaēāfrān.

Srāyēl tékksen lhēbb nūzēzzu, téffzēnt téggent ilhāyāzeb-ēnsen tāzden ēzzīs dībersānen; téggen θāina nēḡtāt di-lhānūk.

Si-ittāla s-yūrbā, sīttili ilāēāmer-ēnnes iūr nāy-hamstēā-šer iūm trōhān ilḡābeθ, táūden fūḡ-el-hēnna, tédzent, súz-zūrent iūēāddīs yūrba, dīfassen, didārrēn, tīya, dūzéllif máhēd aḡuzzūr āisum ēnnes.

di-dsēr-ēnnāy tisennān tsérrdēt. Ellānt tnāien tsennān di-lkāf, tsérrdēt; θīst, tsérrēd sēlmūs, θīst tsérrēd stéssīnefθ. Tīmzūra, si tsérrēd ssārāḡ tīsrād sūāmān máhēd akksēn tāmēn, táyūḡō nettāḡ dēlla-āsēnt isēlyān tēmsēh skéttānt, táyūḡō ttégg-āsēnt lhēnni.

dyáiṭsa náy zfer-yáiṭsa ṭisennān-enni ḍellānt ṭisrād stā-zūlt ḍšyī nézziθ. Tédzānt hāms-ñām náy-s'etta, taeyādent téggen-āsent búqnina.

Tserrḍent ṭisennān, dyrgāzén qlil. Irgāzén tserrḍen di-θiya nūfūs, náy di-ḷemfāšél nidūdān, náy di-ténzerθ, náy di-nnāder, náy di-θ' mārθ. Téggen ṭis-tésrēt tamẓziānt di-ténzerθ, zzāθ ilm̄zra-n̄t̄et, ilz̄ihet táfūsit. Téggen iṛgāzén iūr di-θiya nūfūs; téggen g̣uāmmās-ennes ṭis̄s̄ūθ; téggen g̣fūs ṭis t̄ám̄š̄et̄ ent̄ésrēt; di-θ' mārθ, téggen idz-úzēllād ent̄ésrēt; di-nnāder teggén ṭis-tésrēt, di-lz̄ihet táfūsit delz̄ihet t̄ázēlmāt.

Tisennān tserrḍent di-θiij̄erθ, di-lhānk, di-ténzert, di-θ' mārθ, g̣ūdmer, ég-fūs, g̣ūyil, idzeltemθ, ég-fūd, d̄issāg, ég-ūh̄el̄hāl. Téggent di-θiij̄erθ tésrēt-t̄ázirārθ téggent di-lhānk, di-ténzerθ ṭis tésrēt tamẓziānt; téggent ṭis̄s̄ūθ di-θiya nūfūs téggent g̣ifādden ṭis̄s̄yūn; téggent iūr di-θiya nūfūs náy di-dz̄eltemθ, téggent izēldān am-t̄yssān niselman di-θiij̄erθ, g̣ūyil; téggent θnāijen náy tlāda, téggent g̣ūdmer θlāda náy erbāz̄ā; di-dz̄eltemθ téggent t̄ainā t̄ám̄š̄et̄.

Uenni itēhlisen si-θétt̄ayūn, it̄serr̄ed d̄innāder dyēnni itēhlisen iht̄ḡerr-ēhen ifādden, it̄serr̄ed-hsen.

TRADUCTION

Toilette.

Pour se coiffer, les femmes font chauffer de l'eau, y mêlent du savon, ou de l'argile appelée *r'ásoūl*, et se débarassent la tête de toute malpropreté. Elles peignent ensuite leur chevelure, l'enduisent d'huile, puis, divisant leurs

cheveux en deux tresses, elles les nattent et les serrent dans un cordon rouge sous lequel ils disparaissent.

Les femmes se mettent du *henna* aux mains, aux pieds. Elles s'enduisent les paupières de collyre et se frottent les dents avec de l'écorce de noyer, pour leur donner une légère teinte orangée. Elles donnent de l'éclat à leur visage en écrasant, sur leurs joues, des baies de *bimimoun*. Elles prennent aussi des amandes amères ; après les avoir mâchées et réduits en pâte, elles s'en enduisent le visage pour se blanchir le teint. Elles placent aussi du *koheul* sur leurs sourcils. En été, elles préparent du *henna* et s'en appliquent sur le front, les joues et le cou pour trouver de la fraîcheur.

Quand les petites filles, en faisant paître les troupeaux, découvrent dans quelque coquille d'escargot du miel d'abeille sauvage » elles le mêlent à de la salive et se font, avec ce miel, une trace, couleur de safran, partant du front et allant jusqu'au milieu du nez (1).

Les bergers prennent des baies de genêt, les mâchent et s'en teignent les sourcils qui deviennent noirs ; ils se font aussi, avec cette teinture, des points noirs sur le visage.

Quand un enfant nouveau-né atteint l'âge d'un mois, ou quinze jours seulement, on apporte de la forêt de l'argile, appelée *foûq elhenna* (2). On la broie et on en saupoudre le ventre de l'enfant, et aussi ses mains, ses pieds, son dos, sa tête, afin que ses chairs se fortifient.

1. Cf. : « Lorsqu'elles veulent se parer, les Ksouriennes de Figuig se peignent avec du safran une raie jaune qui part du bas du front et qui va jusqu'au bout du nez. » Edmond Doutté, *Figuig, Notes et impressions*, page 192.

2. Cette argile blanchâtre se trouve intercalée dans certains bancs calcaires. Quand on la pétrit avec de la salive, elle prend la teinte orangée du *henna*. A Tlemcen on l'appelle حنة الحجر, on la recueille à Lalla Setti, elle est employée contre les brûlures.

Dans notre région, on a l'habitude de se tatouer (1). Il y a, au Kef, deux femmes qui savent faire des tatouages : l'une emploie un couteau, l'autre une aiguille. Après la scarification, elles lavent tout d'abord avec de l'eau pour enlever le sang ; puis elles appliquent, sur les petites plaies, de la suie prise sous les marmites. Avec un linge elles enlèvent le noir de fumée en excès, puis, elles enduisent de henna les points tatoués.

Le lendemain ou le surlendemain, ces femmes badi-geonnent le tatouage avec du *koheul* et un peu d'huile. Enfin, cinq ou six jours après, elles y appliquent le suc d'une herbe appelée *bou qnina* (morelle noire).

Les hommes se tatouent moins que les femmes. Ils portent leurs tatouages sur le dos de la main et quelquefois sur les articulations des doigts ou bien sur le nez ou les tempes, ou encore au menton. Sur le nez, le tatouage est un simple point, fait un peu en dessous du coin de l'œil droit. Sur le dos de la main, on dessine un croissant, une petite croix, ou bien l'on trace une figure carrée avec des lignes parallèles, comme les dents d'un peigne. Au menton, on trace une ligne droite (que l'on agrémenté d'autres dirigées comme des arêtes de poisson). On fait aussi à chaque tempe un simple trait.

Les femmes portent des tatouages au front, aux joues, sur le nez, au menton, à la poitrine, à la main, à l'avant-bras et au bras, au genou, au mollet et aux chevilles. Ce sont au nez et aux joues de simples points ; de petites croix au milieu du dos de la main et autour des genoux ; on figure la lune sur le dos de la main ou sur le bras. Une ligne orne le front, l'avant-bras ; au menton, on en trace parfois deux ou trois et sur la poitrine trois ou quatre. Le tatouage de forme carrée se fait sur le bras.

1. Cf. Edmond Doutté, *Nguig*, p. 191.

Quand une personne a mal aux yeux elle se fait tatouer aux tempes; si les genoux la font souffrir, elle les fait également tatouer.

XXXI (1)

Ūrār entāsūrθ.

Nettūrār θāsūrθ di-rémqān derrébiā dinnāqer deleaid amēq-grān. Tūrāren syériiñ sauzént séq-zellāf; tšürt, téggent selkettān eddersa; tāñnen lkéttān elküll séddersa.

di-dšer-ennāy, úllis dīs lūsāe itšūrθ am-išünen, úllis am-sān θmiriu, itārāh; mīddēn iqqāsen ād-ūrārēn, tmiryān eāštra nāy-eāšrin dīššfah di-tšērf nédšer. Írgāzen tbéttān θnāqen yú itšāh gūú, idzen yer-néz, dīžžen yer-yādda; am-zyar iñiñ itšāh gmézyar iñiñ dīmdūkāl-ēnnes tāzdenn-ās hūzēlmād téggen idz-ēššēf. Amzyar iñiñ, itéttēf tāsūrθ, iqqār-ās : « Mātta hšēd āzēnna nāy-θāmmūrθ ». — Íqqār-ās ēnninēd : « Hšēy θāmmūrθ »; θnéttān isrūsāt θi-θmūrθ; millā iqqār-ās : úg-zenna, itērššit úg-zenna; θnéhnīn tšādent tqébsent syériiñ, kúll-idzen ēzzisēn iqqās at-issifiū ilziheθ ēnninēd. Si-tšāden tāsūrθ, ttrōha nettāt dazāhka āki tem-mūrθ seg-iñiñ āl-iñiñ. Néhnīn dšārent tšādent mīh qēdden mérrā tšādent, mérrā théttānt, tāeāddmen lbāeād-nsen; mérrā túfi-āsen, tmén-yan; hūáíūdi ūr-itāg lqāieθ āhen-iédz ād-ūrārēn tāsūrθ. Iñiñ itšāden θāsūrθ, táudent yer-ēššēf iēnninēd āl-idz-yumsān, qārēnn-ās lmūreθ, t-élben hšén. T-ymān syūiūñ hšén, qāren : « Qā-néggū dīsén áyíūl ».

1. Dicté par Si Hamzaould Ben Nāšer, du Kef.

Šāmēr-ellil.

Tâz-den εâšra nêlμâγes dbéttān hâmsa di-lziheθ, hâmsa di-lziheθ; kull-idzen êzzisén γ^rres lisēm : sékkūten bú-nfāh, ḍsékkūten θâlefsa, ḍsékkūten úššen, ḍsékk iḡnsi, ḍsékk šād nifūnāsen, ḍsékkūten áγilās ḍsékkūten áirād, ḍsékk lḡæāt elmdāšar ḍsékk iγzer εábbu ḍsékk áqēbqūb. Tégggen áqššūd; iin iγelben tâniēn hθiγáunsen téggnen-āsen θéttāyin sifāsensen mizzí ūzzārennes Ittāsed idzén seg-iinni iūniēn hsen, iqqār : « Šāmēr-ellil εágūba mélhil, árγah, á-bū nfāh, nēqqēbeh žār éntéttāyin ». Ittāsed idzen êzzisén γer-slāhγa zzād iγenni ih-isáγγālen itšād iis-ēnnés di-θiḡjerθ; idduḡḡval γer-slāhγa ḡumšān-nes. ḡyēnninēd idgōssi fūs-ēnnés sitéttāyin γumdūkēl-ēnnes; néttān itšāh, iqqār : « ḍéflān »; mīllā iεāḡēl-eh, tháγγāden, dnéhnin tâniēn h^rsen; ḍmīllā ūr-ieāḡelés, trēnnin tūrārēn ámmen.

Qaidú-fāidū.

Tāzden árbāεā nêlμâγes, nāγ hâmsa nāγ sétta, tmirγān, néhnin turāren stémniā θiūḡai, tišt-ēzzisént sémmānt bbā. Ittāsed idzén itterres bbās úḡ-zenna idgōssi tiš-tūḡerθ si-θmūrθ si-θiḡnni sébāεā tilin zzādes itāεārād tbbās úḡ-zenna iḡéttf-eh. Si-ismēdda, itteg θlāba ntēεormāḡin, di-sént tnāiēn tnāiēn itterres bbās úḡ-zenna, idgōsse-hent am-témzγura, ittegg-ehent hēdnāin tēεormāḡin, disent tlāḡá θlāḡá itterni ittegg-ehent hēdnāin tēεormāḡin tišt dis θnāiēn, tišt dis érbāεā; ittegg sebāεā ḡfūs-ēnnes, itterres-ehent úḡ-zenna itāεārād-āsen stūyá nūfūs itterres ehent stūyá nūfūs, iḡéttf-ehent

sáfūs-ennes úg-zenna ithéssed; millä bláða, iféqged sétta, millä rbäëâ iféqged ðémnia. Itšūs ðiüqāi iumdúkél-ennes ittūrār. Ídzen millä ihûf-ās bbās nár millä ūr-iisīs ðiüqāi-enni zzāðés, ūr-ittūrāres itšūs tiüqāi-enni üyenni tilīn hel-zihet táfūsit.

Āēābbāz önnšāra.

Ārbäë-lyäyēs téssūn izéllāb-ēnsen di-ðémmūrð. Téggēn āq-ššūd, tāzden ðnāiēn ēzzāsen, tyārrāken, srāsān izéllāf-ēnsen. Tāzden ðnāiēn ēnnīnēd, idzen ittāsed yērsen sīn, ðādzēn ittāsed sā; tyīmān, idzēn hūfūsī idzēn hūzēlmād Ityīma idzēn hōiŷa nyenni ittīlīn ilzihet táfūsit, itēzzēl hōiŷa nyenni-nēd, itteg azéllif-ennes zār nidārren yenni qā-ibedden. Idgōss-ēh süg-yāhzām Si-idgōss-ēh itnéqlāb tyīmān néhnīn ðnāiēn hōiŷa nyenni ibbēršen. Ityārrāk sēlzēhed, idgōssi ūmās ittāsed ibedd ðyēnni iisīn amdúkél-ennes itnéqlāb iféttēf ūmās süg-yāhzām ifēzzēl; trēnnīn āmmu āsī-tahlen. Millä hāqān üyenni di-ðémmūrð tnēkkāren fissāe, māhed ād ūrārēn néhnīn.

Ūrār ēnninēd.

Tāzden ārbäë nelyāyēs nār-hāmsa nār-sétta. Téggēn āqššūd; ðyēnni ihsērēn, ittāsed gyāmmās ēnsen; ittīnez āsittayēd ðammūrð suhēnfūr-ennes. Téggēn ifāssen-nsen yū ðenit-yū; dgōssīn-hen úg-zenna tlēthen-hen. Iqqār : « Āin ðfūs nēflān ». — Millä iēāqel ārba fūs-ēlli hōiŷa-nnes, itnēkkār, ittāsed yēnni ityēāqlen; itteg hennās, issāra ðiŷa-nnes. Ārba-inni, millä ūr-iēāqeles yēnni illān fūs-ennes

ħətwa-nnəs, it-ɣīma āmmu, ifāssen tlētħen ħəs səlzəħəd āsī
itā:āqel.

Jāz ɛl-ɛāmia.

Təqqnen ɔɛtṭāwīn itīs tərbāt nāɣ iūdz-ɣərba. Tɣīmān tšā-
θen-dīs. Ārba-inni itfāfa māħəd āttṭəf idžen seq-əmdūkāl-
ənnəs. Millā itṭṭəf idzən, iqqār : « Āin dɛflān » ; millā iəāql-
əħ təkksən ħɔɛtṭāwīn-nes ; millā ūħ-iəāqeləs trənnīn ġurār-
ənni.

Həzra dāret.

St-qqāsen lɣāɣəs ād-ūrāren, téggen əddāreθ téggen āqš-
šūd, ɣənni iħsərən ittāsed ġuāmmās-ənsen. Tīs tūqəθ sīṭrānt
suġ-fūs ɣər-ūfus suāddi izəllāben. Uənni ġuāmmās, itmīez
mīɣər-qait. Millā izrət ɣər-ūdzən, ittəks-āst, itšūtš-it iṣṣəl-
tān ; dɣərba-inni mīmi ittekkəs tāuqəθ, ittāsed ġuāmmās.
Si-dġōmmād tāuqəθ səbā:ə lħətrāθ əġ-fūs ənsəltān tɣīmān
trəkklen dis ɛāla ħāfər ūzrūs. Uənni ġuāmmās itrūġġal
idġōmmād ħsən, zār-nəθnā:en. Uənni ittilīn ħəlziħet tafūsīθ
ittāsed ġuāmmās.

Ā:āmūš əddūħṭān.

Idz-ɣūrgāz it-ɣīma itṭṭəf azəllif nūdzən əzsisen, nəttān
z:āθ iūrgāz-ənni ittīnez ; dīdz-ənnīnəd, ittāsed z:əfres, ittīnəz
ulā-nettān ; dīnnīnəd, tnəqqāzen ħ' sen. Ūn-tāzrennəs āsī
tṭṭəqəθen ɛāsrīn. Millā dīsən idzən iərħā, itħūfa, bəssīf ħəs
ād-issṭɣ θīɣa-nnəs, nettān d-īmdūkāl-ənnəs.

Msemsebbūt.

Idž uërba ittinez, itteg ifässen-nen ūj-hélhāl-ennes, tṛt-mān tnéqqāzen hēs idārren-nsen qérnen; itteg ég-fūd tnéq-qāzen, itteg di-lzemāe uenni uitqéddānes āūméd, itteg hén-nās.

TRADUCTION

Jeux, Serments, Gestes, etc.

Nous jouons à la balle pendant le mois de Ramdān et au printemps pour l'*Ennāyer* et l'*Aïd el-Kebîr*. La balle est faite avec des chiffons que recouvre complètement une tresse d'alfa. On frappe la balle avec des bâtons recourbés à l'extrémité.

Dans notre village du Kef, nous n'avons pas, comme chez les Arabes, des endroits unis et spacieux. Les gens qui veulent faire une partie se réunissent, dix ou vingt seulement, sur la petite place du village, sur le *sfaḥ*. Ils se divisent en deux camps se faisant face, l'un en haut, l'autre en bas. Le premier joueur de l'un des camps est placé en face du premier joueur de l'autre et leurs camarades sont alignés sur un rang à leur gauche. L'un d'eux, saisissant la balle, demande à son adversaire : « Comment la lancerai-je, en l'air ou par terre ? » Selon la réponse qui lui est faite, il jette la balle sur le sol ou bien la lance en l'air; aussitôt les deux joueurs la frappent, chacun essayant de l'envoyer dans le camp de l'autre. La balle, une fois lancée, roule d'un camp dans l'autre; les joueurs la suivent et la frappent de toutes leurs forces, la manquent parfois et blessent leurs camarades. Parfois aussi

les joueurs se mettent en colère et se frappent à coups de bâtons. Aussi le qaïd défend de jouer à la balle (1). Le camp vainqueur est celui qui parvient à lancer la balle dans le camp adverse jusqu'à un but appelé *moûred'*. A ce moment, les gagnants poussent des cris de joie, en disant qu'ils ont « mis l'âne » chez leurs adversaires (2).

Šâmer-ellîl.

Une dizaine d'enfants se réunissent et se partagent en deux camps égaux. Chacun d'eux a son nom, on les appelle : serpent, vipère, chacal, hérisson, lézard vert, panthère, lion, la colline de *Mahşar*; la rivière de *'Abbou*, *Aqebqôûb*. On tire au sort. Ceux qui ont été favorisés montent sur le dos des autres et chacun d'eux place la main sur les yeux de sa monture pour l'empêcher d'y voir. Puis, l'un des cavaliers dit : « *Šâmer lîl, 'agûba melkhîl*, viens, serpent ! frappe-le entre les yeux. » L'un des cavaliers descend, vient sans bruit devant le camarade qui l'a appelé, puis frappe d'un coup de point le front de sa monture. Il regagne lestement et sans bruit la place qu'il occupait. Alors le premier cavalier retire ses mains placées sur les yeux de son camarade ; celui-ci regarde et nomme l'un des cavaliers, s'il donne le nom de celui qui l'a frappé, les cavaliers descendent et servent de montures aux autres. Sinon, la partie continue comme auparavant.

1. Mais, disent les Beni-Snoûs, ce jeu est si entraînant, que l'on se trouve malgré soi engagé dans une partie. D'ailleurs, il ne sort des blessures gagnées que du mauvais sang. On dit aussi que le pays où l'on ne joue ni à la *koura*, ni à la *hoûria* (pour le *Mouloûd*) ne tarde pas à devenir désert.

2. E. Doullé, *Merrdkech*, pp. 318-326 et G. Delphin, *Recueil de textes*, p. 251.

Qaïdou-faïdou.

Quatre, cinq, six enfants se réunissent; ils jouent avec huit petites pierres dont l'une d'elles s'appelle *bba* « père ». L'un des joueurs lance cette pierre en l'air et la rattrape au vol après avoir lestement ramassé l'un des six autres cailloux rangés devant lui. Successivement, il les ramasse ainsi tous. Alors il fait trois tas de deux cailloux chacun, et lançant en l'air le « père » il le reçoit dans sa main, après avoir ramassé l'un des petits tas de cailloux. Ensuite, il groupe les pierres par trois, puis en fait deux tas, l'un de quatre, l'autre de deux. Enfin, saisissant les sept cailloux, il les lance, en reçoit le plus possible sur le dos de sa main, les lance de nouveau et agrippe au passage tout ce qu'il peut. Il compte les cailloux qu'il a dans la main, double le nombre trouvé; le résultat donne le nombre de points qu'il a gagnés. Il passe alors les sept pierres au voisin qui joue à son tour. Si un joueur manque le « père » qui retombe ou n'a pu ramasser les cailloux qui sont devant lui, il cesse de jouer et donne les petites pierres à son voisin de droite.

Autre jeu.

Quatre enfants étendent leurs *jellabas* sur le sol. Sur ce tapis, deux d'entre eux, désignés par le sort, se mettent à genoux, courbent le dos et baissent la tête. Les deux enfants qui restent se placent auprès d'eux debout, l'un à droite, l'autre à gauche. L'un d'eux (celui de gauche par exemple), s'assied sur le dos de l'enfant courbé près de lui et se renverse sur l'autre de façon à ce que sa tête arrive juste entre les jambes de son camarade de droite resté

debout. Celui-ci le saisit par la ceinture, l'enlève, et faisant volte-face, se laisse retomber avec son fardeau sur le dos des autres camarades. En se renversant avec force, il entraîne le joueur de gauche qui se retrouve debout à sa première place. A son tour celui-ci se retourne et, tenant son camarade par la ceinture, il se renverse ; et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils soient fatigués. S'ils commettent quelque maladresse, vite les deux autres se relèvent pour jouer à leur tour.

Autre jeu.

Quatre, cinq, six enfants se groupent autour d'un de leurs camarades, désigné par le sort, et qui se tient à genoux, la tête touchant le sol. Sur son dos, l'un des joueurs applique la main et toutes les mains viennent s'empiler sur la première. Alors toutes se soulèvent à la fois et retombent ensemble lourdement sur le dos du patient. Celui-ci nomme l'un des joueurs. S'il devine le nom de l'enfant dont la main le touche, il est libre et le camarade nommé vient tendre son dos ; sinon les mains se relèvent pour retomber plus lourdes encore jusqu'à ce que le malheureux ait deviné.

La poule aveugle.

On bande les yeux à une petite fille ou à un petit garçon, puis on lui donne des coups. L'enfant cherche à tâtons à attraper ses camarades ; s'il en saisit un, il doit en deviner le nom, alors le bandeau lui est enlevé ; sinon ses camarades continuent à s'amuser à ses dépens.

La pierre a tourné.

Les enfants se mettent en rond; l'un d'eux que le sort désigne, se place au centre. Une pierre, passant de main en main sous les *jellâbas* fait le tour du rond. Le jeune garçon resté au milieu du cercle guette la pierre au passage; s'il parvient à s'en saisir, il la remet au *sultan* et le camarade des mains duquel il l'a prise, se met à sa place. Mais si la pierre a pu passer sept fois dans les mains du sultan sans être saisie, les joueurs se mettent à lancer des ruades du côté de leur camarade peu clairvoyant. Le malheureux franchit le cercle, passant entre deux joueurs; celui qui, à ce moment, se trouve à sa droite doit venir prendre sa place.

La colonne de fumée.

Un homme maintient la tête de l'un des joueurs qui se tient devant lui le dos courbé, un autre joueur se place derrière le premier en baissant également le dos. Les autres sautent sur eux. Ils ne descendent qu'après avoir compté jusqu'à vingt. Si un cavalier maladroit tombe de sa monture il doit tendre le dos à sa place, et aussi tous ses camarades.

Saut à pieds joints.

Les joueurs sautent à pieds joints par dessus un de leurs camarades qui se tient le dos courbé en plaçant ses mains d'abord aux chevilles, puis sur les genoux, puis en croisant les bras. Celui qui ne parvient pas à sauter prend la place de son camarade (1).

1. G. Delphin, *Textes*, p. 263.

XXXII

θt̄zilla.

Dzällān at-Snūs ssidi eáffān, dzällān ssidi Mōḥānd, dzällān s-Mūlá eádb eq-qádēr dsidi Iáhja.

Dzällān sḡābrīḡ, qāren : « Ū-háqq ábrīḡ-iū élli ikkīn éleārtf, ḡ-éššrif ».

Dzällān sġēmzēn, sġirden, stéfsūḡ séddrā, sélḡoms stġāyēn, séleādes, dzällān sḡāren, selfārīna, súḡrūm, súbelbūl, dzällān sḡūsūm, stāmēmḡ, sézzīt, séddhen, qāren : « Ū-háqq lhēriū ».

Dzällān ḡūḡe, qāren : « Ū-háqq lēbīāḡ-iū ». — Dzällān ḡūdmān, qāren : « Ū-háqq āmāniū ādisen sirdēḡ ām-ūmētti ». — Dzällān di-lqáhḡeḡ, qāren : « Ū-háqq šādēliūa iūdi māt iūdeḡ ».

Dzällān didḡūfḡ, qāren : « Ū-háqq sétred-iū ». — Dzällān di-tfūḡḡ, qāren : « Ū-háqq ḡēḡ éntfūḡḡ āḡ-iūá dzéderḡel; dzällān di-dziri, qāren : « Ū-háqq táziri-iḡn āḡ-iūá dzéderḡel ām-Didūh āderḡāl ».

Dzällān di-tméssi, qāren : « Ū-háqq énnūr-iḡn ādis ērḡeḡ ām-fertēttū ».

Dzällān di-lzāmāe, qāren : « Ū-háqq bit-Allah iūdi ». — Dzällān di-lqēbleḡ qāren : « Ū-háqq lqēbleḡ-iūdi mīzzi aḡēlānēḡ ḡmselmen, lā-bēššáh ». Dzällān šsefaeāḡ énnēbi qāren iūdz ḡerba : « Ū-háqq šsefaeāḡ énnēbi, lūkḡān ma-sūḡiāa séḡḡar si-bbáh áḡḡāḡ áeāššēḡ ».

Dzällān sišēf, qāren : « Ū-háqq išēf-iḡn lli sémnāeān lḡāḡeš ».

TRADUCTION.

Serments.

Les Beni Snots jurent par Sidi 'Affân, par Sidi Mohand, par Moula 'Abd el-Qâder, par Sidi Yahïa.

Ils jurent aussi par le chemin en disant : Je jure par cette voie qu'ont suivie le saint et le chérif! »

On jure aussi par l'orge, par le blé, par le millet, par le maïs, par les pois chiches, par les fèves, par les lentilles; on jure par la semoule et la farine; par le pain et le cous-cous; par la viande, le miel, l'huile, le beurre, en disant : « Je jure par ce produit! »

On jure par le lait en s'écriant : « Par cette chose blanche! » ou bien par l'eau : « Par cette eau dont je me laverai comme un mort! » ou par le café : « Je jure par cette *châdeliya*, je n'ai pas emporté telle chose! »

On prononce également un serment sur la laine : « Je jure par ce vêtement! »

On prend à témoin le soleil ou la lune en disant : « Je jure par le soleil, qui m'aveuglerait! » ou bien : « Je jure par cette lune qui me rendrait aveugle comme Didouh l'aveugle! »; de même pour le feu : « Je jure par cette lumière à laquelle je me brûlerai comme un papillon! »

On jure aussi par la mosquée : « Par cette maison de Dieu! » ou par la *qibla* : « Par cette qibla, grâce à laquelle, chose certaine, nous voilà musulmans! » ou bien par l'intercession du Prophète. On dit à un enfant : « Je le jure par l'intercession du Prophète! si je n'avais honte en présence de ton père, je te donnerais des coups! »

On jure enfin par le sein des femmes en disant : « Par ce sein qui sauve les enfants...! »

XXXIII

*Si-tmenγān idz-əbnāien əmiddēn, ittīli uenni idzallā
guənnīnēd, di-əmārə-ənnēs; itəttēf əmārə-ənnēs, iqqār-ās :*
« *Āqait dēh* ». — *Idzalla dīs, θāina sūfūs-ənnēs.*

*Si-tmenγān idz-əbnāien əmiddēn, itnəkkār idzen əzzisən,
iqqār uənnīnēd :* « *Tfū hūūdem-ənni llī ūr-itēshānes* ». —
Issūfūs-ās hūūdem-ənnēs stīuffa.

*Si-ttīli idz-ūyūgāz itāədiāb huənnīnēd, itγīma tsəkkār di-
snāiəf-ənnēs, nāγ itγīma itqəzz simi-nnēs.*

*Si-ttīliγ dzēūqqaγ, nētš didzen téggəγ-āsən uənnīnēd,
téggəγ ilēs-inu zār ənttīγmās-inu; duənni llī āki-nāγ, itfehəm
mattā qā-qārəγ :* « *Sūsem, qā-dzēūqqaγ ākīs* ».

*Nētšūten, sād-zrəγ idzen iused ās-ihyən, ād-āzdeγ nētš ād-
ih-ināγ :* « *Éhda iāggen-ənnāh* ». — *Téggəγ fūs-inu di-θēt-
inu, itfəttel qəbbūāla; dšəkk, ssənēd mātta qā-qārəγ-āh.*

*Si-trəhəγ γər-iidzen hθist sālhed ūtəttāudəγəš, si-tādfeγ
iuhhām, ənəhnin tγīmān tāədnān, téggəγ fūs-inu di-təγmest-
inu, téggəγ am-uənni itəkkəs tist-təγmest sūmi-nnēs. Ttīlīn
əssnən ūr-iyidəγəš.*

*Si-ittāsed idz-ūyūgāz ttīliγ šərrhāh, tsəhhəγ di-lzihed, āsi
dgəmmād.*

Idz-ūyūgāz iqqār-iī : « *Flān qā-iused āš-iūyueθ* » ; *téggəγ-
ās nētš stγérdin-inu, dgəssihənt, srūsāhənt, qā-ssənəh ūh-
tūggūš-əγəš.*

*Si-ttīlīn mīddən əssāyūālen itnəkkār idzən, itteg dād-ənnəs
hténzerə-ənnēs, māhed āhən issūsem.*

*Si-ttīli idz-ūyūgāz ittāzd-ās ləhbār slāhzen, lmādīl, dāmās
immuθ, itšāθ di-θiūiəθ-ənnēs sūfūs-ənnēs.*

Sí-tróhān írgāzen íúmdāl, máhèd ād-méqlen idzén, téggen ífās-sen zéffer-sen áki-ubrīd.

Írgāzen tsénnān tséffgen ði-lkéf náfūs-ēnsen sí-ttīlīn térsēq-āsen, sí-ttīlīn gūrārēn.

Rkīzet élhémd, ittēgg-ūt bnābēm sītīlī izgör, tsénnān tég-gent sí-ttīlīnt zegrént náy sí-tméttas héd sí-úhām-m-ēnsent.

Tísénnān, sí-slēleqent, tsālānt sáfūs-ēnsent zzād-imi-nsent, máhèd ād-izīān éllhég-ēnsent, máhèd ād-slen mīddén sí-lbā-ād.

Írbān ímzīānen, sí-ttīlīn tárāren, ittīlī yēnni tazāsrén dt-ðenzerð; mīllā íffē-ēzzis āren dāmēllāl, qāren : « Qā-sékk křim ». ðmīllā úzzis íffī-ēš āren íēnni āmēllāl, qāren : « Mā-šī sékhūten křim ».

TRADUCTION

Gestes.

Lorsque deux hommes ont une discussion, il arrive que l'un d'eux menace l'autre en se prenant la barbe avec la main et en disant : « La voilà en toi ! ». On menace aussi avec la main seulement.

Dans la dispute, il arrive que l'un se lève et dit à l'autre : « Honte à ce visage imprudent ! » et il lui envoie un crachat.

Quand un individu se querelle avec un autre, il retrousse ses lèvres (en signe de mépris) ou bien, avec sa bouche, il imite le bruit d'un pet.

Lorsque je plaisante avec quelqu'un, j'en avertis les personnes présentes en leur montrant ma langue pincée entre mes dents, c'est comme si je leur disais : « Taisez-vous ! je ne fais que plaisanter. »

Si je m'aperçois qu'un individu essaie de te dérober

quelque chose, je viens te trouver pour te dire : « Prends garde à ton bien ». Pour cela, je place un doigt sous mon œil que je tiens grand ouvert; et tu comprends ainsi de quoi il s'agit.

Si je vais demander quelque chose à quelqu'un et si je n'ai rien obtenu, lorsque j'arrive à la maison, où l'on m'attend, je place mes doigts dans ma bouche et je feins de m'enlever une dent. On comprend ainsi que je ne rapporte rien.

Lorsque vient à passer quelqu'un que je déteste, je regarde d'un autre côté jusqu'à ce qu'il se soit éloigné.

Si quelqu'un me dit : « Un tel vient pour te frapper », je hausse et j'abaisse les épaules, lui faisant ainsi savoir que je ne crains pas mon adversaire.

Si des gens parlent, pour leur imposer silence, l'un d'eux place un doigt sur son nez.

Quand on annonce à quelqu'un une mauvaise nouvelle, par exemple la mort de son frère, il se frappe le front avec la main.

Quand les hommes conduisent un mort au cimetière, ils placent leurs mains derrière leur dos.

Les hommes et les femmes frappent leurs mains l'une contre l'autre en signe de joie, quand ils sont en fête.

Lorsqu'un homme est triste, il appuie sa tête sur sa main, les femmes font de même quand elles ont du chagrin, quand un membre de leur famille est mort.

Quand les femmes poussent leurs cris de joie, elles font passer la main devant leur bouche afin que le son de leur voix soit plus agréable et s'entende de plus loin.

Parfois, en jouant, les enfants se serrent le nez. Si, du nez de l'un d'eux, sort une sorte de farine blanche, les autres lui disent : « Tu es généreux ! » S'il n'en sort rien, ils disent : « Tu n'es qu'un avare ! »

(Pour se moquer de quelqu'un, on lui dit) : « Oui! oui! la férule! » ou bien : « Eh oui! des excréments! » ou bien « Oui! du fumier! » (1):

(On insulte quelqu'un en lui disant :) « Qu'Il brûle ta religion! Qu'Il maudisse tes parents! Qu'Il maudisse ta souche! Dieu maudisse la mère; ton grand'père, ta généalogie! » (2).

XXXIV

ṭānfūst llāhlāf (3).

ṭi-zzmān, lkāf llā-zed-ṭēn gāt-Snūs ḍlahlāf llā-zed-ṭēn ḍllkāf; āl-idz us ḡḡuds ḡḡgīn lkāf ḍi-āt-Snūs, ḡḡgīn lhārūd. At-Snūs ṡelbēn-lkāf; ūzden lkāf, rūlen dā idmūrṭ-lāhlāf; ḡbnān ihāmmen-nsen zzād-sen qimen tāimen si-tišt-tēt lā-lkāf ṡalā-lahlāf. Itṡābbèh idz-ūzanḡūr ṡer-ḡēt-ḡenni; iḡḡārās : « Ḓsbèḡ, iā-ḡkāfiṭ zzād-idlāhlāfiṭ ». Ttāsed ḡkāfiṭ, tsèbbèḡ ḡālāhlāfiṭ ḡttāḡem. Tṡīmānt tmēnḡānt āsi-hlān; rūlen mid-dēn ḡḡḡd, rḡhēn-ilṡèrb.

TRADUCTION.

Légende des *Ahlāfs*.

Autrefois, les gens du Kef habitaient chez les Beni Snoûs (près du Khemts), tandis que, sur l'emplacement du

1. *lā-ṡāh, lḡklēh* (férule); *lā-ṡāh, iēdn* (excréments); *lā ṡāh, lēbēūr* (fumier de chèvre, fumier humain); *lā-ṡāh, eamūd* (colonne, verge); *lā-ṡāh, ākerbūb* (gland); *lā-ṡāh ḡibēlbāḡn* (testicules).

2. *Jēhrèḡ ḡdīnek — Jīneāl mēlltek — Jīneāl ḡddértek — Jīneāl hēnnak* ou *ḡeddek* ou *ssāzūra ntāzak*.

3. Dicté par Moḡammed oudl Belḡāsem, du Kef.

Kef, étaient établis les *Ahláfs*. Une certaine année, les gens du Kef et les Beni' Snoûs se battirent à coup de fusil. Les Beni' Snoûs (du Khemts) vainquirent leurs adversaires et ceux-ci s'enfuirent jusqu'au pays des *Ahláfs*. Ils bâtirent des maisons en face de celles des *Ahláfs* et allèrent s'approvisionner d'eau à une source qui n'était ni aux uns ni autres. Or, chaque jour un vieillard venait de grand matin près de cette source, et là se mettait à dire : « Eh ! femme du Kef, devance la femme des *Ahláfs* ! » Une femme du Kef venait et, devançant la femme *ahláf*, puisait de l'eau la première. Les femmes se mirent à se battre et les *Ahláfs* durent quitter le pays. Ils s'enfuirent au Maroc pendant la nuit.

XXXV

ðanfúst nəB' ni-Hbib (1).

ði-zzmān, llā-zédγēn Bni-Hbib ði-Thāmmāmīn əð-Uésqif
ð-Áhrira ð-Mzāurū dzāsiðra, ðiγerzi tāirʃða del-Máhšar táint.
Tthammāmīn disen túddrīn tsérʃīn; ðyesqif ūfān dis lmád-
dəð; ðéhrira ūfān-dis lmáddəð ðélzāmāe; ðélmzaurū, ūfān-dis
lmáddəð əttmédlīn, ðelzāmāe dzāsiðra ūfān-dis lmáddəð; ðél-
máhšar ūfān dis lmáddəð ətsérʃīn; ðiγerzi, ūfān dis əlhūs
ətsérʃīn ðyúrðu-nəzzmān; tāirʃða ðis ifrān mi-ði llā-zédγēn
B' ni-Hbib, ðyúrðān-nsen ðelmésrūqa n-B' ni-Hbib.

ðina-ii nānna; ði-zzmān, iused yérgāz st-lγerb iused si-
B' ni-Hbib, iqqim iqqār-āsen : « Aiiú ðezzitūn-inu, aiiú
ð-ezzitūn nūma; aiiú ð-ezzitūn nhyáli ». Éttfent sáudənt
iifri, γərsent éggint ði-θγātšá, irint d-ðāla.

1. Dicté par Mohammed ould Belqasem, du Kef.

di-zzmān *éllan Bni-Hbib* *ēquān* ; *īdz-ūrgāz* *ḍ-āussār*
ūittēffēs seǵ-ūḥhām, *īnās i-mém̄mis* : « *Mḍi-slḍ turāreḍ*
ḍāššūrḍ ». *īnās* : « *Turārēy ḍmiā ḡēr leāyēr ḍmiā ḡēr eāmēr*
blā-midden iēnnīnēḍ ». *Itna-iās* : « *ḍrūs ā-memmi ḍāmūrḍ*
ḍēhlā ». *Rulén-ggēḍ*.

ḍizzmān illā ssūq ḍi-Taint tāzden tsūyqqēn *dis Bni-Hbib*
iūsāe ; *āl-īdz-ūāss*, *ēkkren imēnḡān-ḍīs* *ḍidz uḥārrag illā*
ithēdda *ḍi Blāl* *īslu ilhézz igguūḍ iirḡel*.

ḍizzmān ēbni-Hbib māmes tēggen ābēlbūl ūḡ-ḡēnfif ittāsed
īdz-ūūzḍēḍ ittēt-āsen ābēlbūl sūḡ-ḡēnfif nāḡ itētt-āsen aḡrūm
sūḡ fān si tēttfen āzḍēḍ tḡērsent ttāfent aēāddis-ēnnes tr-
ḍiṣayin ; *lḡēnniāh āl-īdz iḡēḍ rulén-ilḡērb*.

TRADUCTION

Légende des *Beni Hbib*.

Au temps passé, les *Beni Hbib* habitaient dans notre pays. Ils occupaient *Tiḥammamin*, *Asqif*, *Ahrira*, *Mzāuru*, *Za'īra*, *Ierzi*, *Tairfta*, *Lmahṣer*, *Taint*. On trouve encore des maisons et des silos à *Tiḥammamin* ; des ruines à *Asqif* ; des maisons ruinées et une mosquée à *Ahrira* ; des ruines, des tombes et une mosquée à *Mzaouru*, des ruines à *Za'īra* ; des ruines et des silos à *Lmahṣer* ; un enclos, des silos et d'anciens jardins à *Ierzi* et enfin à *Tairfta* des grottes habitées autrefois par les *Beni Hbib* ; leurs jardins se trouvaient au lieu appelé *Mesrouga nBni Hbib*.

Ma grand'mère m'a raconté que, autrefois, un homme vint du Maroc où il demeurerait avec les *Beni Hbib*. Il se mit à dire aux gens du Kef : « Voilà mes oliviers, voilà ceux de mon frère ; ceux-ci sont à mon oncle ». Les *Beni*

Snots le prirent, l'emmenèrent jusqu'à une grotte où ils l'égorèrent. Puis l'ayant placé dans un filet, ils le jetèrent dans un des bassins de la Tafna.

Autrefois, les Beni Ḥbtb étaient très nombreux. Un vieillard, qui ne pouvait plus sortir de la maison, dit à son fils un jour : « Avec combien de personnes as-tu passé la journée à jouer à la boule ? » Le fils répondit : « J'ai joué avec cent personnes toutes borgnes et avec cent autres, toutes portant le nom de 'Amer et pas avec d'autres. — C'est peu, mon enfant, dit le vieillard, le pays se dépeuple. » Les Beni Ḥbtb s'enfuirent pendant la nuit.

Il y avait autrefois à *Taint* un marché fréquenté par les Beni Ḥbtb qui y venaient en grand nombre. Un jour une rixe éclata sur ce marché. Un troupeau qui paissait (à deux heures de là), sur le *Djebel Belal*, entendant le bruit de la dispute, prit peur et s'enfuit.

Dans les temps passés, quand les Beni Ḥbtb plaçaient du couscous dans l'*anfif*, des oiseaux venaient qui le mangeaient, qui dévoraient le pain dans l'ustensile où il cuisait, quand les gens attrapaient un de ces oiseaux et le tuaient ils ne trouvaient dans son ventre que des vers. A la fin, les Beni Ḥbtb fuirent au Maroc (1).

XXXVI

Ḥsīdī Mḥāmmēd Ssnūsī (2).

Sīdī Mḥāmmēd Ssnūsī immūḍ gāt-Snūs; medlēt dīnī; ūzden si-Tlemsīn géd; ṛzīn hēs, silīent si temdēlt, ayīnt i Tlemsīn, māhéd lbārākeb; ūḍīn hēs dīnī, ūr-ūfāneš. Ēnnīn-

1. Cf. Canal, *Mon. de l'arrond. de Tlemcen*, B. S. G. Oran, janv.-mars, 1890, p. 64.

2. Dicté du Kef, par Belqâcemould Tâyeḅ.

āsen : « *Hāunent idbāb ʿn-Tlēm̄sīn* ». — *Rōhēn* γrés *āt-Snūs*, γzīn hēs, siliēnt, āudent γersén, medlēt dīni. *Uzden idbāb ʿn-Tlēm̄sīn*, qlēnn-ās di-θēmdēlt-ēnnes, ʿr-ūfāneš. *Ēnnīn-āsen* : « *Uīnt āt-Snūs*; *uzden hsen mén-γen*; *ibbeð γer idzén ʿl-lmnām*, *Itnās* : « *Utmēn-γāmēs*, *āqli di-āt-Snūs*, *āqli θāīnā di-Tlēm̄sīn*, *ātmēn-γāmēs* ». — *Qlēnn-ās di-Tlēm̄sīn*, *ūfānt dīni*. *Silqēnni*, *qīmen qarēnn-ās Sidi Mḥamméd Būqēbrīn*. *Qāh di-θmūrθ āθ-Hammu di-Redzāl ʿl-Fāhš*, dīni *imrābdēn iūsæ*.

TRADUCTION

Sidi Mḥammed Snoūsi (1).

Sidi Mḥammed Snoūsi mourut chez les Beni Snouš (2) et c'est là qu'on l'enterra (3). Les gens de Tlemcen vinrent

1. Il s'agit du saint bien connu محمد بن يوسف بن عمر بن شعيب السنوسي. Au sujet de ce saint consulter : Cherbonneau, *Documents inédits sur Es-Snoui, son caractère, ses écrits*, in. *J. Asiat*, février 1854; Brosselard, in. *Revue afric.*, avril 1859, juillet 1861, septembre 1861; W. et G. Marçais, *Les Monuments arabes de Tlemcen*, Paris, Fontemoing, 1903, p. 340 et surtout J. D. Luciani, *Petit traité de théologie musulmane*, Alger, Fontana, 1896, déjà publié et trad. en allemand par Wolff (El Senusi, *Begriffsentwicklung*, Leipzig, 1848, in-8) et le manuscrit d'El Melali, المواهب القدسية في المنافع السنوسية (Bib. d'Alger, n° 1706). — Voir aussi Ibn Meriēm, *Bostān*, p. 132 du manuscrit de Si Ahmed Bel Bachir, professeur à la Medersa de Tlemcen, tr. Delpech, *Résumé du Bostān*, *Rev. afric.*, 1884, p. 156; G. Delphin, *La philosophie du cheikh Senoussi*, Paris, 1898, in-8; Lusiani, *A propos de la traduction de la Senoussia*, Alger, 1898, in-8; Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, t. II, fasc. 2, Berlin, 1902, in-8, p. 250-252.

2. Le saint est originaire de la tribu des Beni Snouš ainsi que le prouve un passage de l'œuvre d'El-Melāli (n° 11 de mon manuscrit) : وهو الشيخ الولي الصالح المبارك الزاهد العابد الاستاد المحقق المغربي الخاشع المقدس ابو يعقوب يوسف بن عمر بن شعيب السنوسي نسبة الى القبيلة المعروفة بالمغرب من قبل ابيه ... الخ

3. Sur la mort de Es-Snoūsi cf. El 'Melāli (n° 294 de mon ms.).

une nuit, ouvrirent la tombe, en tirèrent le corps du saint et l'emportèrent à Tlemcen, pour bénéficier de la *baraka* (attachée au tombeau d'un si pieux personnage). Les Beni Snouïs vinrent au tombeau et regardèrent si le corps était là; ils ne le trouvèrent pas : « Ce sont, dirent-ils, les Tlemcenienis qui nous l'ont volé ». Ils vinrent à Tlemcen, creusèrent la tombe de Sidi Snouïsi, emportèrent le saint dans leur pays et l'y inhumèrent de nouveau. Quand les Tlemcenienis vinrent au tombeau du saint, ils l'examinèrent et le trouvèrent vide. Ils soupçonnèrent aussitôt les Beni Snouïs et leur tombèrent dessus. Une bataille s'engagea. Mais le saint apparut à l'un d'eux pendant son sommeil : « Ne vous battez pas, leur dit-il, je suis ici, chez les Beni Snouïs, et aussi à Tlemcen; cessez de vous battre ». On examina le tombeau à Tlemcen, et, là aussi, on trouva le corps du saint; aussi on donna à Sidi Snouïsi le surnom de *Bou Qebrin* (1). Il est enterré sur le territoire des *Aït Hammou* (2), en un lieu où reposent un grand nombre de marabouts et que l'on appelle *Redjâl el-Fahs* (3).

1. Le saint a encore un autre tombeau tout près du village de Mazzer, un autre chez les Beni Bou Saïd et encore ailleurs sans doute.

2. Dans la tribu des Beni Snouïs, à l'est du Khemïs, il n'y a pas de *goubba*, mais une simple *hawwta*.

3. La légende du saint qui se trouve dans deux tombeaux à la fois est encore appliquée à Sidi Mohammed ben 'Abd er Raïman, enterré à la fois en Kabylie et près d'Alger et qui porte aussi le surnom de Bou Qobrïn. Cf. Daumas, *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, Paris, 1858, in-18 jésus, p. 245-246; Certoux et Carnoy, *L'Algérie traditionnelle*, t. I, Paris et Alger, 1884, in-8, p. 147; De Neveu, *Les Khouan*, Paris, 1846, in-8, p. 113-116; Hun, *Promenade en temps de guerre chez les Kabyles*, Alger, 1860, in-12, p. 122-123; Trumelet, *L'Algérie légendaire*, Alger, 1892, gr. in-18, p. 340-345; Rinn, *Marabouts et Khouan*, Alger, 1884, in-8, p. 455-456; Dupont et Coppolani, *Les confréries religieuses musulmanes*, Alger, 1897, in-8, p. 383. (R. BASSET)

XXXVII

Lqâsejeθ nMûsa û-Sâlâh (1).

Mûsa û-Sâlâh illâ dáfellâh ; di-lmeštá, séggâ iserréz, iggūr yer-θiūiayin-ennes ; iqqār-āsen iuhémmās-ennes : « Aūdēm, sérzem fissaeā ». — Iqqār-āsen iḡarraū-nnes : « Aiarraū-enu. θâserzâ dis rbâein yūssān ». — Íggūr yer-iféllâhen enntūldēn māši-nnes, iqqār-āsen, mīzzi idhās-hsen, mīzzi nēttān āhen-ismēθ, iqqār : « Mimi qāi tētšādem dīz-zuail, éggūdem sūiūi sirbbi ; lmešta tázirārθ, rēslāqel h' uem ; mélmul mva-tsemdām, bénniā ».

Séggâ ittīli anēbdū, ishūfa imēndi-nnes, tsūsent tiēdfin iḡēyēn tbēdda tqēs di-θiḡdret ; iūsed Mûsa û-Sâlâh, ittēf θiēdfēt ; iēggūt di-tazeābūbθ nūrānīm ; iēggu ākīdēs tihēbbet ēntēmzen, thēbbēθ nīrden, isémmāe-hēs tazeābūbθ mīzzi ād-izēr shāl qāttet ūg-sūggūās ; ēiūā.

Ízrēt idzen-yurgāz si-tmūrθ, ittāsem-ēzzīs ; iēiūūr yer-ūmēqqrān ntmūrθ, innā-iās : « Šekk, māši-šekk, ūtsīndēs ». — Innā-iās : « Mimi ūssinēyēs ». — Innā-iās : « A-ššoltān abērsān, idzen yurgāz, qāit dādī, issin hēr-ēzzīs, yrēs thf θ-ámēqqrān ». — Innā-iās : « Máttā qā-ittegg ». — Innā-iās : « Qā-ittef tist ēntiēdfēt, iggās tāsrāfθ iqqēn-hēs. Innā-iās : Tāsrāfθ nēzāe ābūbθ nūrānīm, iggāz dis θihēbbet ēntēmzen ētēnnidēn nīrden ; qā-ihs ā-iāsed di-ūmsān-ennes ». — Si-islū āyāl-ēnnī, innā-iās ámēqqrān, íffēy ālli-nnes : « Ūlēq ātaudet ». — Ísifdās iēiūūr r' res ; séggâ ihlēd yrēs, innā-iās šóltān-abērsān : « A Mûsa û-Sâlâh, máttā dīiū

1. Dicté par Ahmed Ben Djebbâr, des Ait Larbi.

téggîd » — *Innâ-iâs Mûsa* : « *Mátta-ggîr* ». — *Ísiul âs şoltân, innâ-iâs* : « *ḍyan tjeḍfet lli-qâi-téttfet, tégg-üt iuḡā-nim, téggîd-âs ḡer ennâ-âmeḥ blâ-iāmān* ». *Innâ-iâs* : « *Îâ-Mûsa û-Şâlâh êḡḍâr máttâ iâtses ḍina-âmeḥ nrébbi, máttamḡa ihlêq, blâ-iāmān, ānâḡ téḡses āmān blâ-iutṣu* ». — *Innâ-iâs Mûsa û-Şâlâh* : « *Îâ-şoltân, úš-ii āḡe* ». — *Innâ-iâs* : « *Bénnîa* ». — *Íégg-üt şoltân dîlhêbs, íqqim itsûs-âs ḡer-āḡe; íqqim Mûsa û Şâlâh, irézzem-ÿs tímēzbent; isres āḡe, itsáffât; lmis-ennes iséss-üt; damllâl, itétt-it*.

Íuseḍ, ilḡa ḡhennâs, túseḍ ḡrés; ḡénnâiâs : « *Mâzâr-âh* ». *Innâ-iâs* : « *Rôḡ séḡ idzén nüfûnâs, ḍidzén nişerri, ḍidzén nuḡḡûl, táud-ēhen āuru iúḡḡâm, āḡi ḡān-elzām işşûḡ; its-elli â-tāfēḍ azéllif-ennes lqēd ilzām-iu, éşḡet* ». — *Trôḡ-hennâs işşûḡ, téş-ü idzén-nüiis, lqēd ilzām-enni, tiüi-üt itâddâr^ḡ ennes, tsḍēf-üt şḡâdda itmûrḡ, néttān ḍüfûnâs, ḍişerri, ḍüḡḡûl; ḡéqqim tétšûs-âsen ḍiütṣu; âli-iḡfel asüḡ-ḡuâs, innâ-iâs* : « *Âudiüi iâzēḍ-enni ānḡers-it* ». — *Tiud-it ḡhennâs, ḡyersüt, túfât ḡē-mâmes illâ. Téрни ḡhennâs tséts-ihen. Innâ-iâs idz-udss ennidēn* : « *Âud iserri-nni* ». — *Tiud-it; ḡyersent úfānt šuiiâ iēāḡēḍ lmôḡ-ennes, iēâüēḍ innâ-iâs* : « *Âud âfûnâs* ». — *Trôḡ, tiüḍit, ḡyersent, udḡlen tqēşşen ḍi-uzéllif-ennes, úihşes âitüabdâ; úfān kûlşi iēāḡēḍ ḡē-ḍiḡēs ḍidzen*.

Íuseḍ şşoltân abērşân ḍi-lḡôḡḡ-enni, issifḍâs lḡázâra iMûsâ û-Şâlâh, íéggûr âküḍsen, iinṡu ḡüiis-ennes ihlêḍ ḡer-şşoltân, innâ-iâs şşoltân : « *Ḥḍâr ḍi-sébâeâ-üām elli-ḍēḡ úšṡḡ, âtnezḡeḍ mâmes ḡsēḍ âtûrâred disen* ». — *Innâ-iâs Musâ û-Şâlâh* : « *Allâh ihlef* ». — *Isékker lebrêḡ iddünîḡ, iinâs* : « *Îru ḡḡâšt māni-mḡâ ḡella* ». — *Üzdén ḡâši*.

Íqqim Mûsa û-Şâlâh, innâ ihennâs : « *Débbériüi ḍi-tišt entimârḡ âtîli dennâzla tétšâreḍ ḡān-nedzâ-ēâbüḡḡ sessbânnes*

átaúðed ». — Trôh hennās tétšūr-ā tazēábūð, tiud-āst, iéttēf-et Mūsa ū-Šālāh, iétter ššoltān, innā-ūs : « Áð-iitūsēð sebāšá yússān āð-isén tnēzhēy ážāniy ». — Iuafy-ét ššoltān; iqqīm Mūsa ū-Šālāh iēñū hūiis-ēnnes, iqqīm ithérrek ākt-iyāl isāyēd ithérrek āki tīyallīn dīūsān. didzen nyūssār ūyérseš-elkull tīymās, iqqīm itlāya : « Ā-Mūsa ū-Šālāh iēyli » — dhennās nMūsa ū-Šālāh, séggā iqqār aússār-ēnni : « Mūsa ū-Šālāh iēyli », éttegg-ās dihébbet ēntinī ēgmi-nnes; itīma nēttān itléhyēð-dīs, ð-Mūsa ū-Šālāh, séggā itīma ithérrek āki-iūsān nēššoltān dūiis-ēnnes iēhma; mérra mérra itégg-ās ðazēábūð-ēnni nēnzūl yer-tēnzār nūiis dūiis-ēnnes iēhma qébbūāla. Āl-tišt nelhētrēð, issāma ssūr ðyūssār-ēnni innā : « Ā-Mūsa ū-Šālāh iēyli ». — dhennās n-Mūsā ttégg-ās tinī ðennimēð gmi-nnes; iqqīm aússār-ēnni, iéffēz-dīs, ðmūsa ū-Šālāh, ði-lyoqð-ēnni, ityázeryēð, nettān dūiis-ēnnes.

Irôh iryél i-Fās, nēttān inēqqēz si-lMānšūra n-Tlémsīn, sénni inēqqēz, irôh; léhgent-tlāða ntīállīn, tišt, qārēnnās ššēhba, ténnidēn qārēnnās lbēidā, ténnidēn qārēnnās lhāmra.

ðēššēhba, séggā tiyēð lHāmmam bu-grārā, témmūð; tmél-lālt, séggā tiyēð Uzšāð, témmūð; dzúgyyaγð, séggā tiyēð Uzšāð, ðišt-entmūrð. qārēnnās Smāmīr, ðémmuð. Séggā-llān tázzlen āki-Mūsa ū-Šālāh, mlāqān ilintān sēsēbnen-hen, ēnnān-āsēn : « Ūr-ūmēðēš ēhyem ūžēn sāði iēñū hūiis-ēnnes ». — Ennān-āsēn ilintān : « Iimēð ir-ðišt nt' mälla ðēni nnāy ūy-žēnna tgóssi ðišt ēntšūfēð hōiya-nnes ».

Nēttān ityēð Fās itzūrñin, iūfa miðdēn bēdden didzellā, iūðer hūiis-ēnnes, iūðef ilzāmāē dūiis-ēnnes, iūsed iddēfret, ā-iūðēf ākīðes. Nēttān imēðren zēffr-ēnnes, iūfa iis-ēnnes iddēfret ði-lzāmāē, iūsed nēttān, iseql-ēt, tsūfs-ās hūhēnfūr,

innā-iās : « θιγα-*nnuem dzëlla du=áddis ënnuëm. ihëlla* ». — *lúdef di-lzãmâs atzzâl sîdâmmen-nes; néhnin séggâ sémdân tizëllâ, qimen téqqlen-dîs, súkkunen-hës. Mûsa ú-Sâlâh innâ-iâsen* : « *Mâzâr-âuem tézzârèm ðiia; úññâk, iéγrës, iéslëh, iédbëγ, iéγuël, máttâ tqârem di-γáññi, áttëlba.* » — *Ennân-âs* : « *Qâ-ittiméd tizëllâ-*nnes.** »

Néttân ifféγ déttëlba lkúll sí-lzãmâe; úfân iis-ënnes immûð; féqrent, zrin úl-ënnes, úfânt γer-iúñi áññzël qéd-mγa iúzzël sí Tlemsîn ál-Fâs, immûð γer-sléħšâm lá sí-thúla.

TRADUCTION

Histoire de Mousa ou-Salah (1).

Mousa ou-Salah était cultivateur. Pendant l'hiver, au moment du labour, il alla vers ses charrues et dit à ses

1. Cf. ce passage d'Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, II, p. 207 : « La race berbère a produit des devins dont un des plus fameux était Mouça Ibn S'aleh', qui selon les uns appartenait à la tribu des Beni Ifren, et selon les autres à celle des Ghomert. On a de lui des sentences fatidiques rédigées en forme de vers et dans le patois du pays. Elles renferment un grand nombre de prédictions dont la plupart se rapportent à l'empire et à la domination que les Zenata devaient obtenir en Maghreb. Les hommes de cette race se sont transmis les vers d'Ibn S'aleh', qui, à les en croire, avait été un saint (*ouéli*) ou bien un devin. Quelques-uns d'entre eux prétendent qu'il fut prophète, parce que d'après leur opinion il vivait longtemps avant l'hégire.

Il était versé dans la généalogie, l'histoire et les autres sciences. (Ibn Khaldoun, *Hist. des Berb.*, trad. de Slane, I, 205.)

On lit dans Bou Ras, *Adjâb El Asfâr*, p. 87, de la tr. Arnaud : « Mousa Ben réputé comme devin (le ms. que j'ai en main porte : المشهور الن بالكهانه ان تلمسان ... الن) avait annoncé que la charrue passerait sur l'emplacement de Tlemcen. Cette prédiction se réalisa. En 760, quand Abou 'Inane eut ruiné la ville, on vit un jeune nègre conduisant une charrue tirée par un bœuf noir. »

Voir aussi une autre légende que nous avons donné dans le n° 261 de la *Revue africaine*, 2^e tr. 1906.

fermiers : « Frappez et labourez vite ! » Et à ses fils, il recommanda : « O mes enfants, on ne laboure que pendant quarante jours ! » Allant à d'autres laboureurs qui ne travaillaient pas pour son compte, il leur disait, pour avoir occasion de rire à leurs dépens et pour les attraper : « Pourquoi frappez-vous les bêtes de labour ! craignez donc un peu Dieu ! l'hiver est long ; allez doucement ! Passe encore s'il ne vous était pas possible de finir les semailles ! » (1).

Quand ce fut l'été, ses céréales étant coupées, les fourmis envahirent les meules, et se mirent à manger les épis. Moûsa ou-Sâlah vint, prit une fourmi, la plaça dans un étui en roseau, et déposa, à côté d'elle, un grain d'orge et un grain de blé ; il cacheta ensuite avec de la cire, afin de voir quelle quantité de grain la fourmi mangerait pendant une année.

Mais un homme du pays, qui lui portait envie, l'avait vu. Il alla trouver le *Sultan Noir* (2) et il lui dit : « Tu n'es pas toi-même ! tu ne sais rien. — Qu'est-ce donc que je ne sais pas ? demanda le roi. — Un homme de ce pays est mieux instruit que toi, c'est un homme de tête. — Qu'a-t-il donc fait ? — Il a enfermé une fourmi dans un silo. — Comment est ce silo ? — C'est un tube de roseau dans lequel il a laissé la fourmi avec un grain d'orge et un grain de blé. De plus, cet homme a l'intention d'être roi à ta place ». A ces mots, le *Sultan Noir* perdit la tête : « Amène-le-moi de suite ! ordonna-t-il. »

Moûsa vint. Quand le cultivateur se présenta, le Sultan

1. Cf. aussi ces dictons attribués à Bent el Khass. Cf. R. Basset, *La légende de Bent el Khaes*, Alger, 1905, in-8, p. 23.

2. Cf. R. Basset, *Nédromah et les Traras*, pp. 204-211 ; E. Doutté, *Merrakech*, pp. 211-213, et mon conte : *Le fils et la fille du roi*, p. 12 ; L. Mercier, *Les Mosquées et la vie religieuse à Rabat*, *Archives Marocaines*, t. VIII, p. 144.

Noir lui dit : « O Moûsa ou-Şalah, qu'as-tu fait là? — Qu'ai-je donc fait? fit Moûsa. — A cette malheureuse fourmi, que tu as prise et placée dans un étui, tu as laissé seulement de quoi manger, mais rien à boire. O Moûsa, continua le prince, choisis à ton tour, parmi les produits donnés par la Providence, tout ce que tu voudras pour ta nourriture, hormis de l'eau; ou bien, choisis de l'eau seule, sans nourriture solide. — Donne-moi du lait, dit Moûsa. — Soit, dit le roi. » Il fit mettre Moûsa en prison et ne lui laissa que du lait. Le prisonnier plaça, dans ce lait, de la présure; le lait cailla; Moûsa but le sérum et mangea le fromage.

Alors, il appela sa mère; elle vint : « Que veux-tu? lui demanda-t-elle. — Procure-toi, lui dit Moûsa, un bœuf, un mouton et un coq; puis emporte cette bride que voilà au marché, et achète le cheval auquel elle ira exactement. » La vieille partit au marché, acheta tous ces animaux, ainsi qu'un cheval auquel allait la bride, et les amena à sa maison. Elle fit entrer sous terre le cheval et le bœuf, ainsi que le mouton et le coq. Elle resta à les nourrir jusqu'à ce que, l'année étant écoulée, son fils lui dit : « Amène-moi le coq et égorge-le. » La mère l'apporta. Le coq étant tué, Moûsa trouva qu'il était auparavant, ni plus, ni moins fort. La mère continua à bien nourrir les autres animaux. Un jour, Moûsa lui dit : « Amène-moi le mouton ». Quand elle revint avec le mouton, ils égorgèrent l'animal et trouvèrent la moelle de ses os à peine solidifiée. « Amène maintenant le bœuf, dit Moûsa ». Elle obéit; quand l'animal fut tué, ils se fatiguèrent à vouloir entamer sa tête, elle ne se laissait pas ébrêcher; ils trouvèrent toute la masse solidifiée, ne formant qu'un seul os.

A ce moment, le Sultan Noir envoya ses vizirs à Moûsa.

Celui-ci vint avec eux, monté sur son cheval. Arrivé près du Sultan, le prince lui dit : « Choisis, durant sept jours que je t'accorde, la façon de te divertir qui te plaira le plus. — Merci, répondit Moûsa. » Et ayant fait venir le crieur, il le chargea d'assembler tous les gens qu'il pourrait trouver.

Moûsa dit à sa mère : « Arrange-toi pour trouver une jument en rut et remplis un tube du liquide qu'elle laisse échapper. » Elle apporta à son fils ce qu'il désirait, Moûsa ou-Şâlah prit le tube. Puis, demandant le Sultan, il lui dit : « Tu me donnera sept jours pendant lesquels je monterai à cheval. » Le Sultan y consentit. Moûsa monta sur son cheval, et se mit à lutter de vitesse avec les ânes d'abord, puis avec les mulets, puis, avec les juments et les étalons. Un vieillard, qui n'avait plus une seule dent le regardait faire, se mit à dire : « Voilà Moûsa ou-Şâlah qui se trémousse ! » La mère de Moûsa entendant cet homme parler de la sorte, lui mit une figue dans la bouche ; et le vieux resta à la savourer. Quand Moûsa commença à lutter de vitesse avec les chevaux du Sultan, le sien s'échauffa ; de temps à autre, il lui plaçait, sous les narines, le tube plein de ce liquide qu'on lui avait procuré et qui l'excitait tout à fait. Une fois, comme il passait tout près du rempart, le vieux dont on a parlé se mit à dire : « Voilà Moûsa ou-Şâlah qui va sauter ! » Aussitôt, la mère de Moûsa lui fourra une autre figue dans la bouche. Et pendant que le vieux la mâchait, Moûsa franchissait, sur son cheval, le rempart de Mansoura.

Sorti de la Mansoura de Tlemcen, Moûsa ou-Şâlah se dirigea sur Fâs. Trois chevaux le poursuivirent : une jument appelée la Grise, une autre que l'on appelait la Blanche, et une troisième la Rouge.

Arrivée à Hammâm Bou Grâra, la Grise mourut ; la

Blanche marcha jusqu'à Oudja, et là, creva d'épuisement; quant à la Rouge, elle dépassa Oudja, mais la fatigue la tua au lieu dit *Smdmir*. Pendant que les cavaliers galo-paient, lancés à la poursuite de Moûsa, ils rencontrèrent des bergers et les interrogèrent : « Personne n'est-il passé là, près de vous, monté sur un cheval? — Personne, répondirent les bergers, n'est passé près de nous; seule, une colombe a traversé le ciel par dessus nos têtes, portant sur son dos un flocon de laine. »

Moûsa arriva à Fâs au milieu du jour. Il y trouva les gens en train de prier; il descendit de son cheval et pénétra dans la mosquée. Sa monture, qui le suivait, y entra avec lui. Moûsa, se retournant, vit son cheval derrière lui, dans la mosquée. Il vint à lui, le souffleta et lui cracha à la figure en lui disant : « Votre dos nous transporte et votre ventre nous ruine. » Il entra dans la mosquée pour prier, couvert du sang de son cheval. Quand les fidèles eurent fini la prière, ils se mirent à considérer le fugitif avec colère. Celui-ci leur dit : « A celui qui est égorgé, écorché, tanné et qui fuit, que trouvez-vous à dire. ô tolbas? — Sa prière est valable, répondirent les tolbas. »

Tous sortirent de la mosquée; ils trouvèrent le cheval de Moûsa mort, non de fatigue, mais de honte (par suite de l'injure qui lui était venue de son maître). En effet, après l'avoir éventré, les gens de la ville trouvèrent le cœur de l'animal capable de donner encore une course égale à celle qu'il avait fournie de Tlemcen à Fâs.

XXXVIII

Mûsa û-Sâlâh tiëdfin (1).

Mûsa û-Sâlêh ikku ði-tišt-säëð tîš-tmûrð-ëñnes, út-isrižes néttân. *Íqqim* issäl *tiëdfin*; qiment teddäëant hmûsa; qârent : « *Lli ur-iağ* äişrež ðamûrð-üüdi, issúffëγ-änâγ blâ-leäwîñ, qâ-nétmetta sülâz ».

Írøh Mûsá γer-lhëmmäsen ëñnés inäsen : « *Äëámrem* idž-ðláða-isäsän ». — *Äëámren*. *Inäsen* : « *Ísim* ». — *Íisim äkis*, inüñi hüis-ëñnes, *irøh* néttân éğ-mezvar, ðiserdân ézzëffres; äsihëldën itmûrð-ienni élli iff-γén dëlzäm qëllben isäsän, féðlen-hen; inäsen *Mûsa* : « *Zéëäm* ». — *Qimen zéëän*; äsi semdân, isin isäsän hlân; üzden dülen äł-abhäm, ur sérre-zëñneš ðamûrð-üüdi.

Älidz-γäss, inüsed *Mûsá*, inüñi hüis-ëñnes, *irøh* lzið itmûrð-ëñni élli-iff-γén dëlzäm, müdi izräë imëñdi; *íqqim* is-γäð *tiëdfin*; qârent : « *Ällâh* ihléf hmûsa idinâγ isünen ». — *Qiment* teddäëant hës séddäwî nélhër ässi-irøh.

TRADUCTION

Moûsa ou Sâlâh et les fourmis.

Moûsa ou Sâlâh, passant, une fois, sur celles de ses terres qu'il n'avait pas mises en culture, écouta ce que disaient les fourmis : « Celui qui n'a pas labouré ces terres, disaient-elles, nous oblige à en sortir sans provisions, et nous mourons de faim ».

1. Dicté par Moħammed ould Belqäcem.

Moûsa partit vers ses fermiers et leur dit : « Remplissez d'orge trois sacs d'alfa » ; ils obéirent : « Emportez-les, leur dit-il ». Monté sur son cheval et marchant devant les mulets, il accompagna les ouvriers. Arrivés au champ laissé en jachère, ils posèrent les sacs et les ouvrirent : « Semez ! ordonna Moûsa » ; puis, ayant terminé, ils placèrent sur les bêtes les sacs vides et revinrent à la maison sans avoir labouré le champ.

Un jour, Moûsa ou Şâlah vint à cheval du côté de ce champ laissé en jachère et dans lequel il avait fait semer de l'orge. Il écouta ce que disaient les fourmis. Elles disaient : « Que Dieu récompense Moûsa qui nous a rassasiées ! » Et tant que Moûsa resta là, elles ne cessèrent d'appeler sur lui les bénédictions du ciel.

XXXIX

Sşoltān γmōrāsēn (1).

ǝizzmān lmoqéddem illā idz-ssoltān di-Tlemsīn misēm-ennés γmōrāsēn. Sillā argāz-enni ǝ-amzẓiǝn illā itsárrāh di-Tlrni. Ijérreb ǝirrebīēā ittēt elmāl, āsiūfa ǝárribīēā mīzzi iterra uzzāl itérreh ǝurēy ǝuzzērf. Ūzden γrés middēn tāūdennās úzzāl, itteggūt di-tméssi āsi-tēzzūy. Si-ttēzzūy isúzzūr āhēs tīǝ-ǝlγēbreǝ idūggūal ǝurēy nāy-ǝázzerf. Enninās : « Qā-şékk ǝéşşoltān ».

ǝbna lzāmāē amqqrān di-Tlemsīn, iggu şūy nγēbreǝ-enni di-ǝišt sārīeǝ. Innāsen : « Sād-iḥūf lzāmāē, ǝddūniǝ ād-āfēn sārīeǝ-enni āzzis ǝbnān lzāmāē-enninēǝ ; ādāfen lγēbreǝ-enni a-súzzūren ḥūzzāl ā-ǝyēl ǝurēy ǝuzzērf, āhen-zēnzen mīzzi ā-bnān lzāmāē-ennīǝen ».

1. Dicté par Sifman ould Moḥammed, du Kef.

TRADUCTION.

Le sultan *R'morâsen*.

Il était autrefois, à Tlemcen, un roi du nom de *R'morâsen*. Dans son jeune âge, il gardait les troupeaux à *Terni*. Il étudiait les propriétés des plantes que broutaient les troupeaux; si bien qu'il découvrit une herbe qui transformait le fer en or et en argent. Les gens vinrent près de lui et lui apportèrent du fer. Il plaça ce métal au feu, l'y fit chauffer et, quand il fut rouge, il le saupoudra avec cette plante pulvérisée. Le fer fut changé en or et en argent : « Tu es notre sultan, lui dirent les gens ».

Il fit construire la Grande mosquée et plaça dans l'un des piliers un peu de cette poudre : « Si mon œuvre vient à être démolie, dit-il, les gens trouveront ce pilier et grâce à lui pourront édifier un nouveau monument. Car le fer saupoudré de cette poussière qu'il contient sera transformé en or et en argent. Ils vendront cet or et cet argent et auront de quoi bâtir une autre mosquée » (1).

1. Voici la légende telle qu'elle a cours à Tlemcen; Yar'morâsen, ayant fait construire la Grande mosquée de Tlemcen, invita ses sujets à y venir prier. Mais les grands jurisconsultes de la ville intervinrent : « La prière ne saurait être efficace, dirent-ils, si elle est faite dans cette mosquée, bâtie avec de l'argent dont l'origine est illicite, fruit de vols et de spoliations. »

Alors le roi fit annoncer dans la ville : « Que les personnes qui ont des objets en fer les apportent à la Grande mosquée ». Les gens obéirent et les savants de la ville se présentèrent avec eux à la mosquée. Le prince y fit allumer un grand feu. Il jeta ensuite dans le brasier les objets en fer qu'on lui avait remis. Quand le métal fut rouge, le roi prit dans son turban un étui qu'il ouvrit et dont il tira une pincée de certaine poudre. Il en saupoudra le fer rouge, et aussitôt le fer fut converti en or. Yar'morâsen permit alors à chacun de reprendre les objets apportés. Les uns avaient remis au prince une pioche cassée, d'autres une aiguille, d'autres un marteau, etc. Ceux qui avaient apporté de petits objets s'en

XL

Et-Térky (1).

Qâren : dtzzmān sillān Térky i-Tlemstn, tâzden Bni-Urnîd, ðmédâdên Uzêlbûn ð-Uîendûz, tâzden, am-assû, tâudên āγé āsmmām āki-θūfûð t-Tlemsîn. Téttsen-hen èt-Térky, tékksenn-āsen āγé āsmmām; tsâtsenn-āsent, séssent sêzzéz, sūrâden-hen; âsi-tsârân qébbûāla, tsâden-hen iueâddis sêlmûs, it-γima iāγé idzâhkâ zzis, ām-si-θet; néhnîn t-γimān dâhsen-èzzis.

Thèkkān ði-θ' mūrð-ennāγ, qâren Et-Térky èn-γîn idz-γerbâ imtâdên; èn-γînt γér-sêdâelm.

TRADUCTION

Les Turks.

Au temps où les Turks occupaient Tlemcen, les Beni Ournid, les gens d'Azelboûn et d'Aiendouz apportaient,

repentaient, et ceux qui en avaient fourni de plus volumineux regrettaient de n'en avoir pas apporté davantage.

Yar'morâsen dit alors aux personnes présentes : « L'un des piliers de cette mosquée servira à la reconstruire, si elle vient à être démolie. » Il avait, en effet, caché dans l'un des piliers un étui rempli de cette poudre magique dont lui seul connaissait la composition. Il la fabriquait avec certaine herbe recueillie dans la montagne qui domine Tlemcen.

Les bergers, qui vont faire paître leurs troupeaux chez les Beni Ournid, s'aperçoivent parfois qu'un mouton engraisse d'une façon surprenante. C'est, disent-ils, parce qu'il a brouté de cette herbe merveilleuse qui peut changer le fer en or. Ils se gardent bien de le vendre : la viande de cet animal est infiniment plus nourrissante que celle des autres moutons ; aussi, ils le mangent.

1. Dicté par 'Abdallah N-'Ali du Kef.

chaque matin, comme de nos jours encore, du lait aigre à la ville. Les Turks s'emparaient de ces gens, leur prenaient leur lait, le leur faisaient boire de force, les obligeant à avaler jusqu'à ce que leurs ventres fussent bien gonflés. Alors, ils suspendaient les malheureux, par les pieds, à un arbre et leur perçaient l'estomac d'un coup de couteau. Le lait s'en échappait comme (l'eau) d'une fontaine. Et eux restaient là à en rire.

On raconte dans notre pays que les Turks tuèrent sans motif un de nos enfants.

XLI

Tāfssra (1).

ǰīzzmān ǰellā Tāfssra hūfūs n-Tlémsīn, ǰūmqqrān Tāfssrā sammānt Šēryān; ǰi-lūéqǰ-enni, illā idž-ūurgāz, qārēnn-ās Lāblāq el-Fērtās, néttān ǰamqqrān-Uz̄ā. Si-ǰūsed sidi ǰabd-Allah Bnu-Jāǰfer i-Tlémsīn, ǰūsed Šēryān ǰi-hāmsīn ālēf, māhed ādiǰāyen Mālik el-ǰidār ǰi-Tlémsīn. ǰūsed tāina Lāblāq el-Fērtās, ǰūsed ǰi sébāin ālēf, mlāqān ǰi-Tlémsīn, māhed ādmenyen, nehnīn ǰ-sidi ǰabd-Allah Bnu-Jāǰfer; hēlqēn imenqān ǰi-ǰmūr Hāūd Bnu-Jāǰfer. Si-ǰūsed Bnu-Jāǰfer i-Tlémsīn, ǰirēd arrūd nt'mēttū, ǰessif sqāddes; ǰūdef Tlémsīn, irǰh yer-ǰillis Mālik el-ǰidār, mīsm-ennes Sueā-ššems; ǰqqīm ǰrés sebāā ǰūssān. Si-imāǰel Bnu-Jāǰfer hšūhābā, inān : « Uūdi qa-immūb ». — Si-ūzden ǰgzzānen ǰi-ǰemdīnt, ūǰīn ūǰ-ūāren, inān : « Flān qāh yer-ǰellis ēlmālik ». — Qimen teǰssen 'ǰmi ntēqūāra, ūr-qēdden-

1. Conté par Mohand ou Belqâcem du Kef.

neš ä-ıqqären tımälık. Si-θeslu ıyâıu Sueä-ššémš, θéffer stıd
εábd-Allah Bnu-Jâεáfēr zı-θéddârθ-ennes. Si-ıüðef bbás
θyrés, θénna-ıās : hém ülli héd da; āl-ıdz-ıdss θsıféd ıdzen
st' muzünın; ırōh ārgāz-enni yer-şşúhāba yer-lhākem-ensen
mısm-ennes sıdı εālgma. İınās ārgqās-enni : « Sıdı εābd-allāh
ūr-ıüş ıddēr. Áudem θáhııüält yer-tεııürá nélmedıneθ ». —
Āl-ıdz-ıdss θınās : « Ábba, édz-ııı áz-rohēy ázzūrēy ». —
İınās : « Rōh ». — θéffer ıllıs neşşoltān, néttānt dııssıb
lıdzūra; sıdı εābd-Allah ıffer ākısent. Zzāθ-ād-effyent, ızden
ımqqrānen tıúrθ, ākısēn ıdz-ıgzzān, ınān : « Ánnbēheg
sād-effyént tısennān ». — Qımen tséhhān; ıınāsen áshhār-
enni : « Ārgāz qāh-dá ākısēnnān ». — Éggüden seq-ıssıs
nımqqrānen-nsen ūr-ıhsennes āhént féttšen. Éffyent tırbāđın
bérru; sıffyent, ızden eşşúhāba-ıęenni ıla-ısāqren, ıüden ııı
nsıdı εábd-Allah āsı-ffyēn yer tırbāđın éggüdent zısēn,
qıment trünt, ınān-āsent : « Ūr-téggüdenneş, θınnı ıhsēn áz-
ırōhen á-rohent; θınnı ūr-ıhsenneş, áddülent, úhent netséd-
deş ». — θınāsen Sueä-şšems : « Uttéggüdemmeş ırgāzēn-
ııın dııyáhdıēn, éggım helhádēr-ennıyen ». — θsáεāθ-enni,
ıünü Sıdı εābd-Allāh hıııs; θünü Sueä-şšémš hıııs ennıned;
θırbāđın ennıned dıılent ı-Tlemsın. Si-héldēt ı-temdınt
ıntnt-āsen : « Sueä-şšémš éttrōh ākı-u:ārāben ». — θéffer
ımhállēθ sı-Tlemsın, lhéggēn-hen, qımen tménqān, ızmen
sıdı εābd-Allāh, θéksu sueä-şšémš ıdz-ulemdıl sıııárrūd-ennes,
θús-āst, ışedd ézzıs áεāddım-ennes. θéqqım néttāθa ttrú;
ıqqım élyélb ışşúhāba. Si-héldēn ıgıttān, stıfent gıdz-ıgıttūn.
ıggın énnzāıēh. Lqēnnııáh sı-tsáεāθ-enni, ıđfen Tlemsın.

TRADUCTION

Tafessera.

Autrefois *Tafessera* était placée sous la domination de Tlemcen et son chef se nommait Cherouân. A la même époque résidait, à Oujda, un prince nommé Lâblaq el-Fertâs. Quand Sidi 'Abdallah arriva près de Tlemcen, Cherouâne amena cinquante mille hommes au prince tlemcénien, Mâlik-el-Jidar. Lâblaq el-Fertâs, de son côté, amena, au secours de Cherouân, soixante-dix mille soldats. Les armées se réunirent sous Tlemcen pour combattre Sidi 'Abdallah Ben Dja'fer. Le combat eut lieu aux environs de Haoûd Ben-Dja'fer, en dessous de Tlemcen, là où les Compagnons du Prophète, qui accompagnaient Djâfer, avaient établi leurs tentes. La victoire resta aux envahisseurs.

On raconte que Ben Dja'fer, en arrivant à Tlemcen, revêtit des habits de femme, cacha son sabre par dessous et pénétra dans la ville. Il se rendit auprès de la fille du prince Mâlik el-Jidar, qui s'appelait Chou'a Echchems (rayon de soleil). Il resta chez elle sept jours. Les Compagnons du Prophète, ne voyant pas revenir Ben Dja'fer, le crurent mort. Mais les magiciens de Tlemcen consultèrent le sort : « Un tel, dirent-ils, est auprès de la fille du roi ». En vain l'on garda les portes, on ne put rien découvrir. La fille du prince fut, elle aussi, avertie de ces bruits et aussitôt elle cacha Ben Dja'fer. Et quand le roi, son père, entra chez elle, la princesse Rayon de Soleil lui dit : « Vois, il n'y a personne ici : » Puis elle paya un émissaire qu'elle dépêcha auprès des Compagnons du Prophète et fit dire à leur chef Sidi 'Alqma ('Oqba) : « Sidi 'Abdallah est toujours en vie ; tenez prêts des cavaliers près des portes de la ville ».

Un jour, Rayon de Soleil dit à son père : « Laisse-moi sortir en visite. — Va, lui dit-il ». La princesse sortit, accompagnée des filles des vizirs. Stdi 'Abdallah, déguisé en femme, sortit avec elles. Les grands de la ville étaient venus pour les voir passer. Dans le groupe, se trouvait un sorcier qui, à la vue des jeunes filles, s'écria : « Il y a un homme parmi ces femmes ». Mais ces personnes n'osèrent regarder de trop près les filles de leurs chefs et celles-ci franchirent les portes de la ville. Alors les cavaliers arabes, tapis aux environs, se montrèrent. Les jeunes filles effrayées se mirent à pleurer : « Ne craignez rien, leur dirent les Arabes ; celles d'entre-vous qui voudront revenir à Tlemcen, nous les laisserons aller, et nous traiterons respectueusement celles qui resteront avec nous ». — « Ne craignez rien, ajouta Rayon de Soleil, ce sont de braves gens ; faites comme bon vous semblera ». Et comme 'Abd Allah Ben Dja'fer enfourchait son cheval, la princesse prit, elle aussi, une monture et suivit le chef arabe.

Les autres jeunes filles revinrent à Tlemcen. « Rayon de Soleil est partie avec les cavaliers, dirent-elles ». Une troupe sortit de Tlemcen, atteignit les fugitifs, et un combat eut lieu, au cours duquel Ben Dja'fer fut blessé. Rayon de Soleil, prenant un des mouchoirs de soie qui la paraient, le donna à Ben Dja'fer pour qu'il pansât sa blessure et elle se prit à pleurer. La victoire resta aux Compagnons du Prophète. Arrivés à leurs tentes, ils firent entrer, dans l'une d'elles, la jeune princesse et donnèrent une grande fête. Puis les vainqueurs entrèrent à Tlemcen (1).

1. Nous avons ici un résumé populaire de plusieurs chapitres du roman du *Fotouh Ifriqyah* consacrés aux aventures de 'Abd Allah b. Dja'fer, la princesse Cho'a Echchems, El Malik el Ablaq, etc. Cf. *Fotouh Ifriqyah*, Tunis, 1315 hég., 2 vol. in-8, t. II, p. 97-129. Dans ce roman, la conquête de la ville des Djedâr (Tlemcen n'est pas nommé) par 'Abd Allah ben Dja'fer est placée entre celle du Maroc et celle de Fas. (R. BASSAT.)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.	I
Esquisse sommaire de la région occupée par les Beni-Snoüs	II
Quelques faits historiques concernant la tribu	XXIII
Bibliographie	XXX

PREMIÈRE PARTIE. — GRAMMAIRE

CHAPITRE I. — Phonétique	1
§ I. Faucales	3
§ II. Gutturales	5
§ III. Palatales	13
§ IV. Palato-dentales	18
§ V. Dentales	21
§ VI. Labio-dentales et labiales	45
VOYELLES	51
§ I. Métathèses	51
§ II. Permutations	51
§ III. Chute de voyelles	57
§ IV. Addition de voyelles.	58

DEUXIÈME PARTIE. — MORPHOLOGIE

CHAPITRE I. — Pronoms	61
A. Pronoms personnels	61
B. Particules et pronoms démonstratifs	77
C. Pronoms relatifs	83
D. Manière de rendre les adjectifs et pronoms possessifs du français	85
E. Particules et pronoms interrogatifs	86
F. Pronoms et adjectifs indéfinis	91
CHAPITRE II. — Verbe.	94
Conjugaison régulière	96
Verbes irréguliers	101
Verbe <i>avoir</i>	122

	Pages
Verbe <i>être</i>	124
Manière de rendre divers temps du français	128
Participes	130
Interrogation	132
Verbes d'état	133
Particules accompagnant un verbe	134
Formes	137
Noms verbaux	166
CHAPITRE III. — Substantif	177
Des genres masculins et féminins	177
Annexion	186
Formation du pluriel	189
Formes d'adjectifs	208
Noms de nombres	241
CHAPITRE IV. — Prépositions, Adverbes, Conjonctions, Interjections	215
Prépositions	215
Adverbes	224
Conjonctions	232
Interjections	236
TROISIÈME PARTIE. — TEXTES	
I. Le chacal et le hérisson	241
II. Le chacal et le hérisson	243
III. Le chacal, la perdrix et la cigogne	251
IV. Le chacal et l'âne	253
V. Le lion, le chacal et le hérisson	257
VI. Histoire du Prophète, de la vipère et du chacal	259
VII. Le chacal, le lion, la vache et la hyène	261
VIII. Confection des nattes	263
IX. Teinture	267
X. Poteries	271
XI. La pêche dans la Tafna	272
XII. Recherche des trésors	274
XIII. Les abeilles	274
XIV. L'enfant chez les Beni-Snoüs	278
XV. Circoncision	282
XVI. Le mariage	284
XVII. Enterrement	291
XVIII. La fête de l' <i>'Atd el-Kebir</i>	301
XIX. Sorcellerie	306
XX. Préparation du couscous	311
XXI. Fabrication du <i>mermez</i>	313
XXII. Comment on mange les bulbes d' <i>arum</i>	315

TABLE DES MATIÈRES

377

	Pages
XXIII. Usage du lait.	313
XXIV. Produits de la forêt	318
XXV. L'année du riz	320
XXVI. L'année de la faim.	322
XXVII. La maison chez les Beni-Snoûs	326
XXVIII. La tente.	329
XXIX. Vêtements	331
XXX. Toilette.	335
XXXI. Jeux.	339
XXXII. Serments	348
XXXIII. Gestes	350
XXXIV. Légende des <i>Ahlâfs</i>	353
XXXV. Légende des <i>Beni Hâbb</i>	354
XXXVI. <i>Sidi Mhammed Snousi</i>	356
XXXVII. Histoire de <i>Mousa ou Salah</i>	359
XXXVIII. <i>Mousa ou Salah</i> et les fourmis.	367
XXXIX. Le sultan <i>R'mordçen</i>	368
XL. <i>Les Turks</i>	370
XLI. <i>Tafessara</i>	371

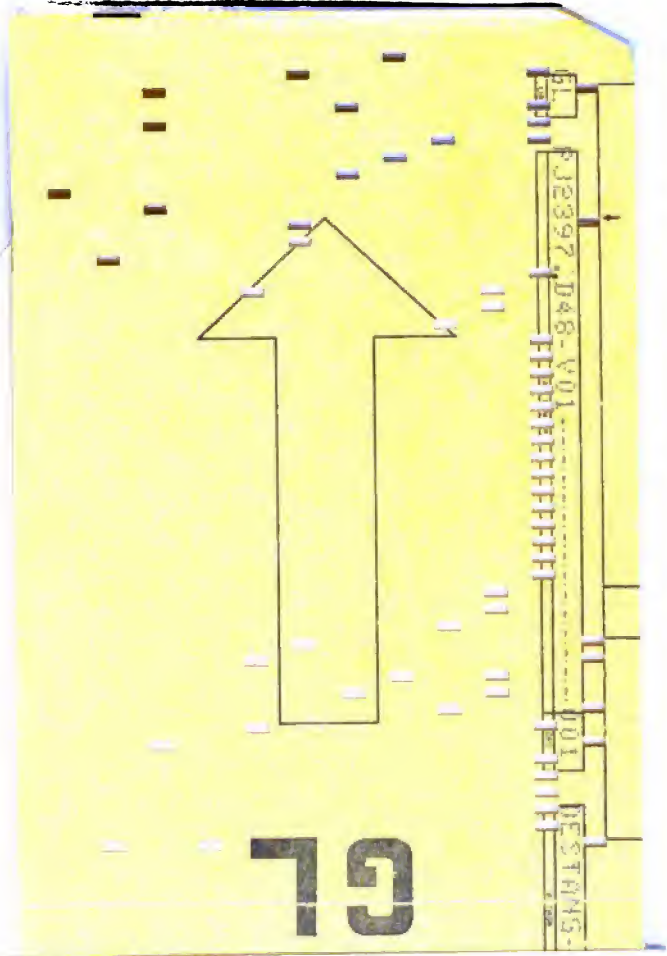
7869

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 07037 2712



DO NOT REMOVE

OR

LATE CARD

The
800

